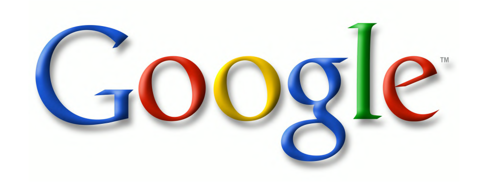
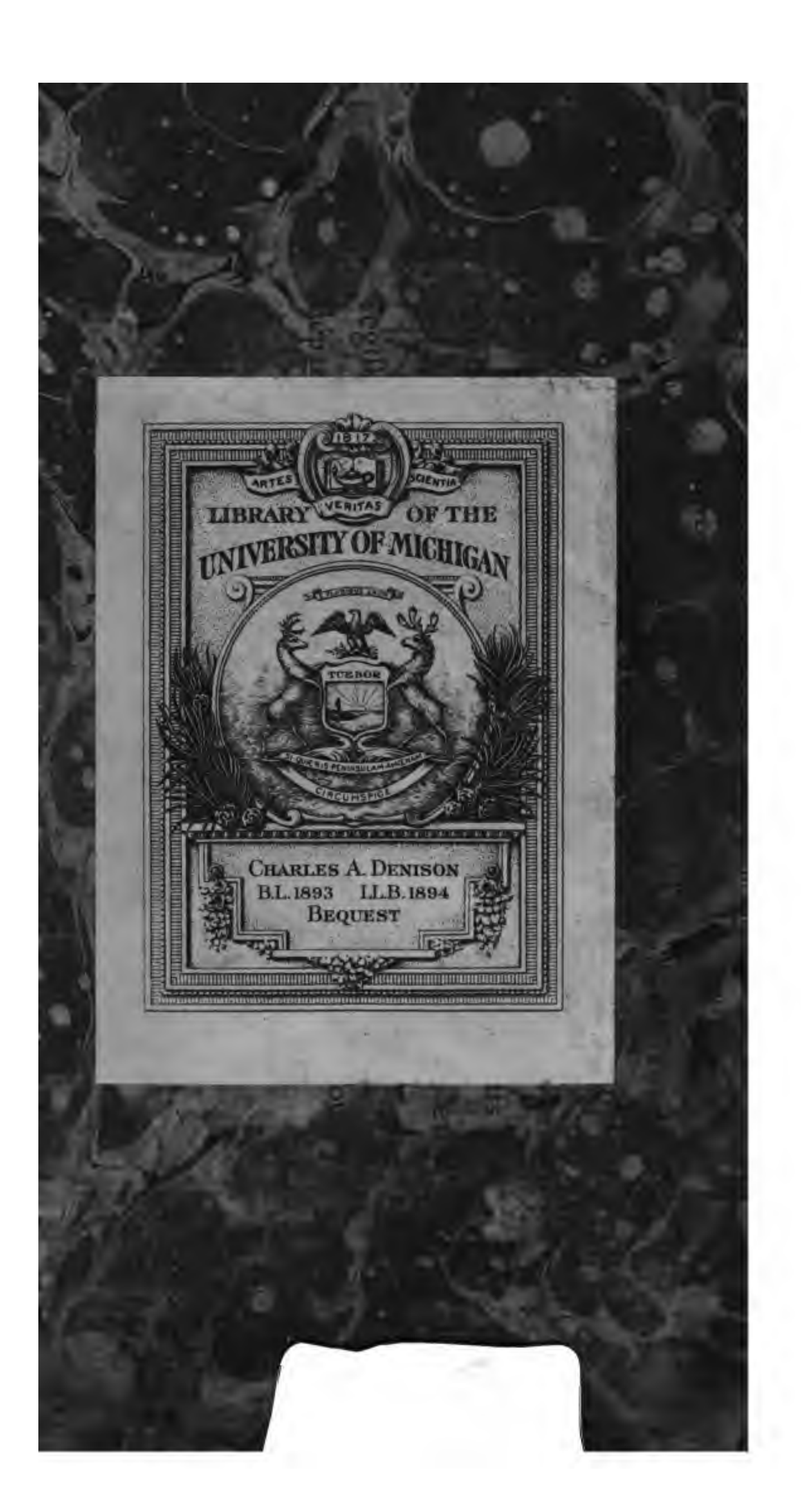
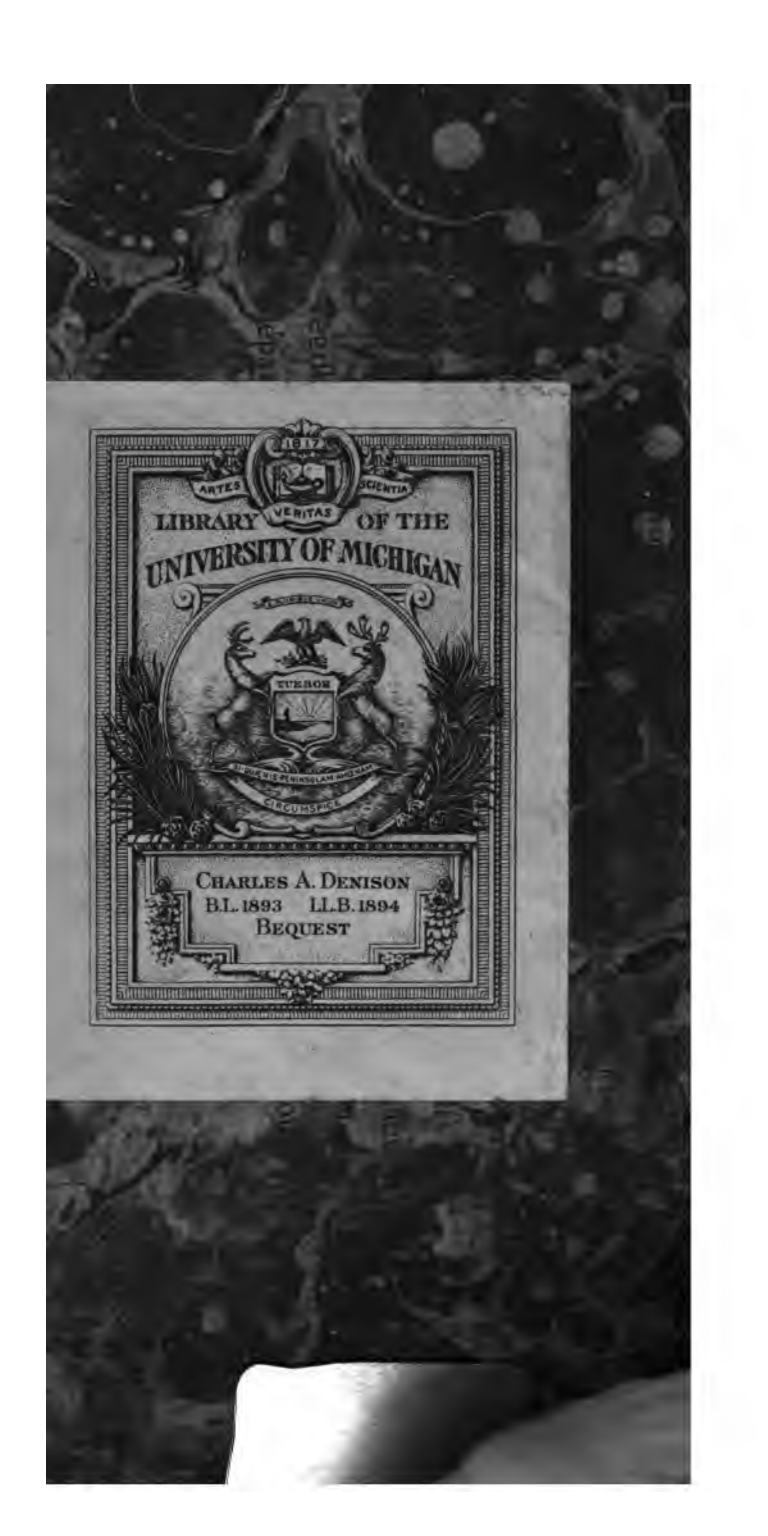




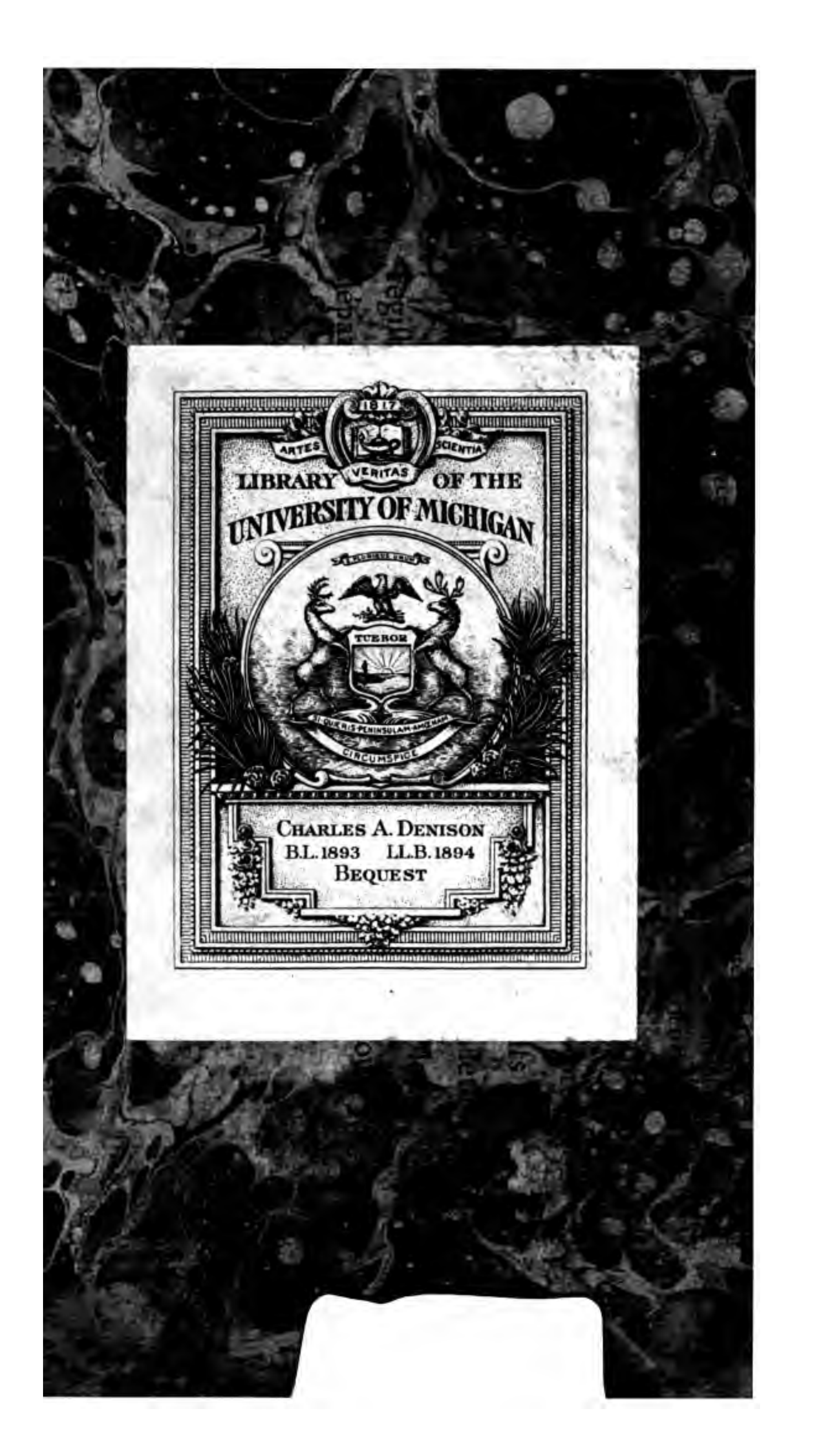

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST




1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST

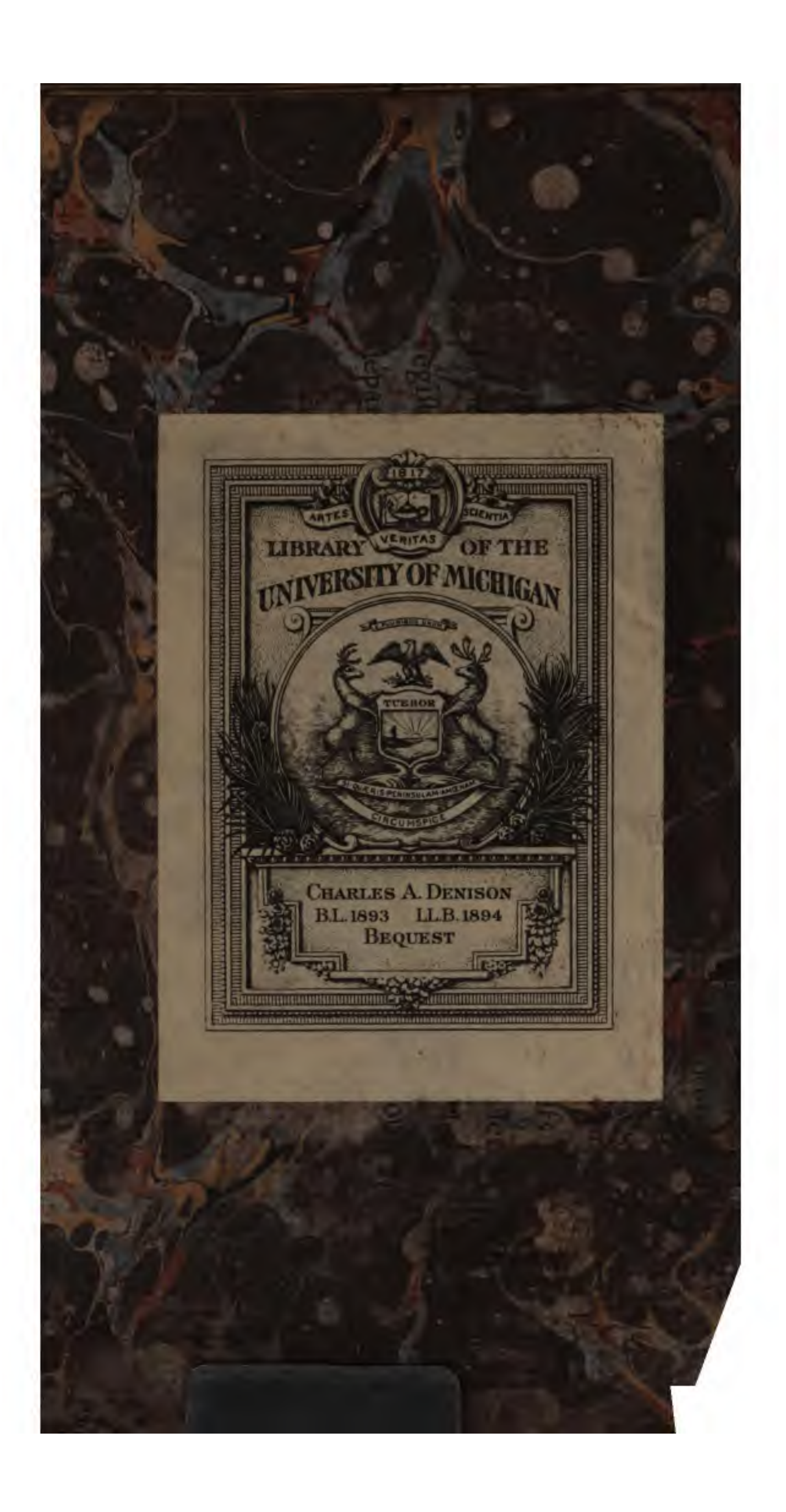



1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST




1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE
CHARLES A. DENISON
B.L. 1893 LL.B. 1894
BEQUEST





HISTOIRE
DES NOUVELLES
DÉCOUVERTES

FAITES DANS LA MER DU SUD EN 1767, 1768, 1769 & 1770.

RÉDIGÉE D'APRÈS LES DERNIÈRES RELATIONS

Par M. DE FRÉVILLE.

Accompagnée d'une Carte dressée par M. de Vaugondy.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez DE HANSY le jeune, Libraire, rue Saint Jacques.

M. DCC. LXXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

HYDROGRAPHIE
DE
LA MER DU SUD.

TOME PREMIER.

---

combats ; c'eſt que les avantages qu'on peut ſe promettre de la conquête d'une région dont on ſoupçonne ſeulement l'exiſtence, ſe préſentent dans une perſpective trop éloignée.

Il étoit réſervé à notre ſiecle de voir les deux plus puiſſants Princes de l'Europe entreprendre ce qui a été ſi longtems négligé : ils ont ſenti que l'expédition la plus glorieuſe, la plus propre à illuſtrer le regne d'un Souverain, eſt la découverte des terres inconnues. Le ſuccès de pareilles entrepriſes, en immortaliſant la nation qui l'a tenté, lui ouvre de nouvelles ſources de richeſſes, de puiſſance & de bonheur. Mais le deſir de dompter les nations étrangères, de les attacher à leur joug, n'a pas influé ſur leur conduite ; ils ne ſe ſont propoſé que de répandre un nouveau jour ſur l'Hiſtoire Naturelle, la Phyſique, la Géographie, & d'étendre les progrès des connoiſſances & du commerce.

C'EST sous des auspices si favorables que les vaisseaux Anglois & François ont pénétré dans l'hémisphère austral; & qu'ils ont fait dans l'Océan Pacifique des découvertes plus importantes que celles de tous les Navigateurs en trois siecles. Mais avant d'entrer dans le détail de ces expéditions brillantes, il convient de rappeller succinctement les entreprises déja faites dans ce même Océan Pacifique.

LA gloire de la première découverte dans les régions australes est attribuée à un Normand, Paulmier de Gonneville, dans une navigation entreprise en 1503.

IL fit voile d'Honfleur sur un seul vaisseau que des Marchands avoient équipé pour les Indes Orientales. Après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance, il fut surpris par une violente tempête, qui lui fit perdre sa route & le jetta sur une côte, qu'on prétend

faire partie d'un continent. On a d'abord placé cette terre entre l'Afrique & l'Amérique, vers le quarante-deuxième degré de latitude Sud, & le septième de longitude; ensuite au Sud-Ouest du cap de Bonne-Espérance, vers les quarante-huit degrés de latitude & vingt de longitude, sous le nom de Terre de Gonneville ou des Perroquets; parce que ces oiseaux étoient en grand nombre sur la terre où il avoit abordé.

LA relation de Gonneville nous apprend qu'il trouva sur le continent où il fut jetté une terre fertile, des peuples policés & soumis à un Roi, dont il emmena en France un fils nommé Essomeric.

CEPENDANT tous les Navigateurs qui ont traversé l'Océan entre l'Amérique & l'Afrique, n'ont jamais apperçu cette prétendue terre des Perroquets, ni aucune autre à cette hauteur

qui par ſon étendue puiſſe mériter ce nom : on ſait même que toutes les terres qu'on croit avoir reconnues dans ces parages, ſont ſituées entre les cinquante & ſoixante degrés de latitude. La rigueur de ces climats, les glaces & les froids exceſſifs qui y regnent, s'accordent très-mal avec la beauté, les productions & les mœurs du pays dont parle Gonneville, & font de la terre des Perroquets un ſéjour imaginaire.

Si l'on fait attention à ce que dit Gonneville, qu'il ne trouva cette terre qu'après avoir doublé le cap de Bonne-Eſpérance, il paroîtra bien probable que ce Navigateur vint atterrir à l'Iſle de Madagaſcar, que les Portugais avoient déjà reconnue. C'eſt à cette ſeule Iſle que peut convenir ſa relation vague, tranſmiſe par tradition, & publiée plus de cent cinquante ans après ſon retour en France.

Magellan eſt le premier qui ait pé-

nétré dans la Mer du Sud. Ce Portugais, d'un génie supérieur, conjectura que la mer devoit être ouverte à l'extrémité de l'Amérique. Il fit voile de Séville avec cinq vaisseaux. Il vint relâcher sur la côte déserte de l'Amérique, qui s'étend du port Saint-Julien jusqu'à l'embouchure du détroit qui porte son nom.

S'il faut en croire Pigafetta, on vit sur cette côte une race de géans que Magellan nomma Patagons, parce qu'ayant chaussé des peaux de bêtes en forme de bas & de pantoufles, leurs pieds ressembloient à des pattes d'animaux.

L'existence de ces géans Patagons a fait beaucoup de bruit, elle a excité des disputes très-vives parmi les Savans. Cette matière a été judicieusement discutée par l'Auteur des *Recherches Philosophiques sur les Américains* : il paroissoit enfin décidé qu'on devoit

mettre au rang des menſonges imprimés les relations publiées ſur les géans de la Patagonie.

CEPENDANT un Homme de Lettres connu a tout récemment eſſayé de les faire revivre; il ſe déchaîne contre ceux qui ont la témérité de révoquer en doute l'exiſtence de cette nation coloſſale. « La pointe méridionale de l'Amérique, dit-il dans l'*Hiſtoire d'un voyage aux Iſles Maloüines*, eſt la patrie des Patagons : c'eſt une contrée ſingulière où la nature s'abâtardit dans les végétaux, ſe relève avec avantage dans l'eſpece humaine; elle y produit des géans, des plantes ſans vigueur & des quadrupèdes dégénérés ».

« C'EST un phénomène aſſez ſingulier que depuis qu'il y a des hommes policés & des livres, on ne ſe ſoit jamais accordé ſur l'exiſtence des géans; c'eſt ſur-tout par rapport aux Patagons que ce problême a paru longtems inſoluble aux Philoſophes ».

« L'AUTEUR, plus ingénieux qu'exact des *Recherches Philoſophiques*, a été la dupe de ſon imagination, quand il a conſacré un Chapitre entier de ſon Ouvrage à répandre ſon pyrrhoniſme ſur l'exiſtence des géans. On voit que la crainte de parler comme le reſte des hommes a conduit ſa plume ; il paſſe en revue tous les Voyageurs qui ont traverſé le détroit de Magellan, affoiblit leur témoignage par des plaiſanteries, mais qui portent à faux. On peut en juger par celles-ci ».

« CORNEILLE DE MAYE, dit cet Auteur, crut diſtinguer de loin, ſur les collines de la Terre de Feu, un homme coloſſal occupé à ſauter d'une hauteur à l'autre avec une adreſſe inimitable.... On peut l'accuſer d'avoir eu une illuſion d'optique en regardant les collines ; il aura pris la pointe d'un rocher ou le tronc d'un arbre pour un homme, faute de s'être muni de bonnes lunettes ». Comme ſi

on pouvoit se tromper au mouvement des géans ! Comme si la pointe d'un roc ou d'un tronc d'arbre pouvoient sauter d'une hauteur à l'autre avec une adresse inimitable !

« L'ITALIEN PIGAFETTA, compagnon de Magellan, poursuit l'Auteur des *Recherches*, donna à son retour les plus grands détails sur les prétendus Titans de cette contrée.... On ne sauroit être ni plus crédule, ni moins éclairé que cet Ultramontain ; & ce seroit faire tort à ses lumières, que d'accorder la moindre confiance à des fables si grossières ».

« L'HÉROÏQUE Sarmiento étoit un visionnaire & l'homme de son tems le plus ignorant en Géographie ».

« ON peut juger après cela du crédit que mérite le Journal du Voyage du Commodore Byron..... Ce conte de Gargantua fut débité à Londres en 1766. Le Docteur Maty, si connu par

ſa petite taille & ſon Journal Britannique, ſe hâta d'y ajouter foi & de divulguer cette fable dans les pays étrangers ».

« VOILA à-peu-près de quelle façon raiſonne l'Auteur des *Recherches Philoſophiques*. Ce n'eſt pas là ſans doute un calcul de probabilité; mais une ſatyre : non pas des Recherches Philoſophiques, mais un recueil d'épigrammes ».

« CETTE queſtion, ajoute l'Editeur, eſt décidée par la relation authentique du voyage du Commodore Byron; mais je veux convaincre les plus incrédules, & voici des preuves qui vont juſtifier la nature contre les idées étroites de ſes détracteurs ».

D'APRÈS cet expoſé, il eſt viſible que l'Editeur s'annonce pour un zélé défenſeur des géans. Voyons ſi ſes preuves ont cette force victorieuſe qui entraîne la perſuaſion.

« DE tems immémorial, dit-il, on

croit en Amérique qu'il y a dans sa partie méridionale une race de géans redoutable par ses violences & par ses crimes ».

L'Editeur sent bien qu'une pareille tradition est peu propre à convaincre les détracteurs de géans : aussi avoue-t-il que l'Ynca Garcilasso, qui l'a rapportée dans son Histoire du Pérou, exagère beaucoup en assurant « qu'on vit arriver dans des bateaux de jonc, vers la pointe de Sainte-Hélene, une troupe de géans si hauts, que les naturels du pays ne leur alloient qu'aux genoux; qu'ils avoient des yeux larges comme le fond d'une assiette; que chacun d'eux mangeoit autant que cinquante hommes; qu'ils tuoient les femmes dont ils vouloient jouir, &c ». « L'Ynca, dit l'Editeur, n'a pas mieux observé les proportions de ses géans, que Mahomet celles de son Ange, qui avoit soixante mille têtes. Mais de ce que les Péruviens ont exagéré, il

ne s'ensuit pas qu'ils n'ont rien vu» ?

MAIS s'ensuit-il donc qu'ils ont vu des géans ? Avec une pareille logique, ne prouveroit-on pas que si l'Ange de Mahomet n'avoit pas soixante mille têtes, il devoit en avoir plus de cinquante ; & qu'à coup sûr, cet Ange est apparu à l'Imposteur Arabe ? C'est à-peu-près ainsi que raisonne l'Auteur d'un Essai sur la population de l'Amérique, qui, pour rendre raison de la tradition sur l'existence des géans, nous assure gravement que notre globe fut originairement habité par des Anges, que le Ciel foudroya pour leurs crimes ; qu'on doit attribuer à cette première race les grands ossemens fossiles parsemés dans les deux continents ; & qu'après la destruction des Anges, on vit naître l'espece humaine.

L'EDITEUR fait ensuite le dénombrement de tous les Marins, qui dans le seizieme siècle ont cru voir des mortels d'une taille démesurée sur les côtes de

de la Magellanique. « On ne voit pas même, dit-il, que le petit nombre des Philoſophes de ce tems-là révoquaſſent en doute cette ſingularité de la nature. Le peuple citoit ſur ce ſujet les Navigateurs de toutes les Nations ; les Théologiens, Goliath ; & les beaux Eſprits, Polyphême ».

N'EST-CE pas-là une heureuſe application de l'Hiſtoire & de la Fable ? Mais l'Editeur qui, pour confirmer l'exiſtence des géans Patagons, cite les Voyageurs, Goliath & Polyphême, ſemble oublier ce qu'il a avancé quelques pages plus haut, « qu'il faut lire les Voyageurs avec la plus grande circonſpection ; peſer leurs témoignages, les comparer entr'eux ; & lors même qu'ils ſont unanimes, les faire céder à celui de la raiſon ». Cette regle ſage eſt continuellement violée par ſes raiſonnemens.

IL eſt tellement prévenu en faveur

d'une race giganteſque, que pour en réaliſer l'exiſtence, il s'appuie ſur M. Fréſier, qui n'a point vu de géans; & ſur les témoignages de MM. Duclos-Guiot & de la Giraudais, dont le premier a vu des ſauvages dont le plus grand avoit ſix pieds, & le ſecond d'autres ſauvages dont le plus petit avoit cinq pieds de haut.

« MAIS perſonne, ajoûte-t-il, n'a porté cette vérité hiſtorique juſqu'à la démonſtration comme le Chef d'eſcadre Byron, qui en 1764 & 1765, fit le tour du monde ſur les traces des Dampierre, des Gemelli & des Anſon ».

ON eſt d'autant plus ſurpris de ce ton affirmatif, que l'Éditeur ne pouvoit pas ignorer que le journal du voyage de Byron, qu'on a d'abord publié à Londres, n'eſt point de ce Chef d'Eſcadre. Son journal eſt imprimé avec ceux de MM. Wallis, Carteret & Cook. M. Byron nous dit que les Patagons qu'il a viſités

lui ont paru d'une haute taille; qu'il ne les a point mesurés; mais que s'il doit en juger, par comparaison, avec lui-même, les plus grands n'ont guère moins de sept pieds mesure d'Angleterre, c'est-à-dire, guère moins de six pieds six pouces de France. Cette hauteur, qui n'est assurément pas celle d'un géant, est encore estimée sur la simple apparence.

Il y a lieu de croire que M. Byron exagère beaucoup en parlant de la stature des Patagons. M. Wallis, qui, en 1766, a vu cette troupe d'Américains, nous assure qu'il en a mesuré plusieurs, & les plus grands n'avoient que six pieds six ou sept pouces d'Angleterre, ou six pieds de France. C'est ce que confirme la relation de M. de Bougainville, qui l'année d'après, rencontra ces mêmes Sauvages à la baie Boucault.

« Ces Américains, dit-il, sont les mêmes que ceux vus par l'Étoile en

1766. Un de nos matelots qui étoit alors ſur cette flûte, en a reconnu un qu'il avoit vu dans le premier voyage. Ces hommes ſont d'une belle taille. Parmi ceux que nous avons vus, aucun n'étoit au-deſſous de cinq pieds cinq ou ſix pouces, ni au-deſſus de cinq pieds neuf à dix pouces. Les gens de l'Étoile en avoient vu, dans le précédent voyage, pluſieurs de ſix pieds ».

« Ce qu'ils ont de giganteſque, c'eſt leur énorme quarrure, la groſſeur de leur tête & l'épaiſſeur de leurs membres: ils ſont robuſtes & bien nourris; leurs nerfs ſont tendus, leur chair eſt ferme & ſoutenue; c'eſt l'homme qui, livré à la nature, & à un aliment plein de ſucs, a pris tout l'accroiſſement dont il eſt ſuſceptible. Leur figure n'eſt ni dure, ni déſagréable; pluſieurs l'ont jolie: leur viſage eſt rond & un peu plat; leurs yeux ſont vifs; leurs dents extrêmement blanches, n'auroient, pour Paris, que le défaut d'être larges. Ils por-

tent de longs cheveux noirs, attachés sur le sommet de la tête. J'en ai vu qui avoient sous le nez des moustaches plus longues que fournies. Leur couleur est bronzée, comme l'est sans exception, celle de tous les Américains, tant de ceux qui habitent la Zône torride, que de ceux qui naissent dans les Zônes tempérée & glaciale ».

Ce témoignage authentique, rendu par un homme qui ne cherche pas à en imposer, & qui dans ses voyages, n'a eu pour but que d'aggrandir le cercle de nos connoissances géographiques & physiques, auroit dû faire revenir de sa prévention, l'intrépide partisan des Titans du Sud; ou du moins faire sur son esprit, assez d'impression pour l'empêcher de déclamer contre ceux qui ne sont point de son opinion, sur l'existence de ces prétendus géans.

Mais pour achever de le convaincre que ceux qui en nient formellement l'e-

xiſtence, ne ſont point comme il le croit, des eſprits bornés, des détracteurs de la nature, des ennemis des géans, citons-lui ce qu'a écrit à ce ſujet, un Naturaliſte, un Philoſophe, qui auroit été enchanté de pouvoir diſſéquer un de ces énormes mortels, & d'en faire l'anatomie comparée; je veux parler de M. de Commerçon. Ce Savant, qui dans le deſſein de préſenter au public un corps complet d'Hiſtoire Naturelle, avoit amaſſé d'immenſes matériaux, s'explique ainſi ſur les Patagons, dans une Lettre adreſſée à M. de la Lande.

« Ces Titans prodigieux du détroit de Magellan, n'ont jamais exiſté que dans l'imagination échauffée des Poëtes & des Marins ».

« Ne trouvez-vous pas bien ſingulier qu'on ne veuille pas revenir de cette erreur? Ce qui m'étonne ſur-tout, c'eſt de voir que des gens que j'aurois

pris à témoins du contraire, en leur ſuppoſant quelque amour pour la vérité, ſont ceux qui ont voulu donner croyance à cette opinion abſurde. Ils ne craignent point d'aſſurer qu'ils ont vu, au détroit de Magellan, des hommes de neuf pieds. Mais j'ai vu comme eux, ces mêmes Patagons. Je me ſuis trouvé au milieu de plus de cent, ſur la fin de 1761, avec M. de Bougainville, que j'accompagnai à la deſcente qu'on fit à la baie Boucault ».

« Je puis certifier qu'ils ſont communément de cinq pieds ſix à huit pouces. J'en ai bien peu vu qui excédaſſent cette taille ; mais aucun qui paſsât ſix pieds quatre pouces ».

« Il faut convenir qu'il y a bien loin de-là à cette prétendue taille giganteſque, que leur donnent quelques Voyageurs. On recrutera de tels hommes, quand on voudra, en France, en Suiſſe, en Allemagne ; & on aſſure que le Roi de Pruſſe en a eu des Compagnies entières dans ſes armées ».

« OUTRE ces Patagons, avec lesquels nous restâmes environ deux heures, à nous accabler de marques d'amitié, nous en avons vu un grand nombre d'autres, nous suivre au galop, le long de leurs côtes. Mais ces derniers n'avoient rien dans leur taille de plus extraordinaire que les premiers ».

« JE crois encore devoir faire observer, pour porter le dernier coup aux exagérations qu'on a débitées sur ces Sauvages, qu'ils vont errans comme les Scythes, & sont presque sans cesse à cheval. Mais leurs chevaux sont de la race Espagnole, qui est très-petite. Comment donc prétendre leur affourcher des géans sur le dos? Sans avoir plus d'une toise de haut, ils sont déjà obligés de tendre les pieds en avant; ce qui ne les empêche pas d'aller toujours au galop, soit à la montée, soit à la descente. Leurs chevaux sont préparés, & formés à cet exercice. D'ailleurs l'espece en est si multipliée dans les gras pâtu-

rages de l'Amérique méridionale, qu'ils se soucient peu de les ménager ».

Le défenseur des géans, pressé par toutes ces raisons, veut du moins soutenir la possibilité d'un peuple colossal. « Je voudrois bien savoir, dit-il, par quelle bizarerie on voudroit que dans les trois continens, l'espece humaine fût nécessairement réduite à la plus exacte uniformité? N'y a-t-il pas à l'embouchûre du Sénégal, des Albinos? . . . . La nature n'a peut-être qu'une loi, & cette loi lui suffit pour faire naître un Kalmouk & une femme de Géorgie; pour organiser un Négre stupide d'Angola & un Montesquieu; pour produire un Nain & un Géant ».

« Cette vaste plage, que borde le détroit de Magellan, aussi-bien que la Terre de Feu qui lui répond, semblent former une espece de monde à part; le sol y est nud & mêlé de talc, de nitre

& de coquillages fossiles ; l'amas de toutes ces matières hétérogènes, y compose des collines en pic, qui ne sont jamais tapissées de verdure. D'énormes rochers couronnés de glaçons, paroissent suspendus dans les airs, & forment un tableau sublime, mais affreux. Quand le ciel n'est pas serein, il est voilé d'épais nuages, tous les vents y sont impétueux ; les calmes de la mer n'y sont interrompus que par des tempêtes. Pourquoi dans des climats qui different si fort des nôtres, chercher des hommes qui nous ressemblent » ?

On voit par les derniers argumens que les prétentions de l'Editeur se réduisent à prouver qu'il est possible à la nature d'enfanter des colosses, & que si la Patagonie, qui n'est point du tout un paradis terrestre, ne produit pas encore des géans, elle pourra un jour enfanter une race d'hommes plus extraordinaires que ceux dont fait mention Garcilasso. Il y auroit de la mauvaise hu-

meur à vouloir l'inquiéter dans ce dernier retranchement. Il convient de lui laisser la liberté d'imaginer sur les possibles, tous les systêmes qui pourront l'amuser, & de revenir à Magellan, qui, au rapport de Barros, Historien plus exact que Pigafetta, n'a point vu de géans, sur la côte déserte de l'Amérique ».

MAGELLAN, ayant hiverné au port Saint-Julien, pénétra dans la mer du Sud par le détroit qui a rendu son nom immortel. Il découvrit au-delà du tropique du Capricorne, deux petites Isles stériles & inhabitées, qu'il nomma *les Isles infortunées*. Leur position est incertaine. Il reconnut ensuite les Isles des Larrons, situées à l'extrémité de la mer du Sud, à quatre cens lieues à l'Est des Philippines, où se terminèrent ses découvertes & où il perdit la vie.

LES Isles des Larrons, qu'on nomme aussi *les Isles Mariannes*, forment un ar-

chipel, qui s'étend du Sud au Nord, depuis le treiziéme jusqu'au vingt-deuxiéme degré de latitude septentrionale. Leur position dans la Zône torride, n'empêche pas que le climat n'y soit assez tempéré. L'air y est pur, le ciel serein & le terrein fertile. Les habitans, avant leur communication avec les Européens, alloient nuds, ne vivoient que de fruits, de racines & de poissons. La pêche étoit leur occupation ordinaire. Ils étoient parvenus à imaginer & à construire les pirogues les plus parfaites qu'on ait vues dans le tour du globe.

Les peuples nombreux de cet Archipel ont péri successivement depuis l'invasion des Espagnols, ou par des maladies contagieuses ou par les mauvais traitemens qu'ils éprouvoient. Le reste a été concentré dans l'Isle de Guam, qui a de vingt-cinq à trente lieues de circuit.

Alphonse de Salazar, Espagnol,

découvrit, en 1525, l'Isle *Saint-Barthelemy*. Ce fut inutilement qu'il voulut y mouiller : on ne trouva point de fond avec une ligne de cent brasses. La position de cette Isle est par les quatorze degrés de latitude Nord, & cent quatre-vingt-neuf de longitude.

ALVAR DE SUAVEDRA fit voile du port du Mexique en 1526. Arrivé par les onze degrés de latitude Nord, & les cent quatre-vingt-neuf degrés de longitude, il découvrit un groupe d'Isles, qu'il nomma *les Isles des Rois*, parce que c'étoit le jour de l'Epiphanie. Il est le premier qui ait eu connoissance des terres auxquelles on a donné le nom de *Nouvelle Guinée*, ou *Terre des Papous*. Il reconnut aussi par douze degrés Nord, quatre-vingt lieues à l'Est des Isles des Rois, une chaîne d'Isles basses, qu'il appella *les Isles des Barbus*.

DIEGO HURTADO & Fernand de Grijalva, partirent du Mexique en

1533, pour découvrir les Terres auftrales. Ils reconnurent une Ifle qu'ils nommèrent *Saint-Thomas*. Elle eft par vingt degrés de latitude Sud, & deux cent foixante-deux degrés de longitude.

JEAN GAETAN & Bernard della Torre, fortirent du Mexique en 1542, & dirigeant leur route au Nord de la ligne, découvrirent plufieurs Ifles : favoir, *Rocca Partida* (*Roche Taillée*), par vingt degrés de latitude, & deux cens cinquante-un de longitude; les *Ifles du Corail*, à dix degrés de longitude fur le même méridien; celles *du Jardin*, à neuf degrés trente minutes de latitude, & cent foixante-dix-fept de longitude; *la Matelote*, deux cens quatre-vingt lieues plus loin, & par la même latitude; *l'Ifle d'Arezife*, trente lieues plus avant; enfin, ils abordèrent à la nouvelle Guinée.

UNE découverte célébre que tous les Navigateurs ont inutilement cher-

ché à vérifier, en traverſant la Mer Pacifique, eſt celle d'Alvaro de Mendana. Il fit voile du Pérou en 1567, entre le ſeptiéme & le douziéme parallele, & vers le deux cens dixiéme méridien, ſelon les cartes Eſpagnoles; il découvrit un archipel conſidérable par le nombre & l'étendue des Iſles qui le compoſent, & que l'opinion qu'on conçut de leurs richeſſes, fit nommer *Iſles Salomon.* On prétend que quelques-unes de ces Iſles ont depuis cent juſqu'à trois cens lieues de circuit. On ſait en général, que l'air y eſt tempéré, qu'elles ſont très-fertiles & fort propres à y faire des établiſſemens; mais leur poſition n'eſt point du tout déterminée. *Iſabella* & *Guadalcanar*: la premiére, de trois cens lieues de tour, & l'autre un peu moins grande, paſſent pour les plus conſidérables de cet archipel.

Les Eſpagnols réſolurent d'abord d'envoyer des Colonies dans les Iſles;

dont on pouvoit eſpérer de grandes richeſſes; mais la crainte que leur inſpira le fameux Drake, qui le premier troubla la profonde tranquillité dont ils jouiſſoient dans la mer du Sud, fit remettre à des tems moins orageux, l'exécution de cet établiſſement.

LES découvertes que Drake fit dans l'Océan Pacifique, ne ſont pas mieux connues que les Iſles de Salomon. A ſon entrée dans la mer du Sud, en 1578, il fut accueilli d'une tempête qui le porta juſque ſous le cercle polaire antarctique, où il aborda à une petite Iſle voiſine de deux ou trois autres, toutes habitées; il les nomma *Eliſabethides*. Après pluſieurs courſes dans la mer du Sud, faiſant voile au Nord, dans la réſolution de s'ouvrir un chemin par la Mer glaciale, il découvrit à trente-huit degrés de latitude, la Californie ſeptentrionale, où il relâcha dans une bonne baie. Il donna à cette côte, le nom de *Nouvelle Albion*. Il

nous

nous en a laiſſé une deſcription très-curieuſe. Les habitans regardèrent les Anglois comme des Dieux, & leur rendirent des honneurs infinis.

Le grand froid de ce climat détourna Drake du deſſein de reconnoître le détroit d'Anian. En ſe rapprochant de la ligne, il rencontra pluſieurs Iſles qui n'en ſont qu'à huit degrés. Ayant ſéjourné deux ou trois jours dans l'une de ces Iſles, dont on ignore la longitude, il revint en Europe par la route des Moluques & du cap de Bonne-Eſpérance.

La durée de ſon voyage fut d'environ trois ans. On ſait l'accueil que lui fit, à ſon retour, la Reine Eliſabeth, qui vint manger à ſon bord. Elle voulut que ſon vaiſſeau *le Pélican*, fût ſoigneuſement conſervé à Deptford, comme le plus beau monument qu'on pût ériger à la gloire de la Nation.

L'Espagne qui n'avoit point perdu

de vüe l'établiſſement d'une colonie dans les Iſles Salomon, envoya, en 1595, au Vice-Roi du Pérou, des ordres pour l'exécution de ce projet. Dom Alvar de Mendana, chargé de cette brillante entrepriſe, partit de Payta cette même année, avec quatre navires, pourvus de tout ce qu'on crut néceſſaire pour favoriſer les progrès d'une colonie naiſſante. Il avoit avec lui Fernand de Quiros, devenu depuis célèbre par ſes propres découvertes.

MENDANA, dirigeant ſa route entre le neuviéme & le onziéme parallele méridional, découvrit, environ par deux cens quarante-trois degrés de longitude, les Iſles *Saint-Pierre*, *Magdelaine*, *Dominique* & *Chriſtine*, qu'il nomma *les Marquiſes de Mendoce*; environ vingt-quatre degrés plus à l'Oueſt, il ſe trouva à la vue de quatre petites Iſles baſſes, ſablonneuſes, couvertes d'arbres, & diſpoſées en quarré; il nomma ces Iſles *Saint-Bernard*. Con-

tinuant sa route à l'Ouest, entre les deux mêmes paralleles, il découvrit *l'Isle Solitaire*, à dix degrés vingt minutes de latitude Sud, & deux cens dix degrés de longitude; il arriva enfin à une Isle qu'il nomma *Sainte-Croix*. Elle étoit d'environ cent lieues de tour. Après un séjour d'environ deux mois, il y mourut; le vaisseau Amiral se perdit, du moins, on n'a pas su ce qu'étoit devenu son navire. Les trois autres vaisseaux firent voile pour les Philippines.

QUIROS, qui avoit ramené au Méxique Dona Isabella, fut chargé par Philippe III, de perfectionner les découvertes qu'il avoit commencées dans son premier voyage, sous les ordres de l'infortuné Mendana. Le Vice-Roi du Pérou reçut en même-tems ordre de faire équiper deux navires pour la mer du Sud.

QUIROS fit voile avec ces deux vaif-

feaux le 21 Décembre 1605, & dirigea fa route fur la *Nouvelle-Guinée*. Arrivé par les vingt-quatre degrés de latitude Sud, & environ deux cent quarante-neuf degrés de longitude, il découvrit une petite Ifle où il ne put atterrir; puis une autre, à la fuite de laquelle on en vit cinq ou fix, entre dix-huit & dix-neuf degrés Sud, & environ deux cent vingt-neuf degrés de longitude. Toutes ces Ifles font connues fous le nom d'Ifles de Quiros. Continuant toujours de porter à l'Oueft, il découvrit par treize degrés de latitude & à peu près par deux cens neuf degrés de longitude l'Ifle qu'il nomma de *la belle Nation*.

Après quelque féjour dans cette Ifle, Quiros fe propofa de toucher à l'Ifle Sainte-Croix qu'il avoit reconnue dans fon premier voyage; mais il la manqua: & découvrit par douze degrés de latitude Sud, & environ cent quatre-vingt-onze degrés de longitude l'Ifle de *Taumaco*, puis une grande terre,

à laquelle il donna le nom de *Terre australe du Saint-Esprit*, située vers les quinze degrés de latitude Sud & cent quatre-vingt-sept degrés de longitude.

QUIROS borna là ses découvertes, & reprit la route du Mexique après avoir fait quelques tentatives inutiles pour retrouver l'Isle Sainte-Croix.

UNE navigation mémorable, par la hardiesse de l'entreprise & le nombre des découvertes, est celle de Jacques le Maire & de Cornelis Shouten. Partis du Texel le 14 Juin 1615, avec les vaisseaux *la Concorde* & *le Horn*, ils s'ouvrirent un passage dans la mer du Sud par un détroit jusqu'alors inconnu, auquel ils donnèrent le nom *de Lemaire*.

APRÈS avoir doublé le cap de Horn, ils firent voile au Nord & découvrirent *l'Isle des Chiens*, située par les quinze degrés de latitude Sud, & deux cens trente-huit degrés de longitude. De-là ils dirigèrent leur route à l'Ouest dans

l'espérance de trouver les Isles Salomon. A une distance d'environ cent lieues de l'Isle des Chiens, par quinze degrés de latitude méridionale, & deux cens vingt-neuf degrés de longitude, ils découvrirent *l'Isle Sans Fond*, ainsi nommée parce qu'effectivement ils n'y trouvèrent point de fond; quinze lieues plus à l'Ouest, par quatorze degrés de latitude, une autre Isle, où il n'y avoit point de fond non plus qu'à la précédente, & qu'ils nommèrent l'*Isle Water*, parce que le milieu en étoit submergé; à vingt lieues plus loin dans l'Ouest, *l'Isle des Mouches*; par seize degrés dix minutes Sud & entre les cent quatre-vingt-douze & cent quatre-vingt-treize degrés de longitude, *l'Isle des Cocos* & *celle des Traîtres*; cinquante lieues plus à l'Ouest, *l'Isle d'Espérance*; & enfin *l'Isle de Horn*, par quatorze degrés cinquante-six minutes de latitude Sud, & cent quatre-vingt-huit degrés de longitude. De-là dirigeant leur route

ſur la Nouvelle-Guinée, ils paſsèrent entre ſon extrêmité occidentale & Gilolo, & ſe rendirent à Batavia, où ils furent arrêtés priſonniers, & leurs équipages diſtribués ſur toute la flotte de l'Amiral Spilberg.

Le Maire, embarqué ſur le vaiſſeau Amiral de la flotte Hollandoiſe, pour retourner en Europe, n'eût point le bonheur d'y arriver, pour jouir du fruit de ſes travaux & de la gloire de ſon nom. Il mourut près de l'Iſle Maurice. Shouten revit ſa patrie, où il fut reçu avec tous les éloges qui lui étoient dus.

Abel Tasman, un des Navigateurs qui dans les vues de l'utilité générale, ont fait d'incroyables efforts pour reculer les bornes de la Géographie & perfectionner la navigation, fit voile de Batavia, le 14 Août 1642, avec deux vaiſſeaux, le *Heemskerk* & le *Zee-Haan*. Arrivé par les quarante-deux degrés vingt-cinq minutes de latitude

méridionale, & cent ſoixante-trois degrés cinquante minutes de longitude, il eût la vue d'une terre, diſtante de quatre lieues, à laquelle il donna le nom de *Van-Diemen*, du nom du Directeur de la Compagnie des Indes. Il y mouilla dans une baie qu'il nomma *Frédéric-Henri*, dont la poſition eſt par quarante-trois degrés dix minutes de latitude Sud, & cent ſoixante-ſept degrés de longitude. Ayant relevé cette côte juſqu'à quarante-un degrés trente-quatre minutes, il quitta la terre de Diemen, réſolu de courir à l'Eſt juſqu'aux cent quatre-vingt-quinze degrés de longitude, pour découvrir les Iſles de Salomon.

TASMAN découvrit, par les quarante-deux degrés dix minutes de latitude & cent quatre-vingt-huit degrés de longitude, une terre très-élevée, connue aujourd'hui ſous le nom de *Nouvelle-Zélande*; il en ſuivit la côte juſqu'à près du trente-quatrième degré de latitude Sud; d'où faiſant voile au Nord

il reconnut l'*Isle Pylstaart*, dont la latitude est de vingt-deux degrés trente-cinq minutes, & la longitude de deux cens quatre degrés quinze minutes; l'*Isle d'Amsterdam* par les vingt-un degrés vingt minutes de latitude Sud, & deux cent cinq degrés vingt-neuf minutes de longitude; vingt lieues environ plus au Nord sur le même méridien, l'*Isle de Rotterdam*; & enfin par les dix-sept degrés dix-neuf minutes, & environ deux cent un degrés trente-cinq minutes de longitude, un groupe d'Isles, qui portent le nom d'*Isles du Prince Guillaume* & de *Bas-fonds d'Heemskerk*. Là se bornèrent ses recherches. Il ne songea plus qu'à se rendre à Batavia, où il arriva en passant entre la Nouvelle-Guinée & Gilolo.

EN 1644, on donna le nom de *Nouvelle-Hollande* à une vaste région, qui s'étend depuis le dixième jusqu'au trente-huitième degrés de latitude Sud, entre le cent vingt-quatrième & le cent

ſoixante-huitième degré de longitude. Cette immenſe contrée, dont avant les dernières découvertes, on n'avoit qu'une connoiſſance très-imparfaite, a l'Archipel des Moluques au Nord; la mer des Indes, à l'Occident & au Sud; l'Océan Pacifique, à l'Orient.

LA première terre découverte en ces parages eſt la terre de *Concorde*, autrement d'*Endracht*, où Hertoge, né à Endracht, commandant le vaiſſeau nommé *la Concorde*, aborda en 1616. Elle s'étend entre le vingt-troiſième & le vingt-cinquième degrés de latitude auſtrale, vers les cent vingt degrès de longitude.

ZEACHEN découvrit, en 1618, une portion de la côte ſeptentrionale, à peu près ſous le quinzième parallele, à laquelle il impoſa les noms d'*Arnhem* & de *Diemen*. Une partie de la côte occidentale fut reconnue par Jean d'Edels en 1619. Il impoſa ſon nom à

cette terre située sous le vingt-neuvième parallele. Une autre partie, qui tourne de l'Oueſt au Sud, entre le trente & le trente-quatrième degré de latitude, fut découverte en 1622, & reçut le nom de *Leuwin*.

PIERRE DE NUITZ, en 1627, reconnut une portion de la côte médionale; cette côte, à laquelle il donna son nom, paroît être la suite de celle de Leuwin. On doit à Guillaume de Witt la connoiſſance d'une autre portion de la côte occidentale, située au Nord de la terre de Concorde, sous le vingt-deuxième parallele.

CE fut dans cette même année 1628, que Pierre Carpenter découvrit le grand golfe auquel il imposa le nom de *Carpentarie*. Cette région s'étend entre le dixième & le vingtième parallele, & termine la Nouvelle-Hollande au Nord-Eſt.

ON ignore encore si cette prodigieuse

étendue, dont on a reconnu tout récemment la côte orientale, depuis le trente-huitième jufqu'au dixième degré de latitude, forme un feul continent, ou fi elle eft divifée en plufieurs grandes Ifles, féparées entr'elles par des bras de mer, que les navigateurs auront peut-être pris pour des embouchures de rivière. On eft aujourd'hui bien affuré qu'un détroit la fépare de la Nouvelle-Guinée, au Nord; mais il eft encore douteux fi, vers le Sud, elle fe joint à la terre de Diemen.

La Compagnie des Indes Orientales de Hollande fit reconnoître à plufieurs reprifes, les différentes parties de cette immenfe contrée; mais elle ne publia point les journaux de fes Capitaines; elle garda le plus profond fecret fur toutes ces découvertes. Dampiere, navigateur Anglois, eft le premier qui ait répandu quelques lumières fur cette région, placée fous les plus heureux climats. Ce marin juftement célébre,

qui, parti de la grande *Timor*, avoit fait en 1687, un voyage sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, & étoit abordé entre la terre d'Arnhem & celle de Diemen, repartit d'Angleterre en 1699, dans le dessein de reconnoître cette région, ou du moins d'en acquérir toutes les connoissances qu'il seroit en son pouvoir de se procurer. Il en prolongea la côte occidentale depuis le vingt-huitième jusqu'au quinzième degrés de latitude. Il reconnut la terre de Concorde & celle de Witt. Il retourna à Timor, d'où après environ deux mois de séjour, il fit voile pour la Nouvelle-Guinée, découvrit le détroit qui porte son nom, appella *Nouvelle-Bretagne* la grande Isle qui forme ce canal, & après avoir côtoyé la Nouvelle-Guinée, il dirigea de nouveau sa route sur Timor.

En 1721, Roggewin fit voile du Texel avec trois vaisseaux qu'avoit fait équiper la Compagnie des Indes Occi-

dentales de Hollande. Il entra dans la mer du Sud en doublant le cap de Horn, toucha à Juan Fernandès, d'où il courut à l'Oueſt pour chercher la terre de Davis qu'il ne trouva point.

MAIS il découvrit l'*Iſle de Pâques*, qu'on place dans la relation de ſon voyage par les vingt-huit degrés trente minutes de latitude auſtrale, & par les deux cent trente-neuf degrés de longitude.

ROGGEWIN, après avoir couru près de huit cens lieues depuis l'Iſle de Pâques, ſans rencontrer aucune terre, eut connoiſſance d'une Iſle, ſituée par quinze degrés trente minutes de latitude Sud, qu'il prit pour *l'Iſle des Chiens* de Shouten. Il découvrit enſuite les *Iſles Pernicieuſes*, *l'Iſle Aurore*, celle *des Veſpres*, le *Labyrinthe*, compoſé de ſix Iſles, & *l'Iſle de la Récréation*; toutes ſituées entre le quinzième & le ſeizième paralleles, & vers les deux

cens trente degrès de longitude. Continuant de courir à l'Ouest, il découvrit fous le douzième degré de latitude Sud trois Isles à la fois, qu'il nomma *les Isles Bauman ;* & enfin fous le onzième degré de latitude, les Isles *Tienhoven* & *Groningue;* il dirigea enfuite fa route fur la Nouvelle-Guinée, & de-là fit voile pour Batavia, où fes vaiffeaux furent confifqués. L'Amiral Roggewin repaffa en Hollande, où il obtint des Etats-Généraux tous les dédommagemens qui lui étoient légitimement dûs.

TEL étoit l'état des connoiffances que nous avions des principales terres dans la mer du Sud, lorfque l'efprit de découverte a paru fe ranimer en Europe.

IL eft peu néceffaire de faire obferver que le précis, qu'on vient de voir, des Découvertes des premiers Navigateurs, n'eft qu'une fimple indication des terres qu'ils ont reconnues. On doit fentir

que les bornes d'une Préface ne permettoient point d'entrer dans les détails de leurs expéditions. Ce ſujet, de la plus grande importance pour les Géographes & les Navigateurs, demandoit d'être traité ſéparément. On va publier la collection de ces anciens Voyages, d'après M. Dalrymple *, qui s'eſt donné tous les ſoins imaginables pour raſſembler tout ce que nous avions de connoiſſances géographiques, hiſtoriques & naturelles ſur la Mer Pacifique.

* Cet Ouvrage, en un vol. *in*-8°. enrichi de cartes, ſera inceſſamment mis en vente chez *Saillant* & *Nyon*, rue S. Jean-de-Beauvais; *Piſſot*, Quai de Conty.



Longitude de l'Isle de Fer.

150 160

Bourgoin Sculp.





HISTOIRE
DES DERNIERES
DÉCOUVERTES
DANS
LA MER DU SUD.



INTRODUCTION.

LES Terres nouvellement découver-
es dans l'Océan Pacifique, sont isolées,
parses & comme perdues dans cette
ner immense : la vue s'égare en vou-
ant saisir l'ensemble de toutes ces Isles,
ue renferme dans son sein cette éton-
ante région, où les végétaux, les
ossilles, les animaux & les hommes

que les bornes d'une Préface ne per-

e
s

02

40

01

60

Longitude de l'Isle de Fer.

150 160

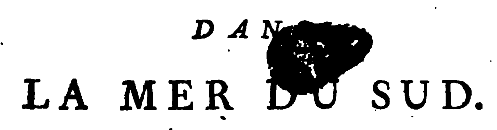
Bourgoin Sculp.



HISTOIRE

DES DERNIERES

DÉCOUVERTES



DANS

LA MER DU SUD.



INTRODUCTION.

Les Terres nouvellement découvertes dans l'Océan Pacifique, sont isolées, éparses & comme perdues dans cette mer immense : la vue s'égare en voulant saisir l'ensemble de toutes ces Isles, que renferme dans son sein cette étonnante région, où les végétaux, les fossiles, les animaux & les hommes

sont pour nous d'un ordre tout nouveau.

MAIS cette merveilleuse partie du globe, où depuis plus de deux siècles les riches & précieuses productions du sol ont attiré les Navigateurs de toutes les Nations, est trop peu connue encore pour pouvoir en donner une description exacte. Afin donc de diriger & fixer l'attention d'une manière plus particulière sur une si vaste mer, nous croyons devoir la considérer comme étant divisée en deux portions à-peu-près égales par le deux-cent-vingtième méridien, à compter d'Occident en Orient de celui de l'Isle de Fer, suivant la méthode généralement reçue des Géographes.

D'APRÈS cette division toute simple, l'Histoire des Découvertes, qu'on présente au Public, formera naturellement deux Parties. Nous comprendrons dans la première toutes les nouvelles découvertes qui ont été faites à l'Est; &

toutes celles qui ſe trouvent à l'Oueſt de ce même méridien, feront l'objet de la ſeconde Partie.

Il eſt des préjugés défavorables aux Voyageurs, que les relations que quelques-uns d'entr'eux ont publiées, à la honte de la raiſon, n'ont que trop accrédités. Séduits par l'amour du merveilleux, les exagérations les moins ménagées leur ont ſi peu coûté, qu'en liſant leurs Mémoires, on ſe croit tranſporté au centre des abſurdités & des prodiges. Ce défaut de véracité ne ſert qu'à faire un roman auſſi puérile qu'inſipide d'une hiſtoire de voyages, qui ne devroit offrir que d'utiles inſtructions.

Un pareil reproche ne peut tomber ſur les Navigateurs modernes à qui nous ſommes redevables des belles & curieuſes découvertes recueillies dans cet Ouvrage : rien ne ſeroit ici plus ſuperflu que l'apologie de ces illuſtres Marins. Exempts de préjugés, Natu-

raliſtes & Philoſophes, ſi leurs Journaux préſentent un tableau frappant de phénomènes ſinguliers & nombreux, on peut croire avec confiance qu'ils ne les ont décrits qu'après les avoir vus en ſcrupuleux Obſervateurs.





PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Description de la Terre de Feu & du Détroit de le Maire.

LA Terre de Feu, divisée en plusieurs Isles par différens canaux ou détroits, s'étend environ cent-quinze lieues le long du détroit de Magellan. Quelques Philosophes pensent qu'elle faisoit autrefois partie du Nouveau Monde. On voit, disent-ils, par l'inspection même de ce terrible détroit; par le parallélisme des deux côtes, & par la conformité des deux climats; qu'elle a été arrachée avec violence du pays des Patagons, par une de ces révolutions physiques qui changent la face du globe, détruisent les Nations

& anéantiſſent jusqu'à la trace de leurs déſaſtres.

JUSQU'A préſent cette Terre n'avoit été que très-imparfaitement reconnue. Preſque tous les Ecrivains qui en ont fait mention nous la repréſentent comme une chaîne de rochers inacceſſibles, d'une hauteur étonnante, ſuſpendus preſque ſans baſe, & couverts d'une neige auſſi ancienne que le monde.

IL eſt vrai que la plus grande partie de la Terre de Feu eſt remplie de montagnes; mais entre ces montagnes on découvre de belles vallées, de riantes prairies, arroſées de ruiſſeaux très-agréables : le ſol en eſt riche & d'une conſidérable profondeur. Au pied de chaque colline on trouve preſque toujours des ſources dont les eaux ſont d'une couleur rougeâtre, mais ſans aucun mauvais goût. Les endroits les plus remarquables de la Terre de Feu ſont une montagne de la forme exactement d'un pain de ſucre, dans la

partie de l'Oueſt, & trois collines ou mondrains, qu'on nomme *les Trois-Freres.* Ces collines ſont éloignées d'environ trois lieues du cap *Saint-Diego;* dont la pointe baſſe forme l'entrée ſeptentrionale du détroit de le Maire.

Il eſt rapporté dans le Voyage du Lord Anſon, qu'il eſt difficile de reconnoître les pointes qui forment l'entrée de ce détroit, ſans avoir une connoiſſance exacte de l'apparence que préſentent la Terre de Feu & celle *des Etats;* que l'eſcadre de l'Amiral fut dans l'embarras quand il fut queſtion d'en trouver l'embouchure, juſqu'à ce qu'elle s'offrît à ſa vue; que ſi l'on n'eût pas ſuivi la côte aſſez longtems, on auroit pu manquer le détroit, & ſe trouver à l'Eſt de la Terre des Etats avant de s'en appercevoir, comme il étoit arrivé à pluſieurs vaiſſeaux, nommément à l'*Incarnation* & à la *Concorde*, qui, ayant deſſein de paſſer le détroit, le dépaſsèrent,

trompés par trois hauteurs de la Terre des Etats, qui ressemblent aux Trois-Freres, & par quelques criques, semblables à celles de la Terre de Feu.

CETTE remarque du Lord Anson ne paroît appuyée sur aucun fondement. Il n'est pas possible qu'un vaisseau, qui prolonge la Terre de Feu sans la perdre de vue, puisse jamais manquer le détroit, qui se présente de lui-même; à ne pouvoir pas s'y méprendre; & la Terre des Etats, qui en forme le côté oriental, se distingue encore d'autant plus aisément, qu'elle n'a rien qui ressemble à la Terre de Feu. On ne peut guères manquer le détroit, qu'en en passant trop à l'Est, sans conserver la vue de la Terre de Feu; & dans ce cas, la connoissance la plus parfaite des côtes de la Terre des Etats n'empêcheroit pas de le dépasser.

LA prudence exige de ne s'exposer à traverser le détroit que par un vent favorable & un tems modéré, &

d'attendre le commencement du flot, qui arrive vers les deux heures dans les ſyzygies. Il convient encore de ſerrer le rivage de la Terre de Feu d'auſſi près que le vent pourra le permettre.

Le détroit de le Maire eſt borné à l'Oueſt par la Terre de Feu, & à l'Eſt par la Terre des Etats : il a environ cinq lieues de long ſur une largeur à-peu-près égale. La baie de Bon-Succès, qui eſt vers le milieu du détroit, du côté de la Terre de Feu, s'étend de l'Eſt à l'Oueſt l'eſpace d'une lieue. D'une pointe à l'autre, la diſtance eſt d'environ deux tiers de lieue. Le mouillage eſt bon dans toute la baie : on y trouve depuis ſept juſqu'à dix braſſes d'eau, fond d'un très-beau ſable. Les vaiſſeaux y ſont à l'abri des vents d'Eſt par la Terre des Etats. Si l'on vouloit y faire du bois & de l'eau, ce lieu ſeroit très-propre pour ces opérations. La contrée eſt couverte de bois, & coupée par divers ruiſſeaux, dont

plusieurs viennent se décharger dans la baie. Le flot, qui dans les syzygies y commence sur les quatre ou cinq heures, monte à la hauteur de cinq ou six pieds.

On lit encore dans la relation du Voyage du Lord Anson, qu'on ne peut rien imaginer de plus triste & de plus sauvage que le coup-d'œil qu'offre la Terre-des Etats. « Toute la côte, » dit l'Auteur, ne présente qu'une suite » de rochers inaccessibles, & pas un » seul quartier de terre qui puisse rien » produire : ces rochers sont hérissés » de pointes aigues d'une hauteur pro» digieuse, couvertes d'une neige éter» nelle, environnées de précipices, » dont plusieurs paroissent suspendus » d'une manière étonnante. Les rocs » qui leur servent de base, ne semblent » séparés les uns des autres que par des » crevasses, qu'on diroit avoir toutes » été formées par des tremblemens de » terre; car leurs côtés sont à-peu-près

» perpendiculaires, & elles paroissent
» pénétrer dans la substance des rochers
» jusqu'à leurs racines ».

Ce n'est point sous un aspect si effrayant que cette Terre s'est présentée à nos Navigateurs modernes : toute la côte septentrionale ne leur a paru destituée ni de bois, ni de verdure, ni même couverte de neige : elle semble offrir des baies & des havres où les vaisseaux pourroient être commodément à l'ancre. Cette Isle, beaucoup plus longue que large, n'a guères moins de quarante lieues de circuit.

Sur le côté occidental du cap de Bon-Succès, qui forme l'entrée du détroit au Sud-Ouest, se trouve la baie de Valentin; depuis cette baie, la côte, qui court dans la direction de l'Ouest-Sud-Ouest, dans une étendue de vingt ou trente lieues, est haute, escarpée & bordée d'îlots & de rochers.

A la distance de quatorze lieues de la baie de Bon-Succès, dans la direction

du Sud-Oueſt, un demi-rumb à l'Oueſt; on rencontre l'*Iſle Neuve*, éloignée du rivage de deux à trois lieues : elle s'étend Nord-Eſt & Sud-Oueſt dans ſa longueur, qui eſt d'environ deux lieues; elle ſe termine au Nord-Eſt par un mondrain remarquable. C'eſt à ſept lieues de l'Iſle Neuve, dans la direction du Sud-Oueſt, qu'eſt ſituée l'*Iſle Evouts*, & un peu à l'Oueſt du Sud de cette dernière, ſont deux petites Iſles plates, voiſines l'une de l'autre; auxquelles on a donné le nom d'*Iſles Barnevelt*. Ces deux Iſles, environnées de rochers qui s'élèvent à différentes hauteurs au-deſſus de l'eau, ſont éloignées de vingt-quatre lieues du détroit de le Maire. On compte trois lieues dans la direction du Sud-Eſt-quart-Sud, depuis les Iſles Barnevelt juſqu'à la pointe Sud-Eſt des *Iſles de Lhermite* : elles giſſent Sud-Eſt & Nord-Oueſt. Comme elles ſont très-hautes, lorſqu'on commence à les appercevoir,

elles paroissent ne former qu'une seule Isle, ou une partie de la Terre de Feu.

De la pointe des îles de Lhermite, au cap de Horn, la route est le Sud-Est-quart-Sud, & la distance est de trois lieues.

SHAPENHAM, Vice-Amiral de la flotte Hollandoise, commandée par Lhermite, est le premier qui ait découvert que les terres du cap de Horn ne sont qu'un amas informe d'îles, inégales, élevées & montueuses. Mais il seroit dangereux de s'en rapporter à ce que dit l'Auteur du Journal de cette flotte sur le gissement de ces terres; & les Journaux de Shouten & de le Maire sont encore plus défectueux.

LORSQU'EN 1624, la flotte Hollandoise étoit dans ces parages, on observa que la déclinaison de l'aiguille aimantée étoit très-considérable, quoique toutes les boussoles différassent les unes des autres. M. Cook, qui a doublé le cap de Horn en Janvier 1769,

nous apprend, que la déclinaiſon de l'aiguille fut de vingt-trois à vingt-cinq degrés vers l'Eſt, excepté dans le voiſinage des Iſles Barnevelt & du cap de Horn, où elle diminua, mais irrégulièrement, & que l'aiguille d'inclinaiſon, portée à terre, plongea au ſoixante-huitiéme degré quinze minutes.

C'EST une grande queſtion parmi les Navigateurs, de ſavoir ſi les vaiſſeaux, qui font voile pour la mer du Sud, doivent traverſer le détroit de Magellan, ou doubler le cap de Horn, & dans ce dernier cas, s'il eſt plus avantageux de paſſer par le détroit de le Maire, que de gagner l'Eſt de la Terre des Etats, de courir alors au Sud, comme le conſeille le Lord Anſon, juſqu'à la hauteur de ſoixante-un ou ſoixante-deux degrés, avant de porter à l'Oueſt ou au Nord-Oueſt.

M. BYRON, qui a doublé deux fois le cap de Horn, & qui, en 1765, eſ-

fuya des fatigues incroyables en traverſant le détroit de Magellan, eſt néanmoins perſuadé que les vaiſſeaux doivent prendre cette dernière route dans le mois de Décembre. « Dans cette ſai-
» ſon favorable, dit-il, une flotte en-
» tière parviendroit à franchir le dé-
» troit en moins de trois ſemaines ».

M. DE BOUGAINVILLE paroît être dans la même opinion. Malgré les obſtacles qu'on peut rencontrer, en traverſant ce détroit, il conſeille d'en prendre la route, depuis le mois de Septembre juſqu'à la fin de Mars; & pendant les autres mois de l'année, il préféreroit de paſſer à mer ouverte, à cauſe des longues nuits. « Le vent con-
» traire & la groſſe mer, dit-il, ne
» ſont pas des dangers; mais il eſt im-
» prudent de s'expoſer à naviger à tâ-
» tons, entre des terres. On ſera, ſans
» doute, retenu quelque tems dans le
» détroit; mais ce retard n'eſt pas en
» pure perte. On y trouve en abon-

» dance de l'eau, du bois, des coquil-
» lages, quelquefois aussi de très-bons
» poissons. Et je ne doute pas que le
» scorbut ne fît plus de dégat dans un
» équipage qui seroit parvenu à la mer
» occidentale, en doublant le cap de
» Horn, que dans celui qui y sera en-
» tré par le détroit de Magellan ».

DANS la supposition qu'on veuille doubler le cap de Horn, les circonstances seules doivent décider le Navigateur sur le choix de passer par le détroit de le Maire, ou à l'Est de la Terre des États. Si l'on a rangé la terre à l'Ouest du détroit, & que le vent favorise ce passage, il seroit peu judicieux de préférer à cette route, celle de la mer ouverte. Si au contraire on a attaqué la terre à l'Est du détroit, & que le tems soit orageux & le vent en tourmente, le meilleur parti alors est de prolonger la Terre des Etats. Mais M. Cook, qui donne ce conseil, n'est point du tout d'avis qu'il s'élève

s'élève jusques vers le soixante-douziéme degré de latitude, avant de se rapprocher de l'Ouest. La raison qu'il en donne, est que les vents, qui soufflent presque constamment de la partie du Sud, permettent difficilement d'arriver à cette hauteur. Il pense donc que le Navigateur doit diriger sa route au Sud-Ouest, & suffisamment à l'Ouest, pour avoir doublé toutes les terres, avant de porter au Nord.





CHAPITRE II.

Description des Habitans de la Terre de Feu ; ses productions, sa température.

Les habitans de la Terre de Feu forment la société la moins nombreuse qu'on puisse rencontrer dans toutes les parties du monde. De tous les sauvages ce sont les plus dénués de tout. Ils vivent exactement dans ce qu'on peut appeller l'état de nature. Rien de si chétif, ni de si misérable que leurs habitations. Ce ne sont que de mauvaises cabanes, composées de branches d'arbres : la forme en est ronde, mais elles se terminent en pointe, par une petite ouverture, qui sert de passage à la fumée. Dans ces cabanes, au milieu desquelles le feu est allumé, mais où l'on reste exposé d'ailleurs à toutes les injures de l'air, ces sauvages habitent

pêle-mêle, hommes, femmes & enfans. Quelques herbes répandues dans l'intérieur de ces hutes, leur servent de chaises & de lits. De tous les meubles que la nécessité & l'industrie ont fait imaginer parmi les autres nations sauvages, on ne leur a vu que quelques corbeilles de jonc qu'ils portent à la main, des petits sacs de peau, dont ils se servent comme de havre-sacs, & des vessies de quelques animaux, qu'ils remplissent d'eau, à défaut de vases plus commodes.

CES sauvages sont de médiocre stature. Les plus grands n'excèdent pas cinq pieds six pouces. Ils sont de couleur de rouille de fer mêlée avec de l'huile, & joignent à beaucoup de quarrure un air robuste, sans cependant avoir les membres fort gros. Un visage large & plat, le front étroit, de grosses joues, le nez écrasé, de petits yeux noirs, une grande bouche, de petites dents, sans être autrement belles, des

cheveux noirs & droits, qui tombent ſur l'une & l'autre oreilles & ſur le front, & groſſièrement peints de brun & de rouge, ſont les principaux traits de la figure de ces Indiens, qui ſont imbarbes, ainſi que les indigènes de l'Amérique.

Le climat le plus rigoureux ne les empêche pas d'aller preſque nuds. Ils n'ont pour habillement que de mauvaiſes peaux de guanaques ou de veaux marins, trop petites pour les envelopper. Les hommes portent ſur la tête des panaches de laine filée de guanaques. Ce panache leur tombe ſur le front & ſe noue par derrière avec des courroies.

Les deux ſexes ſe peignent également les différentes parties du corps de rouge, de blanc & de brun. Les hommes comme les femmes, s'impriment ſur le viſage divers traits qui leur traverſent le nez & les joues. Les femmes ont toutes des tabliers de peau, &

portent ſur le dos leurs enfans dans le manteau qui leur ſert de vêtement. Ce ſont elles auſſi qui ſont chargées des ſoins domeſtiques les plus pénibles & les plus bas. Elles voguent dans les pirogues, prennent ſoin de les entretenir, & ramaſſent le bois & les coquillages, ſans que les hommes prennent aucune part au travail.

LEURS pirogues ſont d'une conſtruction ſingulière. Ces ſauvages qui paroiſſent les plus ſtupides de tous les hommes, ont néanmoins l'adreſſe de dépouiller les plus gros arbres de leur écorce, de la courber en ôtant quelques bandes, qu'ils ſavent enſuite recoudre. Après lui avoir fait prendre la forme qu'ils veulent lui donner, ils la garniſſent d'un bout à l'autre de pieces de bois, qui la traverſent pour l'affermir; & couvrant cette charpente d'une autre écorce, ils parviennent à rendre le fond impénétrable à l'eau. La longueur de ces pirogues eſt de dix à ſeize

pieds, ſur environ deux pieds de largeur. Au milieu il y a un petit foyer de ſable, où ils entretiennent toujours un peu de feu.

Les coquillages & le poiſſon, qu'ils mangent brûlant & à moitié cruds, font leur principale nourriture. Il paroît que l'eau eſt leur ſeule boiſſon. Lorſqu'on leur a préſenté de l'eau-de-vie, ils ont toujours refuſé d'en boire, après en avoir gouté.

Leurs armes ſont les ſeules choſes où ils montrent quelque apparence de propreté & d'invention. Ils n'en connoiſſent guère d'autres que l'arc & la fléche, dont ils ſavent ſe ſervir avec une merveilleuſe adreſſe. Leurs arcs ſont proprement faits, d'un bois qu'on prendroit pour du hêtre ; & leurs fléches, garnies de plumes à un bout, ſont armées, de l'autre, de pointes de pierre d'une eſpece de jaſpe, artiſtement taillées. Ils ont auſſi des chiens de deux pieds de haut environ, & aux

yeux desquels les Européens ne paroissent pas étrangers. Ces chiens leur servent sans doute, pour la chasse, puisqu'on leur a vu des lacs, faits de barbe de baleine.

On a généralement observé que leur langage est guttural ; cependant, ils ont des mots, qui passeroient pour avoir de la douceur & de l'harmonie, même dans les langues les plus perfectionnées de l'Europe.

Ces peuples n'ont pas la plus légère étincelle de police ou de religion. Aucun ne paroît avoir de supériorité sur les autres. Ils ne témoignent aucune déférence pour leurs vieillards ; mais ils semblent vivre ensemble dans la plus parfaite égalité & en bonne intelligence: Ils sont superstitieux, & croient à des génies mal-faisans. Ceux qui en conjurent l'influence sont en même-tems Médecins & Prêtres.

La curiosité, si naturelle à l'homme policé, est une passion qui leur est

collection de plantes inconnues à tous les Naturalistes, ce qui étoit une récompense flateuse des fatigues auxquelles il s'exposoit.

Nos Voyageurs entrèrent dans le bois, qui bordoit une petite plage sablonneuse. Ils continuèrent de s'avancer vers le sommet de la montagne à travers des déserts impraticables. Il étoit trois heures, avant qu'ils parvinssent à une vue bien distincte des lieux qu'ils vouloient visiter.

Mais ce fut pour eux une surprise bien peu agréable, lorsqu'après avoir traversé la partie boisée de la montagne, ils reconnurent que la partie qui leur avoit paru découverte, n'étoit qu'un marais, rempli de brossailles épaisses & tellement entrelacées, qu'il étoit impossible de les séparer. Il fallut donc se résoudre à enjamber par-dessus ces arbustes. Mais la terre trop molle crevoit sous les pieds, & l'on ne pouvoit faire un pas sans y en-

foncer jufqu'au deffus de la cheville.

Les fatigues d'une fi pénible courfe furent encore aggravées par un nouvel obftacle, tout auffi imprévu. Le tems, qui depuis le matin fembloit promettre un beau jour de printems, changea tout d'un coup. Le ciel fe couvrit de fombres nuages, & des raffales fubites d'un vent froid & perçant, accompagnées de neige, vinrent fondre fur nos Voyageurs haraffés.

Un contre-tems fi fâcheux ne put les décourager. Animés de l'efpoir que les plus grandes difficultés étoient franchies, ils pourfuivirent leur route. Et déjà, ils n'étoient plus qu'à un mille du fommet de la montagne. Mais ils en avoient à peine fait les deux tiers à travers ce marais couvert d'arbuftes, que M. Buchan, un des Deffinateurs de M. Banks, fe trouva mal.

Cet accident força toute la Compagnie à s'arrêter. Il étoit impoffible à ce jeune homme d'aller plus loin; on

alluma du feu; les plus fatigués restèrent auprès du malade pour en prendre soin; & MM. Banks, Solander, Green & Monkhouse, continuèrent leur route. Bientôt ils atteignirent la cime de la montagne, qui étoit le terme de leur course. Comme Botanistes, ils se trouvoient au comble de leurs voeux. Ils étoient sur un nouveau théâtre de végétation, où ils recueillirent une grande variété de plantes; qui sont à celles qui croissent sur nos Alpes, ce que sont ces dernières, comparées aux productions des plaines.

CEPENDANT, le froid étoit devenu plus rigoureux, & la neige commençoit à couvrir la terre. Le jour étoit déjà si avancé, qu'on ne crut point devoir entreprendre de retourner au vaisseau avant le lendemain. Il étoit désespérant & même dangereux, de passer la nuit sur la cime de cette montagne, sous un climat si funeste; & c'est ce qu'on ne pouvoit éviter.

TANDIS que MM. Banks & Solander mettoient à profit l'occasion, qu'ils s'étoient procurée avec tant de peine & de danger, de recueillir les plantes qui croissent sur la cime de cette montagne, ils renvoyèrent MM. Green & Monkhouse vers M. Buchan, avec ordre à ceux qui étoient restés auprès de lui, de faire leurs efforts pour se rendre tous sur une colline, d'où il seroit moins difficile de rentrer dans le bois; & ce fut là le rendez-vous général.

ON étoit convenu que de cette colline, on traverseroit le marais qui par cette route paroissoit n'avoir qu'un demi-mille de largeur, pour gagner le bois, qui donneroit une espece d'abri, où l'on construiroit une cabane de branches d'arbres, & qu'on y passeroit la nuit auprès du feu. On se rassembla sur cette hauteur; le froid devenoit toujours plus vif; néanmoins tout le monde se portoit bien, & M. Buchan

ſe trouvoit beaucoup mieux qu'on ne l'auroit eſpéré. Il étoit alors huit heures du ſoir, mais il faiſoit encore grand jour. On ſe mit en chemin pour la vallée la plus prochaine.

M. SOLANDER qui avoit plus d'une fois traverſé les montagnes qui ſéparent la Suède de la Norwège, ſavoit très-bien que le froid exceſſif, ſurtout lorſqu'il eſt joint à la fatigue, produit un tel aſſoupiſſement, qu'il eſt comme impoſſible de ne pas s'endormir. Il conjura donc ſes Compagnons de ne point s'arrêter, ne fut-ce que pour prendre un moment de repos; & il les aſſura qu'on ne pouvoit s'aſſeoir ſans ſe livrer à un ſommeil irréſiſtible, qui étoit d'ordinaire le ſommeil de la mort.

CET avertiſſement donné, chacun ſe promis d'être ſur ſes gardes, & la petite troupe alarmée marcha vers le bois; mais elle n'étoit pas arrivée au marais, que la violence du froid fut ſi

grande, qu'il produisit l'effet qu'on avoit le plus appréhendé.

Le Docteur Solander ressentit le premier les dangereuses influences de ce sommeil irrésistible contre lequel il venoit de prévenir les autres; & il demanda avec instance qu'il lui fût permis de se reposer. M. Banks lui fit d'inutiles remontrances, le Docteur se coucha par terre, quoiqu'elle fut couverte de neige; & ce ne fut qu'avec une extrême difficulté que son ami l'empêcha de s'abandonner au sommeil. Un domestique Nègre, nommé Richemond, étant de même saisi par le froid, commençoit à ne pouvoir plus se soutenir.

M. Banks envoya en avant cinq personnes de la compagnie; de ce nombre étoit M. Buchan; il leur ordonna d'allumer un feu dans le premier endroit convenable; & lui avec quatre autres demeurèrent avec le Docteur & Richemond, qu'ils engagèrent à mar-

cher ; mais ce fut autant par force, que par persuasion.

Après avoir traversé la plus grande partie du marais, le Docteur & Richemond déclarèrent qu'il leur étoit impossible d'aller plus loin. M. Banks eut recours aux prières & aux supplications, mais elles furent infructueuses. Lorsqu'on dit à Richemond qu'en s'arrêtant le froid lui donneroit la mort, il répondit : « Il m'importe peu de » mourir, pourvu que je repose ».

Le Docteur ne renonçoit pas si ouvertement à la vie ; il demandoit qu'on lui laissât prendre quelque repos, quoiqu'il eût lui-même annoncé que le repos étoit suivi du sommeil, & le sommeil de la mort. Tous efforts étant inutiles pour les engager à suivre la compagnie, on leur permit de s'asseoir, & on les appuya contre des buissons du mieux qu'il fût possible. En un instant, ils tombèrent dans un sommeil profond.

Quelques-uns de ceux qu'on avoit envoyés

envoyés en avant, revinrent bientôt avec l'agréable nouvelle, qu'environ à un quart de mille, ils avoient découvert sur la route un lieu commode, où ils avoient allumé un feu. M. Banks s'efforça alors d'éveiller le Docteur Solander, & il eut le bonheur d'y réussir; mais, quoiqu'il n'eût pas dormi plus de cinq minutes, il avoit presque perdu l'usage de ses membres, & ses muscles s'étoient tellement retirés, que les souliers tombèrent de ses pieds. Il consentit de marcher avec le secours qu'on pourroit lui donner. Mais Richemond étoit tellement enseveli dans le sommeil, que rien ne fût capable de le réveiller.

COMME on ne pouvoit s'arrêter longtems sans s'exposer à de nouveaux inconvéniens, & qu'il étoit impossible de le tirer de son assoupissement, M. Banks ordonna à son autre domestique Nègre & à un Matelot, les deux qui avoient le moins souffert du froid, de

rester auprès de Richemond, & il les assura qu'il les feroit relever par les deux autres, aussi-tôt qu'ils seroient suffisamment rechauffés.

M. BANKS parvint enfin à conduire le Docteur Solander à l'endroit où étoit le feu. L'instant d'après, il envoya deux de ceux qui s'étoient rafraîchis, dans l'espoir qu'avec le secours des deux autres qu'il avoit laissés derrière, ils seroient en état de transporter Richemond, dans le cas même, où il seroit impossible de l'éveiller. Mais on vit revenir ces deux hommes seuls. Ils assurèrent qu'ils avoient été au lieu qu'on leur avoit désigné; qu'ils n'avoient pas vu Richemond, ni ceux qui étoient restés auprès de lui; qu'ils les avoient appellés à plusieurs reprises, & que personne n'avoit répondu.

C'ÉTOIT-LA un nouveau sujet de surprise & de chagrin pour M. Banks, qui s'apperçut alors qu'une bouteille de rum, qui étoit toute leur provision,

ſe trouvoit dans le havre-ſac d'un des abſens. On conjectura qu'ils avoient, ſans doute, fait uſage de cette liqueur pour réveiller Richemond, & qu'eux-mêmes en ayant peut-être trop bû, ils s'étoient tous écartés de l'endroit où on les avoit laiſſés, dans l'eſpérance de rejoindre la troupe, au lieu d'attendre ceux qui devoient leur ſervir de guides. La neige tomba de nouveau, & comme elle ne diſcontinua pas pendant deux heures, on commença à croire que ces trois hommes étoient perdus ſans reſſource.

La petite troupe réduite à neuf, plaignoit le ſort de ces infortunés, quand une voix, qui cauſa une joie indicible, ſe fit entendre dans l'éloignement. M. Banks vole, avec quatre autres, au lieu d'où partoit la voix. Il trouve le matelot, à qui il reſtoit encore la force de ſe traîner & d'appeller du ſecours. Il s'informe de ſes malheureux compagnons, le fait conduire vers le

feu, & se met à la recherche des deux autres, qu'il ne tarde pas à trouver.

RICHEMOND étoit debout, mais incapable de mettre un pied devant l'autre, son camarade étoit étendu par terre, aussi froid & aussi insensible qu'un marbre. Toute la compagnie étoit accourue, & on essaya de les transporter à l'endroit où étoit le feu. Mais les efforts réunis de la troupe entière furent insuffisans. La nuit étoit d'une obscurité profonde, la neige tomboit à gros flocons; & outre ces désavantages, il étoit si difficile de marcher sur cette terre marécageuse, couverte d'épaisses broussailles fortement enlacées les unes dans les autres, qu'on ne pouvoit s'empêcher de faire de fréquentes chûtes.

ON songea bien à allumer un feu en cet endroit. Ce parti auroit pu sauver ces deux misérables, transis de froid & plus d'à demi-morts; mais la neige, qui couvroit la terre & ne cessoit pas de

tomber, rendoit la chose impraticable. On se vit donc dans la nécessité d'abandonner ces deux infortunés à leur cruelle destinée. On les étendit l'un & l'autre sur un lit de branches d'arbres, & on les couvrit d'autres branches à une hauteur considérable.

APRÈS avoir passé environ une heure & demie dans cette place, où tout couverts de neige, ils étoient encore exposés à toute la rigueur du froid, quelques-uns commencèrent à perdre leur sensibilité ; un des autres domestiques de M. Banks, nommé Briscoe, se trouva si mal, qu'on crut qu'il mourroit avant de pouvoir lui faire regagner le feu.

NÉANMOINS toute la compagnie parvint à s'y rendre: elle y passa la nuit dans une situation, en elle-même terrible, que le souvenir de ce qui s'étoit passé, & l'incertitude de ce qui pouvoit arriver, rendoient encore plus affligeante. De douze personnes, qui, le

matin, étoient descendues à terre, dans une parfaite santé, deux se trouvoient déjà dans les bras de la mort : un troisieme étoit dans un état si déplorable, qu'on doutoit qu'il pût le lendemain, se mettre en route ; & M. Buchan paroissoit si exténué de fatigues, qu'il y avoit tout à craindre qu'il ne lui prît un nouvel accès de fiévre.

On étoit éloigné du vaisseau d'une journée de chemin : il falloit marcher à travers des bois presque impraticables, où il étoit difficile de ne pas s'égarer. Cette perspective étoit d'autant plus triste, que n'ayant cru faire qu'une course de huit ou dix heures, ils étoient au dépourvu, & n'avoient pour toute provision qu'un vautour, qu'ils avoient tué par hasard. Cet oiseau, partagé également entre dix, ne pouvoit fournir à chacun qu'un très-léger repas ; & voyant la neige tomber sans discontinuité, ils ignoroient tout ce qu'ils auroient encore à souffrir du froid.

LORSQUE le jour commença à poindre, on vit la neige couvrir par-tout la terre & les arbres ; le vent souffloit par raffales si subites & d'une telle violence, qu'il leur étoit impossible de se mettre en chemin.

A la vue d'un tems si funeste, dont la durée étoit incertaine, ils n'avoient que trop de raison d'appréhender qu'ils ne fussent confinés dans cette affreuse solitude, où la faim & le froid devoient les faire bientôt périr.

APRÈS avoir été agités de toutes les horreurs que présente cette situation déplorable, ils conçurent un rayon d'espoir vers les six heures du matin, en appercevant le lieu du soleil à travers les nuages qui commençoient à s'éclaircir & même à se dissiper. Leur premier soin fut de voir si les malheureux, qu'on avoit laissés comme ensevelis dans des branches d'arbres, vivoient encore : ceux qui furent envoyés pour s'en assurer, re-

vinrent bientôt avec la trifte nouvelle qu'ils les avoient trouvés morts.

MALGRÉ les apparences flatteufes du ciel, la neige tomboit toujours ; & ne leur permettoit pas d'entreprendre de regagner le vaiffeau. Une petite brife, qui fe leva fur les huit heures ; éclaircit enfin l'air. Leur joie fut inexprimable, lorfque l'inftant d'après, ils virent la neige tomber des arbres en larges flocons, figne certain d'une gelée prochaine.

ILS examinèrent alors l'état de leurs invalides. Brifcoe étoit encore très-mal ; mais il fe croyoit en état de fuivre la compagnie. M. Buchan fe trouvoit beaucoup mieux qu'on auroit ofé l'efpérer ; & tous, après un fi long jeûne, commençoient à fe fentir preffés par la faim.

AVANT de partir, ils convinrent unanimement de manger le vautour, qui faifoit leur unique provifion : l'oifeau fut donc dépouillé ; on en fit dix por-

tions, & chacun put faire cuire ſon morceau à ſa fantaiſie. Ce petit repas fait, on ne ſongea plus qu'à la route qu'on devoit prendre; mais il étoit dix heures, avant que la neige fut diſſipée de manière à rendre le chemin praticable.

Ce fut une ſurpriſe bien agréable pour nos Voyageurs, de ſe trouver, après trois heures de marche, ſur le rivage, à une très-petite diſtance du vaiſſeau. Ils s'apperçurent alors que, lorſqu'ils en étoient partis, au lieu d'aller en droite ligne à la cîme de la montagne qu'ils avoient en vue, ils en avoient preſque fait le tour.

Ce triſte événement fait connoître toute la rigueur du climat de la Terre de Feu. On étoit alors dans le cœur de l'été de cette région; & aſſurément un pareil phénomène eſt inconnu en Norwège & même en Laponie, dans la ſaiſon correſpondante.

On n'apperçut, dans cette ſingu-

lière expédition, d'autres quadrupèdes que des loups & des lions marins; néanmoins M. Banks observa, en traversant les terres marécageuses, les traces d'un gros animal dont il ne put deviner l'espece.

Dans toute cette partie de la Terre de Feu, il y a très-peu d'oiseaux de terre; ceux que vit M. Banks n'étoient pas plus gros que des merles, à l'exception de quelques faucons & d'un vautour; mais on y voit une quantité d'oiseaux aquatiques, & particulièrement des canards; & les coquillages de toutes les especes s'y trouvent en très-grande abondance.

Les insectes nuisibles ou incommodes y sont peu nombreux, ce qui n'est pas ordinaire dans les contrées incultes.

MM. Banks & Solander trouvèrent une étonnante variété de plantes, dont la plupart sont entièrement différentes de celles qu'ont décrites les Botanistes.

LES arbres qui croiſſent le plus communément dans cette partie de la Terre de Feu, ſont une eſpece de bouleau, nommée *betula antarčtica*, & une ſorte de hêtre, *fagus antarčticus*: la tige de ces arbres a de trente à quarante pieds d'élévation, & de deux à trois pieds de diamètre. On pourroit fort bien, en cas de beſoin, les faire ſervir à des mâts de vaiſſeau. La feuille en eſt petite, & le bois, qui eſt blanc & léger, ſe fend très-droit.

C'EST particulièrement dans cette contrée qu'on trouve le canelier de Winter, *Winteranea aromatica*; ſes feuilles ſont larges, la forme en eſt ſemblable à celle des feuilles du laurier; la couleur, qui en dehors eſt d'un vert clair, tire en dedans ſur le bleu: ſon écorce aromatique eſt une excellente épice: ſans avoir le feu de la canelle de Ceylan, elle en a toutes les autres qualités. Outre cette précieuſe écorce, on en tire encore une gomme

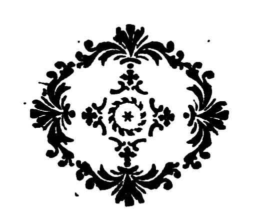
qu'on appelle la *gomme alouchi*, mais on en fait peu d'usage. On y voit aussi beaucoup de groseilles rouges & noires.

Les plantes, qu'on peut regarder comme les plus utiles aux Marins qui relâchent sur cette côte, sont le céleri sauvage, *apium antarcticum*, & la cardamine anti-scorbutique, espece de cresson.

Le céleri sauvage est très-ressemblant à celui qu'on cultive dans nos jardins; ses fleurs sont disposées de la même manière, en petites touffes au sommet des branches; mais les feuilles sont d'un vert plus foncé. Il croît en abondance sur le rivage de la mer.

La cardamine végète ordinairement dans les lieux humides, le long des ruisseaux & sur les bords de la mer. L'état de sa plus grande perfection est quand elle est encore jeune; on la voit alors couchée par terre; ses feuilles, d'un vert clair, sont conjuguées; à l'extrémité se trouve une feuille

unique, & c'est généralement la cinquieme: en sortant de cet état, la tige, haute d'un pied environ, pousse des branches de près de deux pieds de longueur, au sommet desquelles sont de petites fleurs blanches, & à ces fleurs succèdent de longues siliques.





CHAPITRE III.

Obſervation ſur la Terre de Davis; deſcription des Iſles, qu'on ſuppoſe avoir été vues par Quiros.

La Terre de Davis, que la plupart des Géographes s'accordent à placer entre les vingt-ſept & vingt-huitième dégrés de latitude méridionale, & par le deux cens ſoixante-quatorzième dégrés de longitude, fut découverte par un Flibuſtier Anglois de ce nom en 1686. On a été pluſieurs fois depuis à la recherche de cette Terre, ſans la rencontrer. On ſait qu'en 1722, Roggewin, Hollandois, la chercha vainement ſur ce parallele; ce qui lui fit penſer que le giſſement de la plus grande partie des Terres Auſtrales eſt tel, que le vent de Nord-Oueſt en détourne toujours, & empêche de les apperce-

voir; d'où il arrive qu'elles restent long-tems inconnues.

M. DE BOUGAINVILLE, après avoir traversé le détroit de Magellan, en 1768, dirigea sa route pour reconnoître cette Terre; mais il parvint le 14 de Février, par les vingt-sept dégrés sept minutes de latitude observée, & deux cens soixante-cinq dégrés quarante-huit minutes de longitude estimée, sans rien découvrir, quoiqu'il dût être dessus, suivant la carte de M. Bellin. La vue de deux oiseaux assez semblables à des équerrets, espece qui ne s'éloigne pas à plus de soixante ou quatre-vingt lieues de terre, lui fit soupçonner qu'il étoit dans le voisinage de quelques Isles, & il se détermina à courir le même parallele jusqu'au 17; mais il n'eut connoissance d'aucune terre.

LE Capitaine Carteret avoit cherché avec tout aussi peu de succès à reconnoître cette Terre. « En quit-

tant Maſafuero, dit-il, je fis voile au Nord, dans l'eſpérance de rencontrer les vents alizés du Sud-Eſt; mais ayant couru plus loin au Nord que je ne me l'étois d'abord propoſé, & ne me trouvant pas éloigné du parallele ſur lequel les Géographes placent les Iſles Saint-Ambroiſe & Saint-Félix, je crus que ce ſeroit rendre un ſervice agréable aux Navigateurs d'examiner ſi elles offriroient des rafraîchiſſemens aux vaiſſeaux qui viendroient y relâcher; ce qui, en cas de rupture avec l'Eſpagne, qui a fait fortifier Jean Fernandès, deviendroit très-important à l'Angleterre ».

« Ces Iſles ſont placées ſur les Cartes que M. Green a publiées en 1753, entre les vingt-ſix degrés vingt minutes & vingt-ſept degrés de latitude Auſtrale, & entre le premier dégré quinze minutes, & le ſecond dégré trente minutes de longitude à l'Oueſt de Maſafuero. Je réſolus donc

donc de me maintenir dans cette latitude. Mais ayant ensuite consulté les *Élémens de Navigation* de Robertson, je vis qu'il place l'Isle de Saint-Ambroise par la latitude de vingt-cinq degrés trente minutes Sud, & par la longitude de quatre-vingt-quinze degrés quatorze minutes; & supposant que ces Isles sont marquées avec plus d'exactitude dans l'ouvrage de Robertson, que sur la Carte de Green, je portai plus au Nord. L'événement prouva que j'aurois dû avoir moins de confiance dans le livre de Robertson. Je manquai ces Isles; & la vue de plusieurs compagnies d'oiseaux me firent conjecturer que j'en avois passé au Nord ».

« En examinant la relation du voyage de Davis, qu'en a donnée Wafer, il me paroît très-probable que ces deux Isles sont la terre que reconnut Davis en faisant voile au Sud des Isles Gallapagos; & que la terre

désignée dans nos Cartes sous le nom de *Terre de Davis*, n'existe pas, malgré ce qui est rapporté dans le voyage de Rogewin, de la terre qu'il appella l'*Isle de Pâques*, qui est suivant les Géographes, une confirmation de la découverte de Davis, & la même terre à laquelle on a donné son nom ».

« Il est évident par le récit de Wafer, que le Journal qu'on tenoit à bord étoit très-fautif sur la longitude, puisqu'il avoue qu'il n'y a qu'un heureux hazard qui ait pu les empêcher de se perdre pour avoir cru que l'aiguille aimantée déclinoit vers l'Ouest, tandis que c'étoit à l'Est. Il nous dit encore qu'en quittant les Isles Gallapagos, ils gouvernèrent au Sud-quart Sud-Est, un demi-rumb à l'Est, jusques par les vingt-sept degrés vingt minutes de latitude Sud, où ils virent la terre; mais si l'on y prend garde, on s'appercevra que

cette route a dû les porter, non pas à l'Oueſt, mais à l'Eſt des Iſles Gallapagos, & à deux cens lieues de Capiapo, & non pas à cinq cens lieues ainſi qu'il le rapporte : car aujourd'hui la déclinaiſon de l'aiguille n'eſt pas de plus d'une demi-pointe vers l'Eſt, & alors elle a dû être moindre, ayant augmenté vers l'Eſt ſur toute cette côte. La courſe que fit Davis, ſi la diſtance entre les Iſles Saint-Ambroiſe & Saint-Félix, & Gallapagos, telle qu'elle eſt tracée dans toutes les Cartes Marines, eſt juſte, doit donc l'avoir porté à la vue de Saint-Ambroiſe & de Saint-Félix *, après avoir couru l'eſpace

* M. Pingré, dans ſon Mémoire ſur le choix & l'état des lieux propres à obſerver le paſſage de Vénus, s'accorde ſur ce point avec M. Carteret, « que la longitude des Iſles de Saint-Félix & de Saint-Ambroiſe ſoient à-peu-près la même que celles des Iſles vues par Davis ; c'eſt, je penſe, dit-il, ce qui eſt évident par la route que ce Navigateur a faite en partant des Iſles Gallapagos : mais leur latitude eſt-elle la

mentionné ! Il eſt du moins certain que, s'il y eût eu une terre, telle qu'on déſigne celle de Davis, je l'aurois infailliblement rencontrée, comme on va le voir par la route que j'ai tenue ».

« DANS la recherche des Iſles que j'avois deſſein de reconnoître, je me maintins ſur le parallele de vingt-cinq

même ? Wafer donne à la petite Iſle vingt-ſept degrés vingt minutes de latitude, & ſelon Argenſola les Iſles de Saint-Félix ſont par vingt-cinq degrés trente minutes : voilà une différence d'un degré cinquante minutes. Mais, d'une part, Don Juan & Don de-Ulloa mettent les Iſles de Saint-Félix par vingt-ſix degrés ; & de l'autre, je crois que les Flibuſtiers, tels qu'étoient Davis & ſes conſorts, étoient plus habiles à exercer la piraterie qu'à déterminer la poſition des lieux où ils ſe trouvoient. J'ai comparé les latitudes de Wafer avec celles de la Carte des deux Officiers Eſpagnols, je les ai quelquefois trouvé d'accord ; j'y ai ſouvent remarqué un degré & plus de différence. Il n'y a pas d'apparence qu'il y ait aux environs des Iſles de Saint-Félix d'autres Iſles ou Terres qui ſoient reſtées inconnues juſqu'en 1687, & qui n'aient pas été revues depuis. Quant à la Terre de Davis, telle qu'on la place ordinairement ſur nos Cartes, c'eſt en vain que d'autres Navigateurs ont tenté de la reconnoître dans la poſition qu'on a coutume de lui donner ».

à vingt-six degrés Sud, jusqu'à ce que je fusse parvenu à cent lieues à l'Ouest de notre départ. Là, ne voyant aucune terre, & les oiseaux nous ayant quitté, je fis voile au Sud, & j'arrivai à la hauteur de vingt-sept degrés vingt minutes; d'où je courus à l'Ouest en conservant cette latitude jusqu'entre les dix-sept ou dix-huit degrés à l'Ouest de Jean-Fernandès. Sur ce parallele nous eumes de légères brises, qui n'étoient interrompues que par des coups de vent violens; & un fort courant nous entraînoit dans le Nord, ce qui me fit conjecturer que nous étions dans le voisinage de cette terre de Davis. Nous observions avec la plus grande attention, pour en avoir connoissance; & le vent étant redevenu favorable, nous gouvernâmes à l'Ouest quart-Sud-Ouest, jusqu'à la latitude de vingt-huit degrés un demi-rumb à l'Ouest. Il est donc évident que j'ai passé sur la place même qu'on

aſſigne à cette terre, & qu'il étoit du moins impoſſible que je n'en euſſe pas connoiſſance. Je continuai de courir ſur le parallele de vingt-huit degrés, jusqu'à près de huit cens lieues à l'Oueſt de notre départ, ou conformément à mon eſtime, juſqu'au deux cens cinquante-ſixiéme degré de longitude. J'ai donc encore paſſé au Sud de la poſition aſſignée dans nos Cartes à la prétendue terre de Davis ».

M. CARTERET ayant manqué l'Iſle de Davis, & continuant de faire voile à l'Oueſt quelques degrés au Nord, eut la vue de la terre le 2 de Juillet 1767. Le lendemain cette terre ſe préſenta ſous l'apparence d'un grand rocher qui s'élevoit au-deſſus de la mer. A meſure qu'il en approcha, il découvrit que l'intérieur eſt couvert de bois. Il vit, en prolongeant le rivage, un petit ruiſſeau, dont les eaux fraîches & tranſparentes ſe précipitoient dans la mer. Il

auroit souhaité pouvoir débarquer sur cette côte; mais la lame y brisoit avec une violence qui rendoit la descente impraticable.

Les sondes prises à près d'un quart de lieue du rivage, donnèrent vingt-cinq brasses, fond de sable & de corail. On étoit alors dans le cœur de l'hiver de cette région; & il est probable que dans les beaux jours de l'été, il seroit facile d'atterrir sur cette partie de l'Isle. Une prodigieuse quantité d'oiseaux de mer voltigeoient tout autour, & annonçoient une côte poissonneuse. Cette Isle a près de deux lieues de circonférence, & paroît n'avoir d'habitans que les oiseaux. Sa position est par les vingt degrés deux minutes de latitude australe, & deux cens quarante-quatre degrés neuf minutes de longitude. La grande élevation de ses terres fait qu'on la voit à la distance de quinze lieues. M. Carteret l'appella *Isle Pitcairn*, du nom d'un

jeune homme qui l'apperçut le premier.

Le 11 du même mois, il découvrit par la latitude de vingt-deux degrés Sud, & par la longitude de deux cens trente-cinq degrés cinquante-six minutes, une petite Isle si plate & si basse, qu'elle paroissoit ne pas s'élever au-dessus de la surface de la mer. Il lui donna le nom d'*Isle de l'Evêque d'Osnabrug*. Cette terre basse & comme noyée, étoit néanmoins couverte d'arbres dont la verdure & les fleurs charmoient les yeux. Mais comme elle étoit au Sud, & directement au vent du vaisseau, M. Carteret ne voulut pas y tenter une descente.

Le lendemain, comme il continuoit de faire voile à l'Ouest quelques degrés au Nord, il eut la vue de deux petites Isles boisées; mais rien n'annonçoit qu'elles fussent habitées. Il rangea de très-près la plus méridionale: ce n'étoit qu'une langue de terre en forme de croissant, basse, plate & sablonneuse.

De la pointe méridionale part un récif qui s'étend environ un demi-mille au large, & sur lequel la mer brise avec une incroyable furie. La côte n'offre aucun mouillage. M. Carteret envoya un canot à terre.

L'ASPECT de cette Isle est très-agréable ; mais on n'y apperçut aucune source d'eau fraîche; elle est peuplée d'une quantité d'oiseaux si peu ombrageux, qu'ils se laissoient prendre à la main.

L'AUTRE Isle ressemble beaucoup à celle-ci, & n'en est éloignée que de cinq ou six lieues. Elles gissent entr'elles Ouest-Nord-Ouest & Est-Sud-Est. L'une est située au vingtiéme degré trente-huit minutes Sud, & au deux cens trente-uniéme degré trente minutes de longitude ; l'autre est par les vingt degrés trente-huit minutes Sud, & deux cens trente-un degrés quinze minutes de longitude. M. Carteret leur donna le nom d'*Isles du Duc de Gloucester*. Il

obſerva que la déclinaiſon de l'aiguille aimantée y étoit de cinq degrés vers l'Oueſt.

LORSQUE le Commodore Byron prit ſon point de départ de Maſafuero, la terre de Davis avoit d'abord été l'objet de ſes recherches. « Je changeai, dit-il, la direction de ma rqute le 2 de Mai 1765, & je courus à l'Oueſt, pour reconnoître s'il étoit poſſible, cette terre de Davis, que nos Géographes placent par les vingt-ſept degrés trente minutes de latitude Sud, & environ à cinq cens lieues à l'Oueſt de Copiapo au Chili, mais j'arrivai le 7 par les vingt-ſix degrés quarante-ſix minutes de latitude Sud, & les deux cens quatre-vingt-deux degrés quarante-cinq minutes de longitude, ſans voir aucune apparence de terre. J'abandonnai donc l'eſpoir de trouver à l'Oueſt l'Iſle de Davis à la latitude indiquée; & ayant à faire encore un très-long

voyage, je gouvernai au Nord-Ouest, pour gagner les vents alisés, me proposant ensuite de courir à l'Ouest pour reconnoître les Isles Salomon, si elles avoient quelque existence, ou pour faire de nouvelles découvertes ».

LE Commodore ayant manqué la prétendue terre de Davis, courut pendant vingt-neuf jours au Nord-Ouest sans rencontrer aucune terre. Ce ne fut que le 7 Juin, qu'étant parvenu par les quatorze degrés cinq minutes de latitude Sud, & deux cens-trente-deux degrés trente-deux minutes de longitude, il eut la vue d'une petite Isle basse dans l'Ouest-Sud-Ouest, & à deux lieues de distance. Comme il alloit attaquer cette terre, il en vit une autre dans l'Est-Sud-Est éloignée d'environ trois ou quatre lieues. Cette dernière paroissoit plus considérable.

LE riant aspect de la petite Isle engageoit le Commodore à y atterrir. Le

rivage étoit partout recouvert du plus beau ſable blanc. La contrée préſentoit un gazon de verdure qu'entre-coupoient quantité de ſources d'une eau fraîche & tranſparente ; des fleurs, ſemées irrégulièrement, & avec cette naïve négligence qui eſt ſupérieure à l'art, exhaloient un parfum dont l'air étoit embaumé ; des grands arbres, qui en étendant leurs branches fécondes, défendoient la verdure & les fleurs contre les rayons du ſoleil, & formoient les boſquets les plus délicieux qu'on puiſſe jamais imaginer ſans un mélange d'arbriſſeaux. Elle s'étendoit dans une circonférence d'environ cinq milles. Une barre ſur laquelle on vit la mer briſer avec furie, s'avançoit de chaque pointe, & d'énormes lames qui battoient toutes les côtes, la rendoient inacceſſible.

SES habitans ſe montrèrent ſur le rivage. Ils étoient armés de lances d'environ ſeize pieds de longueur. Ils al-

lumèrent plusieurs feux, qu'on regarda comme un signal ; car aussi-tôt on vit *briller* d'autres feux sur les côtes de la plus grande terre.

LE Commodore envoya un bateau armé, aux ordres d'un Officier, pour chercher un mouillage. Mais il fit inutilement le tour de l'Isle : il ne trouva de fond qu'à une encablure du rivage, bordé partout d'un roc de corail taillé à pic.

CETTE nouvelle étoit d'autant plus désagréable pour le Commodore que le scorbut tenoit sur les quadres une partie de son équipage. D'après le rapport qu'on lui avoit fait des sondes, il voulut faire le tour de l'Isle. Les Indiens le suivoient à la course, poussoient des cris, dansoient &. agitoient leurs lances vis-à-vis des vaisseaux, d'un air menaçant. Quelquefois ils se jettoient à la renverse, & demeuroient quelques minutes sans mouvement, pour annoncer, sans doute,

aux gens du vaiſſeau, qu'ils trouveroient la mort, s'il leur arrivoit de tenter une deſcente.

Ces Inſulaires plantèrent deux piques ſur le bord du rivage : ce qui étoit attaché au haut de ces piques flottoit au gré des vents ; & on les vit ſe proſterner devant cet objet de leur vénération. Peut-être invoquoient-ils leurs Dieux de les ſecourir contre des étrangers, qu'ils regardoient comme leurs ennemis.

Dans cette circon-navigation les bateaux ſondoient en avant. Lorſqu'ils approchoient du rivage, les Indiens pouſſoient des cris affreux, branloient leurs piques & montroient des pierres prêtes à lancer. Les Anglois ne répondoient que par des ſignes d'amitié ; ils leur jettèrent du pain & quelques grains de raſſade ; mais les Inſulaires n'y touchèrent pas. Ils hâlèrent à terre cinq ou ſix pirogues qui étoient ſur le bord de la mer, & s'avancèrent enſuite dans

l'eau, paroissant épier l'occasion de se saisir du bateau, pour le tirer sur le rivage.

Les Anglois qui devinoient leur intention, les auroient volontiers prévenus, par une fusillade, si l'Officier qui les commandoit n'eût pas contenu leur impatiente ardeur.

Ces Indiens sont de couleur bronzée, bien pris dans leur taille, agiles, dispos & d'une incroyable légèreté à la course.

L'Isle est située par les quatorze degrés cinq minutes de latitude Sud, & les deux cens trente-deux degrés trente-deux minutes de longitude.

N'ayant trouvé aucun lieu d'abordage, le Commodore gouverna sur l'autre Isle. Arrivé sur la côte occidentale, une ligne de cent-cinquante brasses ne donna point de fond à la distance de trois-quarts de mille du rivage. On apperçut en même-tems plusieurs autres Isles ou péninsules unies par des langues de terre très-étroites,

& si basses, qu'elles paroissent à peine s'élever au-dessus du niveau de la surface de la mer, qui y brisoit ses vagues écumantes.

Ces Isles basses n'étoient dénuées ni d'arbres ni de verdure : elles étoient couvertes de belles plantations de cocotiers & d'autres arbres moins élevés, mais touffus. Un bateau fut expédié pour prendre les sondes & reconnoître un lieu propre à l'encrage. A son approche, les Indiens accoururent sur le rivage. Tous étoient armés de lances & de massues. Ils montroient par leurs gestes, qu'ils mettroient obstacle à la descente : mais un canon de neuf livres de balles tiré par-dessus leur tête, les fit fuir avec précipitation dans les bois. On ne pût trouver de sondes, même près du rivage, que la lame rendoit inaccessible.

Le milieu de ce groupe d'Isles gît par les quatorze degrés dix minutes de latitude australe, & deux cens-trente-deux

deux degrés trente-huit minutes de longitude. L'impossibilité d'y atterrir & de s'y procurer des rafraîchissemens, leur fit donner le nom d'*Isles de Disappointement, & de fausse Espérance.*

Ce même jour le Commodore eut la vue d'une nouvelle Isle qui lui restoit dans l'Ouest-Sud-Ouest, à la distance de six ou sept lieues. Un beau sable blanc couvroit le rivage, bordé d'un rocher de corail rouge. Les terres très-basses & qui s'étendoient en longueur, étoient plantées de cocotiers & d'autres arbres.

Comme on en prolongeoit la côte du Nord-Est à la distance d'un demi-mille, les Indiens allumèrent de grands feux, pour répandre l'alarme chez les habitans d'une Isle voisine, & accoururent en grand nombre sur le rivage; ils étoient armés comme les habitans des premières Isles.

De ce côté de l'Isle on découvroit, par-dessus les terres, un grand lac qui

en baignoit l'intérieur. Ce lac formé par la mer, n'avoit qu'une petite ouverture, qu'apperçut le Commodore de la pointe du Sud-Oueſt de l'Iſle, qui en eſt éloignée de près d'une lieue. Les bateaux, commandés chacun par un Officier, furent envoyés vers cette ouverture, & le Commodore les ſuivit.

Le rivage, non moins eſcarpé qu'un mur, n'offroit aucun ancrage, à l'exception de l'entrée du lac, large d'une longueur de navire, où il y avoit treize braſſes d'eau ſur un fond de corail.

Lorsqu'on fut par le travers de l'ouverture, on vit pluſieurs centaines d'Indiens rangés en bon ordre, & dans l'eau juſqu'à la ceinture; ils étoient auſſi armés de lances & de maſſues; l'un d'eux portoit une eſpece de drapeau; c'étoit une longue perche, au ſommet de laquelle étoit attachée une piece de natte.

Leurs cris étoient horribles & con-

tinuels : plusieurs grandes pirogues descendirent dans le lac pour se joindre avec les autres.

Les bateaux, qui étoient encore en dehors, s'efforçoient de leur faire des signes d'amitié : quelques pirogues vinrent à l'ouverture du lac, & s'en approchèrent. Le Commodore ne douta pas qu'on ne put les porter à traiter amicalement ; mais on s'apperçut bientôt que les Indiens n'avoient d'autre dessein que de se saisir des bateaux. Un des Insulaires qui étoient sur le rivage, sauta dans la mer, nagea vers les Anglois, entra dans un des bateaux, où s'étant emparé du surtout d'un matelot, il s'élança par-dessus bord, &, nageant entre deux eaux, il ne reparut qu'au moment où il rejoignit ses compagnons sur le rivage. Un autre saisit la corne du chapeau du Contre-maître ; mais, le tirant à lui au-lieu de le lever, il manqua son coup. Ces petites vexations, qui demeuroient impunies,

étoient pour les Indiens un ſujet de triomphe.

Le défaut d'ancrage porta le Commodore à s'avancer vers la pointe la plus occidentale de l'Iſle : les Bateaux le ſuivirent, ſondant continuellement tout près du rivage ſans trouver de fond.

Parvenu à cette pointe, il découvrit une autre Iſle dans le Sud-Oueſt-quart-Oueſt, diſtante d'environ quatre lieues.

Les Inſulaires, croyant peut-être avoir inſpiré de la terreur aux Anglois, s'embarquèrent au nombre de ſoixante dans deux doubles pirogues, tous armés à la manière du pays, & ſe mirent à leur pourſuite : les canots s'occupoient à ſonder en avant des vaiſſeaux, & les Indiens paroiſſoient empreſſés de les y joindre & de les attaquer. Le Commodore, indigné de cette hardieſſe, fit ſignal aux bateaux de leur donner la chaſſe.

Les pirogues voyant les bateaux retourner & forcer de rames pour fondre sur elles, furent saisies d'une terreur panique; elles abattirent leur voile à l'instant, & nagèrent en toute diligence vers le rivage. Les pirogues, serrées de près, se jettèrent à travers les lames qui se brisoient avec violence sur le rivage, & les canots les y suivirent.

Les Indiens sautèrent à terre, & se disposèrent à disputer la descente aux Anglois, qui, faisant feu sur eux, en tuèrent trois. Un Insulaire, qui avoit reçu trois balles dans le corps, eût encore le courage de lever une très-grosse pierre, & il mourut en la lançant contre ses ennemis.

Les bateaux retournèrent au vaisseau avec les deux pirogues : l'une avoit trente-deux pieds de longueur, l'autre un peu moins. La construction en étoit curieuse; deux bordages de planches très-unies & sculptées en plu-

ſieurs endroits, formoient les côtés; les coutures étoient recouvertes d'une bande d'écaille de tortue pour en écarter l'eau; le fond, taillé en couteau, rendoit leur accouplement néceſſaire pour aſſurer leur navigation. Ces pirogues, liées enſemble, à ſix ou huit pieds de diſtance, par le moyen de deux fortes traverſes attachées ſur les deux bords, avoient chacune un mât; une voile de nattes étoit tendue entre les deux mâts; leurs cordages, faits de fibres de cocotiers, ſont d'une très-grande force. Quand ces pirogues ſont à la voile, pluſieurs Indiens s'aſſeyent ſur les traverſes qui aſſujétiſſent l'une à l'autre.

Le Commodore n'ayant trouvé aucun endroit d'abordage, vint ſe remettre par le travers de l'entrée du lac. Les bateaux prirent de nouveau les ſondes, mais ſans ſuccès. Les Indiens parurent près de la pointe qu'on venoit de quitter; ils paroiſſoient occupés à

charger leurs pirogues : craignant qu'ils ne vouluſſent tenter un combat qui ne pourroit que leur être funeſte, le Commodore fit tirer quelques coups de canon par-deſſus leur tête ; ce qui produiſit leur diſperſion.

LES canots deſcendirent dans l'Iſle ; on cueillit des noix de coco, qu'on rapporta à bord ; mais on n'apperçut pas un ſeul Inſulaire. Le jour ſuivant, le Commodore ſe rendit à terre avec une partie des gens de l'équipage : il trouva les maiſons des Indiens abſolument déſertes ; les caſes étoient d'une mince apparence, mais elles étoient délicieuſement ſituées à l'ombre des boſquets, dont les plus grands arbres étoient des cocotiers.

CES arbres ſemblent fournir à tous les beſoins des Inſulaires : la nourriture, les voiles, les cordages, les bois de conſtruction & les vaſes pour contenir l'eau, en ſont des productions. Il eſt apparent que ces peuples fixent

toujours leurs habitations dans les lieux où cette eſpece d'arbre eſt la plus commune.

Le rivage étoit couvert de ſable, de corail & de grandes coquilles d'huitres perlières. Il eſt aſſez vraiſemblable qu'on pourroit établir dans ces parages une riche pêcherie de perles fines.

Les naturels ne ſe montrèrent que dans l'éloignement : les hommes étoient nuds, & les femmes ne portoient qu'une pagne pour ſe couvrir les parties naturelles.

On trouva, en fouillant quelques caſes, le manche d'un gouvernail d'une chaloupe Hollandoiſe, un morceau de fer battu, un autre de cuivre, quelques outils de fer, & une herminette dont la lame étoit faite d'une écaille d'huitre perlière: Elle reſſembloit exactement, pour la forme, à celle de nos Charpentiers.

Les bateaux tranſportèrent à bord pluſieurs charges de noix de coco &

d'herbes anti-ſcorbutiques, qui croiſſent dans cette Iſle en abondance, & dont les équipages avoient un beſoin très-urgent; car le ſcorbut s'étoit généralement fait ſentir.

L'EAU fraîche qu'on trouve dans l'Iſle eſt parfaite; mais elle n'y eſt pas abondante. Les puits à l'uſage des naturels ſont ſi petits, qu'on les aſſeche pendant quelques minutes, en y puiſant trois ou quatre coquilles de coco: mais comme ils ſe rempliſſent l'inſtant d'après, ſi l'on prenoit la peine de les élargir, il ne ſeroit pas difficile à un vaiſſeau d'en tirer ſa proviſion d'eau.

ON n'y voit aucun animal venimeux; mais on y eſt infecté d'eſſaims de mouches qui vous couvrent de la tête aux pieds: il y en avoit des légions dans les bâtimens à rames & dans les vaiſſeaux. Il y a dans l'Iſle une grande variété d'oiſeaux; des perroquets, des perruches, une eſpece de colombes d'un ſuperbe plumage, & ſi douces,

qu'elles ſuivoient les Anglois dans les caſes des Inſulaires.

CETTE Iſle eſt ſituée par les quatorze dégrés vingt-neuf minutes de latitude auſtrale, & les deux cens quarante-huit dégrés quarante minutes de longitude.

LE jour ſuivant, le Commodore gouverna ſur l'Iſle voiſine qu'il avoit déja apperçue ; il en rangea la côte du Nord-Eſt ſans trouver de fond. Ce côté de l'Iſle n'a guères moins de ſix ou ſept lieues d'étendue : la mer y forme, comme dans l'Iſle précédente, un lac ; de ſorte que ces deux Iſles préſentent une eſpece de fer à cheval.

AUSSI-TÔT que le vaiſſeau fut apperçu des Inſulaires, ils ſe rendirent en très-grand nombre ſur le rivage : ils étoient de même armés de lances & de maſſues : ils ſuivirent le vaiſſeau à la courſe pendant pluſieurs lieues. Les bateaux, qui ſondoient tout près du rivage, avoient ordre de ne commettre

aucune hostilité, à moins que ce ne fut pour se défendre. Les Indiens, à qui ils firent entendre qu'ils avoient besoin d'eau, les comprirent d'abord, & leur firent signe de suivre le rivage jusqu'à un groupe d'habitations qu'ils montroient de la main.

LES bateaux y furent suivis par les Insulaires, dont le nombre s'étoit encore augmenté. Les vaisseaux s'avancèrent pour être à portée de soutenir les canots. Dans ce moment, on vit paroître un vieillard, qui s'approcha du rivage : sa barbe blanche, qui descendoit sur sa poitrine, lui donnoit ce caractère respectable que l'âge imprime sur une belle figure. Son corps nerveux & droit, ne laissoit entrevoir aucune marque de décrépitude. Il paroissoit avoir l'autorité d'un Roi; un jeune homme marchoit à ses côtés. Les Indiens, à un signal qu'il fit, se rangèrent pour lui faire place. Il s'avança d'un pas grave & d'un air noble jus-

qu'au bord de l'eau : il avoit un rameau vert d'une main, & tenant sa barbe de l'autre, il l'appuyoit sur son sein. Dans cette attitude, il imposa le silence, & prononça un long discours dont le ton mesuré pouvoit faire croire qu'il chantoit.

RIEN n'eut été plus curieux ni plus satisfaisant pour le Commodore que de comprendre les leçons de sagesse que lui donnoit sans doute ce respectable vieillard. Il n'étoit guères moins désagréable de ne pouvoir s'en faire entendre. On lui jetta quelques présents tandis qu'il parloit encore, comme une marque de l'estime qu'on avoit de sa personne; mais il n'y toucha pas, ni ne permit à aucun de ceux qui l'environnoient de les ramasser, qu'il n'eut cessé de parler. Faisant alors quelques pas dans l'eau, il jetta son rameau vert aux gens du bateau, & se retira sans oublier de prendre les dons qu'on lui avoit faits.

TOUT annonçoit dès-lors les dispositions pacifiques de ce peuple. Les Anglois leur firent signe de mettre bas leurs armes, & à l'instant ils donnèrent cette marque de complaisance. Un des Quartiers-Maîtres se hazarda d'aller à terre: les Indiens se rangèrent autour de lui. Ils examinoient curieusement ses habits, & particulièrement sa veste. L'Anglois l'ôta généreusement & la présenta à ses nouveaux amis. Un Indien voyant qu'il se défaisoit de ses hardes avec tant de facilité, crut devoir en profiter, & lui dénoua très-adroitement sa cravate qu'il emporta. Le Quartier-Maître qui alloit bientôt se trouver nud au milieu de ces honnêtes Indiens, fit de son mieux pour regagner le bateau.

PLUSIEURS Insulaires nâgèrent vers les bateaux, & y portèrent de l'eau dans des coquilles de noix de coco. On leur demanda des perles en leur montrant des coquilles d'huîtres per-

lières; mais on ne réussit jamais à se faire entendre. Il est vraisemblable que si l'on eût fait quelque séjour dans l'Isle, on seroit parvenu à en échanger contre des grains de rassade, des clous ou quelqu'autres bagatelles; mais la côte étoit partout d'un difficile accès, & n'offroit aucune place où les vaisseaux pussent être à l'ancre.

Le gissement de cette Isle est par les quatorze degrés quarante-une minutes de latitude Sud, & les deux cens vingt-huit degrés quarante-cinq minutes de longitude. Le Commodore donna à ces deux dernières Isles, le nom d'*Isles du Roi Georges*.

Continuant de faire voile dans la même direction, il eût bientôt connoissance d'une autre Isle dans le Sud-Sud-Ouest, distante d'environ six lieues. Il gouverna sur cette nouvelle terre. Il trouva que c'étoit une Isle basse, très-étroite, qui gît Est & Ouest. Il en prolongea la côte méridionale, que sa ver-

dure & quelques belles plantations rendoient d'un aſpect très-agréable ; mais une lame terrible battoit toute la côte. On n'avoit à quelque diſtance, qu'un fond vaſard ; & pluſieurs rochers s'étendoient au large juſqu'à trois lieues du rivage.

CETTE Iſle, qui n'avoit guère moins de vingt lieues d'étendue, avoit une nombreuſe population, autant que le Commodore en put juger ſur un coup d'œil rapide. Il lui donna le nom d'*Iſle du Prince de Galles*. Elle eſt par la latitude auſtrale, de quinze degrés, & ſa pointe la plus occidentale ſe trouve par le deux cens vingt-cinquiéme degré vingt-trois minutes de longitude. La déclinaiſon de l'aiguille aimantée y étoit de cinq degrés trente minutes vers l'Eſt. Sa diſtance des Iſles du Roi Georges eſt de quarante-huit lieues dans la direction du Sud quatre-vingt degrés à l'Oueſt.

A la hauteur de ces dernières terres,

& à peu-près dans le même-tems, M. Wallis découvroit une chaîne d'autres Isles, qui n'en sont pas éloignées. Faisant voile à l'Ouest sur le dix-neuviéme parallele, il eut la vue de la terre vers le deux cens quarantiéme degré de longitude. L'Officier chargé de reconnoître cette Isle, vit en s'en approchant, deux pirogues s'éloigner du rivage, & nâger avec toute la diligence possible, vers une Isle voisine. Il rapporta plusieurs noix de coco, une quantité considérable de plantes anti-scorbutiques, & quelques instrumens pour la pêche, faits d'écailles d'huîtres. Il n'avoit pas apperçu un seul Insulaire. Les cabanes n'étoient que des hangards: elles consistoient en un toît, proprement recouvert de feuilles de cocotier & de bananier, supporté par des poteaux. Il vit plusieurs pirogues dont la construction n'étoit pas achevée; mais il ne découvrit aucune source d'eau douce, & il lui parut que l'Isle ne

ne produisoit d'autres fruits que des cocos. Il avoit sondé tout autour de l'Isle sans trouver d'endroit propre à l'ancrage ; ce ne fut même qu'avec une extrême difficulté qu'il parvint à descendre à terre.

M. WALLIS, dont l'équipage avoit le plus pressant besoin de trouver un lieu de rafraîchissement, renvoya ses bâtimens à rames pour prendre exactement les sondes, & découvrir, s'il étoit possible, une place où le vaisseau pût rester à l'ancre. Mais ils revinrent bientôt avec la nouvelle que l'Isle se trouvoit bordée d'un récif qui en défendoit l'accès ; que d'un côté, il y avoit une coupure pour entrer dans un large bassin, qui s'étendoit jusques dans le milieu de l'Isle ; mais que ce bassin étoit semé de tant d'écueils, que vouloir y relâcher, ce seroit s'exposer à se perdre ; & que les lames qui brisoient avec plus de fureur qu'auparavant sur toute l'étendue du rivage, avoient absolument

empêché de prendre terre. Il fallut se résoudre à quitter cette Isle, à laquelle on donna le nom d'*Isle de la Pentecôte*, pour avoir été découverte la veille de cette Fête. Sa position est par les dix-neuf degrés vingt-six minutes Sud, & deux cens trente-neuf degrés vingt-six minutes de longitude. Son plus grand diamètre n'a pas plus de quatre mille.

ON gouverna sur une Isle voisine qu'on avoit apperçue presqu'en même tems. Les Indiens parurent au nombre de cinquante; tous portoient de longues piques, & plusieurs couroient tenant à la main des tisons allumés. M. Wallis envoya ses canots pour reconnoître un mouillage, & ordonna aux Officiers qui les commandoient, d'aller du côté où étoient les Insulaires, de tâcher d'en obtenir, par échange, des rafraîchissemens, & de ne rien faire qui pût les indisposer.

LES canots revinrent sans avoir trouvé d'endroit propre au mouillage. On

n'avoit eu de fond qu'à une demi-encablure du rivage, encore ne consistoit-il qu'en roches tranchantes, qui auroient coupé ou fort endommagé les cables.

A l'approche des canots, les Indiens étoient accourus sur la plage avec leurs longues piques, paroissant vouloir disputer la descente. Les Anglois posèrent leurs rames, leur firent des signes d'amitié, en leur montrant des grains de rassade, des pieces de rubans, des couteaux, & quelques autres bagatelles. Les Indiens leur firent signe de s'éloigner; mais en même-tems, ils jettoient un œil de curiosité sur tout ce qu'on leur montroit. Bientôt quelques-uns s'avancèrent dans la mer, & les Anglois leur ayant fait entendre qu'ils avoient besoin d'eau & de noix de coco, les Insulaires leur en apportèrent une petite quantité. On leur donna en échange des grains de rassade, des rubans, & quelques clous, auxquels ils attachoient un grand prix.

Dans cette entrevue, un des Indiens trouva le moyen de voler un mouchoir de ſoie, où étoient enveloppées quelques menues marchandiſes, & il l'emporta avec ce qu'il y avoit dedans, ſi adroitement, que perſonne ne l'avoit d'abord remarqué. Les Anglois firent ſigne qu'on venoit de leur voler un mouchoir; mais, c'eſt ce que ne purent ou ne voulurent pas entendre les Indiens. La nuit ramena les canots à bord.

Ils revinrent le lendemain; mais l'Officier, qui les commandoit, ne fut pas peu ſurpris de voir tous les habitans ſur le rivage, prêts à s'embarquer dans ſept grandes pirogues, ayant chacune deux mâts. Ils firent ſigne aux Anglois qui s'approchoient, d'aller débarquer plus haut; & dès qu'ils les virent deſcendre à terre, tous s'embarquèrent, & firent voile à l'Oueſt, après avoir été joints par deux autres pirogues, à la pointe occidentale de l'Iſle.

CES Insulaires sont de stature médiocre ; mais bien pris dans leur taille, & libres dans tous leurs mouvemens. Ils ont de longs cheveux noirs, qu'ils laissent flotter sur leurs épaules. Leur vêtement est une piece de grosse toile ou de nattes, attachée autour des reins. Les femmes sont, en général, d'une figure agréable.

L'ISLE reçut le nom d'*Isle de la Reine Charlotte*. Elle est sablonneuse, unie, couverte d'arbres, & principalement de cocotiers. On y trouve des sources d'une très-bonne eau, & une quantité de plantes anti-scorbutiques. Cette Isle qui a environ deux lieues de longueur, sur une demi-lieue de largeur, est située par dix-neuf degrés dix-huit minutes de latitude méridionale, & deux cens trente-neuf degrés trente-quatre minutes de longitude.

LES Anglois qui visitèrent cette Isle n'y trouvèrent rien qui annonçât que les naturels fissent usage des métaux.

Leurs divers inſtrumens étoient de bois, de pierre, & d'écailles d'huîtres. Ils virent une eſpece de chantier où les Inſulaires conſtruiſent leurs pirogues. Elles ſont faites de planches couſues enſemble & attachées à pluſieurs petites poutres, qui paſſent tranſverſalement le long du fond & des côtés. Ils obſervèrent encore que ces Indiens n'enterrent point leurs morts, ils les expoſent ſous des hangards juſqu'à l'entière putréfaction.

M. WALLIS prit poſſeſſion de l'Iſle au nom du Roi d'Angleterre, & il y fit laiſſer des haches, des clous, pluſieurs ſortes de verroteries & quelques petites pieces de monnoie, comme un dédommagement du trouble qu'on avoit cauſé aux Inſulaires.

LE même jour que M. Wallis fit voile de l'Iſle de la Reine Charlotte, pourſuivant ſa route à l'Oueſt, il découvrit une autre Iſle, & vint la ranger de très-près; mais en faiſant ſonder, on ne

trouva point de fond. Les côtes orientale & occidentale ſont jointes par une chaîne de rochers, ſur leſquels la mer briſe en ſe précipitant dans un lac qui baigne l'intérieur des terres; ce qui lui donne l'apparence de deux Iſles ou plutôt de deux langues de terre unies par un platier de roche. Elle a près de deux lieues de long ſur un peu plus d'une lieue de large. Ses terres ſont baſſes, couvertes d'arbres, mais dénuées de verdure. On n'apperçut ni cocotiers, ni cabanes. On vit à la pointe occidentale toutes les pirogues & les Indiens qui avoient quitté l'Iſle de la Reine Charlotte. On compta huit doubles pirogues & quatre-vingt Indiens, hommes, femmes & enfans. Les pirogues furent immédiatement tirées à terre, les femmes & les enfans ſe rangèrent près d'elles, & les hommes s'avancèrent ſur le rivage avec leurs piques & des tiſons embraſés, pouſſant des cris affreux & danſant de la manière la plus étrange.

M. Wallis ne jugea pas à propos de s'arrêter pour visiter cette Isle, qui lui parut sablonneuse, d'un sol stérile, & qui n'offroit aucun lieu commode pour le mouillage. Il lui donna le nom *d'Egmont*, en l'honneur du Comte d'Egmont, qui étoit alors premier Lord de l'Amirauté. Elle gît par la latitude de dix-neuf degrés vingt minutes Sud, & par la longitude de deux cens trente-neuf degrés.

En quittant cette Isle, M. Wallis vint en attaquer une autre, qui se montra dans l'Ouest-Nord-Ouest. Il la prolongea la sonde à la main ; mais sans trouver de fond. Elle étoit de toute part bordée de rochers, sur lesquels la mer se développoit avec furie. Les côtes & l'intérieur en sont boisées ; mais on n'y découvre point de cocotiers. Son aspect est le même que celui de l'Isle d'Egmont ; elle est seulement plus étroite. A la pointe occidentale, on distingua d'entre les rochers,

environ seize Insulaires, qui comme les précédens, portoient de longues piques, & paroissoient être de la même nation. Cette Isle, qu'il nomma *Gloucester*, & qui a deux lieues de long, sur une demi-lieue de large, est située par les dix-neuf degrés onze minutes de latitude australe, & deux cens trente-sept degrés trente-quatre minutes de longitude.

[illegible] autres petites Isles voisines les u[illegible] des autres, & auxquelles M. Wallis donna les noms de *Cumberland*, de *Prince William*, ne méritent pas une description particulière. Il en découvrit bien-tôt une troisiéme, qui se présentoit dans l'éloignement, sous l'aspect d'une montagne ronde. Un feu qu'on vit briller le soir sur le rivage, annonçoit que cette Isle n'étoit pas sans habitans. On observa avec plaisir, que les terres étoient très-hautes, & couvertes de cocotiers, signe certain qu'on devoit y trouver des sources d'eau douce.

M. WALLIS envoya des bateaux armés & munis de toutes ſortes de colifichets, pour ſonder autour de l'Iſle, reconnoître un mouillage, & établir s'il étoit poſſible, quelque commerce avec les naturels pour en tirer des rafraîchiſſemens.

LES bateaux revinrent avec un cochon, un coq, des noix de coco, & quelques régimes de bananes. L'Officier qui les commandoit, rapporta qu'il avoit vu une centaine d'habitans, & qu'il y en avoit ſurement un plus grand nombre dans l'Iſle : il ajoûta qu'il avoit fait le tour de l'Iſle, ſans rencontrer un ſeul endroit où le vaiſſeau pût ſe mettre à l'ancre, & qu'il avoit eu toutes les peines du monde à débarquer avec le canot. Il avoit donné, en échange des rafraîchiſſemens qu'il avoit reçus, des grains de raſſade, des miroirs, des peignes, une hache, & quelques autres marchandiſes de peu de valeur. Les femmes, qui s'étoient d'abord tenues à

une certaine diſtance, ne virent pas plutôt ces bagatelles brillantes, qu'elles coururent en foule ſur le rivage; mais les hommes les forcèrent auſſitôt de s'éloigner, ce dont elles parurent très-mécontentes.

TANDIS qu'on faiſoit les échanges, un Indien vint furtivement autour d'un rocher, plongea dans l'eau, leva le grapin du canot, & en même-tems ceux qui étoient ſur le rivage, à qui l'Officier avoit jetté le greſlin pour le tenir, firent un effort pour tirer le canot à travers la lame. Dès que l'Officier s'en apperçut, il fit tirer un coup de fuſil pardeſſus la tête de celui qui tenoit le grapin: l'étonnement & la frayeur ſe peignirent ſur le viſage des Indiens, qui à l'inſtant, abandonnèrent le grapin & le greſlin.

LES hommes & les femmes ſont vêtus de la même manière. Le nombre de ces Inſulaires ſembloit trop conſidérable pour pouvoir aiſément ſubſiſter dans

cette Isle. Cette raison, & la vue de quelques doubles pirogues fort grandes firent conjecturer aux Anglois, qu'il devoit y avoir dans le voisinage quelques Isles d'une plus grande étendue, d'un accès plus facile, & où ils pourroient se procurer des rafraîchissemeus.

CETTE Isle d'une forme circulaire, a près d'une lieue de diamètre. On la nomma *Osnabrug*. Elle se trouve, par la latitude, de dix-sept degrés cinquante-une minutes de latitude australe, & par la longitude de deux cens trente dégrés. La déclinaison de l'aiguille aimantée y étoit de sept degrés dix minutes vers l'Est.

L'ANNÉE suivante, M. de Bougainville découvrit dans ces mêmes parages une autre chaîne d'Isles placées entre le dix-neuvième & le dix-septième parallèles. Il eut d'abord connoissance de quatre Islots, qu'il nomma *les quatre Facardins*, situés par les dix-neuf dégrés quinze minutes de latitude Sud,

& les deux cens trente-neuf dégrés trente minutes de longitude : il apperçut presque en même tems dans l'Ouest une petite Isle, qui n'est éloignée de ces quatre Islots que de six ou sept lieues : il vint la reconnoître. Elle est bordée d'une plage de sable très-unie; tout l'intérieur est couvert de bois touffus, au-dessus desquels on voit s'élever les branches fécondes des cocotiers : mais la mer, qui brisoit au large au Nord & au Sud, & une grosse lame qui battoit toute la côte de l'Est, défendoient l'accès de l'Isle dans cette partie. « Cependant, dit M. de Bougainville, la verdure charmoit nos yeux, les cocotiers nous offroient partout leurs fruits & leur ombre sur un gazon émaillé de fleurs; des milliers d'oiseaux voltigeoient autour du rivage, & sembloient annoncer une côte poissonneuse : on soupiroit après la descente ».

L'ESPÉRANCE de trouver la côte

occidentale plus acceſſible, engagea M. de Bougainville à prolonger la côte à la diſtance d'environ deux milles ; il y vit la mer briſer avec la même force, ſans une ſeule anſe, ſans la moindre crique qui put ſervir d'abri & rompre la lame.

Il n'imaginoit pas qu'une ſi petite Iſle put être habitée ; & en voyant deux ou trois hommes accourir ſur le rivage, il crut d'abord que quelques Européens y avoient fait naufrage : mais au moment où il ſe diſpoſoit à tout tenter pour les ſauver, ces hommes, qui étoient rentrés dans le bois, en ſortirent bientôt après au nombre de quinze ou vingt, tous nuds & armés de longues piques : ils s'avancèrent à grands pas ſur le bord de la mer, & agitèrent leurs piques d'un air menaçant. Ces Inſulaires ſont d'une haute taille & d'une couleur bronzée. Cette Iſle fut nommée l'*Iſle des Lanciers*. Sa poſition eſt par la latitude Sud de dix-

neuf degrés vingt-six minutes, & la longitude de deux cens trente-neuf degrés.

A vingt-cinq lieues plus loin, dans l'Oueſt, il découvrit une autre Iſle qu'il vint ranger dans le deſſein d'y atterrir. Tout autour de l'Iſle, on ne trouva point de fond avec une ligne de cent-vingt braſſes. Une barre ſur laquelle la mer briſoit avec furie, bordoit toute la côte, & l'on n'apperçut aucun endroit propre au débarquement.

CETTE Iſle eſt formée par deux langues de terre fort étroites, qui ſe rejoignent dans la partie du Nord-Oueſt, & qui laiſſent une ouverture au Sud-Eſt entre leurs pointes. Le milieu eſt ainſi occupé par la mer dans toute ſa longueur, qui eſt de dix à douze lieues Sud-Oueſt & Nord-Oueſt; enſorte que la mer préſente une eſpece de fer à cheval très-allongé, dont l'ouverture eſt au Sud-Eſt.

Les deux langues de terre ont si peu de largeur, qu'on apperçoit la mer au-delà de celle du Nord : elles ne paroiſſent être compoſées que par des dunes de ſable entrecoupées de terreins bas, dénués d'arbres & de verdure. Les dunes plus élevées ſont couvertes de cocotiers & d'autres arbres plus petits & très-touffus.

Dans l'eſpece de lac que cette Iſle embraſſe, on apperçut des pirogues, les unes à la voile, les autres avec des pagaies ; les Indiens, qui les conduiſoient, étoient nuds. Un grand nombre d'Inſulaires ſe montrèrent le long de la côte. On fit d'inutiles recherches pour trouver un lieu de débarquement ; par-tout la mer écumoit avec une égale force, & il fallut renoncer à cette Iſle inacceſſible.

Les Inſulaires, autant qu'on a pu les diſtinguer, ſont grands & bien proportionnés. « J'admire leur courage, dit M. de Bougainville, s'ils vivent ſans

ſans inquiétudes ſur ces bandes de ſable, qu'un ouragan peut d'un moment à l'autre enſevelir dans les eaux : il eſt vrai qu'ils ont des pirogues avec leſquelles ils peuvent ſe rendre dans les Iſles voiſines, & que leur bagage eſt peu conſidérable.

CETTE Iſle, qu'on nomma l'*Iſle de la Harpe*, à cauſe de ſa forme, gît par les dix-huit degrés de latitude méridionale, & par les deux cens trente-ſept degrés trente minutes de longitude.

DANS une étendue de quarante à quarante-cinq lieues, faiſant toujours route à l'Oueſt, M. de Bougainville examina quatre autres Iſles, qui, comme les précédentes, ſont des terres baſſes, en partie noyées, & toutes inabordables. Il donna le nom d'*Archipel dangereux* à cet amas d'Iſles, dont il en avoit vu onze, & qu'il croit être en plus grand nombre. Il obſerva que toutes ces terres baſſes ſont hériſſées

de brisans & semées d'écueils qui rendent la navigation très-dangereuse.

En 1769, M. Cook reconnut dans cette même partie de la mer du Sud une nouvelle chaîne d'Isles. La première, à laquelle il donna le nom de l'*Isle du Lac*, est partagée en plusieurs divisions liées ensemble par des récifs & des bancs de sable. On découvre dans l'intérieur un lac qui en occupe la plus grande partie : il en fit le tour, serrant la côte de très-près ; mais on ne trouva point de fond, même avec une ligne de cent-trente brasses.

Toute la contrée étoit couverte d'arbres, entre lesquels on distinguoit les cocotiers, les palmiers, dont les rameaux épais & chargés de fruits, ombrageoient des gazons de verdure.

Les Insulaires se montrèrent sur le rivage au nombre de vingt-quatre ; tous étoient armés de longues piques : ils étoient nuds ; mais l'instant d'après,

quelques-uns parurent vêtus. Leur taille eſt au-deſſus de la médiocre, & leurs cheveux ſont noirs & liſſes.

CETTE Iſle, qui n'a guère moins d'une lieue d'étendue, eſt ſituée par dix-huit degrés quarante-ſept minutes de latitude Sud, & deux cens trente-ſept degrés cinquante-huit minutes de longitude. L'aiguille aimantée y déclina de deux degrés cinquante-quatre minutes vers l'Eſt.

A vingt milles environ plus loin, dans l'Oueſt, M. Cook découvrit une autre Iſle d'une forme circulaire. Son plus grand diamètre n'a pas plus d'un mille : les côtes & l'intérieur en ſont boiſés ; mais rien ne ſembloit annoncer qu'elle fut habitée. Sa poſition eſt par la latitude de dix-huit degrés trente-cinq minutes, & par la longitude de deux cens trente-ſept degrés quarante-deux minutes. Elle reçut le nom de *Trump-cap*.

LE lendemain, il eut connoiſſance

d'une Isle basse d'environ trois lieues d'étendue. Toute la contrée du côté oriental étoit couverte de grands arbres sous lesquels on apperçut des cabanes, des pirogues & quelques Insulaires. A la pointe occidentale est un récif, qui s'étend du rivage jusqu'à trois ou quatre milles au large, sur lequel la mer brise avec un bruit épouvantable.

CETTE Isle, dont la forme est exactement celle d'un arc, a dix ou douze lieues de circuit. La singularité de sa forme lui fit donner le nom de l'*Isle de l'Arc.* Elle est au dix-huitieme degré vingt-trois minutes de latitude méridionale, & au deux cens trente-sixieme degré dix-huit minutes de longitude. La déclinaison de l'aiguille y fut de cinq degrés trente-huit minutes vers l'Est.

DE cette Isle, M. Cook faisant voile à l'Ouest quelques degrés Nord, eut le lendemain la vue de la terre : c'étoit un groupe d'Isles qui s'étendoient du

Nord-Oueſt-quart-Nord au Sud-Eſt-quart-Sud environ neuf lieues. Les deux plus grandes de ces Iſles ſont ſéparées l'une de l'autre par un canal d'un demi-mille de largeur ; & chacune eſt environnée d'iſlots auxquels elles ſont jointes par des récifs que l'eau couvre.

CES Iſles ne ſont proprement que des langues de terre fort étroites, qui s'étendent dans toutes les directions : quelques-unes ont plus de dix milles de longueur ; mais il n'y en a point qui aient plus d'un quart de mille de large. Toutes ſont couvertes d'arbres de différentes eſpeces, entre leſquelles le cocotier ſemble fixer les regards par ſa ſuperbe élévation.

CELLE de ces Iſles qui s'avance le plus au Sud-Eſt, gît par les dix-huit degrés douze minutes de latitude Sud, & par les deux cens trente-quatre degrés quarante-huit minutes de longitude ; à la diſtance de vingt-cinq lieues,

dans la direction de l'Oueſt, un demi-rumb au Nord de la pointe occidentale de l'Iſle de l'Arc.

M. Cook prolongea la côte du Sud-Oueſt de cette Iſle, & gouverna ſur une baie qui eſt au Nord-Oueſt de la pointe méridionale du groupe, où la tranquillité de la mer & la rareté des lames qui briſoient ſur le rivage, ſembloient promettre un ancrage sûr & facile : mais n'ayant point trouvé de fond avec une ligne de cent braſſes à la diſtance de trois quarts de mille de la côte, il crut qu'il étoit prudent de ne pas s'en approcher de plus près.

Les Inſulaires étoient accourus ſur la plage ; quelques-uns s'étoient avancés dans leurs pirogues juſqu'aux récifs, & s'y étoient arrêtés. M. Cook voyant les Indiens border le rivage, le cotoya à petites voiles. Au moment où il alloit doubler la pointe de l'Iſle, ſix Indiens lancèrent à l'eau deux pirogues, avec autant de promptitude que

de célérité, & se jettant trois dans chacune, ils ramèrent avec une extrême diligence.

M. COOK ne douta pas que leur dessein ne fut de venir à bord, & sur le champ, il fit mettre en panne; mais ils n'eurent pas plus de hardiesse que les premiers; ils ne passèrent pas au-delà des récifs. M. Cook crut devoir attendre encore, en voyant quelques Indiens qu'on leur dépêchoit des autres pirogues, s'avancer en hâte le long des récifs, tantôt à la nage & tantôt à gué; mais ce message fait, les deux pirogues ne se disposant pas à passer le récif, il remit le cap en route.

CES Insulaires sont de la taille des Européens, & bien proportionnés: ils sont nuds, de couleur bronzée; leurs cheveux, qui sont généralement noirs, sont renfermés dans une bande d'étoffe qui leur ceint la tête, & s'élever par derrière en forme de panache. Tous étoient armés de longues piques, & la

plupart tenoient encore de l'autre main une eſpece de pagaie d'environ quatre pieds de longueur. Ces rames courtes ſuffiſent pour nager avec leurs petites pirogues. Celles qui furent lancées en préſence des Anglois ne paroiſſoient pas deſtinées à recevoir plus de trois hommes. Les plus grandes en contiennent ſix ou ſept; elles ſont propres à la nage & à la voile. Cette voile, qui ne s'éleve pas à plus de ſix pieds au-deſſus du plat-bord de la pirogue, eſt amenée, s'il vient à pleuvoir, & convertie en une eſpece de pavillon qui tient les rameurs à couvert.

Ces Iſles, où M. Cook ne crut pas devoir s'arrêter, furent nommées *le Groupe*.

Les jours ſuivans, il découvrit encore deux autres Iſles. La première paroît n'avoir que quatre milles de circonférence : ſes terres ſont très-baſſes, & dans le milieu eſt une piece d'eau. Ses arbres & ſa verdure en rendent

l'aſpect agréable. La grande quantité d'oiſeaux qu'on y apperçut, la fit nommer l'*Iſle de l'Oiſeau*. Sa latitude auſtrale eſt de dix-ſept degrés quarante-huit minutes, & ſa longitude de deux cens trente-trois dégrés cinquante-cinq minutes. La variation de la bouſſole s'y trouva de ſix degrés trente-deux minutes vers l'Eſt.

La ſeconde préſente l'apparence d'une double rangée d'Iſles boiſées, unies enſemble par des récifs pour n'en compoſer qu'une ſeule, ſous la forme d'une ellipſe, dont le milieu eſt occupé par un lac. Les Iſlots & les récifs, qui bordent ce lac, forment exactement une chaîne, ce qui lui fit donner le nom de l'*Iſle de la Chaîne*. Sa longueur, dans la direction du Nord-Oueſt & du Sud-Eſt, paroît être d'environ quatre lieues, ſur près de deux de largeur. Le milieu de cette Iſle eſt par dix-ſept degrés vingt-trois minutes de latitude méridionale, & deux cens trente-un dé-

grés trente-six minutes de longitude.

TOUTES ces chaînes d'Isles, qui s'étendent dans l'Ouest, Nord-Ouest, entre le vingtieme & le quinzieme paralleles, furent en partie apperçues par Quiros, en 1606. Ce Navigateur place à la suite de ces mêmes Isles un continent, dont il prétend avoir observé la côte dans une étendue de soixante-dix lieues. C'est là une erreur aujourd'hui reconnue. Ces parages ont été traversés à différente hauteur, par les cinq derniers Navigateurs qui ont fait le tour du monde. S'il y eût eu dans cette partie de la mer du Sud, non pas un continent, mais seulement une terre un peu considérable, il étoit impossible qu'ils n'en eussent pas eu connoissance. Les uns ont passé au Nord, les autres au Sud, & d'autres à la latitude même que Quiros observa sur cette côte prétendue. Rien n'est donc plus chimérique que l'existence d'un continent dans le voisinage de ces Isles.

A ce ſujet, M. de Bougainville obſerve qu'il eſt bien difficile de concevoir un ſi grand nombre d'Iſles baſſes & preſque noyées, ſans ſuppoſer un continent qui en ſoit voiſin. « Mais la Géographie, ajoute-t-il, eſt une ſcience de faits ; on n'y peut rien donner dans ſon cabinet à l'eſprit de ſyſtême, ſans riſquer les plus grandes erreurs, qui ſouvent enſuite, ne ſe corrigent qu'aux dépens des Navigateurs ».





CHAPITRE IV.

Découverte de l'Isle du Roi George, ou d'Otahiti.

On a vu que M. Wallis, en faisant voile de l'Isle d'Osnabrug, présumoit qu'il n'étoit pas éloigné d'une terre plus considérable que celles qu'il avoit jusqu'alors rencontrées; & où il trouveroit probablement divers rafraîchissemens, dont le besoin devenoit de jour en jour plus pressant. Sa conjecture fut bien-tôt pleinement justifiée par l'événement. Il ne tarda pas à découvrir une nouvelle terre très-élevée, qui s'étendoit du Ouest-Nord-Ouest au Ouest-Quart-Sud-Ouest. Il fit aussi-tôt route pour venir la reconnoître. Il en étoit déjà près lorsqu'un brouillard épais l'obligea de courir bord-sur-bord. Le brouillard s'étant dissipé, il ne fut pas

peu ſurpris de ſe trouver environné de plus de cent pirogues, de grandeurs différentes. Il y en avoit à une ſeule perſonne, d'autres en contenoient juſqu'à dix.

Les Indiens s'étant approchés à une portée de piſtolet du vaiſſeau, s'arrêtèrent; ils regardoient avec l'air de la plus grande ſurpriſe, & conféroient enſuite entr'eux. Les Anglois les invitèrent à monter à bord, en leur montrant des colifichets de différentes ſortes. Les Indiens ſe réunirent, & tinrent une eſpece de conſeil pour délibérer ſur ce qu'ils devoient faire. Tous enſuite s'approchèrent du navire, en faiſant des ſignes d'amitié; l'un d'eux, qui tenoit une branche de bananier, fit un diſcours qui dura près d'un quart-d'heure. En ceſſant de parler, il jetta ſon rameau dans la mer.

L'instant d'après, comme on continuoit, de part & d'autre, à ſe faire des ſignes d'invitation, un grand jeune

homme, bien fait, leſte & plein de v gueur, ſe hazarda de monter à bord. O lui préſenta pluſieurs bagatelles brillan tes qu'il conſidéra avec plaiſir; mais i ne voulut rien prendre juſqu'à ce que quelques Indiens, qui s'étoient approchés, eurent, après pluſieurs diſcours, jettés à bord quelques branches de bananier. Alors il accepta les préſens qu'on lui fit. Bientôt il fut joint par pluſieurs autres, qui montèrent par différens côtés du vaiſſeau.

Comme l'un de ces Indiens étoit debout ſur le pont, près d'un courroir du côté de bas-bord, il arriva qu'une chévre le heurta par derrière; l'Indien ſe retourne & voit la chévre dreſſée ſur ſes pieds de derrière & prête à lui donner un autre coup de tête. La vue de cet animal, différent de tous ceux qu'il connoiſſoit, le frappa d'une ſi grande terreur, qu'à l'inſtant il ſauta par-deſſus bord; & les autres voyant ce qui étoit arrivé, ſuivirent ſon exemple avec pré-

cipitation. Néanmoins, ils se remirent en peu de tems de leur frayeur, & revinrent à bord. S'étant un peu reconciliés avec les chévres, on leur montra les cochons & la volaille; & sur le champ, ils firent entendre qu'ils avoient dans l'Isle de pareils animaux.

ON leur donna des clous & quelques colifichets, en cherchant à leur faire entendre d'aller à terre, & de rapporter avec eux des cochons, quelques volailles & des fruits; ils ne comprirent point, & ne parurent attentifs qu'à saisir l'occasion de voler ce qui se trouvoit sous leurs mains; mais ils étoient trop scrupuleusement observés.

CEPENDANT, un des Quartiers-Maîtres, qui avoit un chapeau bordé tout neuf, étant occupé à parler par signes avec l'un d'eux, un autre vint par derrière, lui enleva son chapeau, s'élança par-dessus le fronton dans la mer, & nâgea avec le chapeau.

COMME cet endroit n'étoit pas pro-

pre au mouillage, M. Wallis prolongea le rivage & fit mettre dehors ses bâtimens à rames, pour sonder à une moindre distance. L'Isle présentoit le plus riant spectacle. Une côte en amphithéâtre, les montagnes couronnées d'arbres & d'arbustes, d'où sortent quantité de sources dont les eaux serpentant dans les vallées, y répandent une fraîcheur délicieuse & une verdure qui n'est interrompue que par l'émail des fleurs, offroient cent perspectives variées, que l'œil ne se lassoit pas d'admirer.

Des bords de la mer jusqu'aux pieds des montagnes, on découvroit un terrein uni, couvert de plantations, entrecoupé de ruisseaux, qui, en fertilisant la contrée, l'embellissent de toutes les graces champêtres. Le long de cette belle plaine, on distinguoit, entre les arbres, les maisons des Insulaires, garanties des rayons brûlans du soleil, par le couvert que forment les bananiers, les palmiers & les cocotiers, qui étendent au loin leurs

leurs rameaux épais & chargés de fruits.

UN coup d'œil si enchanteur rendoit les Anglois impatiens de débarquer sur cette terre, favorisée de la nature, qui sembloit se plaire à y verser ses plus précieux dons. Le long du rivage on ne voyoit ni basses, ni bancs de sable, ni rochers à fleur d'eau; mais l'Isle entière paroissoit bordée d'un récif dans lequel se trouvent, de loin en loin, des coupures.

ARRIVÉ par le travers d'une large baie, où l'on pouvoit espérer un mouillage, M. Wallis envoya les canots pour y reconnoître les sondes; & tandis que les canots s'occupoient à sonder, il apperçut un grand nombre de pirogues qui les environnoient. Il craignit que les Indiens ne voulussent les attaquer. Dans la vue de prévenir les suites fâcheuses qui résulteroient d'une première hostilité, il donna aux bateaux le signal de revenir à bord; &, en même-tems, pour intimider les Insulaires, il

fit tirer un canon de neuf livres de balles par-deſſus leurs têtes.

Les Indiens d'abord effrayés par le bruit du canon, voyant les bateaux s'en retourner, s'efforcèrent de leur couper le chemin; mais les canots qui ſe ſervoient de leurs voiles devancèrent aiſément les pirogues à la rame. Cependant, celles qui s'en approchèrent le plus, leur lancèrent des pierres, dont quelques matelots furent bleſſés. L'Officier qui commandoit, prit un fuſil chargé à dragées, & tirant ſur celui qui avoit jetté la première pierre, il le bleſſa à l'épaule. Tous ceux qui étoient dans cette pirogue, voyant leur compagnon bleſſé, ſautèrent dans la mer pour ſe ſauver à la nâge, & les autres pirogues ramèrent vers le rivage dans la plus grande confuſion.

Au moment où l'on prenoit les canots à bord, on apperçut une grande pirogue à la voile, qui marchoit droit au vaiſſeau. M. Wallis crut qu'elle por-

toit peut-être un des Chefs de l'Iſle, ou qu'elle venoit de leur part, & il fit mettre en panne pour l'attendre. La pirogue qui faiſoit une marche rapide, accoſta bientôt le navire ; mais de tous les Indiens qui la montoient, aucun ne paroiſſoit avoir d'autorité ſur les autres. L'un d'eux ſe leva, & après un diſcours d'environ cinq minutes, il jetta à bord une branche de bananier, on compris que c'étoit le ſigne de l'alliance : on y répondit en leur donnant un pareil rameau, qu'avoient laiſſé dans le vaiſſeau ceux qui y étoient entrés. Cette marque d'amitié parut leur faire beaucoup de plaiſir, & avec quelques colifichets, qu'on leur préſenta, ils s'en retournèrent très-ſatisfaits.

M. Wallis, informé qu'en cet endroit on n'avoit point trouvé de fond le long du récif, fit voile pour ranger la côte de l'Eſt, où devant ſe trouver ſous le vent de l'Iſle, il lui ſeroit plus aiſé de découvrir un mouillage. En prolon-

geant cette côte, il arriva par le travers d'une rivière, où tout annonçoit que ce côté de l'Isle n'étoit ni moins fertile, ni moins magnifique que l'autre. Les bateaux, partis immédiatement pour sonder, signalèrent vingt brasses d'eau. Cette découverte causa une joie générale dans l'équipage. M. Wallis vint à l'appel des bateaux, & mouilla sur dix-sept brasses d'eau fond de sable pur, à un mille environ du rivage, & vis-à-vis d'un beau ruisseau qui déchargeoit ses eaux dans la mer.

AUSSITÔT que le vaisseau fut assuré sur ses amares, M. Wallis renvoya les bâtimens à rames, prendre les sondes le long du rivage, & reconnoître le ruisseau. Dans ce même-tems un nombre considérable de pirogues abordèrent le navire. Elles étoient remplies de cochons, de volailles, & d'une grande quantité de cocos, de bananes & d'autres fruits du pays, que les Indiens donnèrent en échange de clous,

de verroteries, & d'autres ſemblables bagatelles.

LES bateaux s'étant avancés vers le rivage, les pirogues, dont la plupart étoient doubles, ſe mirent à leur pourſuite. Elles en reſtèrent d'abord à une certaine diſtance; mais voyant les canots s'approcher tout près du rivage, les Indiens devinrent plus hardis, trois des plus grandes pirogues coururent ſur un des canots. Les Anglois, preſſés par les Inſulaires, qui, armés de maſſues & de leurs pagaies, ſe diſpoſoient à les attaquer, firent feu. Un des aſſaillans fut tué, un autre dangereuſement bleſſé; l'un & l'autre tombèrent par-deſſus bord. A l'inſtant, tous ceux qui étoient dans la même pirogue, ſautèrent dans la mer; les deux autres pirogues prirent la fuite, & les canots continuèrent leur route.

LES Indiens qui étoient à la nâge, voyant que ceux qui montoient les canots ne ſongeoient pas même à les

poursuivre, rentrèrent dans leur pirogue, avec leurs compagnons mortellement blessés. S'appercevant que l'un étoit déjà sans vie, ils l'étendirent dans le fond de la pirogue, & firent ensuite asseoir l'autre, qu'ils soutinrent dans cette posture.

Après ce triste événement, quelques-unes des autres pirogues ramèrent vers le rivage, & le reste revint au vaisseau pour faire des échanges, ce qu'on peut regarder comme une preuve que la conduite des Anglois ne leur permettoit pas de douter qu'ils n'en avoient rien à craindre tant qu'ils se comporteroient paisiblement à leur égard, & qu'ils s'étoient eux-mêmes attiré le cruel traitement qu'on leur avoit fait.

Les bateaux ayant pris les sondes, revinrent à bord. Ils rapportèrent qu'ils avoient trouvé un fond net, & cinq brasses d'eau à un quart de mille du rivage; mais que la lame étoit très-forte à l'endroit où le ruisseau se précipitoit

dans la mer; qu'ils avoient trouvé le rivage bordé d'une foule d'Insulaires, dont quelques-uns avoient nâgé jusqu'aux bateaux pour leur apporter des fruits, & les presser de descendre à terre; que les femmes s'étant déshabillées à leur vue, les avoient invité à se rendre auprès d'elles, en leur faisant des signes dont la signification n'étoit pas équivoque.

LE besoin d'eau, qui commençoit à se faire sentir à bord, fit renvoyer immédiatement les bateaux avec quelques petites pieces à l'eau, pour tâcher de les remplir. Des pirogues chargées de divers rafraîchissemens, continuoient d'arriver au vaisseau, pour faire des échanges. Mais comme les Indiens qui étoient entrés dans le vaisseau avoient fait différens larcins, on ne leur permettoit plus de monter à bord.

LES bateaux envoyés à l'aiguade, ne rapportèrent que deux pieces à l'eau. Les Insulaires, qui les avoient eux-

mêmes remplies, avoient jugé à propos de retenir les autres en dédommagement de la peine qu'ils avoient prises. Les Anglois qui n'avoient pas cru devoir quitter leurs canots, s'étoient servi de tous les expédiens qu'ils avoient pu imaginer pour porter les Indiens à leur rendre le reste de leurs pieces à l'eau; mais sans succès. Les Indiens, à leur tour, les avoient instamment pressés de descendre à terre, & les Anglois s'étoient également refusé à ces invitations. Plus de mille habitans de l'un & de l'autre sexe, & un grand nombre d'enfans bordoient le rivage.

Le lendemain, M. Wallis envoya de nouveau ses bateaux à l'aiguade, avec des clous, des haches, & quelques verroteries, toutes choses propres à se concilier la bienveillance des habitans. Néanmoins les échanges ne discontinuoient pas à bord, où les Indiens arrivoient de toutes les parties de l'Isle, avec des pirogues chargées de rafraî-

chiſſemens. On pouvoit ſe procurer aſſez de porc pour en ſervir journellement à tout l'équipage.

Les bateaux ne tardèrent pas à revenir ; mais ils ne rapportèrent que quelques calebaſſes d'eau. Les habitans étoient en ſi grand nombre ſur le rivage, qu'ils n'avoient pas oſé riſquer une deſcente, malgré les preſſantes ſollicitations des Inſulaires, & les ſéduiſantes agaceries des femmes, dont les geſtes & les attitudes étoient d'une lubricité ſcandaleuſe pour des Européens.

On avoit apporté ſur le rivage des rafraîchiſſemens de toute eſpece ; & on les invitoit à venir les partager ; mais les Anglois, ſans ſe laiſſer éblouir par toutes ces belles apparences, montrèrent leurs pieces à l'eau aux Indiens, en leur faiſant ſigne de leur rendre celles qu'ils avoient retenues. Sur le refus des Inſulaires, ils jettèrent leurs grapins pour ſonder autour de l'aiguade, & s'aſſurer ſi le vaiſſeau pourroit

s'en approcher assez pour protéger les travailleurs, auquel cas on pourroit descendre à terre pour faire de l'eau, sans avoir rien à redouter des habitans, qu'il seroit facile d'écarter. Ils reconnurent que le vaisseau pourroit être à l'ancre sur quatre brasses d'eau, fond de sable, à deux encablures du rivage, & sur cinq brasses, même fond, à trois encablures. Cette reconnoissance faite, ils levèrent leurs grapins. Les femmes les voyant se disposer à s'en retourner, lancèrent sur eux une grêle de fruits à pain & de bananes, firent de grandes huées, & leur donnèrent toutes les marques de dérision & de mépris dont elles purent s'aviser.

D'APRÈS ces informations, M. Wallis leva l'ancre dans le dessein de venir mouiller à portée de l'aiguade. Comme il faisoit voile pour y arriver, on apperçut de la grande hune, par-dessus les terres, une baie, sous le vent de l'Isle, éloignée d'environ six ou huit

milles; il gouverna ſur cette baie. Les bateaux envoyés en avant, ayant ſignalé douze braſſes d'eau, on ſerra le récif de plus près pour gagner le mouillage; & au moment où l'on arriva entre les deux bateaux, le vaiſſeau toucha. Son arrière étoit encore à flot; mais il demeuroit immobile de l'avant.

A l'inſtant on s'empreſſa d'amener toutes les voiles, on dégagea le gaillard d'avant de tout ce qui pouvoit l'embarraſſer, & l'on mit dehors la chaloupe, avec les ancres de toue & à jet, la hauſière & le greſlin, pour les porter en-dehors du récif, dans la vue, lorſqu'ils auroient pris fond, de virer deſſus, en appliquant une grande force au cabeſtan; mais on ne trouva malheureuſement point de fond en-dehors du récif: l'état des Anglois devenoit d'autant plus déſeſpérant, que le vaiſſeau talonnoit avec violence contre le roc, & que pluſieurs centaines de pirogues pleines d'Indiens les environ-

noient, & paroiſſoient être dans l'attente de leur naufrage.

Il y avoit déja près d'une heure que les Anglois étoient dans le trouble & les alarmes qui naiſſent à la vue du péril le plus inſtant, ſans rien pouvoir tenter pour leur délivrance, à l'exception de quelques pieces à l'eau qui furent défoncées ſur le devant de la cale, quand il s'éleva une briſe de terre qui remit le vaiſſeau entièrement à flot. Ce mouvement heureux fut ſecondé par les manœuvres. A l'inſtant toutes les voiles furent hiſſées, & le vaiſſeau ſe retrouva bientôt dans les eaux profondes.

Le Maître, après avoir reconnu que le récif couroit à l'Oueſt l'eſpace d'une demi-lieue, & qu'au-delà il y avoit une magnifique baie, où les vaiſſeaux pouvoient mouiller dans une ſécurité parfaite, laiſſa la chaloupe à la pointe du récif, avec une ancre, une hauſière & quelques Soldats de la marine

pour se défendre des Indiens, en cas d'attaque. Cette disposition faite, il revint à bord, & gouvernant le long du récif sans trop le serrer, il conduisit le vaisseau dans la baie, où l'on mouilla sur dix-sept brasses d'eau d'un excellent fond de sable noir.

Dès que le vaisseau fut à l'ancre, M. Wallis envoya tous les bâtimens à rames aux ordres du Maître, pour prendre les sondes & reconnoître tout le haut de la baie, afin que, si le mouillage s'y trouvoit bon, on put touer le vaisseau en-dedans du récif, & l'y amarrer en sûreté. Le tems étoit aussi beau qu'on pouvoit le desirer. On voyoit un grand nombre de pirogues sur le récif, & le rivage étoit bordé d'une foule de peuple.

M. Wallis informé, au retour du Maître, qu'on trouvoit par-tout un ancrage sûr, résolut de faire touer son vaisseau au fond de la baie, & prit les précautions que la prudence sembloit

prefcrire en pareille circonftance. Chacun eût fon pofte affigné, avec ordre de s'y rendre au premier appel, & toute la nuit on fut exactement fur fes gardes.

AUSSI-TÔT que les premiers rayons du jour éclairèrent l'horifon, on commença à touer le vaiffeau vers le haut de la baie. Bientôt on vit arriver un grand nombre de pirogues. M. Wallis voyant qu'ils avoient des cochons, des volailles & des fruits, chargea le Canonier & deux Quartiers-Maîtres de les acheter pour des couteaux, des clous, des grains de raffade, & d'autres colifichets, & défendit à tout autre de faire des échanges. Le nombre des pirogues croiffoit infenfiblement : celles qui arrivèrent les dernières étoient doubles, & chacune portoit douze ou quinze Infulaires.

M. WALLIS obferva que toutes ces pirogues étoient plutôt leftées pour former une attaque, que dans des vues de

commerce : elles n'avoient presque rien à bord qu'une quantité de gros cailloux. Cette remarque lui fit donner les ordres les plus précis pour une prompte défense. A chaque instant les pirogues se multiplioient, & il en survint plusieurs frétées différemment des autres; elles portoient des femmes rangées sur une seule ligne, & qui, arrivées près du vaisseau, firent aux Anglois quelques agaceries. Dans le même tems, les grandes pirogues se rassemblèrent autour du vaisseau. Quelques Indiens chantoient d'une voix rauque, d'autres souffloient dans une conque, & plusieurs jouoient de la flûte.

Un de ces Insulaires, qui étoit assis sur une espece de canapé pratiqué dans une des doubles pirogues, fit signe qu'il souhaitoit monter sur le côté du vaisseau. M. Wallis ne fit aucune difficulté de le lui permettre. Cet Indien donna au premier qui se présenta un panache de plumes rouges & jaunes, & fit

ſigne de le remettre au Commandant.

« Je reçus ce préſent, dit M. Wallis, avec toutes les expreſſions de l'amitié, & je voulus ſur le champ lui en faire un autre; mais, à ma grande ſurpriſe, il s'étoit retiré à une petite diſtance du vaiſſeau, & au moment où il jetta en l'air une branche de cocotier, il s'éleva un cri général des pirogues, qui s'approchèrent toutes du vaiſſeau, & firent pleuvoir une grêle de pierres de tous les côtés ».

« Dans cette attaque, il n'y avoit que nos armes qui puſſent nous donner quelque ſupériorité ſur le nombre des aſſaillans, & j'ordonnai aux ſoldats de faire feu. A la première décharge, les Indiens furent mis en déſordre; mais ils ne tardèrent pas à renouveller leurs attaques: nous y répondîmes par le feu de notre mouſqueterie & de notre artillerie. J'ordonnai qu'on pointât les grands canons ſur l'endroit du rivage où ſe trouvoit un grand nombre de pirogues,

pirogues, qui prenoit à bord des Insulaires, qui se rendoient ensuite en toute diligence vers le vaisseau ».

« LORSQUE nos grands canons commencèrent à tirer, il n'y avoit guères moins de trois cens pirogues autour du vaisseau, montées par environ deux mille hommes. Il en restoit plusieurs milles sur le rivage, & les pirogues arrivoient de tous les côtés de l'Isle. Le jeu de nos canons força bientôt à la retraite toutes les pirogues qui environnoient le vaisseau, & arrêta ceux qui se disposoient à s'y rendre ».

« AUSSI-TÔT que je les vis se retirer, j'ordonnai qu'on cessât de faire feu : j'espérois qu'ils étoient assez convaincus de notre supériorité pour n'avoir pas envie de recommencer un combat qui leur devenoit si funeste : en cela je me trompai. Les pirogues, qui avoient été dispersées, se rejoignirent bientôt. Les Indiens posèrent un moment leurs pagaies, & regardèrent le vaisseau à

la diſtance d'environ un quart de mille. Hiſſant ſubitement des banderolles blanches, ils ramèrent vers le vaiſſeau, dirigeant leur courſe ſur l'arrière; & dès qu'ils s'en crurent aſſez près, ils nous lancèrent, avec leurs frondes, des pierres avec autant de force que de dextérité ».

« CHACUNE de ces pierres peſoient environ deux livres; pluſieurs perſonnes en furent bleſſées à bord, & nous en aurions bien plus ſouffert, ſans quelques voiles que nous avions tendues d'un bout à l'autre du pont pour nous garantir du ſoleil ».

« DANS ce même tems, pluſieurs pirogues paſsèrent de l'avant du vaiſſeau, ayant ſans doute obſervé qu'on n'avoit pas fait feu de cette partie. J'ordonnai donc qu'on pointât ſur elles quelques canons de l'avant, tandis qu'on feroit feu de l'arrière ſur celles qui avoient commencé l'attaque ».

« ENTRE les pirogues qui étoient

paſſées de l'avant du vaiſſeau, il y en avoit une qui ſembloit avoir à bord quelque Chef: c'étoit par ſes ſignaux que toutes les autres paroiſſoient s'ébranler & diriger leurs mouvemens. Un coup de canon tiré de l'avant partagea en deux cette même pirogue: cet événement ſingulier jetta la terreur dans toutes les autres; elles ſe diſpersèrent avec une telle précipitation, qu'en moins d'une heure, elles étoient toutes diſparues, & la foule des Indiens qui bordoit le rivage ſe hâta de gagner les montagnes ».

« N'AYANT plus lieu de craindre d'être troublés par les Inſulaires, nous touâmes notre vaiſſeau juſqu'à la diſtance d'un demi-mille du fond de la baie, où nous n'étions qu'à deux encablures d'une belle rivière, & à deux & demie environ du récif. Nous y laiſsâmes tomber l'ancre ſur neuf braſſes d'eau ».

« APRÈS avoir amarré notre vaiſſeau

I 2

de manière à pouvoir lui faire présenter le côté par le travers de la rivière, & nos bateaux ayant pris une suffisante connoissance de toute la baie, j'envoyai mon Lieutenant avec tous les bateaux armés avec ordre de descendre du côté opposé à notre poste, & de se tenir à portée d'être protégé par l'artillerie du vaisseau ».

« CET Officier fit sa descente sans aucune opposition. Son premier soin fut de planter un pavillon, & de prendre possession de l'Isle au nom du Roi d'Angleterre; & à son honneur, l'Isle fut nommée l'*Isle du Roi George III.* Il s'approcha ensuite de la rivière, dont il trouva l'eau parfaite ».

« ÉTANT sur le bord de cette rivière, dont la largeur est d'environ six toises, il apperçut, sur la rive opposée, deux vieillards, qui, se voyant découverts, parurent fort troublés, & prirent une posture de suppliants. Mon Lieutenant leur fit signe de passer la rivière. L'un

d'eux l'ayant auſſi-tôt traverſée, s'avança en ſe traînant ſur ſes mains & ſur ſes genoux. L'Officier lui tendit la main, le fit relever, & comme il étoit encore tout tremblant, il lui montra les pierres qu'on avoit jettées dans le vaiſſeau, & s'efforça de lui faire entendre que, ſi les Inſulaires ne cherchoient plus à nous nuire, nous étions diſpoſés à ne leur faire aucun mal. Ayant enſuite fait remplir devant lui deux pieces à l'eau, il lui montra des haches, des clous & d'autres marchandiſes pareilles, pour lui faire connoître qu'on ne ſe propoſoit de prendre des vivres qu'en leur en rendant la valeur ».

« Le vieillard, durant cette converſation pantomime, reprit peu à peu ſes eſprits; & l'Officier, pour confirmer ſes témoignages d'amitié, lui fit préſent d'une hache, de grains de raſſade, & de quelques clous. Il alla enſuite ſe rembarquer, laiſſant le pavillon Anglois ſur le rivage ».

« Les bateaux partis, le vieillard s'approcha du pavillon, & l'ayant considéré, il se mit à danser autour pendant un tems considérable. Il se retira ensuite, & revint avec quelques rameaux verts, qu'il jetta au pied du pavillon. S'étant retiré une seconde fois, il ne tarda pas à reparoître avec dix ou douze autres Insulaires, qui, dans une posture suppliante, s'approchèrent à petits pas du pavillon; mais le vent l'ayant fait voltiger au moment où ils en étoient tout près, ils s'en éloignèrent avec la plus grande précipitation. S'étant arrêtés à une certaine distance, ils le considérèrent avec l'air de l'étonnement, & ensuite ils disparurent. Bientôt on les vit revenir avec deux gros cochons vivans, qu'ils mirent au pied du pavillon; & devenus un peu plus hardis, ils commencèrent à danser ».

« Après cette grotesque cérémonie, ils conduisirent les cochons sur le bord

de l'eau, lancèrent une pirogue, & les firent entrer à bord. Le vieillard, qui avoit une longue barbe blanche, s'embarqua ſeul avec les animaux, & rama vers le vaiſſeau. En y arrivant, il fit un diſcours étudié, prit pluſieurs feuilles de bananier, qu'il nous donna l'une après l'autre, prononçant à chaque fois une ſentence, d'un ton bas & grave, & fit enſuite paſſer les deux cochons dans le vaiſſeau. J'ordonnai qu'on lui fit quelques préſents ; mais il s'en retourna ſans vouloir rien accepter ».

« DANS la nuit, nous entendîmes le bruit de pluſieurs tambours, & de quelques autres inſtrumens ; & nous vîmes une prodigieuſe quantité de feux le long du rivage. Lorſque le jour parut, nous ne découvrîmes aucun Indien, & nous obſervâmes qu'ils avoient emporté le pavillon, que ſans doute ils avoient appris à mépriſer, comme avoient fait les grenouilles à l'égard du ſoliveau que

Jupiter leur avoit donné pour Roi ».

« Je donnai ordre à mon Lieutenant de defcendre à terre avec une garde, & de m'informer auffitôt fi tout étoit tranquille, afin que nous puffions commencer à faire de l'eau. Il n'y fut pas long-tems fans envoyer chercher les pieces à l'eau ; & à huit heures nous en avions déjà quatre tonnes à bord ».

« Tandis que les gens de l'équipage s'occupoient à l'aiguade, plufieurs Indiens fe montrèrent fur l'autre bord de la rivière, avec le vieillard que mon Lieutenant avoit vu la veille. Ils pafsèrent la rivière & vinrent préfenter un peu de fruits, & quelques volailles, qu'on envoya à bord ».

« Depuis près de quinze jours ma fanté fe trouvoit fort languiffante, & j'étois alors fi foible, que je ne me traînois qu'avec peine. Cependant, j'obfervai avec ma longue vue, ce qui fe paffoit à terre. J'apperçus une multitude d'Indiens qui defcendoient des

montagnes, & un grand nombre de pirogues qui doubloient la pointe occidentale de l'Isle, en cottoyant le rivage. Je jettai ensuite les yeux sur l'aiguade, & je vis sur le derrière, un corps nombreux d'Indiens qui s'avançoient, en cherchant à dérober leur marche, tandis que d'autres pirogues forçoient de rames, pour doubler l'autre pointe de la baie à l'Est ».

« ALARMÉ de ces apparences, qui annonçoient que nous allions avoir à nous défendre contre toutes les forces de l'Isle réunies, je dépêchai un canot à l'Officier qui étoit à terre, pour l'informer de ce que j'avois vu, & lui ordonner de revenir à bord sans délai, avec tout son monde, & de laisser derrière lui les pieces à l'eau. Il avoit déjà lui-même découvert le danger, & s'étoit embarqué avant que le canot y arrivât ».

« DÈS qu'il avoit apperçu les Insulaires qui s'approchoient, dans la persuasion que le couvert du bois les dé-

roberoit à ſa vue, il leur avoit dépêché le vieillard pour leur dire qu'il ne vouloit rien autre choſe que de l'eau. Mais les Indiens ſe voyant découverts, commencèrent à pouſſer des cris & accélérèrent leur marche. L'Officier ſe rembarqua auſſi-tôt avec tout ſon monde. Dans le même tems les Indiens traversèrent la rivière & s'emparèrent des pieces à l'eau, d'un air de triomphe ».

« Les pirogues s'avançoient le long du rivage avec une extrême célérité. Les Inſulaires qui étoient à terre ſe hâtoient de venir les joindre, & toutes les hauteurs étoient bordées d'une foule de femmes & d'enfans, qui avoient les yeux fixés ſur la baie & ſur le rivage ».

« Après avoir doublé les deux pointes de la baie, les pirogues ſe rapprochèrent du rivage pour prendre les Indiens qui les attendoient avec de grands ſacs dans leurs mains, qui parurent enſuite avoir été remplis de pierres. Alors

toutes les pirogues ramèrent vers le vaiſſeau ».

« JE ne pouvois douter qu'ils ne fuſſent réſolus de tenter une ſeconde attaque. Perſuadé qu'abréger le combat, c'étoit en diminuer les funeſtes conſéquences, je me déterminai à rendre cette action déciſive, pour mettre une fois fin aux hoſtilités. J'ordonnai donc à mes gens, qui occupoient chacun leur poſte, de faire feu ſur les pirogues qui étoient raſſemblées en groupe. Cet ordre fut ſi efficacement exécuté, qu'à l'inſtant, celles qui étoient à l'Oueſt, forcèrent de rames vers le rivage, & celles qui ſe trouvoient à l'Eſt, gagnèrent en dedans des récifs, & furent bien-tôt hors de la portée du canon. Je fis enſuite diriger le feu ſur le bois, & en différens endroits. Les Indiens en ſortirent dans la plus grande confuſion ; & ſe hâtèrent d'atteindre les hauteurs, où les femmes & les enfans s'étoient aſſis pour être témoins du combat ».

« Les Indiens raſſemblés ſur cette montagne au nombre de pluſieurs mille, ſe croyoient très-fort en ſûreté. Je voulus les convaincre du contraire, dans l'eſpérance que voyant nos armes porter beaucoup plus loin qu'ils ne l'auroient imaginé, ils ne ſe regarderoient nulle part hors d'atteinte. Quelques canons ayant été pointés ſur cette hauteur, on en tira quatre coups. Deux balles tombèrent près d'un arbre, où ils étoient aſſis en très-grand nombre. Ils en furent ſi frappés de terreur, qu'en moins de deux minutes on ne vit plus perſonne ».

« La côte étant ainſi nettoyée, j'envoyai les bateaux avec tous les charpentiers, pour détruire toutes les pirogues qui ſe trouvoient le long du rivage. En deux heures de tems, plus de ſoixante pirogues, dont pluſieurs avoient ſoixante pieds de long, ſur trois de large, furent miſes en pieces. Toutes ces pirogues ne conte-

noient que des pierres & des frondes, à l'exception de deux ou trois petites, où l'on trouva quelques fruits, des volailles, & quelques cochons ».

« ON vit, vers les deux heures après midi, dix Indiens sortir du bois, tenant à la main des rameaux verds; ils les plantèrent sur le rivage, & se retirèrent. Quelque tems après ils reparurent avec plusieurs cochons; ils les étendirent auprès des rameaux, les pieds liés & se retirèrent une seconde fois. Bientôt ils revinrent avec plusieurs autres cochons & quelques chiens les pieds liés par-dessus la tête. Etant de nouveau rentrés dans le bois, ils en rapportèrent plusieurs balles d'une étoffe dont ils font leur vêtement, & qui a beaucoup de ressemblance avec le papier des Indes ».

« AYANT rangé toutes ces choses sur le rivage, ils nous hélèrent, en nous faisant signe de venir les prendre. Comme le vaisseau se trouvoit à trois enca-

blures environ du rivage, nous ne pouvions pas bien découvrir la nature des préſens qui nous étoient offerts. Nous diſtinguions bien les cochons & les balles d'étoffe; mais les chiens, ayant les quatre jambes liées derrière le cou, n'étoient pas reconnoiſſables. Je fis partir un bateau, & notre curioſité fut bientôt ſatisfaite ».

« Nos gens trouvèrent neuf gros cochons qu'ils ramenèrent à bord; mais ils ne prirent ni l'étoffe ni les chiens, qu'ils eurent l'attention de délier; & laiſsèrent en préſens aux Indiens, des haches, des clous & quelques verroteries ».

« Les Indiens n'ayant touché à rien, nous préſumâmes que c'étoit parce que nous n'avions pas accepté leur étoffe. L'événement vérifia cette conjecture. Je n'eus pas plutôt fait enlever les balles d'étoffe, qu'ils accoururent avec des démonſtrations de joie, prirent tout ce qu'on leur avoit laiſſé, & l'emportèrent dans le bois ».

« Nos bateaux retournèrent à l'aiguade, où ils remplirent toutes les pieces à l'eau, qu'ils ramenèrent à bord. Nous trouvâmes qu'elles n'avoient souffert aucun dommage entre les mains des Indiens ».

« Le lendemain, je renvoyai les canots à terre, avec un détachement, pour protéger ceux qui devoient faire de l'eau. Bientôt les Indiens se montrèrent sur le rivage opposé. Le même vieillard, qui avoit paru la veille, s'avança sur la rive, prononça un long discours, & passa ensuite la rivière. L'Officier qui commandoit les travailleurs lui montra les piles de pierres, qui avoient été apportées sur le rivage depuis notre premier débarquement. Il s'efforça de lui faire entendre que les Insulaires avoient été les aggresseurs, & que tout le mal que nous leur avions fait, n'avoit été que pour notre propre défense ».

« Le vieillard parut comprendre les

motifs que nous avions de nous plaindre, mais non pas les admettre. Il se tourna du côté des Insulaires, leur parla avec la plus vive émotion; en leur montrant les pierres, ses regards s'enflammoient, ses gestes étoient violens, le son de sa voix étoit terrible; tous ses mouvemens étoient furieux ».

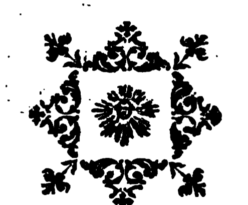
« CEPENDANT ses passions se calmèrent par degrés; & l'Officier, qui, à son grand regret, ne comprenoit pas un mot de tout ce qu'il venoit de dire, tâcha de le convaincre par tous les signes dont il pût s'aviser, qu'il souhaitoit vivre avec eux dans une bonne intelligence, & qu'il étoit disposé à lui donner toutes les marques d'amitié qui étoient en son pouvoir. Alors il lui serra la main, l'embrassa, & lui fit des présens ».

IL convient d'observer en terminant ce chapitre, que comme on ne peut pas douter que le récit des événemens n'ait infiniment plus d'attrait pour le

lecteur

lecteur dans les descriptions mêmes qu'en ont données ceux à qui ils sont arrivés, ou qui en ont été les témoins oculaires, on fera parler le plus souvent les Navigateurs qui ont fait les découvertes dont on écrit l'histoire. C'est par cette raison qu'on a rapporté dans les propres termes de l'Auteur, les détails précédens; ces détails par eux-mêmes curieux, ont un intérêt plus vif dans la bouche de M. Wallis. Il est le premier qui ait découvert cette Isle, devenue depuis un objet de la plus grande curiosité, par la belle description qu'on en trouve dans le Voyage autour du Monde de M. de Bougainville, qui a relâché sur cette terre, où il a passé neuf jours, & plus particulièrement encore, par la relation de M. Cook, qui dans le voyage le plus extraordinaire qu'on ait jamais entrepris, a demeuré trois mois dans cette Isle, pour y attendre le passage de Vénus sur le disque du Soleil, vivant dans la plus

parfaite intimité avec les naturels. On verra bien-tôt que les lumières qu'il a publiées sur ce beau pays & ses habitans, ne laissent rien à desirer.





CHAPITRE V.

Curieux incidens; expédition dans l'Isle; départ des Anglois.

LA paix étant heureusement rétablie avec les Insulaires, M. Wallis donna ordre de dresser une tente près de l'aiguade, d'y transporter les malades pour y être traités plus commodément, & de laisser à terre un détachement de la marine, sous le commandement du Canonier. Il arriva que le Chirurgien, se promenant avec son fusil sur le bord de la rivière, tira au vol un canard sauvage, qui tomba mort du coup au milieu de quelques Insulaires, qui étoient sur l'autre rive. Cet événement les jetta dans une terreur panique ; tous prirent la fuite. Etant à une certaine distance, ils s'arrêtèrent, & il leur fit signe de lui apporter le canard. L'un d'eux osa

s'y risquer; il passa la rivière, & tout tremblant, il mit l'oiseau aux pieds du Chirurgien. Les Insulaires eurent dès-lors une telle peur d'un fusil, qu'eussent-ils été au nombre de mille, ils auroient tous fui dans la plus grande confusion, à la vue d'un seul fusil tourné contr'eux.

Ceux que M. Wallis avoit envoyé faire une coupe de bois sur la montagne, trouvèrent quelques habitans qui les reçurent de la manière la plus amiable, & les traitèrent avec beaucoup d'hospitalité. Plusieurs d'entr'eux se rendirent à bord du vaisseau. Leurs vêtemens & leur conduite annonçoient qu'ils étoient d'un rang distingué. M. Wallis leur marqua une considération particulière; & pour mieux découvrir l'espece de présens qu'il pourroit leur faire, il mit devant eux quelques pieces d'or, d'argent & de cuivre, avec deux grands clous, en leur faisant signe de prendre ce qui leur seroit le plus agréable. Ils prirent

les clous de préférence, & ensuite quelques pieces de cuivre; mais ils ne firent aucun cas des pieces d'or & d'argent. M. Wallis leur ayant fait présent de quelques clous & de quelques monnoies de cuivre, les renvoya très-satisfaits.

Le Canonier vint un jour lui présenter à bord, une femme d'une taille avantageuse, de l'âge de quarante-cinq ans environ, d'un air noble & d'un port vraiment majestueux. Il l'informa qu'elle ne faisoit que d'arriver dans cette partie de la contrée; qu'ayant vu les égards respectueux que lui témoignoient les Insulaires, il lui avoit fait quelques présens; qu'elle l'avoit invité à sa maison, qui étoit dans la vallée, à la distance d'environ deux milles; qu'elle lui avoit fait présent de quelques cochons; & qu'enfin, elle étoit revenue avec lui à l'aiguade, & lui avait fait entendre qu'elle souhaitoit aller à bord du vaisseau; ce qu'il n'avoit pas cru devoir lui refuser. « Cette personne intéressante, dit M. Wallis,

parut avec cet air de confiance, qui méconnoît la crainte. Ses manières n'avoient rien qui sentît la contrainte ou la gêne. Tant qu'elle fut à bord elle se conduisit avec cette liberté aisée que donnent le sentiment de sa supériorité & l'habitude du commandement ».

« Je lui donnai une grande mante bleue, qui lui tomboit des épaules jusques sur les pieds. Je voulus moi-même l'en décorer, & je la lui attachai avec des rubans. Je lui fis aussi présent d'un miroir, de grains de rassade de différentes couleurs, & de plusieurs autres choses qu'elle accepta de la meilleure grace du monde, & avec l'expression du plaisir ».

« Elle observa que j'étois malade & montra le rivage. Je compris qu'elle vouloit dire que je devois rester à terre pour recouvrer la santé; je lui fis signe que je m'y rendrois le jour suivant. Dès qu'elle témoigna vouloir s'en retourner, j'ordonnai au Canonier de la

reconduire. Après l'avoir débarquée, il l'accompagna jusqu'à sa résidence; où il vit, dit-il, des gardes & un domestique nombreux ».

« Le lendemain, c'est toujours M. Wallis qui parle, je descendis à terre pour la première fois. Ma Princesse ou ma Reine, car elle paroissoit en avoir l'autorité, arriva bientôt après, suivie d'un petit nombre de personnes qui composoient son cortége. Dès qu'elle s'apperçut de l'état de foiblesse où je me trouvois, elle ordonna à ses gens de me prendre dans leurs bras, pour me porter à sa maison. Elle donna les mêmes ordres par rapport à mon premier Lieutenant & au Munitionnaire, qu'elle observa être également malades ».

« Une multitude d'habitans bordoient le chemin & se pressoient en foule autour de nous : mais à un signe qu'elle leur fit de la main, sans prononcer une seule parole, ils se re-

tirèrent, & nous laiſsèrent un libre paſſage ».

« LORSQUE nous approchâmes de ſa maiſon, un grand nombre de perſonnes des deux ſexes vinrent à ſa rencontre. Elle me les préſenta, en me faiſant entendre que c'étoit ſes parens; & me prenant la main, elle la leur fit baiſer ».

« NOUS entrâmes dans la maiſon. Elle occupoit un terrein de trois cens vingt-ſept pieds de long ſur quarante-deux pieds de large. Elle conſiſtoit en un toît couvert de feuilles de lataniers, ſoutenu des deux côtés par trente-neuf colonnes, & par quatorze dans le milieu. De la plate-forme à la naiſſance du toît, il n'y avoit que douze pieds d'élevation, & trente juſqu'au faîtage. Le premier ſoin de notre conductrice fut de nous faire aſſeoir. Elle appella enſuite quatre jeunes filles, qu'elle aida à nous deshabiller, & à qui elle ordonna de nous



frotter doucement la peau avec leurs mains ».

« TANDIS que cela se passoit, notre Chirurgien qui se trouvoit fort échauffé d'être venu à pied, ôta sa perruque pour se rafraîchir. Une exclamation subite, de la part d'un Indien, qui s'en apperçut, attira l'attention de tous ceux qui étoient présens. Les regards furent fixés sur ce qui parut être à leurs yeux un prodige. Toute l'assemblée demeura quelque tems immobile d'étonnement. Néanmoins, chacun revint peu à peu de cette espece d'extase, & les jeunes filles reprirent l'opération qu'elles avoient commencée ».

« CE frottement sur toutes les parties du corps, qui fut continué pendant près d'une demi-heure, me parut, ainsi qu'à mon Lieutenant, & au Munitionnaire, un traitement très-agréable ».

« LES jeunes filles, attachées à notre service, entreprirent, après nous avoir frotté la peau, de nous remettre nos

habits; mais en cela, comme on peut bien ſe l'imaginer, elles manquoient d'adreſſe ».

« NOTRE généreuſe bienfaitrice s'étant fait apporter quelques balles d'étoffe fabriquée dans l'Iſle, m'en revêtit & tous ceux qui étoient avec moi, à la manière du pays. Je me défendis d'abord de cette ſingulière faveur; mais ne voulant point paroître dédaigner ce qu'elle croyoit devoir me plaire; j'y conſentis ».

LORSQUE nous quittâmes ſa maiſon, elle avoit donné ordre à ſes gens de me porter de nouveau entre leurs bras : mais voyant que je préférois de marcher, elle me prit par deſſous le bras, & par tout où le chemin ſe trouvoit mauvais, elle me ſoulevoit avec tout auſſi peu de peine que j'en aurois eu à lever un enfant, ſi j'euſſe été en ſanté ».

« LE lendemain je lui envoyai par le Canonier, ſix haches, ſix crochets



de fer, & plusieurs autres choses. A son retour, il m'apprit qu'il l'avoit trouvée donnant une fête. Tous les mets lui étoient apportés par les domestiques qui les préparoient. Les viandes étoient mises dans des coquilles de noix de coco, & les coquilles dans de grands vases de bois. Elle les distribuoit ensuite de ses propres mains, à tous les convives, assis en rond tout au tour de la maison. Après cette distribution, elle s'assit à une place un peu plus élevée que celle du reste de l'assemblée, & deux femmes s'étant placées à ses côtés, coupoient ses morceaux & les lui mettoient dans la bouche ».

Dès qu'elle apperçut le Canonier, elle lui fit servir un plat, qu'il mangea avec appétit, sans trop savoir ce que c'étoit; néanmoins, il resta dans la persuasion que c'étoit une volaille cuite avec des pommes, & assaisonnée d'eau de mer.

« La Princesse accepta ses présens d'un air de satisfaction ».

« Cette correspondance avec la première personne de l'Isle, fit renaître l'abondance des provisions au marché, où les Insulaires commençoient à ne plus venir si fréquemment ».

« Un jour qu'elle déjeûnoit avec nous à bord du vaisseau, un de ses courtisans, homme de considération dans le pays, vit le Chirurgien remplir une théière en tournant le robinet d'une urne, qui étoit sur la table. Curieux d'examiner ce mécanisme, il essaya de tourner ce robinet, & reçut l'eau bouillante sur la main. La douleur qu'il en ressentit, lui fit pousser des cris aigus. Il sautoit tout autour de la chambre, en faisant des grimaces épouvantables. Les Indiens qui se trouvoient présens, demeurèrent interdits, & n'en pouvant imaginer la cause, fixoient sur lui des regards où se peignoient la surprise & la terreur. Le Chirurgien se hâta de lui

appliquer un remède ſur la main ; mais il ſe paſſa quelque tems avant de pouvoir le tranquilliſer ».

« LA Princeſſe revint à bord quelques jours après, & nous fit préſent de deux gros cochons, ne permettant jamais qu'on lui en donnât le prix par échange. J'y répondis par un autre préſent, dont je chargeai le Maître qui la reconduiſit à terre. Dès qu'ils furent débarqués, elle le prit par la main, & après un long diſcours aux Inſulaires qui les environnoient en foule, elle le mena à ſa maiſon, où elle le vêtit à la mode du pays ».

« NOUS ne tardâmes pas à revoir cette Dame. Son arrivée s'annonçoit toujours par quelques préſens. Cette fois elle m'invita à l'accompagner, & je la ſuivis avec pluſieurs de mes Officiers. Arrivés à ſa maiſon, elle nous fit aſſeoir, & prenant mon chapeau, elle l'orna d'un panache de plumes de diverſes couleurs. Je n'avois vu de ces

belles plumes à aucun Insulaire, qu'à elle-même. La variété des nuances & la vivacité de leurs couleurs produisoient un effet très-agréable. Elle attacha ensuite autour de mon chapeau & de ceux de mes Officiers, quelques tresses de cheveux. Elle nous fit entendre que c'étoit ses propres cheveux qu'elle avoit elle-même tressés. Elle nous présenta aussi quelques nattes curieusement travaillées ».

DANS l'après-midi, elle nous accompagna jusqu'à l'aiguade; & au moment de nous rembarquer, elle fit mettre dans notre bateau une grande quantité de fruits, & une belle truie, qui devoit bientôt mettre bas ».

« AVANT de nous séparer, je lui fis signe que dans sept jours, je quitterois l'Isle. Elle comprit sur le champ, & me fit entendre qu'il falloit rester encore vingt jours; que je ferois un voyage dans la contrée, d'où je rapporterois un nombreux troupeau de cochons, quan-

tité de volailles; & qu'enſuite je ſerois le maître de partir. Je répondis que je ne pouvois reſter plus de ſept jours. Ses yeux alors ſe remplirent de larmes & l'on parvint difficilement à calmer l'agitation de ſes ſens».

« COMME notre départ étoit prochain, j'envoyai au vieillard, qui nous avoit rendu différens ſervices, un pot de fer, quelques haches, une piece de drap, & quelques verroteries. J'envoyai auſſi en préſent à la Princeſſe deux coqs & trois poules d'Inde, deux oies, une chatte pleine, quelques vaſes de porcelaine, des miroirs, des bouteilles, des chemiſes, des aiguilles, du fil, des étoffes, des rubans, des pois, des haricots blancs, & environ ſeize ſortes de graines de jardin, avec une quantité conſidérable de quincailleries, comme couteaux, ciſeaux & autres marchandiſes, auxquelles je joignis deux pots de fer & quelques cuillers ».

« LE Canonier, chargé de ces pré-

ſens, pour la Princeſſe, en reçut dix-huit cochons & des fruits ».

« Le vingt-cinq Juillet, j'envoyai, ſous le commandement de M. Gore, un détachement composé des Soldats de la Marine, de quarante Matelots, & de quelques bas Officiers, pour reconnoître l'intérieur de la contrée, avec ordre de remonter la rivière auſſi haut qu'il ſeroit poſſible, de remarquer ſoigneuſement toutes les eſpeces de productions du pays, & de deſſiner exactement tous les ruiſſeaux qui coulent des montagnes. Je fis enſuite dreſſer une tente ſur une pointe de l'Iſle, pour obſerver une éclipſe de Soleil. L'obſervation que favoriſoit la ſérénité du ciel, réuſſit parfaitement ».

« La pointe de l'Iſle, où ſe fit l'obſervation, gît par la latitude de dix-ſept degrés trente minutes. La déclinaiſon du Soleil ſe trouva être de dix-neuf degrés quarante minutes Nord, & la variation de la bouſſole de cinq

cinq degrés trente-ſix minutes à l'Eſt ».

« APRÈS l'obſervation, je me rendis chez la Princeſſe ; je lui montrai le téleſcope qui étoit à réflexion. Quand elle en eut conſidéré la ſtructure, je tâchai de lui en faire comprendre l'uſage : l'ayant fixé de manière à pouvoir découvrir pluſieurs objets qui lui étoient bien connus, mais qu'on ne pouvoit diſtinguer des yeux de l'endroit où nous étions, je lui fis remarquer ces mêmes objets à travers le téleſcope. Elle en fut dans une extrême ſurpriſe ; & portant la vue dans la direction du téleſcope, elle reſtoit dans une admiration muette : elle regarda à pluſieurs repriſes à travers l'inſtrument, & cherchoit enſuite des yeux à découvrir les mêmes objets. Les voyant paroître & diſparoître tour-à-tour, elle étoit dans l'enchantement : ſes yeux, ſes traits, ſes geſtes exprimoient un mêlange d'étonnement & de plaiſir qu'on ne peut décrire ».

« APRÈS lui avoir donné ce petit ſpec-

tacle, je l'invitai avec plusieurs chefs qui se trouvoient avec elle, à venir à mon bord : en cela je songeai à me procurer une sorte de garantie pour le détachement que j'avois envoyé reconnoître le pays. J'étois bien assuré que les Indiens sçachant que la Princesse & les Principaux de l'Isle se trouvoient en mon pouvoir, ne tenteroient pas d'attaquer ma troupe ».

« LORSQUE nous fûmes à bord, je fis servir un grand dîner : je ne pus jamais engager ma Princesse à goûter d'aucun mets ; les autres convives mangèrent d'un grand appétit tout ce qu'on leur présenta ; mais ils ne voulurent boire que de l'eau ».

« DANS la soirée, le détachement étant de retour de son expédition, je renvoyai la Princesse & les Indiens qui étoient avec elle. En sortant du vaisseau, elle me demanda par signes, si je persistois dans la résolution de quitter l'Isle au tems que j'avois fixé, & lui ayant fait

comprendre qu'il m'étoit impoſſible de demeurer plus long-tems, des larmes coulèrent de ſes yeux, & elle reſta quelque tems ſans pouvoir prononcer une ſeule parole. Dès qu'elle ſe fut un peu remiſe, elle me dit que le jour ſuivant elle reviendroit à bord, & nous nous ſéparâmes ».

« La Princeſſe ſe rendit à bord le lendemain ſur les dix heures du matin, avec un préſent de cochons & de volailles, & s'en retourna preſque auſſi-tôt. Le canonier, chargé du commerce avec les naturels, envoya au vaiſſeau un troupeau de trente cochons, une quantité de volailles & de fruits. Les Inſulaires s'étoient rendus ſur le rivage de toutes les parties de l'Iſle; & pluſieurs d'entr'eux, aux égards qu'on leur témoignoit, paroiſſoient être d'un rang ſupérieur ».

« Vers les trois heures de l'après-midi, la Princeſſe, ſuivie d'une foule de peuple, ſe montra ſur le bord de la rivière: elle étoit dans ſa plus grande parure.

Ayant paſſé la rivière avec les principaux chefs, & notre bon vieillard, elle ſe fit conduire à bord du vaiſſeau : elle nous fit préſent de pluſieurs corbeilles de ſuperbes fruits, & me réitéra ſes inſtances pour me faire reſter dix jours de plus, me faiſant entendre qu'elle feroit un voyage dans la contrée, d'où elle nous rapporteroit des proviſions en abondance. Je m'efforçai de lui témoigner combien j'étois ſenſible à ſes généreuſes bontés ; mais je l'aſſurai que rien ne me feroit différer de mettre à la voile le jour ſuivant ».

« CETTE réſolution la jetta dans une douleur profonde : des pleurs inondèrent ſon viſage ; elle demeura quelque tems comme enſevelie dans une morne triſteſſe. Etant un peu revenue à elle-même, elle me demanda par ſignes ſi je devois revenir, & en quel tems. Je tâchai de lui faire entendre que ce feroit dans cinquante jours : elle fit ſigne qu'il falloit que je revinſſe en trente jours ;

mais le ſigne de cinquante étant conſtamment répété, elle parut enfin y ſouſcrire : elle reſta à bord juſqu'au ſoir, & ce ne fut qu'avec une peine extrême qu'on pût l'engager à retourner à terre ».

« LORSQU'ON lui dit que le canot qui devoit la reconduire l'attendoit, elle ſe jetta ſur un coffre d'armes, & ſe mit à pleurer avec les marques de la plus vive douleur; il ne fut pas aiſé de faire renaître le calme dans ſon ame agitée : elle paſſa enfin dans le canot, mais elle paroiſſoit ſe faire violence; quelques chefs & le vieillard la ſuivirent ».

DÈS que le jour commença à poindre, nous commençames à appareiller. J'envoyai en même tems la chaloupe & un canot pour remplir quelques pièces à l'eau qui ſe trouvoient vuides. Lorſqu'ils approchèrent du rivage, ils le virent bordé d'une foule immenſe d'habitans : ils ne ſçavoient trop s'il étoit prudent de ſe riſquer au milieu de cette multitude. Ils étoient ſur le point de retourner à bord.

La Princesse, qui étoit présente, devinant la cause de leur irrésolution, s'avança, leur fit signe d'arriver, & ordonna en même tems aux Insulaires de se retirer de l'autre côté de la rivière: nos bateaux alors allèrent à terre, & remplirent leurs pièces à l'eau.

« Au moment où ils se disposoient à retourner, elle fit mettre dans la chaloupe divers rafraîchissemens, & elle vouloit revenir avec eux à bord. L'Officier qui avoit ordre de ne ramener aucun Insulaire, n'osa pas le lui permettre. Sur ce refus, elle lança à l'instant une double pirogue à la mer; & s'y étant assise, elle fit ramer vers le vaisseau; sa pirogue fut suivie de quinze ou seize autres ».

« Elle arriva à bord sans pouvoir prononcer une seule parole: elle s'assit & pleura à chaudes larmes. Il y avoit déjà près d'une heure qu'elle étoit dans le vaisseau, lorsqu'un vent favorable nous fit lever l'ancre & mettre à la voile.

C'étoit le moment où elle devoit s'en retourner dans sa pirogue : elle essuya ses larmes, nous embrassa tous de la manière la plus affectueuse. Les Indiens qui l'accompagnoient ne paroissoient pas moins vivement affectés de notre départ ; tous nous quittoient avec les marques du regret le plus vif & le plus sincère. Le calme étant survenu, je fis prendre le vaisseau à la toue par nos bâtimens à rames : alors toutes les pirogues retournèrent au vaisseau : celle qui portoit la Princesse fut amarrée par ses gens aux sabords : elle étoit assise sur le devant de sa pirogue, où elle ne cessoit de pleurer. Je lui donnai plusieurs choses qui pouvoient lui être utiles, & d'autres pour l'ornement. Elle accepta tout en gardant le silence, & sans rien remarquer. Sur les dix heures, nous étions en dehors du récif, où la brise s'étant levée, nous reçûmes les derniers adieux des Insulaires qui étoient devenus nos intimes amis ».

LA baie où mouilla M. Wallis fut nommée la Baie de Port-Royal : elle gît par les dix-ſept degrés trente minutes de latitude méridionale, & deux cens trente-ſept degrés trente minutes de longitude.





CHAPITRE VI.

Arrivée des François à Otahiti; leur séjour dans l'Isle.

Il y avoit neuf mois que M. Wallis étoit parti d'Otahiti, quand M. de Bougainville, après avoir découvert, comme on l'a déjà dit, un amas d'Isles qu'il nomma l'Archipel dangereux, eut connoissance de cette Isle intéressante, le 2 d'Avril 1768. Le besoin le plus urgent d'une relâche qui lui procurât du bois & des rafraîchissemens, lui fit faire tous ses efforts pour y atterrir.

Après avoir surmonté divers obstacles, il parvint à mouiller devant l'Isle, au milieu des acclamations d'une foule d'Insulaires, à qui l'arrivée des deux vaisseaux Français parut causer une très-grande joie.

C'étoit pour les Français un specta-

cle bien ſingulier, que l'affluence des pirogues, qui d'abord environnèrent le vaiſſeau, & dont quelques-unes étoient remplies de femmes « qui ne le cèdent pas pour l'agrément de la figure, au plus grand nombre des Européennes, & qui pour la beauté du corps, pourroient le diſputer à toutes avec avantage. Ils ne doutèrent pas qu'ils ne fuſſent arrivés ſur une terre fortunée en voyant ces belles nymphes, dont les charmes n'avoient d'autre voile que leur innocence, leur faire de leurs pirogues des agaceries, où malgré leur naïveté, on découvroit quelque embarras : ſoit que la nature ait par-tout embelli le ſexe d'une timidité ingénue, ſoit que, même dans les pays où règne encore la franchiſe de l'âge d'or, les femmes paroiſſent ne pas vouloir ce qu'elles deſirent le plus ».

Aussi-tôt que les vaiſſeaux furent amarrés, M. de Bougainville deſcendit à terre avec pluſieurs Officiers, afin de reconnoître un lieu propre à faire de

l'eau. Les habitans accourrus de toute part sur le rivage, les reçurent avec toutes les démonstrations de la plus vive joie. Les hommes, les femmes s'empressoient autour d'eux, ne se lassoient pas de les considérer, ne sçavoient comment leur exprimer le plaisir que leur causoit leur arrivée, & leur donnoient tous les témoignages d'amitié dont ils pouvoient s'aviser.

LE Chef de ce canton vint à leur rencontre, & les invita à le suivre dans sa maison, où il les introduisit. Il y avoit dans cette maison six femmes & un vieillard d'un air vénérable. Les femmes les saluèrent en portant la main sur la poitrine, & en criant *Tayo*, qui veut dire ami. « Le vieillard, dit M. de Bougainville, étoit pere de notre hôte; il n'avoit du grand âge que ce caractère respectable qu'impriment les ans sur une belle figure : sa tête, ornée de cheveux blancs & d'une longue barbe, tout son corps nerveux & rempli, ne montroient

aucune ride, aucun ſigne de décrépitude. Cet homme vénérable parut s'appercevoir à peine de notre arrivée; il ſe retira ſans répondre à nos careſſes, ſans témoigner ni frayeur, ni étonnement, ni curioſité. Fort éloigné de prendre part à cette eſpece d'extaſe, que notre vue cauſoit à tout ce peuple, ſon air rêveur & ſoucieux ſembloit annoncer qu'il craignoit que ces jours heureux, écoulés pour lui dans le ſein du repos, ne fuſſent troublés par l'arrivée d'une nouvelle race ».

CETTE maiſon ne parut diſtinguée des caſes ordinaires que par ſa grandeur: elle avoit quatre-vingt pieds de long ſur vingt pieds de large: on n'y voyoit ni meuble, ni aucun ornement, qu'un cilindre d'oſier, long de trois ou quatre pieds, garni de plumes noires, lequel étoit ſuſpendu au toît, & deux figures de bois que les François prirent pour des Idoles.

LE Chef leur ayant laiſſé la liberté

d'examiner l'intérieur de la maiſon, leur propoſa de s'aſſeoir au dehors. Là, il leur fit ſervir quelques rafraîchiſſemens, & leur fit enſuite quelques préſens.

LES François étoient prêts à s'en retourner à bord, lorſque l'un d'eux s'apperçut qu'on lui avoit adroitement volé un piſtolet dans ſa poche. On le fit entendre au Chef, qui ſur le champ voulut fouiller les Indiens qui étoient préſens : il en maltraita quelques-uns ; mais on arrêta ſes recherches.

LE Chef & le peuple accompagnèrent les François juſqu'à leurs bateaux : quatre Inſulaires vinrent avec confiance ſouper & coucher à bord ; on leur fit entendre divers inſtrumens, & on leur donna un feu d'artifice, compoſé de fuſées & de ſerpentaux : la nouveauté de ce ſpectacle leur cauſa une ſurpriſe mêlée d'effroi.

LE lendemain, le Chef, dont le nom eſt Ereti, vint à bord : il rendit le piſtolet qui avoit été volé la veille, & [illegible]

présent d'un cochon & de quelques volailles. Les François faisoient des dispositions pour transporter à terre les malades & les pieces à l'eau. Ils descendirent avec armes & bagages, & commencèrent à dresser un camp sur les bords d'une petite rivière, où ils se proposoient de faire de l'eau.

ERETI vit la troupe sous les armes & les préparatifs du campement, sans paroître surpris ni mécontent. Cependant quelques heures après, il revint accompagné de son pere & des principaux du canton, qui lui avoient fait des représentations à cet égard. S'adressant à M. de Bougainville, il lui fit entendre que le séjour de sa troupe à terre causoit quelque ombrage aux Insulaires, qu'on étoit les maîtres d'y venir le jour, mais qu'ils devoient coucher la nuit à bord de leurs vaisseaux. On insista sur l'établissement du camp; & les Indiens, après quelques conférences tenues à ce sujet, parurent y consentir.

ERETI offrit lui-même un hangard immenſe qui étoit prêt de la rivière, ſous lequel étoient des pirogues qu'il fit enlever ſur le champ. On dreſſa dans ce hangard les tentes pour les malades, & l'on y mit une bonne garde.

LE marché ſe tint près du hangard : les Inſulaires y apportèrent des fruits, des poules, des cochons, du poiſſon & des pieces de toiles, qu'ils échangeoient contre des clous, des outils, des perles fauſſes, des grains de raſſade & d'autres bagatelles qui étoient des tréſors pour eux. Attentifs à plaire aux François, ils en ſaiſiſſoient toutes les occaſions : voyant qu'on cueilloit des plantes anti-ſcorbutiques, & qu'on ramaſſoit des coquilles, ils apportèrent des paquets des mêmes plantes, & des paniers de coquilles de toutes les eſpeces.

LORSQU'ON voulut faire du bois, on s'adreſſa à Ereti, qui marqua les arbres qu'on pouvoit couper, & indiqua de quel côté il les falloit faire tomber en

les abattant. Les Insulaires aidèrent les François dans tous leurs travaux. Les ouvriers abattoient les arbres, les mettoient en buches, & les naturels les portoient aux bateaux. Quelques clous étoient la récompense des services rendus : mais il falloit sans cesse avoir l'œil à tout ce qu'on apportoit à terre, à ses poches mêmes ; car il n'y a point en Europe, observe M. de Bougainville, de plus adroits filoux que ces Insulaires.

Les deux premières nuits, on avoit volé dans le camp, malgré les sentinelles & les patrouilles, auxquelles on avoit même jetté quelques pierres. Les voleurs se cachoient dans un marais, couvert d'herbes & de roseaux qui s'étendoit derrière le camp. On le nettoya en partie, & l'Officier eut ordre de faire tirer sur les voleurs qu'on pourroit découvrir. Ereti lui-même l'avoit conseillé ; mais il avoit eu soin de montrer sa maison, & de recommander qu'on tirât du côté opposé. Tous les soirs, trois

bateaux,

bateaux, armés de pierriers & d'eſpingoles, mouilloient devant le camp, pour le protéger.

Le vol n'empêchoit cependant pas qu'on ne vécut avec les Inſulaires de la manière la plus amiable. Les François ſe promenoient ſans armes dans la contrée, ſeuls ou par bandes. Les habitans les invitoient à entrer dans leurs maiſons, leur ſervoient des rafraîchiſſemens; « mais ce n'eſt pas à une collation légère que ſe borne ici la civilité des maîtres des maiſons; ils leur offroient de jeunes filles. Bientôt une foule curieuſe d'hommes & de femmes faiſoient cercle autour de l'étranger & de la jeune perſonne deſtinée à remplir les devoirs de l'hoſpitalité : la terre ſe jonchoit de feuillages & de fleurs, & des muſiciens chantoient, aux accords de la flûte, une hymne de jouiſſance. Vénus eſt ici la déeſſe de l'hoſpitalité; ſon culte n'y admet point de myſtères, & chaque jouiſſance eſt une fête pour la nation ».

L'EMBARRAS que témoignoient les François dans ces occaſions étoit un ſujet d'étonnement pour les Indiens : ils ne conçoivent pas qu'on puiſſe attacher quelque idée d'indécence à la publicité des tendres careſſes des amans, & des plus doux nœuds de l'amour.

LA deſcription animée que M. de Bougainville a donnée de la beauté de l'intérieur de ce pays enchanté, ne nous permet pas de rien changer à ſes propres termes.

« J'AI été pluſieurs fois, dit-il, moi ſecond ou troiſieme, me promener dans la contrée ; je me croyois tranſporté dans le jardin d'Eden : nous parcourions une plaine de gazon, couverte de beaux arbres fruitiers, & coupée de petites rivières qui entretiennent une fraîcheur délicieuſe, ſans aucun des inconvéniens qu'entraîne l'humidité. Un peuple nombreux y jouit des tréſors que la nature verſe à pleines mains ſur lui : nous trouvions des troupes d'hommes & de fem-

mes aſſiſes à l'ombre des vergers; tous nous ſaluoient avec amitié : ceux que nous rencontrions dans les chemins ſe rangeoient à côté pour nous laiſſer paſſer : par-tout nous voyions régner l'hoſpitalité, le repos, une joie douce, & toutes les apparences du bonheur ».

« JE fis préſent au Chef du canton où nous étions, d'un couple de dindes & de canards mâles & femelles; je lui propoſai auſſi de faire un jardin à notre manière, & d'y ſemer différentes graines; propoſition qui fut reçue avec joie. Ereti fit entourer de paliſſades le terrein qu'avoient choiſi nos jardiniers. Je le fis bécher : ils admiroient nos outils de jardinage. Ils ont bien auſſi autour de leurs maiſons des eſpeces de potagers garnis de giraumons, de patates, d'ignames & d'autres racines : nous leur avons ſemé du bled, de l'orge, de l'avoine, du riz, du maïs, des oignons & des graines potagères de toutes eſpeces : nous avons lieu de croire que ces plantations feront

bien ſoignées ; car ce peuple nous a paru aimer l'agriculture, & je crois qu'on l'accoutumeroit facilement à tirer parti du ſol le plus fertile de l'Univers ».

« DANS les premiers jours de notre arrivée, j'eus la viſite du Chef du canton voiſin, qui vint à bord avec un préſent de fruits, de cochons, de poules & d'étoffes. Cet Indien, nommé Tootahah, eſt d'une belle figure & d'une taille très-avantageuſe : il étoit accompagné de quelques-uns de ſes parens, tous hommes de ſix pieds. Je leur fis préſent de clous, d'outils, de perles fauſſes & d'étoffes de ſoie. Il fallut lui rendre ſa viſite chez lui : nous fûmes bien accueillis, & l'honnête Tootahah m'offrit une de ſes femmes fort jeune & aſſez jolie. L'aſſemblée étoit nombreuſe, & les muſiciens avoient déjà entonné les chants de l'hymenée : telle eſt la manière de recevoir les viſites de cérémonies ».

LE mouillage, qu'on n'avoit pas eu la liberté de choiſir, ſe trouvoit très-mau-

vais : les vents étant venus du Sud, un cable & un grelin coupés ſur le fond, firent courir aux vaiſſeaux les plus grands riſques, & jettèrent M. de Bougainville dans de vives alarmes. A ces inquiétudes vint ſe joindre la crainte d'avoir la guerre avec les Inſulaires. Le meurtre de trois habitans rompit pour un certain tems l'harmonie qui régnoit entre les deux nations. M. de Bougainville en étant informé deſcendit au camp, &, en préſence des Chefs, fit mettre aux fers quatre ſoldats, ſoupçonnés d'être les auteurs de ce forfait.

COMME il étoit à craindre que les Inſulaires ne ſongeaſſent à venger la mort de leurs compatriotes, on doubla les gardes du camp, & l'on prit toutes les précautions convenables pour ſe défendre dans le poſte que l'on occupoit; mais la nuit fut tranquille.

CEPENDANT les maiſons étoient abandonnées; tout le pays paroiſſoit un déſert. Le Prince de Naſſau, qui étoit de

ce voyage, entreprit de ramener les Insulaires. S'étant avancé dans la contrée avec quatre ou cinq hommes seulement, il en trouva un grand nombre avec Ereti à une lieue du camp. Dès que ce Chef eut reconnut M. de Nassau, il vint à lui d'un air consterné : les femmes éplorées se jettèrent à ses genoux ; elles lui baisoient les mains en pleurant. A force de caresses & d'amitié, il parvint à les ramener. M. de Bougainville vint à leur rencontre, distribua aux Chefs des étoffes de soie & des outils de toute espece, & les assura que les coupables seroient punis. Les Insulaires satisfaits le comblèrent de caresses, & le peuple applaudit à la réunion.

Mais on étoit toujours dans les plus vives appréhensions de perdre les vaisseaux à la côte : on pressa les travaux à terre ; l'on fit toute la diligence possible pour se remettre en mer ; & le 16 Avril, après avoir pris congé des Insulaires & en avoir reçu les adieux les plus affec-

tueux, les deux vaiſſeaux mirent à la voile.

Le Journal de ce voyage étant depuis long-tems entre les mains de tout le monde, on s'eſt contenté de rappeller ici ſuccintement les principaux traits du ſéjour des François dans Otahiti; d'ailleurs c'eſt dans l'Ouvrage même qu'il faut lire les obſervations intéreſſantes & les judicieuſes réflexions que fait l'Auteur ſur cette Iſle, qu'il regrette beaucoup de n'avoir pas eu le tems de mieux connoître; mais un ſéjour de trois mois qu'y firent les Anglois l'année d'enſuite, leur a laiſſé le loiſir de nous communiquer ſur cette contrée les connoiſſances les plus exactes & les plus étendues, & dont on va faire la matière des Chapitres ſuivans.



CHAPITRE VII.

Seconde arrivée des Anglois à Otahiti; réception que leur font les Insulaires.

M. Cook, que nous avons vu attérir à la Terre de Feu, & que nous avons suivi dans les découvertes qu'il a déjà faites dans la mer du Sud, jusqu'à son départ de l'Isle de la Chaine, eut, le 10 d'Avril 1769, la vue d'Otahiti, qu'il reconnut d'abord pour être la même Isle, à laquelle M. Wallis avoit donné le nom d'Isle du Roi George III. Mais des calmes & des vents variables ne lui permirent pas d'arriver avant le 13 dans la baie de Port-Royal, où dans la matinée il jetta l'ancre sur treize brasses d'eau.

Les Anglois furent aussi-tôt environnés de plusieurs pirogues d'Indiens, qui leur donnèrent des noix de coco, une espece de fruit assez semblable à la pom-

me, des fruits à pain, & quelques poiſſons, pour avoir des clous, des grains de raſſade, & quelques autres colifichets. Ils avoient auſſi avec eux un cochon, qu'ils ne vouloient pas échanger autrement que pour une hache. On refuſa de l'acquérir à ce prix, parce qu'en acceptant cette condition, les Indiens s'en ſeroient prévalus pour n'en plus vendre à une moindre valeur; ce qui auroit mis les Anglois dans l'impoſſibilité de s'en procurer dans la ſuite le nombre néceſſaire à leur conſommation.

L'ARBRE du pain eſt de la groſſeur & de l'élévation d'un médiocre chêne; ſes feuilles longues d'environ dix-huit pouces, d'une forme ovale, profondément découpées, reſſemblent beaucoup à celles du figuier par la conſiſtance, la couleur, & le jus d'un blanc de lait qu'elles rendent en les caſſant.

LE fruit eſt d'une forme preſque ronde, du diamètre de ſept ou huit pouces : ſa ſurface eſt grenue à peu près

comme celle d'une truffe : il eſt recouvert d'une écorce fine & déliée ; ſon noyau eſt de la groſſeur d'une datte : la chair de ce fruit ſe trouve entre l'écorce & le noyau qu'elle enveloppe : elle eſt d'un blanc de neige, & de la conſiſtance du pain frais. L'uſage le plus ordinaire de le manger eſt de le faire griller après l'avoir coupé en trois ou quatre tranches. Son goût inſipide, un peu douceâtre, ne peut guère ſe comparer qu'à la ſaveur de la mie de pain de froment, mêlée avec de l'artichaud.

ENTRE les Inſulaires qui avoient accoſté le vaiſſeau, il ſe trouvoit un vieillard qui fut reconnu par M. Gore & par pluſieurs autres qui étoient venus dans l'Iſle avec le Capitaine Wallis. Comme il avoit rendu des ſervices aux Anglois du tems de M. Wallis, on eſpéra qu'il pourroit être encore d'une grande utilité. M. Cook l'invita à monter à bord avec pluſieurs autres Indiens, & lui fit quelques préſens.

Les Anglois, arrivés à Otahiti pour y obſerver le paſſage de Vénus, ne devoient guère y reſter moins de trois mois. M. Cook ſentit combien il étoit important que dans un ſi long ſéjour les marchandiſes qu'on avoit apportées pour commercer avec les Inſulaires, ne diminuâſſent pas de valeur. C'eſt ce qu'on n'auroit pu ſe promettre en laiſſant à chacun la liberté de faire à ſon gré des échanges ; & d'ailleurs, s'il n'y eut point eu de règles, comment éviter la confuſion & les querelles ? M. Cook dreſſa donc les règles ſuivantes, & donna les ordres les plus précis pour les faire obſerver.

RÉGLEMENT.

1°. Il n'y aura perſonne de l'équipage qui ne doive ſe faire un devoir de cultiver l'amitié & ſe concilier la bienveillance des Inſulaires. Dans toutes les occaſions on tâchera de les prévenir favorablement, en ſe comportant

à leur égard, avec beaucoup de douceur & d'humanité.

2°. Il y aura un Officier chargé de traiter avec les naturels, pour les provisions de bouche & les autres productions du pays. Aucune autre personne, soit Officier, soit Matelot, ne pourra traiter avec eux, sans une permission particulière.

3°. Quiconque, étant de service à terre, perdra par sa faute, ses armes ou ses outils, sera responsable de la valeur, qu'on lui retiendra sur sa paye, & sera en outre, puni en proportion de sa négligence.

4°. Quiconque sera convaincu d'avoir pris ou détourné quelques marchandises du vaisseau, destinées au commerce avec les Insulaires, sera de même puni suivant la nature du délit.

5°. Il est pareillement défendu, sous peine de punition, de donner aux Insulaires aucune espece de ferrement,

ou d'outils de fer, en échange de quoi que ce puiſſe être.

Le vaiſſeau étant amarré, M. Cook, avec MM. Banks & Solander, ſuivis de quelques Soldats de la Marine, deſcendirent à terre. Un grand nombre d'habitans accourus ſur le rivage, les reçurent avec une joie mêlée de crainte. Ce dernier ſentiment étoit même ſi fort, que le premier qui les aborda s'avançoit ſi lentement & ſe courboit ſi bas, qu'il marchoit preſque ſur ſes mains & ſur ſes genoux.

Il leur préſenta un rameau verd, ſymbole de la paix. Il eſt remarquable que cet uſage eſt de la plus haute antiquité parmi les nations les plus puiſſantes de l'hémiſphère ſeptentrional. Les Anglois reçurent ce rameau avec tous les témoignages d'une extrême ſatisfaction; & ayant remarqué que chaque Inſulaire portoit à la main une pareille branche, ils en ramaſsèrent à

l'inſtant & les portèrent de la même manière.

Les Anglois, conduits par Owhaw, c'eſt le nom du bon vieillard qu'ils avoient accueilli à bord, & accompagnés d'une foule d'habitans, marchèrent vers le lieu où le Dauphin avoit fait de l'eau. Après un demi-mille de marche environ, les Indiens s'arrêtèrent ; ils nettoyèrent le terrein en arrachant toutes les plantes qui y croiſſoient, jettèrent leurs rameaux verds ſur le terrein défriché, & firent ſigne qu'on en fît autant. On ne leur refuſa point cette marque de complaiſance, & même pour donner plus d'appareil à ce cérémonial, on fit ranger & marcher en ordre, les Soldats de la Marine, & chacun jetta ſa branche ſur celles des Indiens.

On s'avança enſuite vers l'aiguade, où les naturels firent entendre qu'on pouvoit occuper ce même terrein ; mais il ne ſe trouva point propre aux vues qu'on ſe propoſoit.

DURANT cette marche, les Inſulaires perdirent, peu à peu, leur timidité & devinrent familiers. Ils reconduiſirent les Anglois par une autre route, à travers les bois. On leur fit quelques petits préſens, dont ils parurent très-ſatisfaits.

DANS le tour que firent les Anglois, de quatre ou cinq milles environ, ils parcoururent un terrein uni, couvert de plantations de divers arbres fruitiers coupés de ruiſſeaux, qui, en fertiliſant la campagne, ſervent à l'embellir. Les cocotiers, les arbres de pain, les bananiers, plantés par grouppes, forment, en étendant leurs branches fécondes, les plus agréables ombrages. Les maiſons des Otahitiens, bâties ſous ces arbres & diſperſées ſans ordre, ne ſont pour la plupart, qu'un ſimple couvert, un toît ſupporté de quelques poteaux. L'aſpect de ce mélange d'arbres, de maiſons & de plaine de la plus riante verdure, impoſe tellement à l'imagination, qu'on croit ſe trouver dans le

séjour enchanté de l'Arcadie, tant vanté par les Poëtes.

MAIS au milieu de l'admiration que commande la vue des beautés variées de la nature, les Anglois observèrent avec chagrin, qu'on ne rencontroit ni cochons, ni volailles sur cette terre couverte de fruits délicieux.

CEUX qui avoient été à bord du Dauphin, avoient bien reconnu l'endroit où étoit bâtie la maison, qu'ils nommoient *le Palais de la Reine*, mais il n'en restoit plus aucune trace; & ils remarquèrent aussi que de tous les Indiens qui avoient paru, il n'y en avoit pas un seul d'un rang supérieur. Il fut donc résolu de descendre à terre le lendemain dans la matinée, pour tâcher de découvrir la retraite de quelques-uns des principaux de l'Isle.

LE jour suivant, on se disposoit à descendre à terre, lorsque plusieurs pirogues arrivèrent à bord. Deux surtout portoient des Indiens d'un rang distingué,

distingué, à en juger par leurs habits, & plus encore, par leurs manières. Deux de ces Insulaires se choisirent pour amis; l'un, M. Cook, & l'autre, M. Banks; cérémonie qui consista à les revêtir d'une partie de leurs propres habits. En retour, on donna à chacun une hache & des grains de rassade, présens qu'ils acceptèrent avec reconnoissance. Ils invitèrent ensuite leurs nouveaux amis à les suivre dans leurs maisons; les Anglois, qui desiroient trouver un port plus commode, reconnoître la contrée & le caractère des habitans, y consentirent.

A l'instant, on fit préparer deux bateaux; M. Cook, M. Banks, le Docteur Solander, & plusieurs autres Officiers s'embarquèrent avec les deux Indiens, qui lorsqu'on eut ramé près d'une lieue, vers le côté occidental de l'Isle, firent signe de descendre à terre. On débarqua aussi-tôt au milieu d'un grand nombre d'habitans qui con-

duiſirent les Anglois dans une maiſon d'une vaſte étendue.

Ils y furent reçus par un Indien de bonne mine, dont le nom étoit Tootahah. Ce Seigneur, après les avoir fait aſſeoir ſur des nattes, fit apporter un coq & une poule, qu'il préſenta à M. Banks, & diſtribua, à tous, des pieces d'étoffe parfumées. Mr Banks, à ſon tour, lui fit préſent d'une cravatte de taffetas & d'un mouchoir de poche. Tootahah accepta ce préſent avec un air de complaiſance & de ſatisfaction.

Ce Chef les accompagna dans pluſieurs autres maiſons, qu'ils examinèrent avec liberté. Les femmes leur faiſoient ſigne de s'aſſeoir ſur des nattes, & s'y aſſéyoient elles-mêmes, ſans aucune gêne.

Les Anglois, ayant pris congé de Tootahah, marchèrent le long du rivage. Un autre Chef, ſuivi d'une foule de peuple, vint à leur rencontre, & leur préſenta un rameau verd: ils re-

çurent ce ſymbole de paix, en portant la main ſur la poitrine, & en criant *Taio*, ce qui veut dire *Ami*.

CE Chef, dont le nom étoit Toubou-rai-Tamaïde, les invita à entrer dans ſa maiſon pour s'y rafraîchir. L'offre fut acceptée. On leur ſervit du poiſſon, des fruits à pain, des cocos, des figues bananes, préparés à la manière du pays. Les Anglois mangèrent de tout avec plaiſir.

UNE des femmes du Chef fit à M. Banks, l'honneur de s'aſſeoir à côté de lui ſur la même natte. Tomio, c'eſt le nom de cette femme, n'étoit plus dans la fleur de la jeuneſſe; il ne paroiſſoit même pas qu'elle eût jamais été remarquable par ſa beauté. M. Banks n'eut pas pour elle une extrême attention. Il apperçut dans la foule des aſſiſtans, une jeune & jolie perſonne : il lui fit ſigne de s'approcher. La jeune fille s'avança d'un air timide; l'ayant fait aſſeoir à ſes côtés, il lui fit pluſieurs petits pré-

sens. La Dame, que cette préférence parut mortifier, ne discontinua point de lui marquer des égards: elle n'en fut pas moins attentive à lui servir de tous les mets qu'elle croyoit être le plus de son goût.

CETTE scène seroit sans doute, devenue plus curieuse & plus intéressante, sans un incident, qui mit fin à la joie générale. MM. Solander & Monkhouse, s'apperçurent qu'on avoit volé dans leurs poches; à l'un, une lorgnette; à l'autre, sa tabatière. A l'instant on s'en plaignit au Chef, & M. Banks, pour donner plus de poids à cette plainte, se leva & frappa la terre de la crosse de son fusil. Cette action & le bruit que firent les Anglois, effrayèrent tellement les Indiens, qu'ils sortirent de la maison avec la plus grande précipitation. Tous s'évadèrent à l'exception du Chef, de trois femmes, & de deux ou trois autres qui paroissoient être d'un rang distingué.

LE Chef, d'un air confus & chagrin, prenant M. Banks par la main, le conduiſit à un des coins de la maiſon, & lui montrant une grande quantité de pièces d'étoffe, lui fit ſigne d'en prendre en dédommagement autant de pieces qu'il jugeroit à propos, & même le tout. M. Banks lui répondit qu'il n'accepteroit rien, & qu'il falloit abſolument rendre ce qu'on avoit volé.

CETTE réponſe ayant été entendue, Toubourai-Tamaïde ſortit & laiſſa M. Banks avec Tomio ſa femme. Pendant le trouble & la confuſion que cet événement déſagréable avoit occaſionnés, elle n'avoit point quitté M. Banks, & elle lui fit ſigne d'attendre le retour de ſon mari. Il reparut bientôt avec la boîte & l'étui de la lorgnette. La joie qu'il en reſſentoit ſe peignoit dans tous ſes traits avec une force d'expreſſion qui caractériſe & diſtingue ce peuple de tous les autres. On ouvrit l'étui, & il ſe trouva

vuide. A cette découverte, Toubouraï-Tamaïde changea de visage. Il prit M. Banks par la main & sortit sans prononcer une seule parole.

ILS marchèrent rapidement le long du rivage de la mer. Ils avoient fait un mille environ, lorsqu'une femme vint à leur rencontre, & donna au Chef une pièce d'étoffe qu'il prit sans s'arrêter. MM. Solander & Monkhouse les avoient suivis. Ils arrivèrent enfin, à une maison, où ils furent reçus par une femme. Le Chef lui donna la pièce d'étoffe qu'il tenoit à la main, & fit comprendre aux Anglois qu'ils devoient lui donner quelques grains de rassade.

CETTE femme prit les grains & la pièce d'étoffe, les posa à terre & sortit. Une demi-heure après elle revint avec la lorgnette, & elle en montroit la même joie que le Chef avoit fait paroître, en rapportant la boîte & l'étui. Alors elle rendit les grains de rassade & ne voulut jamais les accepter. Le Docteur So-

lander fut forcé de recevoir la pièce d'étoffe comme une réparation du tort qu'on lui avoit fait.

Il ne sera peut-être pas aisé de rendre compte de toutes les démarches qui furent faites pour le recouvrement du vol, & c'est ce qui ne doit point paroître surprenant, si l'on considère que l'action s'est passée chez un peuple dont le langage, la police & les rapports qui subsistent entre les particuliers, ne sont encore qu'imparfaitement connus. Il faut cependant convenir que les moyens qu'employa le Chef, dans cette occasion, montrent une prévoyance & une subordination qui feroient honneur au gouvernement le plus régulier & le mieux policé.





CHAPITRE VIII.

Choix d'une place propre à la construction d'un fort & d'un observatoire; incident funeste; manière d'ensevelir les morts; musique.

Le lendemain dans la matinée, plusieurs Chefs se rendirent à bord, & apportèrent avec eux des cochons & quelques corbeilles de fruits, en échange desquels on leur donna des haches, de la toile & quelques colifichets, qui parurent leur faire plaisir.

Les Insulaires s'étant retirés, M. Cook, qui, sur toute la côte occidentale, qu'il avoit visitée la veille, n'avoit pas trouvé de baie plus commode que celle où l'on étoit mouillé, résolu de descendre à terre, pour marquer une place, commandée par l'artillerie du vaisseau, & où l'on pourroit con-

ſtruire un fort, & faire les préparatifs néceſſaires pour l'obſervation du paſſage de Vénus.

DANS cette vue, il ſe rendit à terre avec MM. Banks, Solander & Green l'Aſtronôme. La place qui parut à tous égards répondre le mieux à l'objet qu'on ſe propoſoit, étoit un terrein ſablonneux, ſitué ſur la pointe du Nord-Eſt de la baie de Port-Royal, & qui ſe trouvoit dans le voiſinage de quelques habitations.

APRÈS avoir marqué le lieu qu'on vouloit occuper, on fit dreſſer, à cet endroit même, une petite tente qui appartenoit à M. Banks. On fut bientôt environné d'un grand nombre d'Indiens; mais on obſerva qu'il n'y en avoit pas un ſeul qui portât des armes.

NÉANMOINS, on crut devoir leur ſignifier qu'à l'exception du vieillard Owhaw & d'un autre Inſulaire, qui paroiſſoit être un Chef, il ne ſeroit permis à perſonne d'entrer dans l'enceinte

qu'on avoit marquée. M. Cook, s'adreſſant à ces deux Indiens, s'efforça de leur faire comprendre que le terrein dont ils venoient de tracer le circuit, leur devenoit abſolument néçeſſaire, qu'ils l'occuperoient pendant un certain nombre de jours, & qu'enſuite ils quitteroient l'Iſlé.

On ne peut pas trop aſſurer s'ils comprirent bien tout ce qu'on avoit voulu leur dire ; mais ils montrèrent pour tout ce qu'on exigeoit d'eux, une déférence dont on ne fut pas moins ſurpris que charmé. Ils s'aſſirent paiſiblement autour de l'enceinte, regardèrent les travailleurs ſans paroître mécontens, & ſans cauſer d'interruption.

L'observation qu'avoient faite les Anglois, qu'il étoit un peu extraordinaire que dans les différens endroits qu'ils avoient traverſés, ils n'euſſent apperçu que deux cochons, & pas une ſeule volaille, les fit ſoupçonner qu'à leur arrivée, les naturels les avoient

probablement fait retirer dans l'intérieur du pays. Cette conjecture recevant encore un nouveau degré de vraisemblance par les signes répétés que leur faisoit Owhaw, de ne pas aller dans les bois, ils résolurent d'y tenter une incursion.

APRÈS avoir établi une garde de treize Soldats de la Marine, sous les ordres d'un bas Officier, ils partirent pour cette expédition, & un grand nombre d'Insulaires se joignirent à eux.

EN traversant une rivière qui se trouvoit sur le chemin, on appeçut quelques canards sauvages. Dès qu'on l'eût passée, M. Banks tira les canards, & tira si adroitement, qu'il en tua trois d'un seul coup. Les Indiens en furent tellement frappés de terreur, que plusieurs d'entr'eux tombèrent à la renverse.

NÉANMOINS, ils revinrent bien-tôt de leur frayeur, & l'on continua la route; mais on n'alla pas loin sans être

vivement alarmé. Deux coups de fusil qu'on entendit tirer du camp, jettèrent dans de cruelles inquiétudes.

LES Anglois marchoient alors séparément, & se trouvoient à quelque distance les uns des autres ; mais Owhaw les rassembla aussi-tôt, & par un signe de la main, il congédia les Indiens qui suivoient en foule. Il n'en resta que trois, qui, se donnant en ôtages de la paix qu'ils vouloient conserver avec les Anglois, rompirent une branche d'arbre qu'ils vinrent présenter comme un nouveau gage de leurs intentions pacifiques.

MAIS les Anglois, qui craignoient qu'il ne fût arrivé quelque désastre dans le camp, se hâtèrent d'y retourner. Ils n'en étoient éloignés que d'un demi-mille environ. En y arrivant, ils le trouvèrent entièrement déserté par les Indiens. Il n'y avoit plus que les Soldats qui composoient la garde.

ON fut informé qu'un Indien, qui

étoit resté près de la tente, avoit épié l'occasion de surprendre la sentinelle, & qu'au moment où elle étoit le moins sur ses gardes, il lui avoit arraché son fusil. Le Bas-Officier, à qui on avoit confié le commandement, soit qu'il craignît de plus grandes violences, soit par la pétulance qu'inspire la nouveauté du pouvoir, soit enfin par la brutalité de son caractère, ordonna aux Soldats de la marine de faire feu sur les Indiens. Ces gens, avec tout aussi peu de considération ou d'humanité que l'Officier, tirèrent sur la foule, qui fuyoit de toute part. Observant que l'aggresseur n'étoit point tombé, ils le poursuivirent, & l'atteignirent d'un coup de fusil, qui l'étendit roide mort. On sut après qu'aucun autre Insulaire n'avoit été tué ni blessé.

Owhaw, qui n'avoit pas quitté les Anglois, observant la retraite de ses compatriotes, en rassembla quelques-

uns avec beaucoup de peine, & revint avec eux au camp. M. Cook tâcha de justifier l'action qui s'étoit passée, & de persuader aux Indiens qu'on ne leur feroit jamais aucune injure, à moins qu'eux-mêmes ne fussent les aggresseurs. Ces assurances parurent les satisfaire, & ils se retirèrent sans aucune apparence de mécontentement. Le soir on abbatit les tentes, & on les reporta à bord avec tout le bagage.

Le Bas-Officier, à qui la garde du camp avoit été confiée, allégua, pour justifier sa conduite, qu'on désapprouvoit, que l'Indien qui avoit arraché le fusil du factionnaire, l'avoit surpris de la manière la plus inattendue, & que, l'ayant jetté par terre, il s'étoit efforcé de le tuer avec la bayonnette, avant qu'on donnât ordre de tirer. Quelques-uns présumèrent qu'Owhaw avoit eu, sinon une entière certitude, du moins des soupçons, qu'on devoit former

quelque attaque contre ceux qui gardoient le camp, puiſqu'il avoit paru très-empreſſé à empêcher les Anglois de le quitter. D'autres croyoient qu'on ne devoit attribuer ſes inſtances réitérées de ne pas s'en écarter, qu'à l'envie qu'il avoit de confiner les Anglois ſur le rivage. On remarqua encore que, ni Owhaw, ni les Chefs qui reſtèrent avec les Anglois, après qu'il eut renvoyé la foule du peuple, n'auroient pas préſumé la rupture de la paix ſur le bruit de deux coups de fuſil tirés du camp, ſur-tout dans un moment où M. Banks venoit de tirer des canards, s'ils n'euſſent pas eu des raiſons de ſoupçonner leurs compatriotes de quelques violences. Mais on ne peut faire que des conjectures ſur les circonſtances de cette malheureuſe affaire.

Le lendemain on ne vit que quelques Indiens ſur le rivage, & pas un ſeul ne ſe rendit à bord. C'étoit une conviction que les efforts qu'on avoit

faits pour diſſiper leurs craintes, n'avoient pas été fort efficaces. On obſerva en même-tems avec chagrin qu'Owhaw, qui avoit montré un attachement ſi conſtant, & tant d'activité à rétablir la paix, ne reparoiſſoit point.

Des apparences ſi peu favorables obligèrent les Anglois à prendre les plus ſages précautions pour une juſte défenſe : ils touèrent le vaiſſeau juſqu'à l'endroit le plus commode pour commander tout le Nord-Eſt de la baie, & l'amarrèrent de manière à pouvoir préſenter le travers à la place qu'ils avoient deſſein de fortifier.

Vers le ſoir, M. Cook vint à terre avec un ſeul bateau armé. Les Inſulaires s'aſſemblèrent autour des Anglois, mais ils n'étoient pas en grand nombre comme auparavant. Ils échangèrent des noix de coco & quelques autres fruits, avec toutes les apparences de la plus parfaite amitié.

Le jour ſuivant, Toubourai-Tamaïde

&

& Tootahah, les deux Chefs de la partie occidentale de l'Isle, se rendirent au vaisseau : ils apportèrent avec eux un nouveau symbole de paix ; c'étoit deux jeunes arbres, qu'il fallut accepter avant de pouvoir les engager à monter à bord. Il étoit bien probable que le malheur arrivé au camp les avoit alarmés.

CHACUN de ces Chefs fit aussi présent de quelques corbeilles de fruits & d'un cochon tout rôti. Ce don étoit d'autant plus agréable, qu'il étoit souvent difficile de se procurer des cochons par échange. On reconnut ce bienfait, en leur donnant à chacun une hache & un clou.

LE soir M. Cook retourna à terre, y fit dresser une tente, où il passa la nuit avec M. Green, pour observer une éclipse du premier Satellite de Jupiter ; mais le ciel s'étant chargé de nuages, l'observation n'eut pas lieu.

LE lendemain, 18 d'Avril, dès que

le Soleil commença d'éclairer l'horiſon, les Anglois firent une ſeconde fois des diſpoſitions pour tranſporter ſur le rivage leurs tentes, leurs bagages & leurs pieces à l'eau. Ils débarquèrent avec autant de monde qu'il fut poſſible, & ſe mirent en devoir de conſtruire un fort.

TANDIS que les uns étoient occupés à élever des retranchemens, d'autres à couper des piquets & des faſcines, les Inſulaires ſe raſſemblèrent autour d'eux, comme ils avoient coutume de le faire; mais, loin de vouloir nuire ou empêcher les travailleurs, ils tranſportèrent avec plaiſir les piquets & les faſcines, du bois dans le camp.

LES Anglois, jaloux juſqu'au ſcrupule de ne rien uſurper ſur les Inſulaires, achetèrent chaque pieu dont on ſe ſervit en cette occaſion, & ne coupèrent pas un ſeul arbre ſans le conſentement des propriétaires.

COMME le fort ſe conſtruiſoit ſur un

terrein ſablonneux, ce fut une néceſſité d'en paliſſader les retranchemens. Trois côtés du fort ainſi paliſſadés & garnis de canons & de pierriers, ſe trouvèrent bientôt dans un état de défenſe ſupérieur à toutes les forces des Inſulaires. Pour ſe couvrir du quatrième côté, déja naturellement défendu par une rivière, on fit remplir les pieces à l'eau, & on les diſpoſa comme un parapet.

DANS ce même jour, les Indiens apportèrent au marché une ſi grande quantité de fruits, qu'on en renvoya une partie; & on tâcha de leur faire comprendre qu'on en avoit aſſez pour deux jours. L'échange ne ſe fit qu'avec des grains de raſſade. Un de ces grains, de la groſſeur d'un pois, étoit le prix de cinq ou ſix noix de coco, & d'autant de fruits à pain.

LA tente de M. Banks fut dreſſée dans l'intérieur du fort, avant la nuit, & il coucha pour la première fois ſur

le rivage : on fit une garde exacte dans le fort ; des sentinelles furent distribuées tout autour ; mais les Insulaires ne firent aucune tentative pour en approcher, & la nuit se passa dans une tranquillité parfaite.

M. Banks eut, dès la pointe du jour, la visite de Toubourai-Tamaïde. Ce Chef, accompagné de sa famille, avoit fait apporter le toît de sa maison, avec tous les matériaux, & les outils nécessaires, pour sa construction ; se proposant, comme il le fit entendre, de fixer sa résidence dans le voisinage du fort. Cette marque de confiance & de bonne volonté, fit un extrême plaisir aux Anglois, qui crurent ne devoir rien négliger de tout ce qui pourroit leur concilier de plus en plus, l'amitié de cet Indien.

Aussi-tôt après son arrivée, prenant M. Banks par la main, il le conduisit hors de l'enceinte du fort, en lui faisant signe de le suivre dans le

bois. M. Banks y consentit sans hésiter. Après avoir fait ensemble un quart de mille environ, ils arrivèrent à une case, espece d'hangard, que ce Chef paroissoit n'avoir fait construire que pour être une habitation momentanée. Là, il déploya une balle d'étoffes du pays, dont il tira deux habits; l'un étoit d'une étoffe couleur écarlate; l'autre étoit de nattes, proprement travaillées. Il en revêtit M. Banks, &, sans aucune autre formalité, il le reconduisit au fort. Ses domestiques lui servirent un morceau de porc & quelques fruits qu'il mangea, trempant sa viande dans de l'eau de mer. Après ce repas, il se coucha sur le lit de M. Banks, & dormit environ une heure.

Tomio vint dans l'après-midi, faire visite à M. Banks; elle étoit accompagnée d'un jeune homme d'une figure très-intéressante, & qu'elle paroissoit considérer comme son propre fils. Ce jeune homme & un Chef qui s'étoit

rendu au fort, s'en retournèrent le soir dans l'Oueſt; & Toubourai-Tamaïde & ſa femme, prirent le chemin de la caſe, qui étoit ſur le bord du bois.

M. MONKHOUSE, le Chirurgien du vaiſſeau, s'étant avancé dans la contrée, avoit vu le cadavre de l'Indien qui avoit été tué. Il étoit dépoſé dans un hangard qu'on paroiſſoit avoir conſtruit à ce deſſein. Le corps, enveloppé de toile, ſe trouvoit dans une eſpece de bière, appuyée ſur quelques pieux. Il apperçut des armes placées autour du mort, & quelques autres choſes, qu'il auroit examinées, s'il eût pû ſupporter l'odeur cadavéreuſe qui s'exhaloit de ce lieu. Il reconnut encore pluſieurs autres hangards de la même conſtruction, dans l'un deſquels étoient des os humains qu'on avoit étendus à terre, pour les faire entièrement deſſécher.

LE récit de M. Monkhouſe, au ſujet de ce mort, excita la curioſité de M. Cook, qui ſe rendit ſur le lieu avec quelques

autres perſonnes. Il trouva le mort dépoſé ſous un hangard contigu à la maiſon qui avoit fait ſa réſidence. Quelques autres caſes n'en étoient pas éloignées de plus de cinq toiſes. Le hangard avoit quinze pieds de long ſur onze de large, & une hauteur proportionnée à cette étendue. Le devant étoit entièrement ouvert; le derrière & les deux côtés étoient en partie fermés par un treillis d'oſier. La bière, qui étoit ſoutenue par quatre pieux, & élevée de terre d'environ cinq pieds, étoit une caiſſe de bois dont le fond ſe trouvoit natté. Le corps étoit couvert d'une natte ſur laquelle on avoit étendu une belle piece d'étoffe. D'un côté, étoit une maſſue & deux coquilles de noix de coco; de l'autre, on voyoit quelques paquets de feuilles vertes, attachées à des branches ſéches, & fichées en terre, ſur leſquelles étoit une pierre de la groſſeur d'un coco. Tout auprès, on avoit couché un de ces jeunes bananiers, que

les Insulaires ont coutume de présenter comme le symbole de la paix ; & un peu plus loin étoit une herminette. Sur le devant du hangard on avoit suspendu à des cordons, un grand nombre de figues bananes ; en-dehors, on avoit planté la tige d'un bananier d'environ cinq pieds de haut, sur le sommet duquel on voyoit une coquille de noix de coco, remplie d'eau fraîche. On avoit aussi attaché à l'un des pieux, un petit sac, qui contenoit quelques tranches de fruit à pain, grillées, & on s'appercevoit qu'elles y avoient été mises à diverses fois ; car les unes étoient fraîches, & les autres desséchées.

« Je m'apperçus, dit M. Cook, que plusieurs Insulaires nous observoient d'un air d'inquiétude & de mécontentement ; & ils furent fort aises de nous voir sortir du hangard, où notre présence paroissoit les troubler ».

Il y eut journellement autour du fort, un marché, où, à l'exception du

porc, les Indiens apportèrent des vivres en abondance.

TOUBOURAI-TAMAÏDE montra un constant attachement pour les Anglois; il vivoit avec eux, & à leur manière.

LA résidence sur le rivage n'avoit d'autre désagrément que les insectes, dont on étoit si continuellement tourmenté, qu'il étoit presqu'impossible à M. Parkinson, Peintre d'histoire naturelle, attaché à M. Banks, de pouvoir travailler. Les mouches couvroient son papier, & mangeoient les couleurs à mesure qu'il les répandoit. On eut recours à des filets de moskites; mais on ne réussit pas à s'en débarrasser.

QUELQUES jours après Tootahah donna aux Anglois, un concert à la mode du pays. Il étoit composé de flutes & de voix. Quatre Indiens accordoient leurs voix aux accens d'une de ces flûtes, dans lesquelles on souffle avec le nez.



CHAPITRE IX.

Expédition dans la partie orientale de l'Isle ; entrevue avec la Princesse Obérea ; description du fort.

DANS le loisir dont les Anglois commençoient à jouir, MM. Banks & Solander, firent une expédition, où ils reconnurent la contrée, l'espace de plusieurs milles, le long du rivage, en tirant vers l'Est. Dans une étendue d'environ deux milles, regne une plaine dont le sol est d'une fertilité admirable. A l'entrée de cette plaine les montagnes viennent s'abaisser le long du rivage ; mais un peu plus loin, elles s'avancent dans la mer ; ce qui les obligea de monter jusque sur leur cime.

CES montagnes, qui laissent entrevoir l'aride nudité du roc, continuent pendant près de trois milles, & se ter-

minent à une vaſte plaine, couverte de belles maiſons, peuplées d'habitans qui paroiſſent vivre dans une heureuſe abondance. Cette plaine fertile eſt arroſée par une rivière beaucoup plus conſidérable que celle où le fort étoit conſtruit. Elle prend ſa ſource dans une profonde & ſuperbe vallée. Sa largeur eſt en pluſieurs endroits, d'environ cinquante toiſes. A un mille au-delà de cette belle rivière, la contrée change ſon riant aſpect & prend un air plus ſauvage. Le terrein devient inégal, & les rochers ont une prodigieuſe ſaillie dans la mer. Ce coup d'œil déſagréable, porta les deux Voyageurs à retourner ſur leurs pas.

COMME ils ſe diſpoſoient à regagner le fort, un Inſulaire vint leur offrir des rafraîchiſſemens. Ils remarquèrent que cet Indien étoit une eſpece d'Albinos, Sa peau étoit d'un blanc fade, ſans la moindre nuance d'incarnat; quelques parties de ſon corps paroiſſoient un

peu moins blafardes que le reste. Il avoit les cheveux, les sourcils & la barbe de la couleur de sa peau : l'iris de ses yeux étoit rougeâtre, & sa vûe très-foible.

MM. Banks & Solander prirent congé de cet honnête Indien, pour se rendre au fort. Ils furent rencontrés sur le chemin par Toubourai-Tamaïde & ses femmes. Il seroit impossible d'exprimer la joie que ces Insulaires ressentirent en les voyant. Ce fut une scène vraiment attendrissante; leurs yeux se remplirent de larmes, & ils pleurèrent pendant quelque tems, avant de se remettre du trouble dont ils étoient agités.

Ce même soir, M. Solander prêta son couteau à l'une de ces femmes, & elle négligea de le rendre. Le lendemain, celui de M. Banks se trouva égaré. Il faut convenir, dit M. Cook, que le vol est un vice général dans la nation: si l'on n'avoit pas l'œil à tout lorsqu'ils

étoient à bord, les chefs, comme les domeſtiques, ſe ſaiſiſſoient adroitement de tout ce qui ſe trouvoit ſous leur main. Toubourai-Tamaïde étoit le ſeul, à l'exception de Tootahah, en qui l'on n'avoit pas reconnu ce penchant.

NÉANMOINS il étoit aſſez vraiſemblable qu'il n'étoit pas d'une plus parfaite intégrité que le reſte de ſes compatriotes. M. Banks l'accuſa, non ſans quelque répugnance, d'avoir volé ſon couteau. Il ſoutint fermement qu'il n'en avoit eu aucune connoiſſance; ſurquoi M. Banks lui fit entendre que qui ce fut qui l'eut pris, il falloit abſolument qu'il fut rendu.

A cette déclaration poſitive, un Indien, qui étoit préſent, produiſit trois couteaux ſoigneuſement noués dans un mauvais morceau d'étoffe; l'un étoit celui que M. Solander avoit prêté; l'autre, un couteau de table appartenant à M. Cook; mais on ne ſçut point à qui étoit le troiſième.

LE Chef ſortit à l'inſtant de chez lui

pour faire la reſtitution de ces couteaux. M. Banks demeura avec ſes femmes, qui trembloient qu'il n'arrivât quelque fâcheuſe avanture à Toubourai. En arrivant au camp, il remit les deux couteaux dont il connoiſſoit les propriétaires, & ſe mit à chercher celui de M. Banks dans toutes les places où il l'avoit vu.

Un des domeſtiques de M. Banks, informé de l'objet des inquiétudes & des recherches de ce Chef, lui montra le couteau qu'il avoit lui-même ſerré. A cette preuve de ſon innocence, Toubourai-Tamaïde fit connoître par ſes regards & par ſes geſtes, le trouble & la violence des mouvemens de ſon ame: quelques pleurs coulèrent de ſes yeux. Il ſe hâta de retourner vers M. Banks, & parut devant lui avec une contenance qui lui reprochoit vivement l'injuſtice de ſes ſoupçons.

M. Banks comprit d'abord que le couteau avoit été retrouvé par ſon domeſtique : il ne fut guère moins affecté

que le Chef de ce qui étoit arrivé ; il sentit son tort & en fut pénétré. L'Indien, quelques vives que fussent ses passions, étoit étranger au ressentiment. M. Banks, ayant passé quelque tems avec lui familièrement, lui fit oublier par quelques présens l'injure qu'il lui avoit faite.

TOUBOURAI revint le surlendemain, accompagné d'un ami & de trois de ses femmes, dont les noms étoient *Terapo*, *Tirao* & *Omie*. Ils dînèrent au fort, & dans la soirée ils prirent congé pour se rendre à la case que Toubourai avoit dans le bois. En moins d'un quart-d'heure, ce Chef reparut au fort. La douleur & l'indignation se peignoient dans ses yeux enflâmés de colere. Prenant M. Banks par la main, il lui fit signe de le suivre. Ils sortirent ensemble, & bientôt ils rencontrèrent le boucher du vaisseau qui tenoit une faucille à la main. Toubourai devint furieux : il sembloit faire entendre que

le boucher avoit attenté à la vie d'une de ses femmes : mais, ne se possédant pas, ses signes n'étoient pas fort intelligibles. M. Banks parvint à le calmer un peu, en l'assurant que cet homme seroit sévèrement puni, s'il pouvoit prouver l'offense dont il se plaignoit. L'Indien, revenu de son premier trouble, fit comprendre que le boucher, ayant eu envie d'une herminette qui étoit dans sa maison, avoit offert de l'acheter de sa femme pour un clou; que sur le refus qu'elle lui avoit fait, il s'étoit saisi de l'outil, & avoit jetté le clou à terre, en menaçant sa femme de lui couper la gorge si elle osoit lui résister. En preuve de cette accusation, il produisoit l'herminette & le clou. Le boucher eut si peu de bonnes raisons à alléguer pour sa défense, qu'on ne put pas douter de la vérité du fait.

M. Cook, à qui cette plainte fut portée par M. Banks, saisit l'occasion où le

Chef,

Chef, ses femmes & quelques autres Indiens étoient à bord, pour punir le boucher d'une manière exemplaire. Les Indiens le voyant déshabiller & attacher aux agrés du vaisseau, attendoient avec curiosité & dans le silence, quel seroit l'événement : mais dès qu'on eut frappé le premier coup, ils demandèrent grace pour le coupable, & supplièrent avec instances qu'on voulut lui épargner le reste du châtiment. M. Cook, qui croyoit cet exemple de sévérité nécessaire pour en imposer à l'équipage, ne voulut point se rendre à leurs prières; & les Indiens, ne pouvant rien obtenir par leur intercession, fondirent en larmes à la vue du châtiment qu'on infligeoit.

Les Anglois ont observé que les larmes des Insulaires, comme celles des enfans, sont toujours prêtes à couler pour exprimer les passions dont ils sont fortement agités, & qu'ils ont encore de commun avec les enfans, d'oublier

en un inſtant le ſujet de leurs pleurs : en voici un exemple bien remarquable.

Le 28 d'Avril, un grand nombre d'Inſulaires ſe préſentèrent un peu avant le jour à la porte du Fort. M. Banks, ayant remarqué que Terapo étoit dans le nombre des femmes qui ſe tenoient en dehors, vint auſſi-tôt la faire entrer. Il s'apperçut que ſes yeux ſe rempliſſoient de larmes, & bien-tôt elles coulèrent en abondance : il lui en demanda la cauſe, avec l'air du plus vif intérêt. Mais au lieu de répondre, elle prit ſous ſon vêtement une dent de requin, & s'en frappa pluſieurs coups à la tête avec une grande violence. Le ſang jaillit de ſes bleſſures : elle parloit haut, mais d'un ton mélancolique, ſans faire aucune réponſe à M. Banks, tandis qu'à ſa grande ſurpriſe, d'autres Indiens cauſoient & rioient ſans faire la plus légère attention à la douleur de Terapo qui paroiſſoit plongée dans un violent déſeſpoir : mais la conduite qu'elle tint

fut encore plus extraordinaire. Son sang cessant de couler, elle leva les yeux en souriant, & se mit à rassembler quelques petits morceaux d'étoffe qu'elle avoit jettés autour d'elle pour les recevoir. Les ayant tous ramassés, elle sortit de la tente, & alla les jetter dans la mer, en les dispersant avec soin, comme si elle eut voulu prévenir que la vue de ces linges teints de son sang, lui rappellât jamais le souvenir de ce qui s'étoit passé. Elle se plongea ensuite dans la rivière, & après s'être lavé le corps, elle retourna à la tente avec la même gaieté & le même enjouement que s'il ne lui fût rien arrivé.

Il n'est pas étrange que les chagrins de ces Insulaires, simples, sans art & pleins de franchise, soient instantanés; ni que leurs passions soient subites & fortement exprimées. Ils ne sont pas instruits à déguiser ou à dissimuler les sentimens qu'ils éprouvent, & n'ayant point contracté l'habitude de réfléchir;

tout les frappe, rien ne les occupe, & la nouveauté même des objets ne peut fixer leur attention que paſſagèrement.

Dans toute cette après-midi, il y eût une grande affluence de pirogues. Toutes les tentes étoient remplies d'Indiens des deux ſexes, arrivés de toutes les parties de l'Iſle. M. Mollineux, qui ſervoit ſur le vaiſſeau en qualité de Maître, & qui avoit été du dernier voyage du *Dauphin*, entra dans ce moment, dans la tente de M. Banks. Entre les femmes qui étoient préſentes, il reconnut celle, qui, du tems de M. Wallis, paſſoit pour être la Reine de l'Iſle, & elle le reconnut de même, pour être un des étrangers qu'elle avoit déjà vus. A l'inſtant cette femme, qui étoit aſſiſe avec beaucoup de gravité, fixa tous les regards. Elle avoit joué un rolle ſi diſtingué dans la relation que M. Wallis a donnée de cette Iſle, qu'elle devenoit naturellement un objet de curioſité.

CETTE femme, dont le nom étoit *Oberea*, paroiſſoit âgée de quarante ans environ. Son port étoit réellement majeſtueux, par l'élevation de ſa taille, ſon air d'embonpoint & les plus belles proportions. Une peau blanche, un teint animé, des yeux où brilloient le feu de l'intelligence & du ſentiment, étoient tout ce qui lui reſtoit de ſa beauté paſſée.

ON lui propoſa de la conduire au vaiſſeau; elle accepta cette offre avec un air de ſatisfaction & d'empreſſement. Deux hommes & pluſieurs femmes, qui, tous paroiſſoient être ſes parens, l'accompagnèrent à bord. M. Cook la reçut avec toutes les marques de la plus flatteuſe diſtinction: il lui fit tous les préſens qu'il crut de ſon goût; mais entre les différens colifichets, ce qui parut la charmer le plus, fut une poupée.

APRÈS avoir paſſé quelque tems à bord, M. Cook la reconduiſit ſur le

rivage. En débarquant, elle lui fit présent d'un cochon, & de plusieurs régimes de bananes, qu'elle fit porter de ses pirogues au fort, dans une espece de procession, dont elle & M. Cook terminoient la marche.

COMME ils se rendoient au fort, ils rencontrèrent Tootahah, qui, sans être Roi, paroissoit alors revêtu de la souveraine autorité. Les égards qu'on avoit pour Oberea, lui donnèrent un air chagrin ; & lorsqu'elle lui montra la poupée qu'elle avoit reçue, il en devint si jaloux, que pour dissiper sa mauvaise humeur, on crut devoir lui faire un semblable présent.

IL ne balança pas à préférer la poupée à une hache : mais cette préférence n'avoit d'autre motif qu'une jalousie puérile. Bien-tôt les poupées furent généralement considérées comme des bagatelles qui n'étoient d'aucune valeur.

DE tous les Insulaires, qui jusqu'a-

lors avoient visité les Anglois, les hommes avoient toujours mangé, sans scrupule, ce qu'on leur avoit offert; mais on n'avoit jamais pu engager les femmes à accepter aucun rafraîchissement. Néanmoins, dans ce même jour, après s'être refusées aux plus pressantes invitations de dîner avec les Officiers, elles se retirèrent dans la tente des domestiques, & y mangèrent des figues bananes d'un grand appétit. C'étoit là un mystère, ou une discrétion de femmes, dont personne ne put donner l'explication.

Le lendemain M. Banks vint sur le rivage, où étoit Oberea, pour lui faire visite. Elle dormoit encore sous le pavillon de sa pirogue. Il s'y rendit, se proposant de l'éveiller : liberté qu'il crut pouvoir prendre sans s'exposer au risque de lui déplaire. Il fut un peu surpris en entrant dans sa chambre, de la trouver au lit, avec un homme d'une figure très-agréable, de l'âge de vingt à

vingt-cinq ans, & dont le nom étoit *Obadée*. Il se retira avec quelque confusion; mais on lui fit bien-tôt entendre que de pareilles amours n'avoient jamais été dans le pays, un sujet de scandale, & qu'Obadée étoit généralement connu pour avoir avec Oberea, une intime liaison.

Oberea étoit trop polie pour faire attendre M. Banks dans son anti-chambre. Elle fut bien-tôt en état de paroître avec décence. Elle vint à lui avec une piece d'étoffe de la plus grande beauté, dont elle le vêtit à la manière du pays, & après quelques momens de conversation par signes, ils revinrent ensemble au fort.

Dans la soirée, M. Banks fit une visite à Toubourai-Tamaïde; il fut surpris & affligé de trouver toute sa famille, dans une sombre mélancolie. La plupart de ses femmes étoient éplorées: s'étant efforcé inutilement d'en découvrir la cause, il crut devoir se retirer.

De retour au fort, il parla avec étonnement, de la consternation générale qu'il avoit observée dans toute la maison de ce Chef. Ce récit fit ressouvenir les Officiers qui étoient présens, qu'Owhaw leur avoit dit que dans quatre jours, ils feroient feu de leurs grands canons: & comme on se trouvoit à la veille de ce jour, l'état où l'on avoit vu Toubourai & sa famille, donnoit de vives inquiétudes.

La prudence exigeoit qu'on se tînt sur ses gardes. On doubla les sentinelles au fort, & chacun dormit avec ses armes. A deux heures du matin, M. Banks alla reconnoître les environs du fort: il vit regner une si grande tranquillité, qu'il fut persuadé que tous les soupçons sur les mauvais desseins des Insulaires étoient sans fondement.

Mais ce qui étoit une nouvelle source de sécurité pour les Anglois, c'est que les petites fortifications du fort se trouvoient complettement achevées.

Les côtés du Nord & du Sud étoient fortifiés par un parapet de terre, haut de quatre pieds & demi, qui bordoit l'intérieur, & en dehors, par un foſſé de dix pieds de large, ſur ſix de profondeur. Le côté de l'Oueſt faiſant face à la baie, n'étoit défendu que par un parapet de la hauteur de quatre pieds, palliſſadé; mais, ſans foſſé, parce que dans le flot, la mer s'étendoit juſqu'aux ouvrages. On avoit placé ſur le côté de l'Eſt, naturellement défendu par la rivière, deux rangs de futailles remplies d'eau. Comme c'étoit là le côté le plus foible, on y avoit mis les deux plus gros canons. Six autres pieces de canons étoient montées de manière à commander les deux ſeules avenues du bois. La garniſon du fort étoit compoſée de quarante-cinq hommes en tout, & le ſervice s'y faiſoit avec toute la régularité qu'on obſerve en Europe dans les villes frontières.

Le jour ſuivant, cette diſcipline mi-

litaire fut gardée avec la même vigilance, quoiqu'on n'eût aucune raiſon de la croire néceſſaire. Vers les dix heures Tomio arriva au fort toute hors d'haleine. Un mélange de douleur & de crainte ſe peignoit dans ſes traits. Elle s'adreſſa à M. Banks, & lui fit entendre que Toubourai-Tamaïde ſe mouroit pour avoir mangé d'une drogue que lui avoit donnée un des gens de l'équipage; & elle le conjura de ſe rendre à l'inſtant à ſa maiſon. M. Banks la ſuivit ſans différer. Il trouva l'Indien dans un état d'abattement & de langueur, qui ſembloit faire craindre pour ſa vie.

Ses domeſtiques, rangés autour de lui, firent comprendre à M. Banks que leur Maître avoit été fort tourmenté d'un vomiſſement, & lui montrèrent une feuille ſoigneuſement pliée, qu'ils diſoient contenir un poiſon, dont les effets avoient réduit leur Maître à cette terrible ſituation.

M. Banks prit la feuille, ſe hâta de

l'ouvrir, & reconnut que ce n'étoit qu'une feuille de tabac. Cet Indien l'avoit demandée à quelqu'un de l'équipage, qui la lui avoit donnée ; & comme il avoit obſervé que celui de qui il la tenoit, en mettoit dans ſa bouche, & l'y gardoit long-tems, voulant en faire de même, il l'avoit mâchée, & en avoit avalé la ſalive. L'Indien jettoit ſur M. Banks des regards d'attendriſſement & de douleur, & faiſoit ſigne qu'il n'avoit plus que très-peu de tems à vivre.

La connoiſſance de la cauſe de ſa maladie, mit M. Banks dans le cas de lui inſpirer de la confiance, en lui promettant une très-prompte guériſon. Il lui ordonna de boire beaucoup de lait de coco ; & ce remède calma en peu de tems les douleurs & les craintes du Chef, qui vint paſſer la journée au fort, enchanté d'être ſorti ſi aiſément d'un état qui l'avoit fait craindre pour ſes jours.

M. Wallis, ayant rapporté en An-

gleterre, une des haches de pierre dont ces Indiens ont coutume de se servir, M. Flevens, Secrétaire de l'Amirauté, en avoit fait faire une en fer sur le même modèle : M. Cook l'avoit avec lui, pour montrer à ces Insulaires, combien on leur étoit supérieur, même dans les ouvrages de leur propre invention.

Un jour que Tootahah étoit venu à bord & paroissoit extrêmement curieux de voir ce qui étoit contenu dans les caisses & les tiroirs de la chambre, M. Cook les lui ouvrit, & lui offrit plusieurs choses qu'il paroissoit desirer. Mais ayant jetté, enfin, les yeux sur cette hache, il s'en saisit avec empressement, & remettant tous les colifichets qu'il avoit d'abord choisis, il la demanda comme le plus beau présent qu'on pût lui faire. M. Cook y consentit avec plaisir. Dès qu'il s'en vit en possession, il ne voulut plus rien examiner & partit, comme s'il eût craint qu'on

ne vînt à ſe repentir de lui en avoir fait don.

Le moment d'après, un autre Chef ſe rendit, ſeul, à bord. Il n'y avoit que peu de jours qu'il y étoit venu, accompagné de quelques-unes de ſes femmes. M. Cook, qui l'avoit invité à dîner, avoit obſervé que ſes femmes lui coupoient ſes morceaux, & les lui mettoient dans la bouche ; mais il ne douta pas que n'ayant aucun de ſes gens avec lui, il ne prît la peine de ſe ſervir lui-même. Il en arriva autrement. Etant à table, ce noble convive ne touchoit à rien, malgré les inſtances de M. Cook, qui le preſſoit de manger ; il demeuroit immobile, & s'en ſeroit certainement retourné ſans dîner, ſi un des domeſtiques n'eût pas eſſayé de le faire manger à ſa manière accoutumée.



CHAPITRE X.

Construction d'un Observatoire ; variété d'incidens ; description d'une lutte ; visite d'Oberea.

LES Anglois, dont le principal objet étoit d'observer le passage de Vénus, construisirent, le premier de Mai, un Observatoire, & pour la première fois, firent porter à terre, le quart de cercle & quelques autres instrumens astronomiques.

LE lendemain, vers les neuf heures, M. Cook se rendit au fort avec M. Green, pour fixer le quart de cercle dans une situation propre à en faire usage. Ce fut pour eux, une surprise bien désagréable de ne plus trouver cet instrument. Il avoit été déposé dans la tente de M. Cook, où personne n'avoit couché, ayant lui-même passé la

nuit à bord. On ne l'avoit pas encore tiré de ſon étui. Toute la nuit, il y avoit eu une ſentinelle poſtée à quinze pieds de diſtance de la porte de la tente.

On ſoupçonna d'abord, qu'il avoit été volé par quelques-uns de l'équipage, qui voyant une boîte de ſapin, ſans ſavoir ce qu'elle renfermoit, auroient pu penſer qu'elle ne contenoit que des clous, ou quelques autres objets de commerce. On propoſa donc une grande récompenſe à quiconque pourroit découvrir les voleurs. Sans cet inſtrument, il falloit renoncer à obſerver le paſſage de la Planette; & le grand but du voyage étoit manqué.

Les plus exactes perquiſitions dans le fort & dans le vaiſſeau, furent ſans ſuccès. M. Banks, qui, en pareilles occaſions, ne craignoit ni les fatigues, ni les dangers, & qui avoit un grand aſcendant ſur les Indiens, réſolut de parcourir l'Iſle, pour retrouver, s'il étoit poſſible,

possible, cet instrument indispensable. Il espéra que si les Indiens l'avoient volé, il le retrouveroit au lieu même où ils auroient ouvert l'étui, parce qu'ils se seroient bientôt apperçus que cet instrument ne pourroit leur être d'aucun usage : & dans le cas où son attente seroit trompée, il comptoit encore sur son crédit auprès des Chefs.

Il partit accompagné d'un bas Officier & de M. Green. Comme ils traversoient la rivière, ils rencontrèrent Toubourai-Tamaïde. Ce Chef leur fit d'abord la figure d'un triangle avec trois pailles sur sa main. A ce signe, on ne pouvoit plus douter que les Indiens n'eussent volé le quart de cercle, & que quoiqu'ils eussent ouvert l'étui, ils n'étoient pas disposés à le rendre.

Comme il n'y avoit point de tems à perdre, M. Banks fit entendre à Toubourai-Tamaïde, qu'il devoit le conduire à l'instant même au lieu où l'on avoit porté l'instrument. Ce Chef y con-

ſentit, & ils marchèrent enſemble vers l'Eſt. A chaque maiſon, l'Indien s'informoit du voleur, du chemin qu'il avoit ſuivi, & depuis quel tems il étoit paſſé.

L'ESPOIR de l'atteindre bien-tôt, les encourageoit à ſoutenir les fatigues de cette pénible courſe. Ils hâtèrent leur marche, quoiqu'il fit une chaleur preſque inſupportable.

APRÈS avoir fait environ quatre milles, ils arrivèrent ſur le haut d'une montagne. Là, leur conducteur leur montra une pointe éloignée encore au moins de trois milles, & leur fit entendre qu'il falloit s'y rendre pour recouvrer l'inſtrument. Ils s'arrêtèrent pour reprendre haleine. Ils n'avoient avec eux d'autres armes qu'une paire de piſtolets de poche : c'étoit là une foible défenſe, contre une foule d'Indiens, dans un lieu écarté, où les Inſulaires, peut-être moins dociles qu'au fort, pourroient être tentés de leur ôter la vie.

TOUTES ces circonſtances étoient

bien capables de les décourager, & leur ſituation devenoit, à chaque pas, plus critique. Mais, ne voulant pas abandonner leur entrepriſe, ils réſolurent de prendre des meſures pour leur ſûreté. Le bas Officier fut renvoyé au fort, pour prier M. Cook de faire marcher un détachement à leur ſecours, & MM. Banks & Green continuèrent leur route avec Toubourai.

M. COOK ſe mit auſſi-tôt à la tête d'un nombreux détachement pour voler au ſecours de ſes amis, & avant de partir, donna ordre de ne laiſſer ſortir de la rade aucune pirogue; mais de n'arrêter perſonne.

CEPENDANT, MM. Banks & Green, ſous les auſpices de Toubourai-Tamaïde, s'étoient rendus à l'endroit indiqué. A peine étoient-ils arrivés, qu'ils apperçurent un Inſulaire qui avoit entre les mains une partie du quart de cercle. A la vue de ce qui faiſoit l'objet de leur recherche, ils s'arrêtèrent. Les In-

diens accoururent, & se pressant autour d'eux, commençoient à les incommoder. M. Banks crut devoir payer de résolution : il tira un de ses pistolets, qui, à l'instant, les fit reculer ; & comme la foule croissoit toujours, il traça un cercle sur l'herbe, en dehors duquel les Insulaires se rangèrent d'eux-mêmes, avec beaucoup de tranquillité.

Les Indiens rapportèrent l'étui, avec quelques lentilles & d'autres pièces, que dans la confusion, ils avoient mises dans un fourreau de pistolet. Ce fourreau & le pistolet, qu'on avoit volés à M. Banks, lui furent rendus.

M. Green étoit impatient de voir si rien ne manquoit au quart de cercle. Il ouvrit l'étui où il trouva toutes les pieces, à l'exception du pied & de quelques lentilles. Comme il étoit facile d'y suppléer, on reprit la route du fort. Dans le retour, on rencontra M. Cook, à la tête de son détachement, qui faisoit la plus grande diligence. On se fé-

licita de part & d'autre avec une joie que rendoit encore plus vive l'importance de l'événement.

Sur les huit heures, M. Banks revint au fort avec Toubourai-Tamaïde. Il fut dans une extrême ſurpriſe d'y trouver Tootahah aux arrêts, & une foule d'Indiens, dans la plus grande terreur, s'empreſſant autour de la porte. Inquiet ſur ce qui pouvoit être arrivé, il entra en hâte, & l'on permit à quelques Indiens de le ſuivre. Ce fut une ſcène touchante. Toubourai-Tamaïde le devançant, vola vers Tootahah; ils ſe tinrent quelque tems embraſſés, les larmes aux yeux, & avec une ſenſibilité muette : incapables de prononcer une ſeule parole, ils pleuroient l'un ſur l'autre. Les Indiens, qui étoient préſens, fondoient en larmes; ils croyoient qu'on alloit faire mourir leur Chef; & Tootahah étoit lui-même dans cette perſuaſion.

Ils demeurèrent dans cette ſituation cruelle juſqu'à l'arrivée de M.

Cook, qui ne fut pas moins étonné que l'avoit été M. Banks. La détention de Tootahah étoit contraire à ſes ordres. Ce Chef fut à l'inſtant remis en liberté.

On fut enfin informé que le départ de M. Cook avec une troupe armée, avoit tellement alarmé les Inſulaires, qui craignoient que cette expédition n'eût des conſéquences funeſtes, que dans la ſoirée, ils commencèrent à déſerter les environs du fort, emportant avec eux tous leurs effets; que M. Gore, ſecond Lieutenant, qui commandoit à bord, ayant vu ſortir une double pirogue du fond de la baie, avoit ſur le champ dépêché le Maître canotier pour la faire rentrer; qu'à l'arrivée du canot, les Indiens épouvantés, avoient ſauté dans la mer, & que Tootahah ſe trouvant dans le nombre, le canotier s'en étoit ſaiſi, & l'avoit conduit à bord; & qu'enfin, M. Gore qui n'avoit pas compris qu'on ne devoit arrêter aucun Indien, l'avoit envoyé au fort, où M.

Hicks, premier Lieutenant, qui y commandoit, l'ayant reçu, à la charge de M. Gore, ne s'étoit pas cru en droit de le renvoyer.

Ce Chef étoit si fortement prévenu qu'on vouloit le mettre à mort, qu'il n'en fut bien dissuadé qu'au moment où il se vit hors du fort. Les Indiens le reçurent avec des transports de joie, tous se pressoient autour de lui pour l'embrasser.

Tootahah se voyant libre & hors de danger, d'une manière si inespérée, voulut, dans le premier épanchement de son cœur, qu'on acceptât de sa reconnoissance, deux cochons, présent qui dans cette occasion, ne fut reçu que d'après ses plus vives instances.

Cet événement parut avoir indisposé les Insulaires. Le lendemain on vit peu d'Indiens, & ceux qui vinrent au marché n'apportèrent aucune provision. Tootahah envoya redemander sa pirogue qu'on avoit retenue.

OBEREA, dont on avoit auſſi arrêté la pirogue, chargea un Indien, nommé Tupia, d'examiner ſi l'on n'en avoit rien enlevé. Cet Inſulaire fut ſi ſatisfait de voir qu'on n'avoit touché à rien, qu'il laiſſa la barque où il l'avoit trouvée, & ſe rendit au fort. Il y paſſa le reſte du jour, & ſe retira le ſoir à bord de la pirogue. On vit paroître quelques bateaux de pêcheurs vis-à-vis le fort; mais ils ne voulurent céder que la moindre partie du poiſſon qu'ils avoient à bord.

M. BANKS alla ſe promener dans les bois, eſpérant de regagner la confiance des Indiens, en converſant avec eux. Il les trouva dans de pacifiques intentions; mais tous ſe plaignirent du mauvais traitement qu'on avoit fait à leur Chef; & firent entendre qu'on l'avoit battu & tiré par les cheveux. M. Banks s'efforça de les convaincre qu'on ne lui avoit fait aucune violence.

TOOTAHAH, ayant ſans doute fait réflexion que ſon préſent avoit été peu

mérité, envoya, dans l'après-midi, demander en échange une hache & une chemise. M. Cook, informé par le messager que ce Chef ne se proposoit de revenir au fort que dans dix jours, répondit que cette demande lui seroit accordée à l'instant qu'il reparoîtroit ; & cela, dans l'espoir que son impatience le porteroit à revenir, & que dans une première entrevue, on pourroit parvenir à dissiper son mécontentement.

Le jour suivant, le ressentiment des Insulaires se fit encore plus sentir. Il n'y avoit plus de marché, & l'on commençoit à manquer des choses nécessaires. M. Banks se rendit dans le bois où étoit la maison de Toubourai-Tamaïde. Il ne parvint qu'avec beaucoup de peine, à en tirer cinq corbeilles de fruits ; provision dont on avoit le plus grand besoin.

Dans l'après-midi, un second messager arriva au fort de la part de Tootahah, pour prendre la hache & la

chemiſe. Comme il étoit abſolument néceſſaire de regagner l'amitié de ce Chef, pour pouvoir ſe procurer des proviſions, M. Cook promit qu'il iroit lui faire viſite le lendemain, avec M. Banks, & qu'on lui porteroit ce qu'il avoit demandé.

Le jour ſuivant, il renvoya, dès le matin, pour rappeller la promeſſe qu'on lui avoit faite; ſes gens parurent attendre avec impatience, qu'on ſe mît en chemin. M. Cook ayant fait préparer un bateau, s'embarqua avec MM. Banks & Solander, pour ſe rendre à la réſidence de ce Chef, éloignée du fort d'environ quatre milles.

Le rivage étoit bordé d'un grand nombre d'Indiens, qui attendoient leur arrivée. Il leur eût été impoſſible de paſſer à travers la foule, ſi le chemin ne leur eût pas été ouvert par un Indien de bonne mine, qui portoit une eſpece de turban autour de la tête, & un long bâton blanc à la main, avec le-

quel il écartoit le peuple. Cet homme les conduiſit à Tootahah, tandis que le peuple crioit autour d'eux, *Taio Tootahah*, « Tootahah eſt votre ami. »

« Nous trouvâmes ce Chef, dit M. Cook, aſſis comme un ancien Patriarche, à l'ombre d'un arbre, au milieu d'un nombre de vieillards vénérables, qui ſe tenoient debout. Il nous fit ſigne de nous aſſeoir, & demanda ſa hache, que je lui préſentai, avec un habit de drap, fait à la mode du pays, & bordé d'un ruban de fil, auquel je joignis une chemiſe. Il reçut ce préſent avec joie, ſe revêtit à l'inſtant de l'habit & donna la chemiſe à celui qui avoit écarté la foule pour nous faire arriver ».

« Quelques momens après, Oberea & pluſieurs autres femmes que nous connoiſſions arrivèrent, & prirent place avec nous. Tootahah nous quitta, & revint après une courte abſence. Nous crûmes qu'il étoit allé ſeulement ſe faire voir au peuple dans ſa nouvelle

parure : nous lui faiſions tort. Il venoit de donner des ordres pour nous recevoir ſplendidement. Nous ayant quittés de nouveau, nous attendions ſon retour avec impatience, pour en prendre congé ; car les Indiens ſe preſſoient autour de nous en ſi grand nombre, que nous en étions comme ſuffoqués ; mais au lieu de revenir, il nous fit dire de nous rendre auprès de lui. Il nous attendoit ſous le pavillon de notre chaloupe. Il fit auſſi-tôt apporter des fruits dont nous goûtâmes, bien moins par envie de manger que pour lui complaire.

« L'INSTANT d'après, il ſortit de la chaloupe en nous invitant à le ſuivre. Nous fûmes conduits dans une vaſte enceinte, fermée tout autour par une baluſtrade de bois de bambou, haute d'environ trois pieds. Là il ſe propoſoit de nous donner un ſpectacle d'un genre nouveau pour nous ; c'étoit le pugilat ».

« LE Chef alla s'aſſeoir à l'extrémité

ſupérieure de l'aréne, ſur un ſiége qu'on lui avoit préparé, & les principaux Inſulaires ſe rangèrent à ſes côtés, en formant un demi-cercle. Ils étoient les Juges, dont les applaudiſſemens devoient couronner le vainqueur. Il y avoit auſſi des ſiéges pour nous ſur chaque côté de la baluſtrade; mais nous préférâmes d'être en liberté parmi les autres ſpectateurs ».

« TOUT étant préparé, dix ou douze Indiens, du nombre des athlètes, entrèrent nuds dans la lice, à l'exception d'une draperie qui leur ceignoit les reins. Ils s'avancèrent lentement, & dans une attitude penchée, la main gauche ſur le ſein droit & la main droite ouverte, avec laquelle ils ſe frappoient fréquemment ſur le bras gauche. C'étoit là un appel à quiconque ſeroit tenté de leur diſputer le prix de la lutte ».

« D'AUTRES lutteurs, en pareil nombre, parurent dans l'aréne & obſervèrent les mêmes formalités. Dès

qu'ils furent en préſence, ils ſe donnèrent des défis particuliers, & chaque lutteur choiſit ſon antagoniſte. Cet appel conſiſtoit à joindre les bouts des doigts des deux mains, & à les porter ſur ſa poitrine, en agitant les coudes avec un mouvement rapide. Si celui à qui ce défi étoit adreſſé l'acceptoit, il répétoit les mêmes mouvemens, & les champions ſe mettoient en poſture de ſe charger. Bientôt ils en venoient aux priſes; chacun s'efforçoit de ſurprendre ſon adverſaire par quelques parties du corps, & ſur-tout par la cuiſſe. Après quelques tentatives aſſez gauches, ils ſe ſaiſiſſoient l'un l'autre ſans aucune adreſſe, & ſe tenoient étroitement ſerrés, juſqu'à ce que celui qui ſavoit le mieux prendre ſes avantages, renversât l'autre.

Le combat fini, les vieillards applaudirent au vainqueur en peu de paroles, qu'ils prononçoient en formant une eſpece de chœur; & enſuite les acclamations publiques par trois diffé-

rentes reprises, célébrèrent sa victoire.

LE spectacle fut alors suspendu pour quelques minutes; & bientôt de nouveaux athlètes rentrèrent en lice & répétèrent la même scène. S'il arrivoit qu'aucun des deux lutteurs ne fût renversé, après s'être essayés pendant près d'une minute, ils se séparoient de leur propre mouvement, ou par l'intervention de leurs amis; & dans ce cas, chacun se frappoit le bras, comme un défi pour un nouveau combat, soit avec le même, soit avec quelqu'autre.

« TANDIS que les athlètes étoient occupés à donner des preuves de leurs forces & de leur adresse, une autre troupe d'hommes exécuta une danse qui dura près d'une demi-heure. Les lutteurs sembloient ne pas faire la plus légere attention à la danse; & les danseurs, à leur tour, paroissoient ne pas prendre connoissance de la lutte ».

« NOUS observâmes avec plaisir que le vainqueur, content d'avoir triom-

phé, n'affectoit point un orgueil humiliant pour le vaincu, & que le vaincu n'envioit point la gloire de ſon vainqueur. Ils paroiſſoient bien moins conduits par la vanité de faire parade de quelques avantages perſonnels, qu'animés du deſir de plaire. Quel que fut le ſort des prétendans, la gaieté & l'enjouement ne les abandonnoient pas, quoiqu'en préſence de plus de cinq cens ſpectateurs, parmi leſquels il y avoit des femmes; mais le nombre en étoit peu conſidérable : & comme celles qui aſſiſtèrent à ces jeux étoient toutes d'un rang diſtingué, nous conjecturâmes qu'elles n'avoient embelli cette fête de leur préſence que par égard pour des étrangers ».

« Ce ſpectacle ne dura guères moins de deux heures. Pendant l'exécution des jeux, le même Indien qui nous avoit conduits à travers la foule, contenoit le peuple, le faiſoit ranger, & frappoit quelquefois ſévèrement ceux qui

qui vouloient trop s'avancer. Nous fûmes informés que c'étoit un des Officiers de Tootahah, qui exerçoit la fonction de Maître des cérémonies.

« Il est difficile pour ceux qui ont quelque connoissance des jeux gymniques des peuples de la haute antiquité, de n'y pas trouver une singulière ressemblance avec le pugilat des naturels de cette petite Isle, située dans le milieu de la Mer pacifique. Les femmes même, qui ont quelque goût pour la lecture, peuvent se rappeller la belle description que M. de Fénelon fait de ces exercices dans son Télémaque. Les évènemens qu'il présente sont bien des fictions; mais il ne peint les mœurs de ces siécles reculés que d'après les Auteurs qui passent pour en avoir donné une exacte connoissance ».

« Immédiatement après cet intéressant spectacle, on vint nous faire entendre qu'on avoit préparé pour notre dîner deux cochons & une grande

quantité de fruits à pain. Nous nous trouvions tous avec beaucoup d'appétit, & cette nouvelle devenoit très-agréable. Notre hôte cependant parut se repentir de cette généreuse profusion; & au lieu de nous faire servir les deux cochons, il donna ordre d'en porter seulement un dans notre chaloupe. Nous ne fûmes d'abord pas fâchés de cette nouvelle disposition, persuadés que nous dînerions plus commodément à bord que sur le rivage, où il étoit difficile d'écarter la foule; mais lorsque nous fûmes embarqués, il nous fit signe de nous rendre au vaisseau. Ceci devenoit un peu mortifiant; il falloit ramer l'espace de quatre milles tandis que le dîner refroidissoit : néanmoins nous jugeâmes à propos de lui donner cette nouvelle preuve de complaisance ».

« Notre réconciliation avec ce Chef opéra une heureuse révolution sur l'esprit du peuple. On ne fut pas plutôt qu'il étoit à bord, que l'abondance

regna de nouveau dans le marché : nous eûmes des fruits à pain, des noix de coco & d'autres provisions au-delà de tous nos besoins ».

Les affaires dès ce moment reprirent leur train ordinaire. Comme le cochon étoit toujours ce qu'il y avoit de plus rare, le Maître du vaisseau & M. Gréen s'embarquèrent dans la chaloupe, & s'avancèrent vers l'Est, pour voir si l'on pourroit se procurer plus aisément des cochons & des volailles dans cette partie de la contrée. Ils firent vingt milles dans cette direction; ils virent plusieurs cochons & une tortue; mais on ne voulut leur en céder à aucun prix : par-tout on leur dit qu'ils appartenoient à Tootahah, & qu'on ne pouvoit en vendre aucun sans sa permission.

Les Anglois commencèrent à croire que cet Indien jouissoit d'une grande autorité. Une influence si étendue, si générale annonçoit la puissance souve-

raine. Ils furent informés dans la ſuite que Tootahah tenoit les rênes du gouvernement durant la minorité du jeune Roi, qu'ils ne virent jamais pendant tout le tems qu'ils réſidèrent dans cette Iſle.

Au retour de cette expédition, M. Gréen rapporta qu'il avoit vu un arbre d'une groſſeur preſqu'incroyable, n'ayant pas moins de cent quatre-vingt pieds de circonférence. MM. Banks & Solander lui firent obſerver que cet arbre étoit une eſpece de figuier dont les branches, en ſe courbant vers la terre, reprenoient de bouture, & formoient ainſi un groupe de tiges qui, ſe trouvant très-rapprochées les unes des autres, & toutes réunies par une végétation commune, paroiſſoient ſouvent ne former qu'une ſeule tige.

Jusqu'a ce jour, les Anglois n'avoient acheté des fruits qu'avec des grains de raſſade; mais les Inſulaires commençoient à ne plus les rechercher

avec le même empressement, & le marché n'étoit plus fourni avec la même abondance. On fut donc forcé de produire des clous pour faire les échanges. Un clou de quatre pouces de longueur, & c'étoit-là les plus petits, procuroit vingt noix de coco & des fruits à pain en proportion. Les clous ramenèrent bientôt au marché des provisions de toute espece.

DEPUIS la perte du quart de cercle & la malheureuse détention de Tootahah, on n'avoit point vu paroître Obérea. Le 9, elle revint pour la première fois en visite, accompagnée d'Obadé & de Tupia. Elle fit présent d'un cochon & de quelques fruits à pain; & on la pria d'accepter une hache.

LES Anglois ayant établi leur forge, ce fut pour les Insulaires un objet de curiosité aussi nouveau qu'intéressant: ils apportoient au fort des pieces de fer pour qu'on leur en fit divers outils.

Il étoit rare qu'on ſe refusât à leurs demandes, à moins que le tems du forgeron ne fut trop précieux. Obéréa, qui avoit quelques vieux ferremens, les fit porter à la forge, croyant qu'on pourroit lui en faire une hache; mais en cela il ne fut pas poſſible de la ſatisfaire. Elle produiſit alors une hache rompue, & demanda qu'elle fut réparée; ce qu'on lui accorda avec beaucoup de plaiſir. Elle s'en retourna le ſoir dans la pirogue qu'elle avoit laiſſée depuis un tems conſidérable à la pointe de la baie; & en partant, elle promit de revenir dans trois jours.

M. Cook ayant choiſi un petit terrein, qu'il fit clore & bêcher, y ſema des graines de melon & d'autres plantes: elles étoient dans des petites bouteilles cachetées avec de la réſine par la perſonne même de qui on les avoit achetées: mais de toutes ces graines, il n'y eut que celle de moutarde qui perçât la ſuperficie du ſol: toutes les

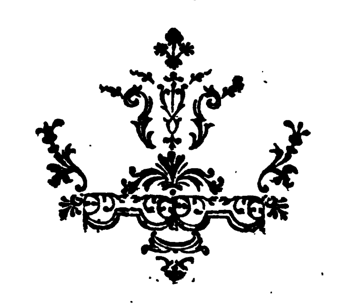
autres manquèrent, même celles de concombres. M. Banks penſoit que la perte de leur vertu végétative avoit été occaſionnée par la totale excluſion de l'air frais.

En parlant de la langue de ces Inſulaires, M. de Bougainville obſerve qu'elle eſt douce, harmonieuſe, facile à prononcer; que les mots ne ſont preſque compoſés que de voyelles ſans aſpiration; qu'on n'y rencontre point de ſyllabes muettes, ſourdes ou naſales, ni cette quantité de conſonnes & d'articulations qui rendent certaines langues ſi difficiles: ce qui, dit-il, empêchoit ſans doute l'Indien qu'il avoit amené de cette Iſle, de prononcer le François. Les mêmes cauſes rendoient preſque inacceſſibles aux organes de ce peuple la langue Angloiſe. Jamais les Anglois ne purent réuſſir à faire prononcer leurs noms par ces Indiens. L'aſſemblage de ſons qui réſultoit des

efforts qu'ils faisoient pour prononcer ces noms, ne laissoit pas aisément reconnoître les traces des noms originaux. Ils appelloient M. Cook *Toote*; M. Hives, *Hete*: Molineux fut un nom qui les désespéra, ils y renoncèrent, & lui donnèrent le nom de *Boba*; M. Gore, *Toarro*; le Docteur Solander, *Torano*; M. Banks, *Tapane*; M. Green, *Eteree*; M. Parkinson, *Patini*; M. Spering, *Pelini*; Petergsil, *Petrodero*: & l'on sçait que l'Indien qu'avoit avec lui M. de Bougainville, croyoit rendre ce mot en prononçant *Poutaveri*.

NÉANMOINS M. Cook observe qu'il pourroit bien se faire que ces noms ainsi déguisés ne fussent pas des sons purement arbitraires formés occasionnellement; mais des mots qui ont une signification dans leur langue. Il fonde cette conjecture sur ce qu'ils donnoient à M. Monkhouse le nom de *Matte*,

qui chez eux veut dire *mort ;* non pas tant pour imiter dans le son la première syllabe de Monkhouse, que parce que cet Officier avoit tué l'Indien qui avoit volé le fusil de la sentinelle.





CHAPITRE XI.

Singularité d'une visite de deux Indiennes ; observation sur une autre singularité de ces Insulaires ; incidens.

LA visite que deux femmes firent aux Anglois mérite une description particulière. Un jour que M. Banks négocioit avec quelques Insulaires dans son canot, à la porte du fort, on vit arriver une double pirogue, sous le pavillon de laquelle étoient assis un homme & deux femmes. Tootahah & quelques autres Insulaires, qui dans ce moment se trouvoient avec M. Banks, lui firent signe d'aller au-devant de ces personnes. Il se hâta de le faire ; mais avant qu'il eut pu sortir de son canot, les deux Indiennes, suivies d'un domestique, marchoient déja vers le fort : voyant arriver M. Banks, elles s'ar-

rêtèrent, lui firent ſigne d'approcher, & posèrent à terre une douzaine de jeunes bananiers & quelques autres arbuſtes.

Les Indiens s'étant rangés des deux côtés, le ſerviteur, ou du moins celui qui paroiſſoit l'être, préſenta à M. Banks les jeunes plants les uns après les autres, en prononçant à chaque fois une courte ſentence. Tupia, qui étoit à côté de M. Banks, voulut en cette occaſion lui ſervir de Maître de cérémonie : il reçut les branches à meſure qu'on les préſentoit, & les alla mettre dans le canot.

Après ces premières formalités, un autre Indien apporta une groſſe balle d'étoffe, dont il déploya toutes les pieces, qu'il étendit à terre entre M. Banks & les deux Indiennes. De ces pieces, au nombre de neuf, il en mit trois les unes ſur les autres : alors celle de ces femmes qui paroiſſoit la plus diſtinguée, dont le nom étoit *Oorattooa*, relevant ſes habits

jusqu'au-dessus de la ceinture, marcha sur ces pieces d'étoffe : elle en fit trois fois le tour d'un pas grave, avec l'air de l'innocence & de la simplicité, & laissa ensuite retomber son vêtement. Les six autres pieces furent de même étendues trois à trois, & le même cérémonial fut encore répété deux fois. Toutes ces pieces ayant été roulées, on les présenta à M. Banks de la part de cette Indienne, qui vint le saluer avec son amie.

M. BANKS leur fit le plus gracieux accueil, & joignit à ces témoignages d'amitié les présens qu'il crut les plus flatteurs pour l'une & pour l'autre. Elles restèrent avec lui près d'une heure, & prirent ensuite congé.

DANS ce même jour, Obérea vint faire une visite à un des Officiers du fort : elle avoit avec elle sa favorite appellée *Otheothea* ; c'étoit une fille d'une figure très-intéressante, qu'on étoit d'autant plus charmé de revoir,

qu'ayant été abſente pendant quelques jours, on avoit dit qu'elle étoit morte ou dangereuſement malade.

Le lendemain, M. Banks, dans une promenade qu'il fit dans le bois avec ſon fuſil, s'arrêta à la maiſon de Toubourai-Tamaïde; dans la converſation, ce Chef prit ſubitement le fuſil des mains de M. Banks, le banda, & viſant en l'air, tira la détente : heureuſement pour lui, l'amorce ſeule prit feu. M. Banks, très-ſurpris qu'il connut déja la manière de décharger un mouſquet, le lui reprit auſſi-tôt des mains, & lui fit de vifs reproches ſur cette indiſcrétion.

M. Banks, perſuadé qu'il étoit d'une extrême importance de tenir les Inſulaires dans une entière ignorance du maniment des armes à feu, avoit ſaiſi toutes les occaſions de leur faire entendre qu'ils ne pouvoient jamais l'offenſer plus griévement qu'en touchant aux fuſils. Il crut devoir renouveller cette

défenſe encore avec plus de force ; & en conſéquence, il ajouta les menaces aux reproches.

L'INDIEN ſouffrit tout patiemment, ſans paroître en être offenſé ; mais dès que M. Banks eut repaſſé la rivière, il partit avec ſa famille & tous ſes uſtenſiles de ménage, pour ſe rendre dans la partie occidentale de l'Iſle que les naturels nomment *Eparre*.

LA nouvelle de ſon départ ayant été portée au fort, M. Banks, craignant que le déplaiſir de ce Chef, qui, en pluſieurs occaſions s'étoit rendu très-utile, n'occaſionnât de nouveaux déſagrémens, ſe détermina à le ſuivre ſans délai, & à ſolliciter ſon retour. Il partit le ſoir même, accompagné de M. Mollineux ; il trouva Toubourai-Tamaïde au milieu d'un grand cercle d'Indiens, à qui il avoit ſans doute raconté ce qui lui étoit arrivé, & quelles étoient ſes craintes à ce ſujet. La douleur & la conſternation ſe peignoient

dans ses traits, & les mêmes passions étoient fortement exprimées sur le visage des Insulaires qui l'environnoient.

A l'arrivée de M. Banks, une de ses femmes, toute éplorée, donna des preuves de son désespoir de la même manière que Terapo avoit fait un jour au fort; elle se frappa la tête à plusieurs reprises avec une dent de requin, jusqu'à ce qu'elle fut toute couverte de sang.

M. BANKS se hâta de dissiper cette tristesse généralement répandue. Il assura le Chef que ce qui s'étoit passé devoit être entièrement oublié; qu'il n'en avoit pas conservé le plus léger ressentiment, & qu'il en espéroit autant de sa part. Cette démarche, où M. Banks joignoit la confiance à l'amitié, calma les inquiétudes de l'Indien; une double pirogue fut à l'instant préparée; ils revinrent ensemble au fort, & Toubourai-Tamaïde & sa femme dormirent dans la tente de M. Banks,

ce qui annonçoit une parfaite réconciliation.

Le 14 de Mai, qui étoit un Dimanche, M. Cook fit célébrer le service divin au fort. M. Banks engagea Toubourai-Tamaïde & ses femmes à y assister, espérant que cela donneroit occasion à différentes questions de leur part, & qu'on en profiteroit pour leur donner quelques instructions. Il les fit placer convenablement, & se tint lui-même auprès d'eux. Pendant tout le service, ils fixèrent des regards attentifs sur tous les mouvemens de M. Banks, & les imitèrent très-exactement, se tenant debout, assis ou à genoux, comme ils le voyoient faire.

Ils étoient dans la persuasion que les Anglois étoient occupés à quelque chose de sérieux & d'important; c'est du moins ce qu'on doit conjecturer des signes qu'ils firent aux Indiens qui étoient hors du fort, de garder le silence. Cependant le service fini, aucun d'eux

d'eux ne fit de queſtions, ni ne montra la plus légère curioſité ſur ce qu'ils venoient de voir. On eſſaya de leur donner quelque idée des cérémonies myſtérieuſes dont ils avoient été témoins; mais on ne put jamais parvenir à fixer leur attention.

Les Indiens, à leur tour, prièrent les Anglois d'aſſiſter à une de leurs fêtes religieuſes : elle étoit d'un tout autre genre. Un jeune homme de la plus belle taille accomplit les rites de Vénus avec une jeune fille âgée d'onze ou douze ans, devant un grand nombre de ſpectateurs, parmi leſquels ſe trouvoient des femmes de la première diſtinction, & entr'autres Oberea, qu'on pouvoit regarder comme la Prêtreſſe de cette ſingulière cérémonie; car ce fut elle qui donna les inſtructions à la victime de ce prétendu devoir religieux, qui, à cauſe de ſa grande jeuneſſe, n'avoit pas encore été initiée à ce myſtère.

« Je ne rapporte pas cet incident, dit M. Cook, comme un objet de pure curiofité ; mais comme propre à répandre quelque clarté fur une queftion longtems agitée parmi les Philofophes : fi la honte qu'on attache à de certaines actions, en elles-mêmes très-innocentes, eft infpirée par la nature, ou n'eft fuggérée que par le préjugé. Si cette pudeur a fon origine dans la coutume, il ne fera peut-être pas facile de faire remonter cette coutume, quoique générale, jufqu'à fa fource; mais fi c'eft dans l'inftinct même de la nature, il paroîtra également difficile de découvrir par quelle caufe cette même pudeur eft profcrite, ou du moins domptée chez ce peuple, dans les mœurs duquel on n'en retrouve pas la moindre trace ».

La connoiffance générale qu'ont ces Infulaires de toutes les réfolutions prifes entr'eux, eft une fingularité qui a toujours paru inexplicable. Dans la

nuit du treize au quatorze, une des pieces à l'eau qui formoient un des côtés extérieurs du fort, fut volée, & dans la matinée il n'y avoit pas un seul Insulaire qui n'en fut informé : cependant il ne paroissoit pas qu'on leur eut confié ce dessein, ni même qu'ils fussent dignes de cette confidence; car ils étoient disposés à donner les éclaircissemens nécessaires pour retrouver la piece volée. M. Banks se rendit dans l'endroit de la baie où, selon le rapport des Indiens, elle avoit été portée dans une pirogue; mais le vol étoit d'une si petite conséquence, qu'il ne suivit point cette découverte.

A son retour, Toubourai-Tamaïde lui dit que dans la nuit même on voleroit une autre piece à l'eau : on n'imagine pas trop comment il pouvoit en avoir connoissance. Il se rendit au fort avec sa famille, & plaçant leur lit dans le voisinage des pieces à l'eau, il dit qu'il vouloit être un gage de leur

sûreté en dépit du voleur; mais on le remercia de son obligeante attention, en lui faisant entendre qu'on placeroit une sentinelle pour y avoir l'œil jusqu'au matin. Il fit alors porter son lit dans la tente de M. Banks, où il passa la nuit. Le voleur vint pour épier le moment de se saisir de la piece à l'eau; mais à la vue de la sentinelle, il se retira.

L'ENTIÈRE confiance que M. Banks marquoit à Toubourai-Tamaïde depuis l'affaire du couteau, exposa ce Chef à des tentations auxquelles son intégrité ni son honneur ne furent pas capables de résister : séduit à la vue d'une corbeille de clous, il oublia ce qu'il se devoit à lui-même. Ces clous étoient plus grands que ceux qu'on avoit donnés dans les échanges, & c'étoit sans doute une négligence blâmable de laisser cette corbeille dans un des coins de la tente de M. Banks, où ce Chef avoit un libre accès. Un de ces clous

fut apperçu ſous ſon vêtement par un des domeſtiques de M. Banks, qui, en étant informé, examina la corbeille, & reconnut qu'on en avoit pris cinq. Il accuſa ce Chef, qui s'avoua l'auteur de ce larcin. On lui en demanda la reſtitution; mais il s'en défendit en diſant que les clous étoient à Eparre: cependant M. Banks paroiſſant prendre la choſe très-ſérieuſement, & lui faiſant quelques ſignes de menace, il rendit celui qu'on lui avoit apperçu. On le retint au fort, pour y être jugé à la pluralité des voix.

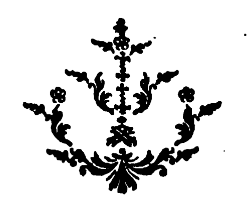
ON donnoit aux délibérations un air d'importance, pour ne pas paroître penſer trop légèrement de cette action. Après quelques formalités, on lui dit que s'il vouloit rapporter au fort les quatre autres clous, ce tort ſeroit abſolument oublié. Il en donna ſa parole, mais ne la tint pas. Au lieu d'aller chercher les clous, il partit avant la nuit avec ſa famille, & emporta avec lui tous ſes meubles.

TOOTAHAH avoit envoyé plusieurs fois au fort, faisant dire que si on lui rendoit une visite, il reconnoîtroit cette faveur par un présent de quatre cochons. M. Cook chargea M. Hicks, son premier Lieutenant, de cette commission, avec ordre de faire à ce Chef beaucoup de civilités. Arrivé à Eparre, M. Hicks fut informé qu'il étoit à Tettahah, cinq milles plus loin dans l'Ouest.

TOOTAHAH fit un obligeant accueil à cet Officier; à l'instant même, il lui donna un cochon, & l'assura qu'il recevroit les trois autres le lendemain dans la matinée. M. Hicks consentit volontiers à rester; mais le jour suivant les cochons ne furent pas amenés; & le Lieutenant retourna le soir avec un seul cochon.

TOUBOURAI-TAMAÏDE revint au fort avec sa femme Tomio. Il montra quelques inquiétudes, & ne jugea cependant pas à propos de rendre les

clous qu'il avoit promis de rapporter. M. Banks & les Officiers qui étoient préſens furent très-froids à ſon égard. Comme cette réſerve étoit peu propre à lui inſpirer de la confiance, il ne s'arrêta pas longtems, & ſon départ fut bruſque. M. Monkhouſe lui fut envoyé le lendemain pour tenter une réconciliation, en lui perſuadant de rapporter les clous; mais ce fut ſans ſuccès.





CHAPITRE XII.

Aventures singulières ; amusement extraordinaire des Indiens ; observation du passage de Vénus.

La difficulté de pouvoir, à quelque prix que ce fut, se procurer une suffisante provision de porc, fit prendre la résolution de faire une nouvelle visite à Tootahah. Dans cette vue, le vingt-sept, de très-bonne heure, MM. Cook, Banks, Solander & trois autres s'embarquèrent dans la chaloupe. Ce Chef étoit parti de Tettahah, où l'avoit vu M. Hicks, pour se rendre à Atahourou, environ six milles plus loin.

Les Anglois le trouvèrent, comme la première fois, assis sous un arbre, & environné d'un grand nombre d'Indiens. Ils lui firent un présent qui consistoit en une jupe & quelques colifi-

chets. Ce don fut accepté de l'air le plus gracieux. Tootahah donna ordre ſur le champ qu'on préparât un cochon pour le ſouper, avec promeſſe de mieux les régaler le lendemain.

Les Anglois, moins curieux de fêtes que de proviſions pour le fort, réſervèrent le cochon, & ſoupèrent avec des fruits.

La nuit approchoit, & l'on ſe trouvoit dans un lieu où il y avoit beaucoup plus de monde que n'en pouvoient contenir les pirogues & les maiſons. Les Anglois voyant là Oberea & pluſieurs autres Indiens de leur connoiſſance, cherchèrent à ſe loger pour paſſer la nuit. Oberea offrit obligeamment une place dans ſa pirogue à M. Banks, qui l'accepta avec plaiſir, & prit congé de ſes amis.

Il ſe retira de très-bonne heure pour repoſer, conformément à l'uſage de la contrée : il ſe déshabilla, ſelon ſa coutume, les nuits étant fort chaudes.

Oberea s'offrit poliment de garder ses habits, de peur qu'on ne les volât dans la nuit. M. Banks, sous les auspices d'une telle sauve-garde, crut pouvoir dormir avec toute la tranquillité imaginable. S'étant réveillé sur les onze heures, & ayant besoin de se lever, il chercha ses habits dans l'endroit où il les avoit vu déposer par Oberea; mais il s'apperçut bientôt qu'ils n'y étoient plus: sur le champ, il éveilla Oberea, qui devina ce qui étoit arrivé par les plaintes de M. Banks, donna ordre qu'on apportât de la lumière, & se disposa en hâte à recouvrer les habits. Tootahah, qui dormoit dans la pirogue voisine, alarmé du bruit, se rendit auprès d'eux, & sortit avec Oberea pour découvrir le voleur.

M. Banks n'étoit pas en état de les suivre: de tous ses habits, il ne lui restoit que ses culottes; on lui avoit volé sa veste, son surtout, ses pistolets & tout ce qui se trouvoit dans ses poches.

ENVIRON une heure après, il vit revenir Oberea avec Tootahah : toutes leurs recherches avoient été infructueuſes. Il fut d'abord dans de vives inquiétudes : ſon fuſil lui reſtoit, mais il n'avoit pas eu la précaution de le charger ; & ſa poudre & ſes balles avoient été volées avec ſes habits. Il ignoroit la retraite de MM. Cook & Solander ; & quelles que puſſent être les circonſtances, il ne pouvoit ſe promettre d'en être ſecouru.

DANS cette poſition vraiment critique, loin de paroître ſoupçonner ou craindre ceux qui étoient autour de lui, il crut devoir leur montrer une pleine confiance. Il donna ſon fuſil à garder à Tupia, qui s'étant réveillé au premier bruit, étoit venu s'aſſeoir près de lui, & remerciant Oberea & Tootahah des peines qu'ils avoient inutilement priſes pour lui faire reſtituer ſes habits, il ſe retira pour repoſer.

ON ſe doute bien qu'en pareille ſitua-

tion, il ne pouvoit guères se livrer aux douceurs du sommeil. Bientôt il entendit de la musique, & vit des lumières à une petite distance sur le rivage: c'étoit un concert ou une assemblée, que les naturels nomment *Heiva*, nom général qu'ils donnent à tous les divertissemens publics. Il ne douta pas que ce petit spectacle ne rassemblât beaucoup de monde, & il espéra y trouver M. Cook avec ses autres amis. Il se leva & se rendit comme il put sur le rivage.

Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il fut conduit par les lumières & le son des instrumens à la case où étoient les Anglois, qu'il reconnut dans la foule. C'étoit une consolation dans sa détresse : il leur apprit sa triste aventure; mais ses amis n'avoient été guères mieux traités : M. Cook avoit perdu ses bas, M. Solander son surtout, & tous avoient des sujets de plaintes.

ILS résolurent d'entendre le concert, comme un adouciſſement à leurs peines. Il conſiſtoit en trois tambours, quatre flutes, & un certain nombre de voix. Le concert fini, ils rentrèrent dans la caſe, pour y attendre le jour; car il ne falloit pas eſpérer qu'on pût durant la nuit, ſe faire rien reſtituer.

LES rayons naiſſans du Soleil diſſipèrent enfin les ombres de la nuit, & les Anglois à demi-nuds, ſortirent de leur retraite. Le premier Indien que rencontra M. Banks fut Tupia, qui l'attendoit pour lui rendre ſon fuſil, qu'il avoit fidélement gardé. L'inſtant d'après Oberea lui apporta des habits du pays, en place de ceux qu'on lui avoit volés. Cet ajuſtement, moitié Indien, moitié Anglois, lui donnoit un air groteſque, dont il étoit difficile de ne pas rire.

LES Anglois ſe réunirent tous, à l'exception du Docteur Solander, qui n'avoit pas aſſiſté au concert, & dont on ignoroit la retraite. Tootahah ne

tarda pas à paroître, & ils le pressèrent de leur faire rendre leurs habits; mais ils ne purent jamais lui persuader, non plus qu'à Oberea, de prendre des mesures pour le recouvrement du vol; ce qui fit soupçonner qu'ils en étoient eux-mêmes complices. Vers les huit heures, ils furent joints par le Docteur Solander, qui étoit tombé entre les mains de plus honnêtes gens, dans une maison éloignée environ d'un mille, où il n'avoit rien perdu.

ABANDONNANT tout espoir de recouvrer leurs habits, ils sollicitèrent Tootahah de leur donner les cochons qu'il leur avoit promis; mais en cela ils n'eurent pas un meilleur succès. Ils partirent donc, avec le seul, qu'on leur avoit donné la veille, & comme on peut le croire, très-mécontens de leur voyage.

COMME ils revenoient, la vue d'un spectacle fort extraordinaire, fixa quelque tems leur attention. La scène étoit un endroit du rivage dont l'accès n'est

point défendu par le récif qui regne tout autour de l'Isle. La mer en conséquence, y développe avec fureur, ses vagues écumantes. Les lames qui s'y élèvent à une incroyable hauteur, forment un si furieux tourbillon, qu'il seroit impossible à un canot Européen de s'y exposer, sans courir à l'instant le risque de se perdre; & nos plus habiles nâgeurs s'y noyeroient infailliblement.

C'ÉTOIT au milieu de ces lames terribles, que dix ou douze Indiens nâgeoient pour leur amusement. Ils fendoient les vagues blanchissantes d'écume, dont ils se jouoient. Ils plongeoient dans les lames, s'élevoient ensuite sur leur dos, & replongeoient avec elles. Mais ce qui rendoit cette scène plus intéressante encore, c'étoit de voir les Indiens, qui, ayant trouvé l'arrière d'une vieille pirogue, la prirent devant eux, passèrent ainsi à travers les lames; & tournant ensuite la pointe de l'arrière contr'elles, ils étoient portés

avec une rapidité inexprimable, vers le rivage, & quelquefois même dessus.

Il arrivoit souvent que les lames brisoient sur eux avant qu'ils fussent à mi-chemin; & dans ce cas, ils plongeoient dans les flots, & se relevoient de l'autre côté, la pirogue dans leurs mains, & recommençoient leur jeu.

Les Anglois ne se lassoient pas de contempler un spectacle si neuf & si extraordinaire. Après en avoir joui près d'une demi-heure, avec autant de surprise que d'admiration, ils continuèrent leur route pour se rendre au fort.

A cette occasion, M. Cook observe que l'homme est doué de facultés qui semblent tenir du prodige, & qui ne se développent qu'accidentellement. « Ces Indiens, dit-il, au milieu des vagues furieuses, montroient une dextérité & une hardiesse que nous avions peine à comprendre; mais ces qualités merveilleuses ne sont dûes qu'à l'exercice des facultés qui leur sont communes

nes avec le reste des hommes. La vérité de cette observation est confirmée par les Sauteurs & les Danseurs de corde, qui ne doivent point leur art à quelques dons particuliers de la nature, mais à un exercice habituel. La finesse du tact des aveugles, qui est un sujet de surprise pour les clair-voyans, fournit une nouvelle preuve de la supériorité des facultés qui ne se perfectionnent que dans de certaines circonstances ».

DANS le nombre des Indiens qui visitèrent les Anglois, il y en avoit quelques-uns qui étoient d'une Isle voisine, qu'ils nomment *Emeo* ou *Imao*, la même à laquelle M. Wallis donna le nom d'*Isle du Duc d'Iork*. Ces mêmes Indiens firent aux Anglois, le dénombrement de plus de vingt-quatre autres Isles, qui sont dans le voisinage d'Otahiti.

LE jour où devoit se faire l'observation du passage de Vénus approchoit. M. Cook résolut, conformément aux

conseils que lui avoit donné le Lord Morthon, d'envoyer observer ce passage en deux autres endroits, espérant que si l'observation manquoit à Otahiti, on pourroit ailleurs, avoir un meilleur succès. On ne s'occupa donc plus qu'à préparer les instrumens & à donner des instructions suffisantes à ceux qui devoient observer au dehors.

Le premier de Juin, M. Gore fut envoyé dans la chaloupe à Imao, avec MM. Monkhouse & Sporing, jeunes gens attachés à M. Banks; & M. Green leur remit les instrumens nécessaires pour faire l'observation.

M. Banks voulut être de cette expédition; plusieurs Insulaires s'embarquèrent avec lui, du nombre desquels étoient Toubourai-Tamaïde & Tomio.

Le lendemain à la pointe du jour, M. Hicks partit pour l'Est de l'Isle, avec plusieurs autres personnes. Il eut ordre de chercher un lieu éloigné du

principal Obſervatoire, & convenablement ſitué, pour pouvoir y faire uſage des inſtrumens aſtronomiques qui lui furent fournis.

LA chaloupe, qui n'avoit été prête que dans l'après-midi, ayant ramé avec toute la diligence poſſible, pendant la plus grande partie de la nuit, jetta ſon grapin préciſément au-deſſous de l'Iſle d'Imao. Dès que le jour parut, ils virent une pirogue qu'ils hélèrent; les Indiens leur montrèrent une coupure dans le récif, à travers laquelle ils paſſèrent, & allèrent mouiller au pied d'un rocher de corail, qui s'élevoit au-deſſus de l'eau, à la diſtance d'environ ſoixante-quinze toiſes du rivage. On ſe propoſa d'abord, d'en faire le lieu de l'obſervation. Il avoit près de quarante toiſes de long ſur vingt toiſes de large; & dans le milieu, il y avoit un lit de ſable blanc aſſez ſpacieux pour y dreſſer les tentes. M. Gore & ceux qui étoient avec lui, ſe mirent à l'in-

ſtant, en devoir de les dreſſer, & firent tous les préparatifs qu'exigeoit l'opération importante, qui devoit ſe faire le lendemain.

TANDIS qu'on s'occupoit à tout diſpoſer pour l'obſervation, M. Banks ſe rendit à Imao, avec les Indiens d'O-tahiti & ceux qu'on avoit rencontrés dans la pirogue, pour acheter des proviſions. Il parvint à s'en procurer une quantité ſuffiſante avant la nuit. A ſon retour, ſur le rocher, il trouva l'Obſervatoire en ordre, & les téleſcopes fixés & éprouvés.

LE coucher du Soleil annonça la plus belle ſoirée, & l'on vit bientôt briller les étoiles. Cependant, l'inquiétude ne permit pas aux Obſervateurs de goûter les charmes du ſommeil. De demi-heure en demi-heure, l'un d'eux ſe levoit pour obſerver le ciel. Si ſes yeux n'avoient été frappés que de la ſcintillation des étoiles, auſſitôt il communiquoit ſa joie à ſes Compa-

gnons, qui brûlant d'eſpérance, auroient voulu hâter le retour du Soleil : mais le plus leger nuage apperçu, les jettoit dans les plus vives alarmes.

Tous voulurent être témoins de la beauté du crépuſcule du matin, il ſeroit difficile de peindre la joie qui brilloit dans tous les yeux, en voyant le Soleil ſe lever ſans nuage. M. Banks ſouhaita alors à MM. Gore & Monkhouſe le plus heureux ſuccès, & retourna à Imao, pour examiner les productions de l'Iſle, & ſe procurer de nouvelles proviſions. Avant de traiter avec les Inſulaires, il prit ſon poſte ſous un arbre, au pied duquel il s'aſſit ; & pour les empêcher de ſe preſſer en foule autour de lui, il marqua un cercle, dans lequel il ne permit à aucun d'eux d'entrer.

Sur les huit heures, il vit deux pirogues ramer, pour prendre terre près du poſte qu'il occupoit. Les Indiens qui l'entouroient, lui firent entendre qu'el-

les appartenoient à Tarrao, revêtu de l'autorité ſouveraine, & qui venoit lui faire viſite.

Dès que les pirogues touchèrent le rivage, la foule des Indiens forma deux haies, depuis l'endroit du débarquement juſqu'à celui où étoit M. Banks. Ce Chef, avec ſa ſœur, s'avancèrent vers M. Banks, qui vint à leur rencontre, & les introduiſit avec beaucoup de formalités, dans le cercle, d'où tous les autres naturels avoient été exclus.

Comme il eſt ordinaire à ces Indiens de s'aſſeoir durant toutes leurs conférences, M. Banks déroula une eſpece de turban de toile des Indes, qu'il portoit ſur ſa tête, au lieu de chapeau, il l'étendit à terre, & Sa Majeſté, Nuna ſa ſœur & lui, s'aſſirent ſur le turban, converti en tapis.

Le Roi offrit en préſens à M. Banks, un cochon, un chien & quelques fruits à pain. M. Banks dépêcha, à l'inſtant,

une pirogue à l'Obſervatoire, pour répondre par un autre préſent. L'exprès fut bientôt de retour avec une hache, une chemiſe & quelques grains de raſſade. Sa Majeſté reçut ce don avec une ſatisfaction extrême.

DANS ce même inſtant, Toubouraï-Tamaïde & Tomio, arrivèrent de l'Obſervatoire. Tomio, qui étoit alliée à Tarrao, offrit au Roi un grand clou & à Nuna une chemiſe.

LE premier contact intérieur de la Planette avec le Soleil étant obſervé, M. Banks, accompagné de Tarrao, de Nuna & de quelques autres perſonnes de conſidération, revint à l'Obſervatoire. Il fit remarquer à Sa Majeſté, & à trois jolies Indiennes de ſa ſuite, Vénus ſur le diſque du Soleil, & il s'efforça de leur faire comprendre, que lui & ſes Compagnons, n'étoient venus dans leur contrée, qu'afin d'obſerver cet Aſtre.

ALORS M. Banks retourna dans

l'Isle, il y passa le reste du jour à examiner les productions de cette terre : elles lui parurent presque à tous égards, être les mêmes que celles d'Otahiti. Il connoissoit une partie des habitans, qui étoient venus négocier au fort; de sorte que tous étoient déjà instruits des articles de commerce, & du prix des denrées.

Le lendemain dans la matinée, on abattit les tentes, & l'on reprit le chemin du fort, où l'on arriva avant la nuit.

L'OBSERVATION * avoit réussi à l'Est

* Suivant les Calculs de M. de la Lande, l'observation d'Otahiti, comparée avec celle que M. l'Abbé Chappe fit à Saint-Joseph en Californie, donne pour la parallaxe du soleil dans les moyennes distances, 8 secondes & $\frac{53}{100}$; comparée avec celles de MM. Dymond & Wales, faites au fort du Prince de Galles, sur la baie d'Hudson, 8 secondes 55; avec celle de Cajanebourg en Finlande, 8 secondes 52; avec celle du Pere Hell & Wardhus, au nord de la Laponie, 8 secondes 72 : mais M. de la Lande pense qu'il faut rejetter celle-ci, & son dernier résultat est que la parallaxe moyenne du soleil est tout-au-plus de 8 secon-

& au fort auſſi complétement qu'on pouvoit le deſirer ; le ciel ayant été pur & ſans nuage, depuis les premiers rayons de l'aurore, juſqu'après le crépuſcule du ſoir, les quatre contacts des bords de Vénus & du Soleil, furent très-avantageuſement obſervés par MM. Cook, Green & le Docteur Solander.

Les téleſcopes de MM. Green & Cook, étoient d'une grandeur conſidérable ; mais celui du Docteur Solander étoit encore beaucoup plus grand.

Les trois Obſervateurs apperçurent une atmoſphère, ou nuage obſcur autour du corps de la Planette ; ce qui empêcha d'obſerver les tems des contacts avec cette préciſion qu'on devoit naturellement ſe promettre dans un ſi beau jour.

des 55 : ce qui donne pour la diſtance moyenne du ſoleil 34558400 lieues communes de France de 2283 toiſes chacune. Voyez le Mémoire ſur le paſſage de Vénus, par M. de la Lande. A Paris, chez Lattré, Graveur, rue Saint-Jacques.

SUIVANT l'obſervation de M. Green,

	h.	min.	ſec.	
Le premier contact extérieur des limbes, ou le commencement du paſſage, fut à	9	25	42	du matin.
Le premier contact intérieur, ou l'entrée totale, à.	9	44	4	
Le ſecond contact intérieur, ou le commencement de la ſortie, à. . .	3	14	8	de l'après-midi.
Le ſecond contact extérieur, ou la ſortie totale, à.	3	32	10	

LA latitude du lieu de l'Obſervatoire fut trouvée être par les dix-ſept degrés vingt-neuf minutes quinze ſecondes, & par les cent quarante-neuf degrés, trente-deux minutes dix ſecondes de longitude à l'Oueſt du Méridien de Greenwich, ou par les deux cent vingt-huit degrés, huit minutes, trente ſecondes du méridien de l'Iſle de Fer.



CHAPITRE XIII.

Description des cérémonies funèbres ; nouveaux incidens.

LA mort d'une femme déjà âgée, d'un rang supérieur, & parente de Tomio, présenta aux Anglois, une belle occasion de connoître les cérémonies funèbres pratiquées chez ces peuples. Ils furent convaincus que ces Indiens n'enterrent point leurs morts, coutume entièrement opposée aux usages de toutes les Nations.

DANS le milieu d'un petit quarré, dont les côtés étoient fermés par un treillage de bois de bambou, on avoit élevé sur deux pieux, le pavillon d'une pirogue, & sous ce pavillon le corps étoit déposé dans une espece de bière, dont on a déjà donné la description. La bière étoit recouverte d'une belle

piece d'étoffe & tout autour, on avoit exposé des poiſſons, divers fruits & quelques autres proviſions comeſtibles. « Nous ſupposâmes, dit M. Cook, que ces proviſions étoient la nourriture de l'eſprit du défunt; & en conſéquence, que ces Indiens avoient des notions confuſes d'une vie à venir : mais, nous apprîmes de Toubourai-Tamaïde, qu'elles n'étoient qu'une offrande à leurs Dieux. Cependant, ils n'imaginent pas plus que les Dieux ſe repaiſſent de fruits ou de chair, que les Juifs ne croyoient que Jehovah pût habiter dans un Temple. L'offrande eſt faite ſur le même principe que celui qui porta les Juifs à bâtir un Temple à Jéruſalem; c'eſt-à-dire, comme une expreſſion de reſpect, de reconnoiſſance, & une prière à la Divinité d'honorer ce lieu de ſa préſence, d'une manière plus immédiate ».

En face de la caſe du mort, étoit une eſpece de poinçon; c'eſt là où les parens s'arrêtent pour payer le tribut de leur

douleur. Sous le pavillon, on remarquoit une prodigieuse quantité de petits morceaux d'étoffe, destinés à recevoir les pleurs & le sang des parens & des amis du mort; car dans les grandes afflictions, c'est une coutume générale de se blesser à la tête avec une dent de requin. Quelques pas plus loin, on avoit construit deux autres cases; l'une est la résidence constante des parens durant le deuil; dans l'autre, il n'y entre que le plus proche parent, qui prend un vêtement très-bisarre, dans une cérémonie dont il sera parlé. Les os du mort sont enterrés près de l'endroit où il est exposé jusqu'à une entière putréfaction.

Il est, sans doute, difficile de deviner la cause d'une coutume aussi extraordinaire qu'est celle d'exposer les morts au-dessus de la surface de la terre, jusqu'à l'entière pourriture des chairs, pour ensuite en enterrer les os. Il est remarquable qu'Ælien & Apollonius de Rhodes attribuent une coutume sem-

blable aux peuples de la Colchide, contrée voisine du Royaume de Pont, aujourd'hui la Mingrélie, avec cette différence, que cet usage ne s'étendoit pas aux deux sexes : les femmes étoient enterrées ; mais les hommes étoient enveloppés dans une peau, & suspendus à quelque arbre par une chaîne. Cette coutume de la Colchide, avoit sa cause dans la religion. L'air & le feu étoient les principaux objets de leur culte; & c'étoit une suite de quelques notions superstitieuses de consacrer leurs morts à ces deux élémens.

« Si les habitans d'Otahiti, dit M. Cook, eussent eu de pareilles notions, il nous eût certainement été impossible de nous en assurer ; mais nous découvrîmes bientôt que les mêmes lieux où ils déposoient leurs morts étoient aussi ceux de leur culte ».

La cérémonie funèbre qui devoit se faire, fut pour M. Banks, un objet qui piqua sa curiosité. Comme on n'y ad-

met que les parens du mort & ceux qui remplissent quelque fonction de ces tristes devoirs, il consentit à être du nombre de ces derniers, pour ne pas perdre l'occasion de voir les mystères & la solemnité de cette pompe lugubre.

LE jour marqué, il se rendit dans la matinée, à la case sépulchrale: il y fut reçu par la fille de la défunt[illegible] & plusieurs autres personnes qui devoient assister à la cérémonie. Toubourai-Tamaïde étant le plus proche parent, devoit en être le principal acteur. Son vêtement étoit de la forme la plus bisarre, sans avoir rien de choquant. M. Banks fut dépouillé de ses habits; on lui ceignit les reins d'une petite piece d'étoffe, & des épaules aux pieds, on lui noircit le corps avec du charbon & de l'eau. On fit la même opération à plusieurs autres hommes & femmes; & un jeune garçon, âgé d'environ quatorze ans, fut noirci de la tête aux pieds.

APRÈS ces préparatifs, on partit en

case où elle avoit laissé son Chef, & lui dit : *imatata*, on n'a rencontré personne. Alors toute l'assemblée fût congédiée ; & chacun alla se laver dans la rivière, & reprendre ses habits ordinaires.

LES Anglois ayant observé que depuis quelques jours, le marché n'étoit plus fourni de la même quantité de fruits à pain, en demandèrent la raison, & on leur dit, qu'on en avoit cueilli tout d'un coup la plus grande partie pour en faire une pâte aigre, que les Insulaires nomment *Mahie*. Cette pâte, après avoir éprouvé une fermentation, se conserve long-tems, & supplée aux autres fruits, quand on ne peut pas en avoir de mûrs.

M. GORE fit un défi à Toubourai-Tamaïde, se prétendant plus habile à tirer de l'arc. Toubourai accepta le défi & courut à l'instant chercher son arc & ses fléches. Il étoit dans la persuasion qu'il s'agissoit d'essayer à qui se-

roit voler la fléche à une plus grande diſtance; mais M. Gore ſuppoſoit que c'étoit à qui toucheroit le plus près d'un but. Cette différence ne leur permit de faire aucune épreuve. Néanmoins Toubourai-Tamaïde, voulant montrer ce qu'il ſavoit faire, prit une fléche, l'ajuſta ſur la corde de ſon arc qu'il tendit, & fit voler la fléche à une diſtance d'environ cent trente toiſes. Leur manière de tirer de l'arc a quelque choſe de ſingulier. Ils mettent un genou en terre & à l'inſtant que la fléche part, ils laiſſent tomber l'arc.

Dans une promenade que fit M. Banks, il rencontra une troupe d'Inſulaires qui faiſoient profeſſion d'être Muſiciens & Poëtes. Il s'informa exactement de l'endroit où ils devoient ſe trouver le même ſoir, & il ne manqua pas de s'y rendre avec pluſieurs Officiers qu'attiroit cette nouveauté. Les Indiens s'y étoient déjà aſſemblés en très-grand nombre.

LA petite troupe étoit composée de deux flûtes & de trois tambours. Les tambours accordoient leurs voix aux instrumens. Ce ne fut pas pour les Anglois une médiocre surprise d'apprendre qu'ils étoient eux-mêmes les sujets du chant. On ne se seroit jamais attendu à trouver chez un peuple, isolé au milieu des mers, un caractère si ressemblant aux anciens Bardes. C'étoit-là, sans doute, une piquante singularité. Leurs chants sont impromptus & accompagnent les instrumens. Ces Musiciens-Poëtes vont continuellement d'un lieu à un autre. Les Maîtres de maison leur font des présens.

COMME les Insulaires ne s'abstenoient point de voler au fort, & qu'en dernier lieu, ils avoient enlevé le fourgon qui servoit à chauffer le four, M. Cook imagina un expédient de leur faire faire une restitution forcée. Vingt pirogues chargées de poissons s'étant présentées pour traiter, il les fit toutes saisir, &

les ayant fait conduire dans la rivière ; en face du fort, il déclara aux Indiens, que ſi ce qu'on avoit volé n'étoit pas promptement reſtitué, on mettroit le feu aux pirogues. Il n'avoit pas deſſein de le faire; mais il eſpéroit que les Indiens, intimidés par cette menace, forceroient les voleurs à une reſtitution, qui devenoit, dès-lors, une affaire commune.

On ſomma les Indiens de rendre entre autres choſes qu'ils avoient volées, le fourgon, le fuſil qui avoit été arraché à la ſentinelle, les piſtolets que M. Banks perdit avec ſes habits à Atahourou, l'épée d'un bas Officier, & la piece à l'eau. Les Indiens ne tardèrent pas à rapporter le fourgon, & demandèrent avec inſtance qu'on relâchât les pirogues; mais M. Cook inſiſta ſur les conditions preſcrites.

Le lendemain, il ne ſe fit aucune reſtitution ; ce qui étoit d'autant plus ſurprenant que les Indiens étoient dans la

plus grande détresse au sujet de leurs poissons, qui alloient être sur le point de se corrompre. M. Cook se voyoit donc réduit à la triste alternative de relâcher les pirogues, malgré la déclaration qu'il avoit faite, ou de les retenir, au détriment de ceux même qui étoient innocens. Il crut devoir prendre un milieu, ce fut de garder encore les pirogues, & de permettre aux Indiens de retirer leurs poissons.

CETTE permission occasionna un nouveau désordre. Il n'étoit pas aisé de reconnoître à quel particulier chaque lot de poisson appartenoit, & les pirogues furent pillées, à la faveur de cette circonstance, par ceux qui n'avoient aucun droit à leur cargaison. Les Indiens firent de nouvelles supplications pour obtenir leurs pirogues; & M. Cook, persuadé que probablement les choses qu'on répétoit n'étoient plus dans l'Isle, ou que ceux qui souffroient de leur détention, n'avoient

pas aſſez d'aſcendant ſur les voleurs, pour les porter à la reſtitution, ſe détermina enfin à les relâcher.

Un autre incident penſa occaſionner une violente rupture entre les Anglois & les Inſulaires. M. Cook avoit envoyé un bateau aux ordres d'un Officier, pour prendre du leſt ſur le rivage. Cet Officier, n'ayant pas d'abord trouvé de pierres convenables pour cet objet, commença à abattre quelque partie d'une clôture où les os des morts étoient dépoſés. Les Indiens s'y opposèrent violemment. Ils expédièrent à l'inſtant un exprès au fort, pour déclarer qu'ils n'étoient point du tout diſpoſés à ſouffrir une pareille inſulte. M. Banks ſe rendit auſſitôt ſur le lieu, & termina la diſpute à la ſatisfaction des Indiens, en envoyant le bateau ſur les bords de la rivière, où, ſans faire murmurer perſonne, on pouvoit ramaſſer autant de pierres qu'on en avoit beſoin.

Il eſt remarquable que ces Indiens

ſont beaucoup plus jaloux des morts que des vivans. Ce prétendu tort, qu'on vouloit faire à l'objet de leur vénération, fut la ſeule occaſion où ils entreprirent de réſiſter, & une autre fois, de maltraiter quelqu'un de l'équipage. M. Monkhouſe ayant un jour cueilli une fleur ſur un arbre qui croiſſoit dans une enceinte conſacrée aux morts, un Indien qui l'apperçut, vint par derrière, & le frappa ; M. Monkhouſe voulut l'arrêter ; mais deux autres Inſulaires ſurvinrent, & le prenant par les cheveux, ils le forcèrent à lâcher leur compagnon, & prirent à l'inſtant la fuite.

LORSQUE les pirogues étoient encore ſous la conſigne, Oberea vint faire une viſite au fort. On fut étonné qu'elle ne rapportât rien du vol fait à Atahourou ; elle n'ignoroit pas qu'elle étoit ſoupçonnée d'en être complice. Elle dit ſeulement, qu'Obadé ſon favori, qu'elle avoit maltraité & chaſſé de ſa préſence,

comme l'auteur du vol, avoit tout emporté avec lui. Son air de défiance & de crainte annonçoit assez qu'elle ne méritoit pas d'être crue; cependant, elle se remit de son premier trouble, & demanda avec instance, qu'il lui fût permis de passer la nuit avec ses gens, dans la tente de M. Banks; ce qu'on ne jugea pas à propos de lui accorder. Mortifiée & mécontente du froid accueil qu'on lui avoit fait, elle se retira dans sa pirogue.

Le lendemain, de très-bonne heure, elle reparut au fort, & se remit au pouvoir des Anglois, avec cet air de courage & de grandeur, qu'ils ne purent s'empêcher d'admirer. Affectant de n'opposer à leur froideur qu'une généreuse bienfaisance, elle leur fit présent, comme un moyen de réconciliation, d'un superbe cochon, & d'un chien bien nourri.

Les Anglois avoient appris que cet animal étoit considéré des Indiens comme un mets beaucoup plus fin & plus

délicat que le porc. En cette occasion, ils résolurent d'en faire l'expérience. Ce chien, qui étoit très-gras, fut remis à Tupia. Il n'y avoit pas dans l'Isle un boucher plus adroit, ni un plus habile cuisinier. Il l'étouffa, en lui serrant de ses mains, la gueule & le nez, pendant plus d'un quart-d'heure. Ayant ensuite fait en terre, un trou d'un pied environ de profondeur, il y alluma du feu, plaçant alternativement un lit de bois & un lit de petites pierres. Il flamba le chien sur le feu, le ratissa avec une écaille d'huître, lui enleva tous les poils & le rendit aussi net, que s'il eût été mis dans l'eau bouillante. Alors, il l'ouvrit avec le même instrument, en ôta les entrailles, qu'il fit porter à la mer, & qui, après avoir été proprement lavées, furent mises avec soin, dans des coquilles de noix de coco, avec le sang.

Le four qu'il avoit fait se trouvant suffisamment échauffé, il en retira le charbon, les cendres & les pierres:

dans le fond, il plaça quelques-unes des pierres qui n'étoient pas assez ardentes, pour décolorer ce qu'elles touchoient. Il étendit sur ces pierres un lit de feuilles vertes; & sur ce lit, le chien & les entrailles furent soigneusement posés. Par dessus, il mit un nouveau lit de feuilles qu'il couvrit de pierres chaudes; & ferma ensuite l'ouverture de cette espece de four, en la recouvrant de terre.

Après environ quatre heures de cuisson, il r'ouvrit le four, en retira le chien parfaitement cuit dans son jus, & les Anglois trouvèrent ce mets délicieux. Les chiens que ces Insulaires élèvent pour leur table, ne mangent que des noix de coco, des fruits à pain, des ignames & d'autres végétaux, sans aucune espece de viande.

Dans ce même-tems, les Anglois reçurent la visite d'un Chef qu'ils n'avoient pas encore vu. Il se nommoit *Oamo*. Les naturels paroissoient avoir pour lui, les plus respectueux égards. Il

avoit avec lui un garçon de l'âge de fept ans, & une jeune fille de feize environ. Un Indien portoit le jeune homme fur fon dos; ce qui devoit être une prérogative de fa naiffance; car il paroiffoit plein de vie, & tout auffi en état de marcher que fon porteur.

Dès qu'ils furent en vue, Oberea & quelques autres Indiens allèrent à leur rencontre, en fe découvrant la tête & le corps jufqu'à la ceinture. A leur entrée dans le fort, tous les Infulaires qui fe trouvoient préfens, obfervèrent la même formalité.

Il eft très-vraifemblable que cette manière de fe découvrir le corps, eft dans cette contrée, une marque de déférence & de refpect; & comme ces Infulaires en laiffent affez voir toutes les parties avec une égale indifférence, on pourroit penfer que la cérémonie que fit Oorattooa, en fe retrouffant jufqu'à la ceinture, pour marcher d'un air majeftueux fur les pieces d'étoffe éten-

[ques], n'étoit qu'une manière de compliment peu différente, & usitée parmi les personnes d'un autre rang.

Le Chef entra dans la tente ; mais aucune invitation ne pût engager les deux jeunes personnes à le suivre, quoiqu'ils parussent s'y refuser à regret. Le Docteur Solander qui entroit dans ce moment prit le jeune homme par la main, & le conduisit dans la tente, avant que les Indiens s'en fussent apperçus ; mais ils le firent sortir à l'instant même.

Ces circonstances singulières piquèrent vivement la curiosité des Anglois. Ils prirent toutes les informations possibles pour connoître la naissance & le rang de ces personnes, dont ils apprirent les particularités suivantes.

Oamo étoit le mari d'Oberea. Ces deux époux s'étoient depuis long-tems, séparés d'un commun accord. La fille & le garçon étoient les fruits de leur mariage.

Le jeune homme qui se nommoit

Tirridiri, se trouvoit être l'héritier présomptif de la puissance souveraine dans Otahiti. Cet enfant devoit épouser sa sœur, & le mariage n'étoit différé que jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de puberté.

Le Souverain étoit un fils de *Whappai*; son nom étoit *Outou*; &, comme on l'a déjà remarqué, il étoit alors dans sa minorité.

Whappai, Oamo & Tootahah, étoient trois freres. Whappai étoit l'aîné, & Oamo le second; & comme Whappai n'avoit pas d'autre enfant qu'Outou, Tirridiri, fils d'Oamo, le frère puîné devenoit l'héritier présomptif du trône.

Il paroîtra peut-être surprenant que le fils soit Souverain, & que du vivant de son pere, il prenne les rênes du gouvernement. Mais telle est la coutume d'Otahiti; le fils, par le droit de naissance, succède au titre & à l'autorité de son pere. On fait alors l'élection

d'un Régent; & cette Magiſtrature eſt généralement accordée au pere, qui exerce le pouvoir ſouverain au nom de ſon fils, juſqu'à ce qu'il ſoit en âge de gouverner.

NÉANMOINS la régence avoit alors été déférée à Tootahah, l'oncle & le plus jeune des trois freres. Quelques actions d'éclat, qui, dans une guerre avec leurs voiſins, l'avoient couvert de gloire aux yeux de ſes compatriotes, lui avoient obtenu cette préférence.

OAMO parut aux Anglois un homme plein de diſcernement & de pénétration: c'eſt du moins ce qu'annonçoient les queſtions qu'il leur fit ſur divers objets, & particulièrement ſur l'Angleterre, & les mœurs de ſes habitans.





CHAPITRE XIV.

Circonnavigation de l'Isle; divers incidens qui en résultent; description d'un tombeau.

Il étoit naturel, après un si long séjour dans l'Isle, de n'en partir qu'avec une connoissance exacte de toute la contrée, du gissement de ses côtes, & de ses différentes baies & anses. Ce fut dans ce dessein que MM. Cook & Banks se proposèrent de faire le tour de l'Isle. Le vingt-six Juin, ils s'embarquèrent dans la chaloupe avec quelques dessinateurs, pour cette circonnavigation.

« Nous prîmes notre route à l'Est, dit M. Cook, dont il convient d'emprunter les termes dans cette relation, & vers les huit heures du matin, nous descendîmes à terre dans un district appellé *Oahounue*, gouverné par Ahio,

jeune Chef, que nous avions souvent vu au fort, & qui vint au-devant de nous, pour nous offrir des rafraîchissemens.

« Nous trouvâmes, dans cette partie de l'Isle, deux autres Insulaires qui étoient du nombre de nos plus anciennes connoissances. Ces Indiens, nommés *Tituboalo* & *Hoona*, nous invitèrent à venir dans leurs maisons. Dans le voisinage, nous y vîmes le corps de la vieille Indienne, qui par sa mort avoit occasionné les cérémonies funèbres, dont on a donné la description ».

« Laissant notre chaloupe cottoyer le rivage, nous continuâmes de marcher à pied, jusqu'à la rade où mouilla M. de Bougainville, & dont le nom est *Ohidea*. Les naturels nous montrèrent l'endroit où ses tentes étoient dressées, & la rivière où il avoit fait son eau. Il n'en restoit plus d'autres traces que quelques trous sur le terrein où les piquets des tentes avoient été plantés, & un fragment de pot, que trouva M. Banks.

Nous

Nous vîmes aussi le Chef, qui fut le principal ami des François : son nom est *Oretti*, & *Outorrou* qui partit avec eux étoit son frere ».

« LE port où mouillèrent les vaisseaux François, se trouve sur la rive occidentale d'une rade assez vaste, & il est en quelque manière, sous le couvert d'une petite Isle, appellée *Boourou*, voisine d'un Islot, dont le nom est *Taawirrii*: la coupure dans le récif est ici de deux encablures ; mais le fond y est très-mauvais & les vaisseaux n'y sont pas à l'abri des vents de mer ».

« APRÈS avoir examiné les environs de ce lieu, nous revînmes à la chaloupe, & priâmes Tituboalo de nous accompagner de l'autre côté de la baie ; mais il s'en défendit, en nous disant que les habitans de cette péninsule ne reconnoissoient pas l'autorité de Tootahah, & que ce seroit exposer sa vie & la nôtre. Cet avis, comme on peut bien se l'imaginer, ne nous fit pas

abandonner notre entreprise. Nous chargeâmes à l'instant nos fusils ; ce qu'observant Tituboalo, il ne douta pas que cette précaution ne dût nous rendre formidables, & il ne balança plus à nous suivre ».

Le soir, nous abordâmes à une isthme ou langue de terre très-basse, qui divise l'Isle en deux péninsules d'inégale grandeur, dont chacune a son gouvernement indépendant de l'autre. Du Port-Royal où le vaisseau étoit à l'ancre, la côte court Est-quart-Sud-Est, & Est-Sud-Est, l'espace de dix milles, & ensuite Sud-quart-Sud-Est, & Sud, toujours en s'abaissant l'espace d'onze milles jusqu'à l'isthme, dans la première direction, le rivage est généralement ouvert à la mer; mais dans les onze derniers milles, il est bordé d'un récif, dans lequel plusieurs coupures ou passes offrent aux vaisseaux un ancrage sûr en dedans du récif, & où l'on trouve seize, dix-huit, vingt & vingt-quatre brasses

d'eau, avec une étendue considérable d'évitage & très-peu de mer.

« L'ENDROIT où nous prîmes terre étant encore sous la jurisdiction de Tootahah, nous résolûmes d'y passer la nuit. Il n'y avoit que très-peu de maisons; mais nous en connoissions les maîtres. Ils exercèrent l'hospitalité à notre égard, en nous donnant tous les témoignages imaginables d'amitié & de bienveillance. Je crois devoir faire remarquer que nous fûmes particulièrement redevables de cet obligeant accueil à Ooratooa, celle dont la visite au fort avoit été accompagnée de formalités bisarres ».

« LE lendemain, nous sortîmes de bonne heure pour reconnoître la contrée. L'isthme, qui a près de deux milles de largeur, présente un pays plat & marécageux. Les Indiens hâlent leurs pirogues à travers la plaine jusqu'à la baie correspondante sur la côte opposée ».

« Nous nous préparâmes à continuer notre route le long de l'autre péninſule, que Tituboalo appelloit l'autre Royaume. Les naturels nomment cette péninſule *Tiarrabou*, ou *Otahiti-Eti.* Nous apprîmes que le nom du Monarque étoit *Waheatua* ».

« Ce fut à cette occaſion que nous fûmes informés que la péninſule où nous avions pris poſte, ſe nommoit *Opoureonu*, ou *Otahiti-Nui.* Notre compagnon de voyage parut de meilleure humeur, qu'il ne l'avoit été la veille. » Les habitans de Tiarrabou, nous dit-il, ne nous tueront pas; mais ils ne nous fourniront aucune eſpece de proviſions ». Et en effet, depuis que nous rangions cette côte, nous n'avions vu aucun arbre de pain ».

« Après avoir ramé pendant près de quatre milles, nous prîmes terre. Le diſtrict étoit ſous la juriſdiction d'un Chef qu'on nommoit *Maraitata*, le

tombeau des hommes; le nom de ſon pere étoit *Pahairedo*, le voleur de pirogues. Ces noms formidables, paroiſſoient favoriſer le récit que nous avoit fait Tituboalo, mais nous en vérifiâmes bientôt la fauſſeté. Le pere & le fils nous reçurent de la maniere la plus civile, nous donnèrent des proviſions; & nous vendirent un très-beau cochon pour une hache. Les Indiens s'étoient raſſemblés en foule autour de nous; mais dans le nombre, nous n'en reconnûmes que deux. Nous vîmes entre leurs mains quelques verroteries & d'autres menues marchandiſes d'Europe, qu'ils ne tenoient pas de nous. Dans l'une des maiſons nous trouvâmes deux boulets de douze livres, dont l'un étoit aux armes d'Angleterre; cependant les Indiens nous aſsûrèrent qu'ils les avoient eu des vaiſſeaux de la baie où avoit mouillé M. de Bougainville ».

« Nous pourſuivîmes notre route à

pied jusqu'au district qui est sous le gouvernement du principal Chef, ou Roi de la péninsule. Ce Chef avoit un fils; mais nous n'avons pû être informé, s'il administroit le gouvernement au nom de son fils, conformément à la coutume d'Opureonu, ou de son propre droit ».

« Ce district consiste en une grande & fertile plaine, arrosée d'une belle rivière, que nous passâmes dans une pirogue; mais les Indiens qui nous suivoient, aimoient mieux nâger, & ils la traversèrent avec la même facilité qu'auroit pû le faire une meute de chiens. La contrée ne nous parut pas habitée; nous n'y vîmes que les ruines de quelques maisons d'une grandeur considérable ».

« Nous marchâmes le long du rivage, qui forme une baie, appellée *Oaitipeha*; & nous trouvâmes enfin le grand Chef Waheatua : il étoit assis à côté de quelques jolies pirogues, couvertes de

pavillons : c'étoit un vieillard fort maigre ; sa barbe & ses cheveux blancs lui donnoient un air vénérable ; à ses côtés étoit une femme d'une phisionomie très-intéressante, appellée *Toudiddi*. Ce nom ne nous étoit pas inconnu, & d'après ce que nous en avions entendu dire, nous eûmes lieu de croire qu'elle étoit l'Oberea de cette péninsule ».

Le Roi nous reçut d'une manière obligeante, nous vendit un cochon, & ordonna à son fils de nous accompagner. De l'isthme jusqu'à cet endroit, on voit plusieurs havres, formés par des coupures dans le récif qui borde le rivage ; & la côte court dans la direction Sud-Sud-Est & Sud, jusqu'à la partie du Sud-Est de l'Isle. Le pays que nous traversâmes alors, nous parut bien mieux cultivé qu'aucune autre partie de l'Isle. Il étoit coupé de plusieurs ruisseaux qui avoient l'apparence d'autant de canaux étroits, à cause des revêtemens de pierres, qui de chaque bord,

en resserroient les eaux. Les maisons n'étoient ni grandes ni nombreuses; mais les pirogues hâlées le long des bords de la mer, également revêtus de pierres continuellement lavées par les vagues, étoient presque innombrables, & supérieures à toutes celles que nous avions vues, soit par la forme, soit par la grandeur: elles étoient beaucoup plus longues, l'arrière en étoit plus relevé, & leur pavillon étoit porté sur des colonnes ».

« PRESQUE à chaque pointe du rivage on avoit érigé des tombeaux. Ils étoient de la même forme que ceux de l'autre péninsule; mais plus propres, mieux entretenus & plus décorés. La contrée, quoique fertile & en bon état de culture, étoit entièrement dénuée d'arbres de pain, les autres arbres étoient absolument nuds; des fruits assez ressemblans aux châtaignes, paroissent faire la principale nourriture des habitans de cette contrée ».

« Lorsque nous fûmes las de marcher, nous appellâmes la chaloupe ; mais nos deux Indiens, Tituboalo & Tuahow, n'y étoient plus. Ils s'étoient ſans doute arrêtés où nous avions trouvé le grand Chef, eſpérant de nous voir bientôt de retour en conſéquence d'une promeſſe qu'ils nous avoient extorquée, & qu'il n'étoit pas en notre pouvoir de remplir ».

« Le fils du Roi, dont le nom étoit Tiarée, & un autre Indien, s'embarquèrent avec nous. Nous prolongeâmes le rivage juſqu'au ſoir, que nous trouvant, par le travers d'une petite Iſle, nous prîmes la réſolution d'y atterrir. Nos Indiens nous conduiſirent en un lieu, où nous devions paſſer la nuit. C'étoit une maiſon déſerte, voiſine d'une crique, où la chaloupe pouvoit reſter ſur ſon grappin dans une parfaite ſécurité. Nous commencions à être dépourvus de vivres, nous avions eu peu d'occaſions d'en acheter depuis notre

départ de Port-Royal. M. Banks alla dans le bois voir s'il feroit poffible de s'en procurer. Comme il faifoit déjà nuit, il ne rencontra aucun Indien, & ne pût découvrir qu'une feule maifon, qui fût habitée. Un fruit à pain avec la moitié d'un autre, quelques noix femblables à des châtaignes, que les Indiens nomment *Ahees*, furent les feules chofes qu'on pût lui fournir. Ces fruits, deux canards, & quelques corlieux, composèrent notre fouper, qui, s'il n'étoit pas trop frugal, devenoit défagréable par le défaut de pain, dont nous avions négligé de nous munir, croyant que nous ne manquerions nulle part de fruits à pain. Nous prîmes notre logement fous le pavillon d'une des pirogues de Tearée, qui nous fuivoit ».

« Le lendemain, nous effayâmes fans fuccès de nous procurer quelques provifions : nous continuâmes de prolonger le rivage autour de la pointe du Sud-Eft de l'Ifle. Cette partie n'eft

point défendue par les récifs; elle eſt ouverte à la mer; mais la côte y eſt très-élevée. A la partie la plus méridionale de l'Iſle, le rivage eſt de nouveau bordé d'un récif qui forme un havre excellent, & la contrée y eſt très-fertile ».

« Nous fîmes cette route partie à pied, partie en bateau. Après avoir fait environ trois milles, nous découvrîmes le long du rivage pluſieurs grandes pirogues, & nombre d'Indiens de notre intime connoiſſance; ce qui nous ſurprit très-agréablement : mais nous ne parvînmes qu'avec peine à nous procurer quelques noix de coco. Nous rentrâmes dans la chaloupe avec Tuahow, qui avoit attendu notre retour auprès de Waheatua, & qui étoit revenu dans la nuit ».

« Arrivés en travers de la pointe du Sud-Eſt de l'Iſle, nous deſcendîmes à terre par le conſeil d'un de nos guides, qui nous aſſura que cette partie

de la contrée étoit couverte de belles plantations. Le Chef, dont le nom étoit *Mathiabo*, vint aussi-tôt à notre rencontre; mais il ne nous étoit pas connu, & il paroissoit entièrement étranger à notre manière de traiter : cependant les Indiens de son district nous apportèrent une vingtaine de fruits à pain & des noix de coco en abondance. Nous leur payâmes les fruits à pain assez chèrement; mais son Excellence nous vendit un cochon pour une bouteille, qu'il préféra à tout ce que nous aurions pu lui donner. Il avoit chez lui une oie & un coq d'inde, qu'on nous dit avoir été laissés dans l'Isle par M. Wallis. Ils étoient devenus énormement gras & si privés, qu'ils suivoient les Indiens, enchantés de les voir ».

« Nos yeux furent frappés d'un spectacle fort extraordinaire dans une longue maison du voisinage. A l'un des bouts, étoient attachés sur une planche semi-circulaire, quinze mâchoires

humaines ; elles paroiſſoient être fraîches, & il n'y en avoit pas une qui n'eut toutes ſes dents. Nous étions très-curieux de ſavoir ce qui avoit donné occaſion à une ſcène ſi étrange ; nous fîmes nombre de queſtions aux Indiens, qui ne nous comprirent pas, ou feignirent de ne pas nous comprendre ».

« En quittant ce lieu, Mathiabo offrit de nous accompagner ; ce que nous acceptâmes avec plaiſir. Il ne nous quitta pas de la journée, & nous fut d'une grande utilité pour nous faire éviter les écueils & les bancs de ſable. Le ſoir, nous entrâmes dans une baie, qui eſt ſur la côte du Nord-Oueſt de l'Iſle, & qui correſpond exactement à celle du Sud-Eſt, formée par la courbure de l'iſthme qui unit les deux péninſules ».

« Après avoir côtoyé le rivage de cette baie juſqu'aux deux tiers environ, nous débarquâmes pour paſſer la nuit à terre. Nous apperçûmes dans l'éloi-

gnement une grande maiſon, que Mathiabo nous dit appartenir à un de ſes amis. Bientôt arrivèrent pluſieurs pirogues, à bord deſquelles étoient de très-jolies femmes, dont les manières engageantes montroient aſſez qu'elles étoient venues pour nous inviter à paſſer la nuit à terre ».

« La maiſon que nous avions d'abord apperçue, étoit celle du Chef nommé *Wiverou :* il nous reçut amiablement, & donna ordre à ſes gens de nous aider à préparer nos proviſions. Dès que le ſouper fut prêt, on nous le ſervit dans la partie de la maiſon où Wiverou nous attendoit, & joignant ſon ſouper au nôtre, nous fîmes un excellent repas, qu'aſſaiſonnoient encore l'appétit & l'enjouement ».

« Après cet agréable ſouper, on nous conduiſit dans une autre partie de la maiſon pour y repoſer durant la nuit. Nous envoyâmes alors chercher nos manteaux, & M. Banks commença à ſe

déshabiller avec cette précaution qu'il tenoit de l'expérience qu'il avoit faite à Atahourou : il fit porter ses habits dans la chaloupe, se proposant de se couvrir d'une piece de toile du pays. Mathiabo voyant ce que nous faisions, prétendit aussi avoir besoin d'un manteau pour dormir. Comme il s'étoit bien comporté avec nous, & qu'il nous avoit été utile, ou voulut bien lui donner cette marque de complaisance ».

« Nous étions à peine couchés, que nous nous apperçûmes que Mathiabo avoit disparu : nous supposâmes d'abord qu'il étoit allé au bain, ce qui est assez ordinaire aux Indiens avant de reposer; mais l'instant d'après, entra un Insulaire, qui nous dit que Mathiabo étoit parti avec le manteau. Il avoit tellement sçu gagner notre confiance, que nous eûmes peine à croire ce rapport; mais ayant été confirmé par Tuahow, nous sentîmes qu'il n'y avoit pas de tems à perdre ».

« COMME il étoit impoſſible de pourſuivre le voleur avec quelque eſpoir de ſuccès, ſans le ſecours des Indiens qui étoient autour de nous, M. Banks ſe leva, & les informant de ce qui venoit d'arriver, il exigea d'eux qu'ils l'aidaſſent à recouvrer le vol; & pour donner plus de force à cette réquiſition, il leur montra un de ſes piſtolets de poche : mais à la vue de cette arme, au-lieu de ſe joindre à nous pour arrêter le voleur, ils prirent la fuite avec une grande précipitation ».

« NOUS nous ſaisîmes d'un de ces Indiens, qui s'offrit auſſitôt de nous ſervir de guide dans la pourſuite du voleur. M. Banks & moi nous le ſuivîmes en faiſant la plus grande diligence; mais la terreur nous avoit déja devancés; car en moins de dix minutes, un Inſulaire arriva avec le manteau que le voleur, ſaiſi de la plus grande frayeur, avoit abandonné ».

LA reſtitution du manteau arrêta notre

notre pourſuite, & nous retournâmes à la maiſon. Les Indiens, qui s'y étoient trouvés avec nous au nombre de deux ou trois cens, l'avoient entièrement déſertée : mais dès qu'ils furent informés que nous ne conſervions de reſſentiment que contre Mathiabo, le Chef & ſa femme revinrent dans leur maiſon avec pluſieurs autres qui y prirent leur logement pour la nuit ».

« Une circonſtance ineſpérée nous plongea dans de nouveaux troubles. Vers les cinq heures du matin, la ſentinelle vint nous informer que la chaloupe étoit diſparue. Il n'y avoit pas encore une demi-heure, diſoit-il, qu'il l'avoit vue ſur ſon grappin, à environ vingt-cinq toiſes du bord de la mer, & qu'ayant entendu le bruit des rames, il l'avoit cherchée des yeux ſans l'appercevoir davantage. Ce rapport nous jetta dans les plus vives alarmes; nous courûmes au rivage : le ciel étoit ſerein & étoilé, de manière que nous pou-

vions découvrir un vaſte horiſon; mais nous ne vîmes rien de reſſemblant à la chaloupe ».

« NOTRE ſituation devenoit très-alarmante, & le calme abſolu qui régnoit ſur les eaux rendoit nos inquiétudes d'autant plus vives, que nous ne pouvions en aucune façon ſuppoſer que ſon grêlin ſe fût rompu, ni qu'elle eût chaſſé ſur ſon grappin. Nous avions donc raiſon de craindre que les Indiens ne l'euſſent attaquée, & qu'ayant ſurpris nos gens dans le ſommeil, ils ne fuſſent aiſément parvenus à s'en défaire & à enlever la chaloupe. De notre bande nous n'étions plus que quatre, armés chacun d'un fuſil & d'une paire de piſtolets; mais nous manquions de poudre & de balles pour recharger ».

« Nous reſtâmes un tems conſidérable dans cet état déſeſpérant qui fait tout craindre ſans laiſſer le plus léger rayon d'eſpoir. Si les Indiens, reconnoiſſant l'avantage qu'ils avoient ſur

nous, eussent saisi cette occasion de nous attaquer, nous ne pouvions faire qu'une courte résistance, & il falloit succomber sous le nombre. Nous ne ne savions trop que résoudre, lorsque nous découvrîmes la chaloupe qui forçoit de rames pour se rapprocher du rivage. De la consternation à une joie subite le passage fut rapide, & les transports qu'on peut éprouver dans la position critique où nous nous trouvions sont plus faciles à imaginer qu'à peindre ».

« DANS le flot la chaloupe avoit chassé sur son grappin : le trouble où nous avoit jettés son départ inattendu, nous avoit empêchés de faire attention à cette circonstance qui devoit naturellement se présenter à l'esprit ».

« LA chaloupe étant de retour, nous nous hâtâmes de déjeûner pour partir de cette place, de peur qu'un troisieme accident ne vint encore nous y surprendre. Elle est située sur la côte sep-

tentrionale de Tiarrabou, la péninſule du Sud-Eſt de l'Iſle, & à la diſtance d'environ cinq milles, & au Sud-Eſt de l'iſthme. La rade vaſte & commode, n'eſt inférieure à aucune de celles qui ſont autour de l'Iſle ; & la contrée, couverte de belles plantations, annonce un ſol riche & fertile. Nous n'avions eu preſque aucune communication avec les Indiens de cette diviſion, & par-tout nous fûmes reçus des habitans de la matière la plus amiable. En général, nous crûmes remarquer dans l'étendue de la péninſule d'Otahiti-Eti une population nombreuſe, un ſol riche en productions; &, à n'en juger que ſur les apparences, elle eſt dans un état plus floriſſant qu'Opureonu, quoiqu'elle ne ſoit guères que la quatrième partie de cette première péninſule ».

« Le diſtrict où nous abordâmes enſuite étoit le dernier de Tiarrabou; il étoit ſous l'inſpection d'un Chef ap-

pellé Omoe. Omoe se trouvoit occupé à la construction d'une maison, & cette circonstance le rendoit très-curieux de faire l'acquisition d'une hache; il l'auroit volontiers payée de tout ce qu'il avoit en sa possession, & malheureusement pour lui & pour nous, il ne s'en trouvoit pas une seule dans la chaloupe ».

« Nous lui offrîmes de traiter pour des clous; mais il les refusa, & ne voulut entendre à aucun échange. Nous nous rembarquâmes & reprîmes notre route : mais le Chef ne voulant pas abandonner tout espoir d'obtenir de nous quelque chose qui fut à son usage, se mit aussitôt dans sa pirogue avec sa femme Whanno-ouda pour nous suivre ».

» Quelque tems après nous les prîmes dans notre chaloupe, & lorsque nous eûmes fait ensemble près d'une lieue, il nous engagea à descendre sur le rivage; nous y consentîmes, & nous

trouvâmes quelques-uns de ſes gens qui avoient amené un cochon d'une groſſeur conſidérable. Nous aurions bien voulu l'emmener ; mais le Chef ne vouloit nous le céder que pour une hache. Nous lui dîmes que s'il vouloit faire tranſporter ſon cochon au fort à Matavai, c'eſt le nom que les Indiens donnent au Port-Royal, il recevroit une bonne hache & un clou de plus. Ayant conſulté avec ſa femme ſur cette propoſition, il parut l'agréer, & nous donna une grande piece d'étoffe, comme un gage de cette convention, qu'il ne tint pas ».

« En cet endroit, une curioſité ſingulière arrêta quelque tems nos regards ; c'étoit une figure d'homme faite d'oſier : la forme en étoit groſſière, ſans être mal deſſinée : on lui avoit donné une taille héroïque ; mais beaucoup trop de groſſeur en proportion. Le Dieu d'oſier, car c'en étoit un, ſe trouvoit tout couvert de plumes, blan-

ches dans toutes les parties du corps que laissent voir les Insulaires, & noires dans celles qu'ils couvrent; sur la tête, où les plumes étoient aussi noires, pour représenter les cheveux, s'élevoient deux cornes, que les Indiens désignent sous le nom de *Tati-Eti*, petits hommes. Le nom du Dieu étoit *Manive:* on nous assura que cette figure étoit unique dans Otahiti. Les Indiens voulurent nous donner une idée de ses attributs; mais nous n'avions pas une connoissance assez étendue de leur langage pour les comprendre. Nous apprîmes dans la suite que c'étoit la représentation de Mauwe, un de leurs *Eatua*, ou Dieux de la seconde classe ».

« Nos conventions faites avec Omoe, nous rentrâmes dans la chaloupe pour achever notre circonnavigation : nous ne tardâmes pas à cotoyer Opureonu, la péninsule du Nord-Ouest. En ayant prolongé le rivage pendant quelques milles, nous descendîmes à terre, & la

ſeule choſe que nous y trouvâmes digne de remarque, ce fut un tombeau extraordinairement décoré ».

« SUR la plate-forme, qui étoit d'une extrême propreté, s'élevoit une pyramide d'environ cinq pieds de haut : de la baſe au ſommet, elle étoit entièrement recouverte de fruits de deux arbres particuliers à la contrée. Près de la pyramide étoit une petite figure de pierre mal faite & ſans proportion ; c'étoit auſſi le premier exemple de ſculpture en pierre que nous euſſions vu chez ce peuple. Ils paroiſſoient attacher à cette groſſière figure un très-grand prix ; car elle étoit ſurmontée d'un toît conſtruit à deſſein de la garantir de la pluie ».

« REVENUS à notre chaloupe, nous continuâmes de ranger le rivage, & nous traversâmes la ſeule rade qui ſoit ſur la côte méridionale d'Opureonu. Elle eſt ſituée à cinq milles & à l'Oueſt de l'iſthme, entre deux iſlots qui ſont à

une petite diſtance du rivage & à un mille environ l'un de l'autre. Le mouillage eſt bon dans toute la rade, où l'on a onze ou douze braſſes d'eau ».

« Nous étions alors dans la proximité du diſtrict appellé *Paparra*, qui étoit ſous l'inſpection de nos amis Oamo & Oberea. Notre deſſein étoit d'y paſſer la nuit : nous vinmes y atterrir près d'une heure avant le coucher du ſoleil ; mais l'un & l'autre étoient abſens ; ils avoient quitté leurs habitations pour nous faire une viſite à Matavai : leur abſence néanmoins ne changea rien à notre réſolution. Nous prîmes notre logement dans la maiſon d'Oberea, qui, quoique petite, étoit très-propre. Son pere nous reçut avec des manières qui annonçoient le plaiſir que lui cauſoit notre arrivée ».

« Comme il y avoit encore une heure de jour, nous en profitâmes pour parcourir les environs. Nous allâmes juſqu'à une pointe où nous avions apperçu

de loin des arbres que les Indiens nomment *Etoa;* & c'eſt ordinairement dans le voiſinage de ces arbres qu'ils enterrent les os des morts. Ils donnent le nom de Morai à ces tombeaux qui ſont l'objet de leur culte. Une énorme pyramide attira bientôt nos regards : on nous dit que c'étoit là le morai d'Oamo & d'Oberea. C'étoit auſſi la principale piece d'architecture Indienne qu'il y eut dans l'Iſle ».

« CETTE pyramide, bâtie en pierre, étoit quadrangulaire; ſa baſe étoit un quarré long de deux cens ſoixante-ſept pieds de longueur, ſur une largeur de quatre-vingt-ſept pieds : elle étoit conſtruite dans le goût de ces monticules où nous plaçons un quadran ſolaire, & dont chaque côté préſente un eſcalier. Il y avoit cependant cette différence, que les degrés pratiqués dans la longueur étoient conſidérablement plus larges que les autres, de manière que le ſommet de la pyramide ne ſe

terminoit pas en un quarré long de la forme de la baſe ; mais en faîtage comme le toît d'une maiſon.

« CHAQUE eſcalier étoit composé d'onze marches hautes chacune de quatre pieds ; ce qui donnoit une élévation de quarante-quatre pieds à la pyramide : les degrés étoient faits d'un lit de coraux blancs proprement taillés & parfaitement polis, & de cailloux qui par l'irrégularité de leur figure, paroiſſoient avoir été travaillés. Quelques-uns de ces coraux étoient d'une conſidérable groſſeur ; les fondemens de l'édifice étoient de pierres de roche, qu'on avoit auſſi taillées ».

« UN pareil édifice élevé ſans le ſecours d'outils de fer pour tailler les pierres, ſans mortier pour les joindre, nous frappa d'étonnement : il paroiſſoit être auſſi ſolidement conſtruit qu'auroient pu le faire des Ouvriers d'Europe, à l'exception des degrés qui régnoient dans la longueur, & qui manquoient de régularité ».

Les pierres de taille, n'y ayant point de carrière dans le voisinage, devoient être apportées d'une distance considérable; & dans cette Isle tout s'y transporte à bras d'homme; on n'y connoît pas d'autre méthode. Les coraux doivent aussi avoir été tirés du fond de la mer; on peut dire qu'il s'y en trouve en abondance; mais il faut les y pêcher à une grande profondeur. La pierre de roche & les coraux sont taillés avec des outils de la même matière, travail qui a dû couter des peines incroyables; mais, pour polir ces coraux, il a nécessairement fallu employer un sable de corail tranchant, qui se trouve partout en grande quantité sur le rivage. Dans le milieu du sommet, il y avoit une figure d'oiseau sculptée en pierre, & à côté un fragment de poisson sculpté en bois ».

La pyramide faisoit elle-même partie d'un des côtés d'une spacieuse enceinte, dont les murs de pierre renfermoient un

quarré preſque parfait, puiſqu'ils s'élèvoient ſur une longueur de trois cent ſoixante pieds, & une largeur de trois cent cinquante-quatre. L'intérieur étoit entièrement pavé de pierres plates quoiqu'il y eut une plantation de bananiers & de quelques arbres auxquels les Indiens donnent le nom d'*Etoa*.

« A cinquante toiſes à l'Oueſt de cet édifice, étoit une autre enceinte également pavée : dans le centre on avoit élevé pluſieurs marches ou gradins en forme d'autel, ſoutenus par des colonnes de bois, d'environ ſept pieds de haut. Sur ces gradins étoient placées des proviſions de toutes eſpeces, en offrandes aux dieux. Nous y avons vu des cochons entiers, les crânes d'environ cinquante autres, & ceux d'un grand nombre de chiens ».

« Le principal objet d'ambition de ces peuples eſt d'avoir un magnifique Morai. Cet édifice étoit un monument frappant du rang & du pouvoir d'Obe-

rea. On a déjà obſervé qu'elle n'étoit plus revêtue de cette puiſſance qu'elle exerçoit du tems de M. Wallis ; & nous en apprîmes alors les cauſes ».

« En allant de ſa maiſon au Morai, nous vîmes, le long du chemin qui eſt ſur le rivage de la mer, un grand nombre d'os humains, & principalement des côtes & des vertèbres. Nous en demandâmes la raiſon, & nous fûmes informés que dans le dernier mois d'Owarahew, qui répondoit à notre mois de Décembre 1768, environ quatre ou cinq mois avant notre arrivée, le peuple de Tiarrabou, qui habite la péninſule du Sud-Eſt de l'Iſle que nous venions de viſiter, fit une deſcente en cet endroit, & tua un grand nombre d'Indiens dont on voyoit encore les os ſur le rivage : que dans cette occaſion, Oberea & Oamo qui tenoit les rênes du gouvernement au nom de ſon fils, s'étoient retirés dans les montagnes ; & que le vainqueur avoit brûlé toutes les

dance ; les Insulaires vivent alors de la pâte aigre, qu'ils nomment *Mahie* ; de figues bananes, & de noix, ressemblantes à des châtaignes, qui sont alors dans leur perfection. Comment a-t-il pû se faire que l'équipage du Dauphin, qui y étoit dans cette même saison, ait trouvé une si grande quantité de fruits à pain ? Il seroit difficile d'en rendre compte, à moins que la saison de ces fruits ne varie ».

« A notre retour, les Indiens de notre connoissance se rendirent au fort en très-grand nombre pour nous faire visite, & il n'y en eût pas un seul qui ne nous fît quelque présent ».

Les pirogues saisies étoient encore sous la consigne ; car quoique M. Cook eut résolu de les rendre à leurs propriétaires, il avoit jugé à propos de différer de quelques jours, dans la vue de porter les Indiens à une entière restitution. Dès qu'il reparut au fort les Indiens lui firent à ce sujet, de nouvelles instan-

nous y avions paſſé la nuit ſous ſes auſpices, l'on nous avoit volé une partie de nos habits. Cette aventure néanmoins paroiſſoit oubliée de part & d'autre. Notre arrivée lui fit un extrême plaiſir; il nous donna un fort bon ſouper & un logement où nous n'eſſuyâmes ni perte ni trouble ».

« Le jour ſuivant, premier de Juillet, nous arrivâmes à Matavai, après une circonnavigation d'environ trente lieues, que forme le circuit de l'Iſle, les deux péninſules compriſes. Sur ce que nous marquâmes notre étonnement de la rareté des fruits à pain, on nous dit que la dernière recolte ſe trouvoit épuiſée, & que la ſuivante ne ſe feroit que dans trois mois. Il faut cependant obſerver que lorſque les arbres de pain de la plaine n'offrent que des fruits encore dans leur verdeur, ceux des montagnes ſont dans leur maturité; mais la quantité de ces derniers n'eſt pas aſſez conſidérable pour en entretenir l'abondance;

d'être entendu. Il dit qu'il étoit vrai que la pirogue avoit en effet appartenu à ceux qui la reclamoient; mais qu'ayant été confisquée, chacun étoit en droit de l'acheter & qu'il l'avoit payée d'un cochon. Cette allégation fit taire les clameurs des propriétaires. La disposition de M. Cook leur parut être sans appel; & Potattow auroit emmené la pirogue sans aucune opposition, si quelqu'un de l'équipage, témoin de la dispute, n'en eût informé le Commandant, qui donna ordre de détromper les Indiens; sur quoi, les propriétaires légitimes de la pirogue s'en remirent en possession.



ces, & sur le champ, il y eut ordre de les relâcher.

CETTE occasion servit à convaincre les Anglois que ces Insulaires en usent entr'eux, avec tout autant de mauvaise foi qu'envers les étrangers, ce qui leur donna une très-mauvaise opinion de leur caractère. Dans le nombre de ceux qui sollicitoient journellement M. Cook, de leur permettre de reprendre leurs pirogues, étoit un nommé Potattow, homme de conséquence, & connu de tous les Anglois: ayant obtenu le consentement de M. Cook, qui ne doutoit pas qu'il ne fût le propriétaire de la pirogue qu'il redemandoit, il alla aussi-tôt se saisir de celle qui lui convenoit le mieux, & se mit en devoir de l'emmener. La pirogue fut à l'instant reclamée des vrais propriétaires qui, lui faisant de sanglans reproches sur l'indignité de cette action, se préparoient à user de violence pour reprendre la pirogue. Potattow demanda

ſuite d'habitations peu éloignées les unes des autres; & il obſerva que la vallée, qu'arroſent & fertiliſent les eaux de cette belle rivière, s'étendoit entre les deux chaînes de montagnes, dans une largeur qui eſt preſque partout de deux cens toiſes.

Mais alors on leur montra une maiſon qu'on leur dit être la dernière qu'ils verroient en remontant la rivière. Arrivés à cette habitation, le Maître les reçut de la manière la plus civile, & s'empreſſa de leur offrir des noix de coco, & d'autres rafraîchiſſemens qui furent acceptés avec le même plaiſir.

M. Banks, après avoir répondu à l'accueil obligeant de cet Indien, continua ſa route. Ils marchèrent pendant un tems conſidérable; mais le chemin étoit ſi mauvais, que l'eſtime en étoit très-difficile. M. Banks s'imagina qu'ils s'étoient encore avancés de ſix milles depuis la dernière maiſon, en ſuivant les bords de l'eau. Dans ce trajet, ils



CHAPITRE XV.

Deſcription de la rivière de Matavai; obſervations minéralogiques; incidens inattendus.

MALGRÉ les différentes courſes qu'on avoit faites dans preſque toutes les parties de l'Iſle, M. Banks, qui ne vouloit rien négliger de tout ce qui pouvoit donner les plus grandes lumières ſur la nature des terres, les productions & la population de cette contrée, ſe propoſa de lever le plan de la rivière, depuis ſon embouchûre, où le fort étoit conſtruit, en remontant, s'il étoit poſſible, juſqu'à ſa ſource. Il s'engagea dans cette expédition le 3 de Juillet, prenant avec lui quelques Indiens pour lui ſervir de guides.

PENDANT près de ſix milles, il vit de part & d'autre de la rivière, une

étoit réellement affreux : les côtés, qui n'ont presque point de pente, semblent taillés à pic, & s'élèvent en plusieurs endroits à plus de cent pieds de haut ; & une quantité de sources qui en sortent de toute part par des crevasses, les rendent excessivement glissans. Il y a néanmoins un chemin tracé à travers ces précipices par une suite de longues pieces d'écorces *d'hibiscus tiliaceus*, qui, comme des échelles de corde, servent à soutenir celui qui grimpe d'un rebord à l'autre. Mais pour asseoir le pied sur ces rebords, il faut être Indien ou chèvre.

DANS le nombre des cordages, qui servent à l'escalade de ces énormes rochers, il y en a qui ont jusqu'à trente pieds de longueur. Les Indiens offrirent à M. Banks de lui aider à franchir ce mauvais pas, en l'assurant qu'à une très-petite distance, le chemin devenoit moins difficile & moins dangereux. M. Banks, qui ne vit dans ce meilleur

passèrent fréquemment ſous des voûtes, où les Indiens ſe retirent pour repoſer, s'il leur arrive d'y être ſurpris par la nuit.

LE chemin devint bientôt impraticable pour les Anglois. La rivière ſe trouva des deux côtés, bordée de rochers eſcarpés, qui s'élevoient à une prodigieuſe hauteur & d'où s'élançoit une ſuperbe caſcade, dont les eaux écumantes formoient par leur chûte, un gouffre ſi profond, que les Indiens l'aſsûrèrent qu'ils ne pouvoient y paſſer. Ils paroiſſoient, en effet, n'avoir pas une connoiſſance fort exacte de la vallée qui eſt au-delà de la caſcade; toute leur attention s'étant tournée ſur la manière de grimper ſur ces rochers de part & d'autre de la rivière, pour arriver aux plaines qui s'étendent ſur leurs ſommets, & où ils trouvent des figues ſauvages en abondance.

MAIS le chemin ſur ces rochers, depuis le bord de l'eau juſqu'à leur cime,

traces de feu se manifestent jusques dans l'argille sur les montagnes.

CES vestiges de feu, généralement observés dans toute l'étendue de l'Isle, semblent annoncer que cette terre & les Isles qui l'avoisinent ont été autrefois exposées à l'action de quelques volcans. On sait que les Physiciens, considérant que l'eau est une fois spécifiquement moins pesante que la terre, ont pensé qu'il devoit y avoir dans l'hémisphère méridional, un continent dont la masse contrebalançât celle des terres qui s'étendent dans l'hémisphère boréal, & que sans ce contrepoids, le mouvement de rotation de la planète se feroit plutôt par les pôles que par l'équateur.

DANS la supposition que cette conjecture soit fondée, M. Banks présume que ces Isles ne sont que les restes d'un continent qui, insensiblement miné par des feux souterreins, se sera enfin écroulé, en laissant un libre passage aux eaux

chemin, qu'une ſuite d'abîmes, fut d'autant moins tenté de s'y expoſer, qu'au-delà de ces précipices, il n'y avoit rien à voir qu'un bois de figuiers ſauvages; ce qui n'étoit aſſurément pas un objet aſſez nouveau ni aſſez intéreſſant pour piquer ſa curioſité.

Ce voyage offrit à M. Banks une belle occaſion de faire des recherches ſur les minéraux, le roc ſe montrant preſque par tout à nud. Mais il ne trouva pas la plus légère apparence qui pût lui faire ſoupçonner des mines de quelques métaux. Les pierres ſembloient avoir été calcinées. Dans le nombre même de toutes celles qu'on apperçut dans l'Iſle, il ne s'en trouvoit pas une ſeule qui ne portât des marques viſibles de feu, à l'exception d'une eſpece plus dure; mais peu commune, dont les naturels font des haches, & encore a-t-on trouvé des fragmens de cette même pierre, tellement calcinés, qu'on les auroit pris pour de la pierre ponce. Les

visite d'Oamo & d'Oberea, qui amenèrent avec eux leur fils & leur fille : à leur arrivée au fort, les Indiens leur donnèrent les mêmes marques de respect que la première fois, en se découvrant jusqu'à la ceinture.

LA jeune fille dont le nom étoit *Toimata*, auroit fort souhaité voir le fort; mais son pere ne voulut jamais lui permettre d'y entrer. Tearée, le fils d'Waheatua, Souverain de Tiarrabou, la péninsule du Sud-Est, étoit alors au fort; & dans ce même-tems on fut informé de l'arrivée d'un autre Insulaire dont les Anglois n'attendoient, ni ne desiroient la présence; c'étoit l'Indien qui avoit trouvé le moyen d'enlever le quart de cercle, & qui vouloit éprouver encore une fois sa fortune; mais tous ceux qui étoient présens demandèrent tous à coucher au fort, pour faire échouer son entreprise. Ce zèle produisit un bon effet : le voleur, qui sans doute, en fut au désespoir, s'en retourna sans faire aucune tentative.

qui le recouvrent, ou qu'elles ont été violemment arrachées des rochers qui formoient le lit de la mer, par l'action irréſiſtible de ces mêmes feux, qui les aura portées à cette hauteur, que les eaux ne peuvent atteindre.

L'UN ou l'autre événement reçoit un nouveau degré de vraiſemblance, dit M. Banks, en conſidérant que dans ces parages, les Iſles ſont preſque par tout environnées de récifs, qui par leur rudeſſe ſemblent avoir été déchirés par l'effort d'un tremblement de terre, & que d'ailleurs, le fond de la mer ne s'y élève pas graduellement en raiſon de la proximité du rivage. L'éruption ſubite des eaux ſur quelque vaſte maſſe de feu ſouterrein ſuffit pour opérer un prodige auſſi étonnant que la ruine entière d'un monde, ou la création d'un certain nombre d'Iſles.

APRÈS cette expédition, les Anglois qui commençoient à faire les préparatifs de leur départ, reçurent une autre

M. Cook les pria de lui prêter leur secours dans cette occasion; & après quelque conférence, deux Indiens lui offrirent de conduire jusqu'à leur retraite, ceux qu'il jugeroit à propos d'envoyer. Les déserteurs étant sans armes, on pensa qu'il suffisoit d'un bas Officier & d'un Caporal, avec leurs guides, pour les ramener.

« Mais comme le recouvrement de ces deux hommes devenoit un sujet de la plus grande importance, & que les Indiens parloient de leur retour d'une manière douteuse, en disant qu'ils avoient contracté des alliances dans l'Isle où ils se proposoient d'établir désormais leur résidence. Je crus, dit M. Cook, devoir recourir à un expédient dont je ne pouvois douter de la réussite. Je fis signifier à plusieurs Chefs qui étoient au fort avec leurs femmes, & parmi lesquels se trouvoient Toubourai-Tamaïde, Tomio & Oberea, qu'il ne leur étoit plus permis de sortir, que

Les Anglois étoient déjà sur le point de remettre en mer, lorsqu'un événement inattendu pensa occasionner une rupture violente avec les Insulaires. Deux soldats de la marine, tous les deux dans la fleur de l'âge, sortirent secrètement du fort & ne reparurent plus. Le vaisseau devant partir le surlendemain, M. Cook commença à craindre qu'ils n'eussent réellement pris la résolution de rester dans l'Isle. Les mesures les plus efficaces pour recouvrer ces deux hommes, devoient nécessairement altérer l'harmonie qui regnoit entre les Anglois & les Insulaires. Cette considération porta M. Cook à attendre paisiblement leur retour jusqu'au lendemain.

Les Soldats n'ayant point reparu, on s'informa d'eux aux Indiens, qui avouèrent franchement que leurs intentions n'étoient pas de revenir, & qu'ils s'étoient réfugiés dans les montagnes, où il étoit impossible de les découvrir.

diens que j'avois en ôtages, & j'ordonnai que Toubourai-Tamaïde, Oberea & quelques autres fussent conduits au vaisseau. Cet ordre les alarma, & les femmes, sur-tout, ne purent retenir leurs larmes en entrant dans la chaloupe. Je les accompagnai à bord, & M. Banks resta au fort pour garder ceux qui étoient d'une moindre conséquence ».

» VERS les neuf heures, les Indiens ramenèrent l'un des déserteurs, & déclarèrent que l'autre seroit retenu avec le bas Officier & le Caporal, jusqu'à ce que Tootahah fut remis en liberté. Je fis, à l'instant, armer la chaloupe sous les ordres de M. Hicks; & je fis observer à Tootahah, qu'il convenoit qu'il fît accompagner ce détachement de quelques-uns de ses gens, pour prévenir les fâcheuses suites de cette expédition, en sommant, de sa part les Indiens de rendre les prisonniers. Il s'y prêta volontiers. La chaloupe ramena

les déſerteurs ne fuſſent de retour ».

« CETTE précaution me parut d'autant plus néceſſaire, qu'il ne falloit que favoriſer l'évaſion de ces deux hommes pendant quelques jours, pour me forcer d'abandonner leur recherche par la néceſſité de partir. Cet ordre ne parut pas indiſpoſer les Chefs : tous m'aſſurèrent que les fuyards ſeroient ſurement arrêtés, & que je ne tarderois pas à les voir reparoître ».

« TANDIS que cela ſe paſſoit au fort, je donnai ordre à M. Hicks d'aller avec la chaloupe, s'aſſurer de Tootahah, & de le conduire à bord du vaiſſeau : commiſſion qu'il exécuta ſans donner aucune défiance à ce Chef ni à ſes gens ».

« JE ne doutois pas que mes gens ne fuſſent de retour avec les déſerteurs, avant le ſoir, ſi leurs guides étoient ſincères dans l'offre qu'ils avoient faite. Ne voyant revenir perſonne, j'entrai dans une plus grande défiance, je ne crus pas devoir laiſſer au fort les In-

ſerteurs, étant d'abord déterminés à les garder en ôtage pour répondre de leur Chef; qu'enfin, après quelques débats, ils étoient convenus de renvoyer l'un des déſerteurs pour informer le Commandant de la réſolution qu'ils avoient priſe, & lui indiquer le lieu où il pourroit envoyer ſa réponſe. D'après tout ce qui s'eſt paſſé au ſujet de cette déſertion, il eſt certain que la détention des principaux Indiens, qui étoit une fâcheuſe extrêmité, devenoit néceſſaire pour le recouvrement des deux Soldats qui avoient quitté le vaiſſeau.

LORSQUE les Chefs furent ſur le rivage, ceux qui étoient au fort, redevinrent libres. Ils reſtèrent encore près d'une heure avec M. Banks, ſans marquer d'humeur; & dans un premier mouvement de joie, ils le preſſèrent d'accepter quatre cochons, comme un gage de leur reconnoiſſance; mais ce préſent fut abſolument refuſé.

LES déſerteurs confirmèrent le rap-

tout le monde à bord, sans avoir éprouvé d'opposition; & alors, on rendit la liberté aux Chefs ».

Le bas Officier dit dans son rapport, que les Indiens qui lui servoient de guides & tous ceux qu'ils avoient rencontrés, loin de leur découvrir la retraite des déserteurs, n'avoient voulu que les en éloigner; que retournant au vaisseau pour prendre de nouveau ordres, les Indiens, déjà informés de la détention de Tootahah, s'étant cachés dans le bois, les avoient surpris & désarmés en les retenant prisonniers, jusqu'à ce que la liberté fût rendue à leur Chef; que néanmoins, à ce sujet, les Indiens n'étoient pas d'accord entr'eux; que quelques-uns vouloient qu'on les renvoyât, & d'autres au contraire, qu'on les retînt; que la dispute s'étoit échauffée au point d'en venir des injures aux coups; mais que le parti de les retenir avoit prévalu; que dans ce même-tems, d'autres Indiens avoient amené les déserteurs,

d'environ treize ans, qui étoit à son service.

L'UTILITÉ qu'on pouvoit se promettre d'une personne à tous égards, si désirable, ne leur permit point de refuser ce nouveau compagnon de voyage.



port que les Indiens avoient fait à leur ſujet : ils avouèrent que leur réſolution avoit été d'établir leur réſidence dans l'Iſle ; qu'en conſéquence, chacun d'eux s'étoit choiſi une femme, & que leur deſſein avoit été de ſe tenir cachés juſqu'après le départ du vaiſſeau.

De tous les Indiens, Tupia étoit celui qui avoit avec les Anglois, la plus intime liaiſon. Quand Oberea tenoit les rênes du gouvernement, il étoit ſon premier Miniſtre & grand Prêtre de l'Iſle. On ne peut donc pas douter qu'il n'eût une parfaite connoiſſance de la religion d'Otahiti, de ſes cérémonies & de ſes principes. Il avoit encore acquis beaucoup d'expérience dans la navigation, & il connoiſſoit particulièrement le nombre & la poſition des Iſles voiſines. Souvent il avoit témoigné aux Anglois un deſir vif de partir avec eux ; & dès qu'il ſut qu'ils ſe diſpoſoient à mettre à la voile, il ſe rendit à bord avec un jeune homme

l'Isle de Fer. Cette longitude est le résultat moyen d'un grand nombre d'observations faites sur le terrein.

L'Isle est généralement bordée d'un récif de corail, qui s'étend à deux milles au large, & forme par différentes passes ou coupures, plusieurs excellentes rades & baies qui offrent aux vaisseaux de tous les rangs un mouillage sûr en dedans du récif.

Le Port-Royal, q[illegible] les naturels nomment *Matavai*, & qui ne le céde à aucun autre pour les commodités du mouillage, peut aisément se reconnoître à une hauteur située dans le milieu de l'Isle, qui est directement au Sud de la pointe de Vénus. Cette hauteur est un pic chargé d'arbres, dont la cime isolée domine sur les montagnes qui l'environnent. Comme il diminue de grosseur à mesure qu'il s'élève, on le prendroit de loin, dit M. de Bougainville, pour une pyramide d'une hauteur immense, que la main d'un décorateur



CHAPITRE XVI.

Description particulière de l'Isle ; ses productions ; ses habitans ; leurs mœurs & coutumes.

LA longitude de Port-Royal, déterminée par M. Wallis qui, le premier, découvrit cette Isle, est d'un demi-degré en deçà de sa vraie position ; mais il n'étoit pas possible que les observations de cet Officier comportassent cette même précision qu'on devoit attendre de M. Cook. Sa longitude observée place la pointe de Vénus, l'extrêmité la plus septentrionale de l'Isle & la pointe la plus orientale de la baie, par le cent quarante-neuviéme degré trente minutes à l'Ouest du méridien de Greenwich ; ce qui se rapporte au deux cent vingt-huitiéme degré onze minutes de longitude du méridien de

elles lui ſont contigues, la deſcription n'en a pas paru néceſſaire.

La ſurface de la contrée, à l'exception des environs du rivage de la mer, eſt très-inégale. Elle court juſqu'au centre, où, après s'être élevée en amphithéâtre, elle forme des montagnes d'une hauteur ſurprenante, qu'on découvre à vingt lieues environ de diſtance. Mais il n'eſt pas un plus riant ſpectacle que l'aſpect de ces hautes montagnes, couronnées d'arbres & d'arbuſtes. Elles ſervent à varier à chaque pas, les points de vûe, dont le charme toujours ſoutenu, offre à l'œil qui les parcoure, divers payſages, où il découvre dans une eſpece d'enchantement, les riches productions de la nature, répandues avec ce déſordre heureux que l'art ne ſut jamais atteindre.

Entre les montagnes & les bords de la mer, regne une plaine unie tout autour de l'Iſle, à l'exception de quelques endroits où les montagnes s'avancent

habile auroit parée de guirlandes de feuillages.

Il convient pour entrer dans ce port, de ſerrer de très-près la pointe occidentale du récif, qui fait face à la pointe de Vénus, ou de la ranger à la diſtance d'un demi-mille, afin d'éviter un banc de coraux, ſur lequel on n'a que deux braſſes & demie d'eau. Le meilleur ancrage eſt du côté oriental de la baie, où l'on trouve ſeize ou dix-huit braſſes d'eau, fond de vaſe.

Le rivage de la baie eſt une belle plage ſablonneuſe, derrière laquelle coule une rivière d'eau fraîche, où pluſieurs vaiſſeaux peuvent faire de l'eau ſans s'incommoder les uns les autres; mais les arbres fruitiers ſont le ſeul bois de chauffage qu'on trouve dans l'Iſle, & il faut les acheter des Inſulaires ou renoncer à l'eſpoir de vivre avec eux en bonne intelligence.

Il y a auſſi quelques rades à l'Oueſt de la baie de Port-Royal; mais comme

ques vallées dont la ſituation eſt très-agréable. La population eſt auſſi nombreuſe qu'on peut l'imaginer dans les lieux où les habitans jouiſſent de tous les tréſors que la nature verſe à pleines mains ſur eux.

Les maiſons des Inſulaires ne forment ni bourgs ni villages ; elles ſont diſperſées preſque ſans ordre ſur le territoire, diſtantes les unes des autres d'environ vingt-cinq toiſes, entourées de plantations d'arbres fruitiers & particulièrement d'une eſpece d'arbriſſeau dont l'écorce ſert à faire leurs étoffes. L'Iſle entière a près de ſept mille hommes capables de porter les armes, d'où il eſt aiſé de conclure le nombre des habitans.

Les principales productions de l'Iſle ſont le fruit à pain, les noix de coco, des bananes de diverſes eſpeces, l'igname, le curaſſol, le giraumon, des cannes à ſucre, la patate, & pluſieurs autres racines & fruits particuliers au

jusques dans la mer. Cette lisière dans sa plus grande largeur, n'excède pas une demi-lieue; elle est couverte de belles plantations d'arbres, dont les rameaux épais & chargés de fruits, offrent par tout leur ombre sur des tapis de verdure, où brille l'émail de fleurs qu'arrosent les eaux transparentes d'un grand nombre de ruisseaux qui en fertilisant la contrée l'embellissent de toutes les graces que présente la naïve négligence de la nature.

Le sol de cette terre fortunée, à l'exception des croupes des montagnes, est le plus riche & le plus fertile de l'univers. Ces croupes mêmes qui montrent généralement l'aride nudité du roc, brûlé continuellement par les rayons ardens du soleil, ne sont pas en quelques endroits sans productions.

Les cantons de l'Isle que ces Insulaires habitent de préférence, sont la plaine qui s'étend du pied des montagnes jusqu'aux bords de la mer, & quel-

pigeons, dont le plumage eſt d'un beau bleu-de-roi, ſont d'un très-bon goût : il y a encore des perruches fort petites, mais ſingulières par le mélange de bleu & de rouge dont les plumes ſont nuancées.

La pêche, qui, ſur les côtes de l'Iſle, eſt très-abondante, fait la principale nourriture & la grande occupation des Inſulaires.

Les différences qu'on remarque dans la taille & la couleur de ces Indiens peuvent faire croire qu'ils forment un peuple de deux différentes races, qui ont la même langue, les mêmes mœurs, & qui ſe mêlent enſemble ſans diſtinction. Ils ſont généralement d'une taille élevée ; la plupart de ſix pieds, les autres ne ſont pas au-deſſous de cinq & demi ; on ne voit pas en Europe, d'hommes mieux faits ni mieux proportionnés.

La nature qui a par tout embelli le ſexe de mille traits charmans, ſemble

avoir réſervé ſes plus précieux dons; pour les femmes d'Otahiti; tous leurs traits ſont agréables, leur taille eſt ſouple, élegante, majeſtueuſe dans les femmes d'un rang ſupérieur, & quelquefois au-deſſous de la médiocre, dans celles d'une claſſe commune : mais elles joignent toutes à une figure intéreſſante un corps dont les contours gracieuſement arrondis & dans les plus exactes proportions, leur feroient accorder le prix de la beauté ſur toutes nos Européennes. Si les femmes d'un rang ordinaire n'atteignent point à cette élévation de taille qui diſtingue celles du premier rang, cette ſingularité a ſa cauſe dans la différence de leur éducation.

Le teint de ces Inſulaires eſt de couleur bronzée, ſur-tout dans le nombre de ceux qui s'expoſent ſouvent nuds à l'air & à l'ardeur du ſoleil; mais cette couleur eſt bien plus claire dans ceux qui ſont ordinairement vêtus & qui

prennent quelque ſoin de ſe garantir des rayons du ſoleil. Auſſi les femmes, qui ne vont jamais au ſoleil ſans être couvertes & ſans avoir un petit chapeau de cannes garni de fleurs, qui défend leur viſage de ſes rayons, ſont-elles beaucoup plus blanches que les hommes.

Rien ne diſtingue leurs traits de ceux des Européens : ce qui pourroit en eux ne pas répondre aux idées que nous nous formons de la beauté, c'eſt qu'ils ont aſſez généralement le nez un peu applati ; mais tous ont de très-beaux yeux & à fleur de tête. Dans les femmes ils ſont pleins d'expreſſion ; ſouvent animés du feu le plus vif, & quelquefois il s'y peint une douce langueur qui les fait briller d'un feu plus tendre. On peut dire encore que leurs dents, petites, blanches, bien rangées, ſont extrêmement belles.

Ces Inſulaires ſont dans l'uſage, hommes & femmes, de s'épiler ſous

les aiſſelles, & ils nous accuſent d'une grande malpropreté de ne pas adopter cet uſage.

DANS tous leurs mouvemens on remarque de la vigueur & de la ſoupleſſe : ils ont la démarche agréable, des manières libres, aiſées, & leur abord avec les étrangers & entr'eux a quelque choſe de civil & d'affable. On croit voir en eux un air honnête, franc & ouvert ; ils paroiſſent être ſans défiance, ſans diſſimulation, ſans cruauté, ſans reſſentiment ; mais ils ont tous un penchant irréſiſtible pour le vol.

LA coutume la plus générale dans toutes les contrées où les habitans ont de longs cheveux, eſt que les hommes les portent courts, & que les femmes tirent vanité de leur longueur. L'uſage contraire a prévalu dans cette Iſle ; les femmes les coupent courts autour des oreilles, & les hommes les laiſſent flotter en boucles juſqu'au bas de leur taille, ou les relèvent & les attachent

ſur le ſommet de la tête avec des plumes d'oiſeaux. La couleur en eſt généralement noire dans les deux ſexes.

Les hommes ne ſe raſent que les mouſtaches & le haut des joues ; ils laiſſent croître la partie inférieure de leur barbe, à laquelle ils donnent différentes formes. En ce point ces Inſulaires diffèrent des aborigènes de l'Amérique, qui ſont imberbes.

Tous ont l'habitude d'oindre leurs cheveux & leur barbe avec une huile de coco dans laquelle ils ont fait infuſer des herbes & des fleurs. Cette huile, qu'ils appellent *monoe*, eſt ordinairement rance ; ce qui leur donne une odeur d'abord déſagréable pour un Européen.

La chaleur du climat engendre des poux dans leurs têtes, dont ils ne peuvent guères ſe délivrer par le défaut de peigne ou de quelque meuble propre au même uſage. Les enfans & le bas peuple ont continuellement les

doigts dans la tête pour en tirer cette vermine, qu'ils mangent ; coûtume ſale & dégoûtante, qui, à tout autre égard, eſt oppoſée à leurs mœurs ; car il n'eſt point de peuple plus jaloux de la propreté. Ceux à qui les Anglois diſtribuèrent des peignes s'en ſervirent avec une diligence qui prouvoit aſſez que cette vermine leur étoit inſupportable.

En Europe, les femmes ne ſont pas plus attentives à ſe peindre les joues de blanc & de rouge, que celles d'Otahiti à ſe peindre les feſſes & les reins d'un bleu foncé. Les hommes ſont ſoumis à la même mode. Les traits qu'ils s'impriment ſur la peau ſont ineffaçables ; mais l'opération eſt douloureuſe. L'inſtrument dont ils ſe ſervent a quelque choſe de reſſemblant à une houe. La lame, qui eſt de pierre ou de coquille, eſt rendue auſſi mince qu'il eſt poſſible. Sa largeur varie depuis trois lignes juſqu'à dix-huit. La bordure eſt dentelée, & chaque dent

ſe

se termine en une pointe très-aigue.

LA manière de s'en servir est de tremper la bordure dans la couleur dont on veut se peindre : c'est une espece de noir de fumée qui s'éleve d'une huile de noix qu'ils brûlent au lieu de chandelle, & qu'ils détrempent avec de l'eau. Les dents ainsi préparées, s'appliquent sur la peau, qu'elles percent à chaque coup, frappé légèrement sur le manche auquel elles sont attachées. En pénétrant dans la peau, elles laissent dans chaque piquûre, de cette composition dont la couleur, d'un bleu foncé, est indélébile.

L'OPÉRATION, que les Indiens nomment *Tattowing*, se fait aux enfans de l'un & de l'autre sexe à l'âge de douze ou quatorze ans. Ces traits, qui s'impriment sur plusieurs parties du corps, forment, suivant le caprice des parens, ou peut-être le rang des personnes, diverses figures, telles que des quarrés,

des cercles, des croiſſans, des ſpirales; ou des repréſentations mal deſſinées d'homme, de chien, de cochon & d'oiſeau. Ces traits ne s'impriment jamais ſur le viſage; mais il eſt du bon ton de les prodiguer ſur les feſſes: auſſi voit-on les hommes & les femmes découvrir cette partie du corps avec oſtentation.

Il eſt arrivé à M. Banks de voir exécuter le Tattawing ſur le derrière d'une fille de treize ans. L'inſtrument dont on ſe ſervoit en cette occaſion avoit trente dents ou pointes. A chaque coup, & l'on en frappa une centaine en moins d'une minute, il ſortoit de chaque piquûre une ſéroſité un peu teinte de ſang. Durant près d'un quart d'heure, la jeune perſonne ſoutint l'opération avec une fermeté ſtoïque; mais la douleur que lui cauſoient des piquûres ſi multipliées devint bientôt ſi vive, qu'après quelques murmures, elle pouſſa des cris aigus, & ſupplia l'opérateur de

discontinuer. Celui-ci fut inexorable; & lorsqu'elle voulut se débarrasser, elle fut retenue par deux femmes, qui la caressoient ou la grondoient, suivant qu'elle étoit plus ou moins docile.

La coutume de se piquer ainsi la peau étant générale, on ne conçoit pas trop comment ce peut être pour ces Insulaires un sujet de vanité; & comme ils ne retirent aucun avantage de cette opération longue & douloureuse, on seroit tenté de croire qu'elle a sa source dans la superstition. Les Anglois ont vainement cherché à s'en instruire.

Leurs vêtemens consistent en quelques pieces de toile ou de natte fabriquées dans l'Isle. Dans les tems pluvieux, ils se couvrent de natte; la toile est réservée pour les tems sereins. La manière de les porter dépend du caprice, de la fantaisie & particulièrement de la température de l'air. Les pieces dont ils se couvrent sont tou-

jours d'un ſeul morceau, ſans forme ni couture.

L'HABILLEMENT des femmes d'un rang ſupérieur eſt composé de trois ou quatre pieces. Une de ces pieces, longue d'environ ſix aunes ſur une de large, leur fait pluſieurs fois le tour des hanches, & pend en manière de jupe juſqu'à mi-jambe. Cette piece ſe nomme *Paro :* deux ou trois autres pieces de cinq quarts de long ſur deux de large, ayant chacune une ouverture dans le milieu pour y paſſer la tête, ſervent, en les mettant l'une ſur l'autre, à les couvrir devant & derrière ; & les côtés reſtent ouverts pour la liberté des bras. Ce vêtement, qu'elles appellent le *Tebuta*, eſt fixé autour des reins avec une ceinture de toile aſſez longue pour faire pluſieurs tours.

L'HABIT des hommes ne differe qu'en ce qu'ils roulent autour des cuiſſes, comme un caleçon, la même piece que les femmes laiſſent pendre en forme

de jupe; & ils lui donnent alors le nom de *Maro*. Cet habillement eſt celui de tous les Inſulaires, & ne varie point pour la forme. Les perſonnes d'un rang ſupérieur ne ſe diſtinguent que par le nombre de pieces qui entrent dans leur habillement. Quelques-uns jettent ſur leurs épaules une large piece de toile en forme de manteau; mais s'ils veùlent repréſenter, ils en mettent deux l'une ſur l'autre.

Les Inſulaires d'un rang inférieur, qui n'ont que très-peu de toile, ſont forcément vétus plus à la légère: dans le jour ils ſont preſque nuds. Les femmes n'ont qu'une jupe étroite, & les hommes qu'un ſeule bande de toile paſſée autour des cuiſſes & nouée au-deſſus des hanches.

Comme la parure eſt toujours incommode, particulièrement dans un climat chaud, où elle conſiſte ſeulement à ſe couvrir de pluſieurs pieces de toile l'une ſur l'autre, les femmes du haut

rang ont coutume dans la ſoirée de ne garder que la piece qui ſert de jupe, & de ſe débarraſſer des autres avec cet air négligé qu'affectent les femmes d'Europe en quittant leur mantelet ou leur mouchoir.

Ils ne portent aucune eſpece de chauſſure; mais ils ſe couvrent la tête avec de petits chapeaux de canne ou de feuilles de cocotiers. Ils ont auſſi d'autres eſpeces de coëffures: les femmes portent quelquefois de petits turbans, & quelquefois une eſpece d'aigrette faite de cheveux, qu'elles ont treſſés avec des ſoins infinis; tant le deſir de plaire eſt naturel au ſexe de toutes les contrées. Cette aigrette, toujours ornée de fleurs, ſe nomme le *Tomou.*

Les hommes placent quelquefois dans leurs cheveux, relevés ſur le ſommet de la tête, des plumes d'oiſeaux, ou une guirlande compoſée de différentes fleurs; & quelquefois ils portent une eſpece de perruque de cheveux ou

de poils de chiens, ou peut-être de fibres de noix de coco treſſés ſur un ſeul fil : mais un ornement des deux ſexes, c'eſt les pendans d'oreilles : celles de perles fines ſont ce qu'ils eſtiment le plus dans leur parure.

C'EST dans l'Iſle un uſage général de laiſſer les enfans nuds : on commence à vêtir les filles à l'âge de quatre ans ; mais ce n'eſt qu'à ſix ou ſept que les garçons portent des habits.

LES maiſons, ou, pour parler plus exactement, les retraites de ces Inſulaires, ſont, comme on a déja eu occaſion de le dire, toutes dans les bois, entre le rivage de la mer & le pied des montagnes. Quand ils veulent bâtir une maiſon, ils ne défrichent que le terrein néceſſaire pour prévenir que les branches des arbres en dégoutant ſur le toît, ne le pourriſſent. On voit donc qu'en ſortant de leurs maiſons, ils jouiſſent de l'ombre que forme le couvert du bois ; ce qui eſt peut-être la choſe

la plus agréable qu'on puiſſe imaginer.

LES bois, qui ne ſont compoſés que d'arbres fruitiers, ſont coupés dans toutes les directions par des ſentiers pratiqués avec intelligence, ſoigneuſement entretenus, & qui rendent par-tout les communications libres. Le territoire qu'ils habitent eſt réellement un ſéjour enchanteur. Une plaine de gazon, couverte de beaux arbres, arroſée de petites rivières, ne peut faire comparer leur réſidence qu'aux champs Eliſées; puiſqu'on y jouit à la fois de tout ce qui peut affecter les ſens d'une manière délicieuſe, de la fraîcheur des ombres, du murmure des eaux, du parfum des fleurs & du chant des oiſeaux.

UN avantage ineſtimable vient encore ſe joindre à tous ces agrémens, c'eſt celui de reſpirer un air pur & ſalubre. Les bois ne ſe trouvant pas embarraſſés de broſſailles, les arbres, en étendant leurs rameaux, interceptent les rayons brûlans du ſoleil, &

laiſſent à l'air une libre circulation. Auſſi ces Inſulaires, qui habitent des maiſons ouvertes à tous les vents, & couvrent à peine de quelques feuillages la terre qui leur ſert de lit, ſont néanmoins forts, robuſtes, & parviennent à un âge très-avancé, ſans éprouver aucune des infirmités de la vieilleſſe.

TOUTES les maiſons ſont conſtruites ſur le même plan dans l'une & l'autre péninſules. Il ſuffira donc de donner la deſcription particulière d'une maiſon de moyenne grandeur, pour pouvoir ſe former une idée parfaite de la ſtructure des plus petites comme des plus vaſtes.

UNE maiſon de moyenne grandeur forme d'ordinaire un quarré long dont le plus grand côté eſt de vingt-quatre pieds ſur onze ou douze de largeur. Sur ce terrein s'élève le toît, ſoutenu ſur trois rangs de poteaux paralleles, un de chaque côté & le troiſième dans

le milieu. Le toît eſt compoſé de deux côtés inclinés l'un vers l'autre, & ſe termine en faîtage. Il n'y a guères que trois pieds & demi de la plate-forme à la naiſſance du toît, & neuf juſqu'à la pointe, qui forme la plus grande élévation de l'intérieur. Les entrecolonnemens ne ſont pas mêmes fermés par un treillage; & la maiſon, ouverte des quatre côtés, eſt rafraîchie par tous les vents, de quelque point de l'horiſon qu'ils puiſſent ſouffler. Le toît eſt recouvert de feuilles de palmier; & ſur le ſol, où ſe trouve répandue une herbe d'une odeur douce & déja fannée, ils étendent des nattes, qui dans le jour leur ſervent de ſiége & de lit durant la nuit. On voit néanmoins dans quelques maiſons un ſiége réſervé au pere de la famille. Ils n'ont d'ailleurs aucune eſpece d'ameublement, ſi ce n'eſt quelques petits blocs de bois creuſés en demi-cercle; & ce ſont-là leurs oreillers.

Les maiſons de ces Inſulaires ne ſont à proprement parler que leurs dortoirs ; car, excepté en tems de pluie, ils mangent en plein air, ſur des ſiéges de verdure ombragés. L'habillement du jour leur ſert de couverture dans la nuit. On dort, comme on vient de le dire, ſous le couvert de la maiſon, qui ne forme qu'une ſeule piece, ſans aucune partition ; & toute la famille étendue ſur des nattes, jouit ſur ce lit commun des douceurs du ſommeil.

Le maître & la maîtreſſe du logis dorment dans le milieu ; à leurs côtés ſont les jeunes mariés ; dans leur voiſinage, ſont les filles, & un peu plus loin les garçons ; quant aux domeſtiques, qu'ils nomment *Toutou ;* ils dorment en plein air, à moins qu'il ne pleuve, & dans ce cas, ils ſe retirent ſous les bords du toît.

Cependant, il y a quelques maiſons d'une autre conſtruction, & qui appartiennent aux Chefs. Elles ſont faites de

manière à pouvoir être facilement transportées dans des pirogues d'un lieu à un autre; & elles se dressent comme une tente dans le premier endroit. Ces petites cases, dont les côtés sont fermés avec des feuilles de cocotiers, qui laissent entr'elles assez de jour pour ne pas intercepter la circulation de l'air, sont la retraite des Chefs, ils y dorment avec leurs femmes.

On voit encore dans l'Isle des maisons d'une vaste étendue. Elles ne sont point bâties pour les commodités d'un Chef ou d'une famille; mais elles sont des retraites communes à tous les habitans d'un district. Il y en a de trois cens pieds de long sur trente de large, & dont la pointe du toît s'éleve à vingt pieds de haut. Ces maisons publiques se construisent à frais communs; & sur l'un des côtés, s'étend une enceinte spacieuse, garnie de palissades.

Ces maisons, ou pour mieux

dire, ces halles, sont ouvertes des quatre côtés, comme celles des particuliers, & n'ont de même aucune partition. Des retraites isolées sont en effet peu nécessaires à un peuple qui n'a aucune idée de pudeur. L'amour, la passion dominante des habitans, n'admet point de mystères : ses jouissances ont une publicité proscrite chez les nations mieux policées ; mais plus malheureuses & plus corrompues. Une suite nécessaire de ces mœurs, est qu'il n'y ait dans leur langue aucun terme bas ou indécent. Ils ne conçoivent pas comment on peut rougir d'une action qui fait le charme de la vie & la félicité générale de la nation.

La principale nourriture de ces Indiens ne consiste guères qu'en fruits, légumes & quelques autres végétaux. Les seuls animaux privés qu'ils élèvent pour leur table, sont les cochons, les chiens & les poules. Quand un Chef tue un cochon, il est presqu'également

partagé entre les personnes de sa suite, dont le nombre, toujours considérable dans ces jours de fêtes, ne permet à chacun d'obtenir qu'une très-légère portion. Cette viande est rarement le partage du commun peuple; mais il mange plus souvent des chiens & des poules.

Les Anglois n'ont pas trouvé que ces volailles fussent d'un goût bien délicat; mais ils conviennent que les chiens de la mer du Sud, ne sont pas inférieurs aux moutons de la Grande-Bretagne. Ils pensent qu'ils ne sont un si excellent mets que parce qu'on ne les nourrit que de végétaux. La pêche leur fournit une grande abondance de divers poissons. S'il leur arrive de prendre de petits poissons, ils les mangent cruds, comme nous faisons des huîtres. Ils se nourrissent aussi d'écrevisses, de crabes, de coquillages, & de toutes les productions de la mer, qui se trouvent en abondance sur les côtes de l'Isle.

Des différens végétaux qui entrent dans leur nourriture, le principal eſt le fruit à pain. Il ne leur coute d'autre ſoin que de le cueillir. L'arbre qui le produit exige, pour croître, une eſpece de culture; mais un homme qui en a planté dix, ce qu'il peut exécuter en une heure de tems, n'a pas moins pourvu à ſa ſubſiſtance & à celle des générations futures, qu'un habitant de nos climats peut le faire par ſes travaux répétés au retour de chaque ſaiſon.

Il eſt vrai que la ſaiſon du fruit à pain n'eſt pas continue; mais les noix de coco, les bananes, & une quantité d'autres fruits ſuppléent abondamment à ſon défaut.

La cuiſine a chez ce peuple toute la ſimplicité des premiers tems; ils n'ont jamais fait une étude de l'art de préparer les viandes, qu'ils mangent toujours bouillies ou rôties. On a déjà dit comment ils s'y prennent pour les faire rôtir, & leur manière de les faire bouil-

lir eſt ſi ſimple, qu'elle ne demande aucune deſcription.

Les cochons & les grands poiſſons rôtis à leur manière, ont paru aux Anglois plus juteux & d'un meilleur goût qu'en Europe, avec quelque ſoin qu'ils ſoient préparés. Le fruit à pain, cuit dans ces mêmes fours, y prend une ſaveur douce & agréable, qui approche beaucoup de celle de la patate bouillie. Il n'eſt pas tout-à-fait auſſi farineux que les meilleures patates ; mais il eſt ſupérieur à toutes les autres.

Le *Mahie*, qui eſt une pâte aigre, faite avec le fruit à pain, mérite une deſcription particulière. Ils cueillent le fruit avant ſa parfaite maturité, & ils le mettent en tas, qu'ils recouvrent de feuilles. Dans cet état, il éprouve une fermentation, & acquiert une douceur déſagréable. Ils en ôtent alors le noyau, ce qu'ils font en en tirant doucement la queue, & le reſte du fruit eſt jetté dans un trou, creuſé à ce ſujet, dans les

les maiſons. On a ſoin d'étendre une toile ſur le fond, & de garnir les côtés de feuilles. Le trou étant à peu-près rempli, on étend de nouvelles feuilles ſur le fruit, & on recouvre le tout de groſſes pierres. Le fruit ainſi comprimé, fermente une ſeconde fois, & prend un goût aigre, qu'il conſerve pendant pluſieurs mois. On le retire du trou à meſure qu'on en a beſoin pour l'uſage. Avant de le manger, on le fait rôtir dans des feuilles, après l'avoir roulé en pelotes, & lorſqu'il eſt cuit, il ſe conſerve aiſément cinq ou ſix ſemaines. Il ſe mange froid & chaud. Le fruit à pain, après avoir ſubi toutes ces préparations, a la ſaveur de l'olive marinée.

Mais il arrive quelquefois que ce mahie, ainſi préparé, ſe trouve d'une qualité très-inférieure, ſans que ces Inſulaires en puiſſent aſſigner la cauſe; ce qui peut faire croire que les précautions qu'ils prennent pour le faire, ſont liées à des notions & à des cérémonies

ſuperſtitieuſes. Le mahie eſt d'ordinaire, l'ouvrage des vieilles femmes, qui ne permettent à perſonne autre qu'à ceux qui les aident dans cette opération, de toucher à rien qui y ait rapport, ni même d'approcher de l'endroit où il ſe fait. Il eſt arrivé à M. Banks d'en gâter une certaine quantité, pour avoir touché, par inadvertence, à des feuilles qui le couvroient. La vieille qui préſidoit à cette myſtérieuſe opération, devint furieuſe; & dans ce premier accès de colère, elle découvrit le trou. M. Banks eut beaucoup de regret d'être la cauſe du malheur que prévoyoit cette vieille; il ne s'en conſola que parce qu'il eût l'occaſion d'examiner la préparation du mahie, & qui peut-être ne ſe feroit jamais offerte, ſans un pareil accident.

Ce ſont là les différens mets qui compoſent leur nourriture. L'eau ſalée en eſt l'aſſaiſonnement. Ceux qui ont leur réſidence ſur le rivage, l'envoyent cher-

cher à chaque repas qu'ils font; mais ceux qui résident plus avant dans les terres, en ont une provision qu'ils conservent dans des vases de bois de bambou. L'eau de mer cependant n'est pas la seule sauce qui excite leur appétit; ils en font une autre de la pulpe de noix de coco: cette pulpe ayant fermenté jusqu'à ce qu'elle se dissolve en une pâte qui prend la consistence du beurre, est ensuite mêlée & battue avec de l'eau de mer. Cette sauce est pour les Indiens, très-délicate: on n'en sert pas à tous les repas; peut-être est-ce parce qu'ils pensent qu'il y auroit peu d'économie à prodiguer ainsi leurs noix de coco; peut-être aussi est-ce parce que durant le séjour des Anglois, les cocos n'étoient pas assez mûrs pour cet usage.

L'EAU est leur boisson ordinaire, & quelquefois du lait de noix de coco. L'art de faire des liqueurs spiritueuses leur est heureusement inconnu. Les Indiens, qui se permirent de boire des liqueurs avec

les Anglois, furent bientôt ivres; mais cette ivresse même fut pour eux un nouveau motif d'avoir toutes les liqueurs fortes en horreur.

Les Anglois ont néanmoins été informés, que ces Insulaires s'ennivrent quelquefois, avec une liqueur qu'ils tirent, en exprimant les feuilles d'une plante qu'ils nomment *ava-ava*; mais ils regardent généralement l'ivresse comme une disgrace. Ce vice est particulier aux Chefs; & lorsqu'ils veulent faire cette débauche, c'est dans le secret & loin de leurs femmes, qui ne manqueroient pas de leur reprocher cet état d'abrutissement.

Ils ne sont point dans l'usage de manger sur des tables; mais malgré cela, les préparatifs des repas se font avec toute la propreté imaginable. Ils mangent communément seuls; & s'ils reçoivent la visite de quelque étranger, il arrive quelquefois que le Maître de la maison lui fait compagnie. Le cérémo-

nial observé dans le repas d'un Chef, demande qu'on entre dans quelques détails.

Il prend ordinairement sa place sur un siége de gazon, qu'ombragent quelques arbres touffus. Là, on étend devant lui une grande quantité de feuilles d'arbres de pain ou de bananiers, en forme de nape, & l'on place à côté de lui une corbeille, qui contient, avec le dîner, deux coquilles de noix de coco; l'une remplie d'eau salée, l'autre d'eau fraîche; & quelques domestiques se rangent autour de lui pour le servir. Quand tout est prêt, il se lave les mains & la bouche avec de l'eau fraîche, opération souvent répétée durant le repas.

Les mets contenus dans la corbeille sont d'ordinaire, deux petits poissons, ou un morceau de cochon, ou de quelqu'autre viande, rôtis & enveloppés dans des feuilles; deux ou trois fruits à pain, quatorze ou quinze bananes mû-

res, ou cinq ou six fruits semblables à des pommes.

Le Chef prend d'abord, dans sa corbeille, la moitié d'un fruit à pain, dont il ôte la peau & le noyau avec ses ongles, & mord ensuite dans la pulpe. Dans ce même instant, si on lui a servi des poissons, il les tire de leur enveloppe, rompt l'un dans l'eau salée, & met l'autre avec le reste de la pulpe sur les feuilles qui sont devant lui. Alors, il prend, avec ses doigts, un morceau du poisson rompu, dans l'eau de mer, qu'il mange successivement; mais entre chaque morceau, ou du moins très-fréquemment, il avale une gorgée d'eau de mer, qu'il prend dans le creux de sa main, ou dans une coquille de noix de coco.

Tandis qu'il est occupé à manger son poisson trempé dans l'eau de mer, un de ses serviteurs lui prépare une jeune noix de coco, en en ôtant la broue avec les dents; opération qui peut paroître

ſurprenante à un Européen ; mais qui ne demande qu'un peu d'adreſſe. Le Maître prend cette noix ainſi préparée, perce la coquille avec ſon doigt, ou la rompt avec une pierre, & ſuce le lait du coco.

Après avoir mangé les fruits à pain & les poiſſons, il paſſe aux bananes ; il en met une entière dans ſa bouche, malgré la groſſeur de ce fruit. Quand au lieu de bananes ce ſont des pommes, il ne les mange qu'après les avoir pelées ; ce qu'il fait avec une coquille d'huître ; mais ſi maladroitement, qu'il gâte une grande partie du fruit.

Si, au lieu de poiſſon, on lui a ſervi du cochon, ou du chien, ou de la volaille, on lui préſente, pour découper ſa viande, un morceau de bois de bambou, dont il fait un inſtrument qui lui tient lieu de couteau, en le fendant tranſverſalement avec ſon ongle.

Dès qu'il n'y a plus rien dans la corbeille, un domeſtique, qui a été occu-

pé pendant le repas, à broyer dans un bloc de bois, quelques fruits à pain, qu'il a réduits en une pâte, délayée dans de l'eau, remplit de cette espece de gelée une coquille de noix de coco, & la présente à son Excellence, qui prend ce rafraîchissement comme nous prendrions une glace, sans nous servir de cuiller. Le repas fini, le Chef se lave les mains & la bouche; & les coquilles de coco lavées bien proprement, sont emportées dans la corbeille avec tous les restes.

Ces Insulaires mangent beaucoup & avec un appétit dévorant. La quantité de vivres qu'ils consomment en un repas est prodigieuse. « J'ai vu, dit M. Cook, un de ces Indiens, dévorer en un repas, deux ou trois poissons de la grosseur d'une perche; trois fruits à pain, chacun aussi gros que les deux points; quatorze ou quinze bananes, chacune longue de six ou sept pouces, & d'une grosseur proportionnée; & terminer ce re-

pas en avalant une quarte environ de fruit à pain, broyé & délayé dans de l'eau. Une ſi grande voracité paroît ſi extraordinaire & ſi peu vraiſemblable, que je ne l'aurois pas rapportée ſur mon ſeul témoignage, ſi MM. Banks, Solander & d'autres n'euſſent été témoins oculaires de ce fait ».

Il eſt bien ſurprenant que ces Indiens, qui aiment beaucoup la ſociété & particulièrement celle des femmes, ſe privent, à table, des plaiſirs dont jouiſſent toutes les autres nations policées & ſauvages. Les repas, qui dans toutes les contrées du monde, raſſemblent les familles & les amis, ſéparent ici les hommes. C'eſt là une ſingularité inconcevable. Ils mangent ſeuls, diſent-ils, parce que cela convient. Mais pourquoi cela convient-il ? C'eſt ce qu'ils ne peuvent expliquer. On pourroit croire que la ſuperſtition ſeule a pu donner naiſſance à cette coutume biſarre ; mais ils aſſurent le contraire.

Les Anglois n'ont jamais pu engager les femmes à manger avec eux à table; & ſouvent elles ſe retiroient cinq ou ſix dans l'appartement des domeſtiques, où elles mangeoient avec plaiſir ce qu'elles trouvoient; & s'il arrivoit que quelqu'un les ſurprit à faire ce furtif repas, elles n'en paroiſſoient pas déconcertées. Elles refuſoient rarement de manger dans le tête à tête; mais alors elles exigeoient qu'on leur promît de garder le ſecret.

Ils ſont dans l'uſage, même entre freres & ſœurs, d'avoir chacun à part, la corbeille qui contient les vivres & les apprêts du repas. Dans les premières viſites qu'ils firent aux Anglois, chacun apportoit ſa corbeille, & lorſqu'on alloit ſe mettre à table, ils ſortoient du fort, s'aſſéyoient ſur le premier gazon, chacun de ſon côté, & prenoient ainſi leur repas, ſans s'adreſſer une ſeule parole.

Les femmes ne s'abſtiennent pas ſeu-

lement de manger avec les hommes, & des mêmes mets, leurs vivres sont encore préparés séparément par des domestiques, qui déposent les mets sous un hangard dressé à cette fin, & viennent les servir à l'heure des repas, devant leurs Maîtresses.

MAIS ces mêmes femmes, qui se sont constamment refusées aux invitations que leur faisoient les Anglois, de manger à leur table, les ont quelquefois priés de manger avec elles dans leurs maisons. Dans les fréquentes visites qu'ils leur faisoient, il leur est souvent arrivé de manger avec elles dans la même corbeille, & de boire dans la même coupe. Mais les vieilles paroissoient offensées de ces libertés; & s'ils touchoient à leur provision ou à leur corbeille, elles jettoient au loin ce qu'il y avoit dedans, avec un air d'indignation.

C'EST un usage assez général parmi ces Insulaires, à l'exception du bas peuple, de dormir après leur dîner. Ils sont d'une

extrême indolence ; leur grande occupation eſt de paſſer de la table au lit. Les vieillards ſont un peu moins pareſſeux, & les jeunes gens ſont naturellement éveillés par l'activité & le feu de leur âge.

Les amuſemens de ce peuple, comme on a déjà pu le voir, ſont la muſique, la danſe, la lutte ; ils ſe font auſſi quelquefois des défis ſur leur habileté à tirer de l'arc & à lancer une javeline. Le prix eſt pour celui qui fait voler une fléche à la plus grande diſtance, & qui lance une javeline le plus près du but. La javeline ou pique, a neuf pieds de longueur, & le but eſt dans un éloignement d'environ ſoixante pieds.

La flûte & le tambour ſont leurs ſeuls inſtrumens de muſique. Les flûtes, qui ſont faites d'un morceau de bois de bambou, n'ont que deux trous, comme on l'a obſervé ; & ne peuvent par conſéquent, rendre que quatre notes. Sur ces trous, ils appliquent le premier doigt

de la main gauche, & celui du milieu de la main droite.

Les tambours ſont des blocs de bois de forme cilindrique, vuidés dans l'intérieur, ſolides à un bout, & couvert à l'autre, d'une peau de requin : ce n'eſt pas avec des baguettes, mais avec leurs mains qu'ils battent ſur ces tambours, & ils ont l'art de former des accords avec deux de ces inſtrumens, qu'ils accompagnent de leurs chants.

Ils ſont dans l'uſage d'éclairer leurs maiſons dès qu'il fait nuit, juſqu'au moment de ſe coucher. Pour ſe procurer cette lumière artificielle, ils font des chandelles avec une eſpece de noix oléagineuſe. Ces noix dont on ne prend que la pulpe, enfilées dans des brochettes de bois, brûlent ſucceſſivement & répandent une clarté aſſez brillante.

Dès leur plus tendre jeuneſſe, ils font un continuel exercice de la danſe, qu'ils aiment avec paſſion. La danſe ap-

pellée *Timorodée*, eſt celle qu'ils affectionnent le plus, & qu'exécutent les jeunes filles, quand elles ſe trouvent huit ou dix enſemble : elle eſt accompagnée de diverſes inflexions de corps, de geſtes comiques, & d'attitudes laſcives ; mais ni l'indécence des poſtures, ni la rapidité des mouvemens ne leur font perdre un inſtant la meſure. Une ſingularité remarquable eſt que cette danſe lubrique au-delà de l'imagination, n'eſt permiſe qu'aux jeunes filles, qui ne ſont pas encore initiées aux myſtères de l'amour.

DANS un pays où l'influence du climat, les chants, la danſe & la ſéduction de l'exemple rappellent à chaque inſtant, les douceurs de l'amour, & invitent à s'y livrer, on ne doit pas ſuppoſer que la chaſteté ſoit miſe au rang des vertus. On pourroit même s'attendre que les filles, qui, libres d'écouter le penchant de leur cœur, ſe livrent ſans ſcrupule à tous ceux qui ſollicitent

leurs faveurs, ſont offertes aux étrangers, ſoit comme une récompenſe, ſoit comme un gage de l'eſtime qu'on veut leur témoigner; & que les infidélités des femmes envers leurs époux, ne ſont guères autrement punies que par des reprimandes, ou une légère correction, comme cela eſt effectivement vrai: mais ce peuple eſt parvenu à un degré de ſenſualité & de diſſolution inconnu à toutes les autres nations du monde, & que l'imagination a peine à concevoir.

Les principaux de l'Iſle, de l'un & de l'autre ſexe, ont formé entr'eux une ſociété qui annonce l'extrême corruption des mœurs & la licence la plus effrenée. Les femmes aſſociées deviennent communes à tous les hommes. Le deſir de rendre le goût des plaiſirs plus piquans & plus vifs par la fréquence du changement, eſt le ſeul objet qu'on s'y propoſe.

Les Inſulaires donnent à cette ſociété, le nom d'*Arreoy;* les membres

ont de fréquentes aſſemblées ; & perſonne n'y eſt admis que les Aſſociés. Les hommes s'y amuſent à la lutte ou à d'autres exercices agréables, & les femmes y danſent la Timorodée avec tous ſes agrémens ; c'eſt-à-dire, qu'elles accompagnent cette danſe des attitudes les plus voluptueuſes & des poſtures les plus laſcives. Cette lubricité a pour but d'irriter les deſirs des hommes qui ſe livrent publiquement à tous les excès que peuvent inſpirer des paſſions ſans frein.

Mais l'ivreſſe continuelle des plaiſirs des ſens, n'eſt que le moindre mal : ces aſſociations ont des ſuites bien plus criminelles. Si par hazard quelque femme devient groſſe, ce qui dans ce train de vie arrive bien moins fréquemment que ſi elle vivoit avec un ſeul homme, elle ſe fait avorter, pour ne pas interrompre le cours de ſes proſtitutions, & n'apporter aucun embarras au pere. Il arrive néanmoins quelquefois qu'une femme qu'un penchant irréſiſtible aux plaiſirs,

a portée à entrer dans cette ſociété, lorſqu'elle devient mere, voudroit le ſurmonter, étant ſollicitée par ce ſentiment d'affection que la nature inſpire à toutes les créatures pour la conſervation de leurs fruits; mais dans ce cas même, il ne lui eſt pas permis de conſerver les jours de l'enfant, à moins qu'il ne ſe trouve un homme qui veuille l'adopter & s'en déclarer le pere. Mais la ſuite de cette adoption eſt que ce couple, cenſé avoir pris des engagemens réciproques l'un envers l'autre, eſt exclu de la ſociété, ſans pouvoir jamais prétendre aux plaiſirs & aux prérogatives de l'Arreoy. La femme eſt dès lors diſtinguée par le nom de *Whaunownow*, faiſeuſe d'enfans; reproche humiliant, qui lui fait perdre toutes ſes liaiſons avec tout ce qu'on appelle à Otahiti les gens du bon ton, ou de la bonne compagnie.



CHAPITRE XVII.

Manufactures; construction des bateaux; navigation.

Si la néceſſité eſt la mere de l'invention, dit M. Cook, on ne peut pas ſuppoſer que dans une contrée où la nature libérale, répand ſes dons avec profuſion, les hommes faſſent de grands efforts de génie; cependant, on voit à Otahiti, des productions de l'art, qui, ſi l'on fait attention que les habitans n'ont point le ſecours de nos outils, font honneur à leur intelligence & à leur induſtrie.

La manufacture des étoffes ſingulières qui compoſent leurs habillemens, n'eſt pas le moindre de leurs arts. M. Cook, perſuadé que dans leur manière de faire & de teindre ces étoffes, il y a des particularités très-inſtructives pour les fa-

briquans de la Grande-Bretagne, s'eſt attaché à en donner une exacte deſcription. On va en juger par les détails.

ILS ont trois ſortes d'étoffes ; elles ſont faites de l'écorce de trois différens arbres : le mûrier Chinois, l'arbre de pain, & le figuier ſauvage des Indes Occidentales.

L'ÉTOFFE la plus fine & la plus blanche eſt celle qui ſe fait avec l'écorce du mûrier Chinois ; c'eſt-à-dire, du mûrier dont les Chinois font le papier. Les Inſulaires nomment cette étoffe *Aouta* : elle eſt particulièrement celle qui ſert aux vêtemens des principaux de l'Iſle. Elle eſt ſuſceptible d'une ſuperbe teinture écarlate.

LA ſeconde eſpece reçoit des naturels le nom de *Ooroo*. Elle eſt moins blanche, moins douce, & inférieure en qualité à la première. Elle ſe fait avec l'écorce de l'arbre de pain ; & elle ſert généralement à habiller le commun peuple.

UNE troisième sorte, qu'on tire du figuier sauvage des Indes Occidentales ou d'un arbre qui lui ressemble, est rude & grossière; elle a la couleur du papier gris le plus sombre. Cette dernière espece, moins agréable à l'œil & au toucher, est la plus estimable, parce qu'elle résiste à l'eau, qualité que n'ont pas les deux autres. Les pieces de cette dernière étoffe, qui est la plus rare & la plus utile, sont d'ordinaire parfumées; les Chefs en font faire leurs habits du matin.

TOUS ces arbres, comme on peut le croire, sont soigneusement cultivés, particulièrement le mûrier, qui couvre la plus grande partie des terres qu'on tient en valeur; mais cet arbrisseau, dès qu'il a six ou huit pieds de haut, & que sa tige est devenue un peu plus grosse que le pouce, n'est plus propre au même usage. Son plus grand degré de perfection est qu'elle soit très-menue, droite & sans branches. Les Insulaires

en arrachent donc très-soigneusement les feuilles, sitôt qu'il y a quelqu'apparence qu'elles pourroient produire des branches.

MAIS les diverses étoffes tirées de ces trois différens arbres, sont fabriquées de la même manière. Il suffira donc de décrire le procédé de la plus fine, qui se fait avec le mûrier.

QUAND les arbres sont de la grosseur convenable, on les arrache, on en ôte les branches & on en coupe les racines & le sommet. En fendant les jeunes tiges dans leur longueur, on les dépouille aisément de leur écorce; & lorsqu'on en a une certaine quantité, on la porte au premier ruisseau pour la faire rouir, & on l'assujettit dans l'eau avec des pierres, pour l'empêcher de surnâger.

LORSQU'ON suppose qu'elle a éprouvé un degré suffisant de rouissage, des servantes viennent à ce ruisseau, se deshabillent & s'asséient dans l'eau, pour

féparer de l'écorce, la verdure de fa furface extérieure. Pour faire cette opération, elles étendent l'écorce fur une planche unie, & avec une coquille, que nous nommons *langue de ferpent*, elles ratiffent la furface extérieure de l'écorce pour en ôter le verd, la trempant continuellement dans l'eau, jufqu'à ce qu'il ne refte que les fibres les plus fines de l'écorce intérieure.

L'ÉCORCE ayant reçu cette préparation dans l'après-midi, on l'étend le foir fur des feuilles de bananier. La maîtreffe de la maifon préfide à cette partie de l'ouvrage ; ce qui feroit croire qu'il a quelques difficultés dans l'exécution. Ces écorces font couchées fur une étendue de cinq ou fix toifes, l'une à côté de l'autre jufqu'à la largeur d'un pied, & l'on met deux ou trois couches l'une fur l'autre. On a foin que chaque lit foit d'une égale épaiffeur dans toute fon étendue ; & s'il arrive que l'écorce foit plus mince en quel-

qu'endroit d'un lit que dans le reste, on recouvre cet endroit d'une écorce plus épaisse en formant le lit suivant. On la laisse dans cet état jusqu'au lendemain, que l'eau qu'elle contenoit est égouttée ou évaporée, & que les divers fibres s'unissent de manière que chaque couche puisse se lever d'une seule piece.

Elle est alors emportée & étendue sur le côté uni d'une piece de bois préparée à cette fin, où étant battue, elle devient glutineuse & acquiert la viscosité d'une pâte ferme. L'instrument dont les femmes se servent pour battre cette écorce est un morceau de bois très-compact & très-dur, équarri & rayé sur les quatre faces. Cet instrument, qui, sans y comprendre le manche, a douze ou quinze pouces de longueur sur trois pouces d'équarrissage, ressemble pour la forme à ces cuirs quarrés sur lesquels on passe les razoirs, avec cette différence, qu'il a un manche plus

long : mais les rainures ne ſont pas également larges & profondes ſur les quatre faces. Celle dont on fait d'abord uſage n'a que dix de ces rainures ; la dernière en a environ ſoixante. Cette dernière laiſſe une cannelure ſur l'étoffe qui s'étend & s'amincit ſous les coups du maillet, à-peu-près de la même manière que l'or ſe forme en feuilles ſous le marteau. L'écorce ainſi battue forme une étoffe propre pour l'uſage.

On rend quelquefois cette étoffe beaucoup plus mince, en continuant de la battre avec le côté du maillet où ſe trouvent les plus fines rainures, obſervant de la doubler à meſure qu'elle s'amincit ſous les coups. On lui donne alors le nom d'*Hoboo*. Elle eſt preſque auſſi mince que la mouſſeline, & après avoir été expoſée à l'air, elle devient très-blanche : mais elle acquiert un plus grand degré de blancheur, ſi lorſqu'elle a été portée, on la fait laver & rebattre de nouveau. Cette dernière

façon la rend aussi plus douce & plus moëlleuse.

On sent bien que cette étoffe doit varier pour les différens dégrés de force & de finesse, en proportion de ce qu'elle a été plus ou moins doublée & plus ou moins battue. L'autre sorte d'étoffe admet les mêmes variétés en raison de son *battage :* mais ces deux especes differènt entr'elles par la matière dont elles sont faites. On attend que l'arbre de pain soit beaucoup plus gros & plus long que le figuier sauvage, pour le dépouiller de son écorce. Le procédé est ensuite le même.

Lorsqu'on veut laver cette étoffe après l'avoir portée, on la laisse tremper dans un ruisseau, où elle est assujettie par des pierres, comme la première fois. On la retire de ce routoir pour la tordre & l'épreindre doucement. On peut alors en mettre plusieurs pieces l'une sur l'autre pour n'en faire qu'une en employant le mail-

let. Immédiatement après avoir été battue, elle eſt un peu roide & comme ſi elle eut été empeſée ; mais à meſure qu'on la porte, elle devient plus douce, plus molle & plus agréable au tact.

Il arrive quelquefois que l'étoffe ſe briſe ſous les coups du maillet ; mais le dommage ſe répare aiſément en y collant une piece avec de la glue faite de la racine de ſalop, plante que les Inſulaires déſignent ſous le nom de *Pea.* Cette piece eſt miſe avec tant de propreté, qu'il eſt impoſſible de s'en appercevoir. Cette étoffe, dont les qualités ſont d'être douce, moëlleuſe & fraîche, a le défaut d'être perméable à l'eau comme le papier, & de ſe déchirer preſqu'auſſi aiſément.

Les principales couleurs dont ils la teignent ſont le rouge & le jaune. La couleur rouge eſt d'une grande beauté ; elle eſt même ſi brillante & ſi fine, que la plus belle écarlate d'Europe eſt

celle qui en approche le plus. L'imitation la plus parfaite qu'en put faire le Peintre d'hiſtoire naturelle au ſervice de M. Banks, fut avec un mélange de vermillon & de carmin. Leur couleur jaune a auſſi de l'éclat ; mais elle n'eſt pas ſupérieure à celle qu'on fait en Europe.

CETTE belle couleur rouge ſe fait par le mélange du jus de deux végétaux, qui, pris ſéparément, n'ont pas la plus légère tendance à ce rouge : l'un eſt une eſpece de figuier appellé *Matte* par les Inſulaires, & l'autre eſt le *Cordia ſebeſtina*, qu'ils nomment *Etou.* Les fruits du figuier & les feuilles du cordia ſont employés à faire cette couleur précieuſe.

LE fruit du figuier n'eſt pas plus gros qu'une groſeille. On tire de chacune, en en briſant la queue de très-près, une goutte de liqueur laiteuſe, aſſez reſſemblante au jus de nos figues, dont l'arbre eſt une eſpece. Les femmes re-

cueillent cette liqueur dans une petite quantité d'eau de noix de cacao. Pour préparer un quart de ſeptier d'eau de noix de caçao, il faut employer entre trois & quatre quartes de ces petites figues.

Après en avoir préparé une quantité ſuffiſante, on trempe dans cette liqueur les feuilles du cordia, qu'on étend, ainſi humectées, ſur des feuilles de bananier, & l'on a ſoin de les retourner juſqu'à ce qu'elles aient le degré de flaccidité néceſſaire pour les épreindre doucement en augmentant graduellement la preſſion, mais de manière à ne pas les rompre. A meſure que leur flaccidité s'accroît & qu'elles deviennent ſpongieuſes, on les imbibe d'une plus grande quantité de liqueur. En cinq ou ſix minutes de temps, la couleur commence à paroître ſur les veines des feuilles; & en dix ou douze minutes, elles en ſont parfaitement imprégnées. On les preſſe alors avec toute

la force qu'on peut y mettre, & l'on passe en même tems la liqueur qui en est exprimée.

Ils passent cette liqueur dans un tissu membraneux qui ne contient que les fibres d'une plante qu'ils nomment *Moo*, & qu'ils ont dégagé de l'écorce & de la substance solide par le froissement. La liqueur contenue dans les feuilles du cordia, enveloppées dans ce tissu, passent à travers par la compression. Comme ces feuilles ne sont pas succulentes, on n'en retire guères d'autre liqueur que celle dont on les a imbibées; mais après la première compression, on les impregne de nouveau, & l'on continue d'en exprimer ainsi la liqueur qu'on a d'abord préparée, jusqu'à ce qu'elle commence à ne plus s'y teindre dans le même degré. On jette alors les feuilles qui ne sont bonnes à rien, mais l'on conserve le moo, que la liqueur, en passant à travers, a profondément coloré, & dont on se

différentes proportions, ces Indiens forment des teintures dont quelques-unes sont fort supérieures aux autres.

NÉANMOINS la meilleure & la plus brillante de ces couleurs n'est pas d'une beauté durable. Peut-être seroit-il possible de trouver le secret de la fixer, si l'on prenoit la peine de faire quelques expériences sur cet objet. Des recherches sur les qualités inconnues & qui pourroient résulter du mélange d'un végétal avec un autre, conduiroient peut-être à des découvertes très-précieuses. Nos plus belles teintures devroient être des motifs d'encouragement pour faire de pareilles tentatives; car, à l'inspection seule de l'indigo, de la gaude, du pastel, de la garance & de plusieurs autres plantes qui servent à faire des compositions rares & d'un grand prix, on ne pourroit jamais découvrir les couleurs qu'elles peuvent donner.

UNE singularité remarquable à Otahiti au sujet de cette belle teinture, c'est

que les femmes qui ont été employées à la préparer, conservent autant qu'elles peuvent sur leurs doigts ce rouge éclatant, comme un ornement.

La teinture jaune est faite de la racine du *Morinda* à feuilles de citron, que les Indiens appellent *Nono*. On ratisse les racines, on les fait infuser dans de l'eau : après y avoir été quelque tems, on passe l'eau & elle est alors propre à teindre les étoffes qu'il faut plonger dans la teinture. Le morinda, dont le nono est une espece, mériteroit qu'on fît des recherches sur ses propriétés relatives à la teinture. Brown, dans son Histoire de la Jamaïque, parle de trois especes de morinda, dont il s'est servi pour teindre en brun ou en gris; & Rumphius nous apprend que les habitans des Isles qui sont sur les côtes des Indes Orientales font usage du *Bancuda augusti folia*, qui ressemble beaucoup au nono, comme d'une drogue propre à fixer la couleur rouge;

ge ; qualité qui lui est particulière.

CES Insulaires peignent aussi en jaune avec le fruit du *Calophyllum mophyllum*, qu'ils nomment *Tamanu ;* mais les Anglois n'ont eu aucune occasion de découvrir le procédé qu'ils employent pour en extraire cette teinture. Ils teignent encore en brun & en noir ; mais ces couleurs sont si indifférentes, qu'on n'a pas été curieux de connoître la méthode de les préparer.

L'ART avec lequel ces Insulaires font différentes especes de nattes, n'est ni moins curieux, ni moins intéressant que leur fabrique d'étoffe. Quelques-unes de ces nattes sont plus fines & meilleures à tous égards qu'aucune de celles que nous ayons en Europe. Les plus grossières leur servent de lit ; & des plus fines ils font des habits qu'ils portent dans des tems pluvieux.

CES belles nattes, dont il y a encore de deux sortes, ne se manufacturent qu'avec des peines infinies. Celle sur-

tout qui se fait de l'écorce de l'*Hibiscus Tiliaceus* de Linnæus, que les Insulaires nomment *Poerou :* cette espece est aussi belle qu'un gros drap. L'autre sorte, qui est supérieure de beaucoup, à laquelle ils donnent le nom de *Vanne*, est blanche, lustrée, brillante, & elle est faite des feuilles d'une espece de *Pandanus*, appellée ici *Wharrou*. Ils ont d'autres nattes qu'ils nomment *Mocas ;* elles sont faites de diverses sortes d'herbes & de joncs ; ce qu'ils exécutent avec une adresse & une célérité surprenantes.

Ils ne sont pas moins habiles à faire des corbeilles & d'autres ouvrages d'osier. Ils donnent à leurs corbeilles mille différentes formes : on en voit d'une propreté admirable. Tous entendent parfaitement l'art de les faire, les femmes comme les hommes. Ils ont encore une merveilleuse facilité pour faire dans l'occasion & sur le champ des corbeilles & des paniers de feuilles de cacao-

tier. Les femmes s'en font souvent de petits chapeaux pour se garantir des rayons du soleil; & cela leur coute si peu de soin & de peine, qu'elles les jettent aussi-tôt que le soleil se rapproche de l'horison.

De l'écorce du poerou ils font des cordes de différente grosseur, depuis un pouce jusqu'à une ligne, & des filets semblables aux nôtres. Les fibres du cacaotier leur servent à faire des tresses dont ils composent de fortes liûres pour assurer, au défaut de clous, plusieurs pieces de leurs pirogues. Ces mêmes tresses sont aussi employées à faire des ceintures; & avec l'écorce d'une espece d'alisier, qu'ils nomment *Erowa*, ils font les meilleures lignes du monde: elles leur servent à pêcher les poissons les plus forts & les plus vigoureux; tels que des bonites & des albicores, qui rompoient en une minute nos lignes de soie, quoique d'une grosseur double.

On voit chez eux une eſpece de ſeine faite d'une herbe rude, & dont les feuilles reſſemblent à celles du glaïeul. Ils treſſent ces herbes & les attachent enſemble ſans les ſerrer beaucoup, juſqu'à ce que le filet, dont la largeur eſt à-peu-près celle d'un grand ſac, ait ſoixante ou quatre-vingt braſſes de longueur. Ils tendent ces filets ſur les bas-fonds où l'eau eſt tranquille, & leurs propres poids les aſſujettiſſent tellement ſur le fond, qu'il eſt bien difficile aux poiſſons de ne pas s'y laiſſer prendre.

Leur induſtrie paroît dans toutes les façons poſſibles de pêcher. Ils réuſſiſſent à faire des harpons de canne, armés d'un bois très-dur, dont ils ſçavent ſe ſervir bien plus adroitement que nous ne faiſons de nos harpons de fer; abſtraction faite de l'avantage qu'ont les nôtres d'être attachés à une ligne; ce qui aſſure la priſe du poiſſon dès que le harpon eſt entré, quoi-

qu'il ne faſſe pas une bleſſure mortelle.

L'ART avec lequel ils font leurs hameçons eſt réellement un ſujet d'admiration. Le travail en eſt tout auſſi délicat que s'ils avoient le ſecours de nos outils. Ils en ont de deux ſortes : les uns, qu'ils nomment *Wittée*, dont ils ſe ſervent pour pêcher à la ligne, ſont faits d'une très-belle nacre. Ils y attachent une touffe de ſoies de cochon ou de chien, à laquelle ils donnent la forme d'une queue de poiſſon. La ligne eſt d'écorce d'Erowa, & la perche de bois de bambou. Le pêcheur, pour aſſurer le ſuccès de ſa pêche, veille le vol de ces oiſeaux qui ſuivent conſtamment les bonites quand elles nagent ſur les bas fonds. Il eſt rare qu'en dirigeant ſa pirogue ſur de ſi fideles guides, il revienne ſans avoir fait quelque priſe. Ils en ont d'autres de toute groſſeur, ſelon l'uſage auxquels ils les deſtinent : ces derniers ſont auſſi de nacre ou de quelque autre coquillage de la

même conſiſtance; les pointes n'en étant point barbelées, ſont tournées en dedans pour produire le même effet. Il n'eſt point d'eſpece de poiſſon qu'ils ne réuſſiſſent à prendre avec ces divers inſtrumens de pêche.

L'INDUSTRIE des habitans ne ſe fait pas moins remarquer dans les conſtructions de leurs pirogues, que dans la charpente de leurs vaſtes maiſons & l'architecture de leurs magnifiques tombeaux. Peut-être faut-il autant d'art & d'invention pour conſtruire une de leurs grandes pirogues avec leurs outils, qu'en ſuppoſe la conſtruction d'un vaiſſeau du premier rang en Europe, avec le ſecours de nos inſtrumens.

UNE herminette dont le tranchant eſt de pierre, un ciſeau d'os humain, & c'eſt celui qui eſt entre le poignet & le coude, une rape de corail, & la peau d'une paſtenague connue ſous le nom de *glorieuſe*, avec du ſable de corail pour limer ou polir, compoſent le catalogue

des outils dont ils font usage pour bâtir des maisons, construire des pirogues, tailler la pierre, couper, fendre, graver & polir le bois.

LA pierre qui forme la lame de leurs herminettes, est une espece de *basalte* de couleur brune ou noirâtre & d'une dureté considérable. Ces herminettes sont de différente grosseur; celles qui servent à couper pesent de six à huit livres; celles dont ils font usage pour graver sont légeres: mais il est nécessaire d'aiguiser le tranchant des unes & des autres à chaque minute.

LA coupe des arbres est ce qu'il y a de plus difficile à exécuter avec des outils si imparfaits: aussi faut-il plusieurs jours d'un travail opiniâtre pour abattre un seul arbre. Avec les tiges, qu'ils fendent dans la direction du grain, ils font des planches de trois ou quatre pouces d'épaisseur. L'herminette sert à les polir.

LES pirogues ou bateaux de ces In-

ſulaires peuvent ſe ranger en deux claſſes. Les bâtimens de la première ſont nommés *Ivahahs*, & ceux de la ſeconde *Pahies*.

L'IVAHAH ſert dans les petites excurſions en mer : elle eſt à fond plat, & ſes côtés ſont droits.

LA pahie eſt employée pour les plus longs voyages : ſes côtés arcqués au-deſſus de la ligne de flotaiſon, & droits au-deſſous, forment avec la quille, creuſée en gouttière, un fond à varangues acùlées.

LES jvahahs ſont toutes de la même forme, & ne diffèrent qu'en grandeur. Elles ſervent à divers uſages. On en voit depuis dix jusqu'à ſoixante-dix pieds de longueur ; mais d'une largeur très-diſproportionnée ; car celles de dix pieds de long, ont environ un pied de large ; & celles de ſoixante-dix en ont à peine deux.

DE ces jvahahs, les unes ſont réſervées pour les combats, les autres pour la pêche, & quelques-unes pour les voyages.

Les jvahahs, armées en guerre, sont les plus longues. L'avant & l'arrière en sont considérablement relevés en forme semi-circulaire, & particulièrement l'arrière, qui a quelquefois dix-huit pieds de haut, quoique le bâtiment n'en ait pas plus de trois.

La manière de rendre la navigation de ces pirogues plus assurée, est d'en lier deux ensemble, côte à côte, à trois pieds environ de distance, par le moyen de quelques traverses fortement amarrées sur les deux bords. Sur la largeur de la double pirogue, s'élève de l'avant, une plate-forme, d'environ douze pieds de long & soutenue sur des poteaux haut de six pieds. Les combattans se tiennent sur ces échaffauds. Leurs armes sont la lance & la fronde; l'arc ne sert qu'à montrer leur adresse dans les jeux. Les rameurs sont au-dessous; ils reçoivent les blessés & les remplacent.

Quelques-unes de ces doubles pirogues ont des plates-formes de bois

de bambou ou d'autre bois léger, dans toute leur longueur; & ce font leurs bateaux de tranfport.

ENTRE les jvahahs, conftruites pour la pêche, il y en a depuis dix jufqu'à quarante pieds de longueur. Dès qu'elles ont vingt-cinq pieds, elles portent la voile.

LES jvahahs deftinées aux voyages, font toujours accouplées. Elles ont, fur l'arrière, un pavillon d'une charpente très-légère, couvert d'un toît de rofeaux. Cette chambre, longue de fix ou fept pieds, fur une largeur de fix, les met à l'abri de la pluie & du foleil, & leur fournit en même-tems un lieu propre à tenir leurs provifions féches: il arrive auffi que leurs jvahahs de pêche font doubles & à pavillon; mais cela n'eft pas ordinaire.

IL eft rare que celles qui font au-deffous de vingt-cinq pieds, portent la voile. Il n'y a que l'arrière de ces pirogues qui foit courbe & relevé: le fom-

met de la poupe ſe trouve toujours à cinq pieds environ, au-deſſus de l'eau. L'avant eſt recouvert d'une planche, qui a quatre ou cinq pieds de ſaillie en dehors pour empêcher ces bâtimens de plonger dans l'eau, quand la mer eſt groſſe.

Les pahies varient pour la grandeur, comme les jvahahs, & ſont comme elles, très-étroites. Celle dont M. Cook meſura les proportions, avoit cinquante-un pieds de long, dix-huit pouces de large à ſon ſommet, & trois pieds environ dans ſa plus grande largeur. La coupe de ſa carène forme donc à peu-près un triangle, dont les deux côtés ſe recourbent au-deſſous de la ligne de flotaiſon d'environ neuf pouces de part & d'autre, & ſe relèvent verticalement, pour former les plats-bords. Quelque longues que ſoient ces pirogues, il y a peu de différence dans les proportions de leur largeur.

Les pahies ſervent comme les jva-

hahs dans les combats ; mais elles sont principalement destinées aux voyages de long cours. Celles qu'on arme en guerre ont aussi une plate-forme pour mettre les combattans ; mais plus longue que celle des jvahahs, parce que leur construction les rend propres à soutenir un plus grand poids.

On accouple ordinairement celles qui portent la voile. Entre ces bâtimens les meilleurs voiliers sont ceux d'une moyenne grandenr.

Les Indiens vont d'Isles en Isles avec ces pirogues, qui tiennent quelquefois la mer quinze jours de suite, & pour y demeurer plus long-tems, il ne leur manque que de pouvoir contenir l'eau & les provisions nécessaires.

Quand ces légers bâtimens vont à la voile, sans être accouplés, on les rend moins sujets à chavirer, en plaçant un balancier sur l'un des côtés. Ce balancier consiste en une piece de bois portée sur deux traverses, qui ayant un

bout amarré ſur la barque, s'étend en dehors, de ce même côté, de ſix à dix pieds, ſuivant la grandeur de la pirogue.

QUELQUES-UNS de ces bâtimens ſont à un mât, les autres à deux, & toujours d'un ſeul jet. Ce mât n'a guère moins de vingt-cinq pieds, dans une pirogue de trente pieds de longueur. Il eſt orné à ſon ſommet, d'une belle touffe de plumes, & il ſupporte une voile ordinairement d'un tiers plus longue. La voile eſt compoſée de nattes étendues ſur un quarré-long de roſeaux, dont un des angles eſt arrondi. Il n'eſt pas néceſſaire de dire qu'étant ainſi aſſujettie, elle ne ſauroit être ni riſée ni ferlée. Dans un coup de vent, la ſeule reſſource eſt de la couper; mais la mer, paiſible dans ces heureux climats, expoſe peu les navigateurs à cet inconvénient.

DANS ces ſortes de pirogues, les rames ou pagaies, dont on fait uſage, ont un long manche & la palme platte: elles reſſemblent aſſez à une pêle de four.

L'eau pénétre ſi aiſément dans ces barques, qui ne ſont preſque jamais calfatées, ou dont le calfatage de fil de coco ou de cacaotier, n'eſt recouvert d'aucun enduit, qu'une perſonne doit être conſtamment occupée à la vuider.

LES pahies, par leur longueur & la grande élévation de l'avant & de l'arrière, ont ſur tous nos bâtimens à rames, un avantage marqué, pour s'approcher du rivage à travers les lames, débarquer à ſec & ſe remettre en mer.

LA conſtruction de la pahie ne différe de celle de l'jvahah que par la courbure de ſon avant. Un arbre le plus long poſſible, creuſé en forme de gouttière, fait le fond, ou ſi l'on veut, la quille du bâtiment & le commencement de la varangue aculée. La longueur entière de la quille n'eſt jamais compoſée que de trois arbres. Deux bordages ſuffiſent pour les côtés. Le premier bordage, qui poſe ſur un des côtés de la gouttière, forme les façons de la pirogue. Le

second bordage, qui pose sur le premier, a d'abord une partie à peu-près semi-circulaire, qui forme le fort du bâtiment, ou sa plus grande largeur, qui se trouve être à trois pieds d'élévation au-dessus du fond, d'où il suit que ces bâtimens ont trois pieds de creux. Le reste du second bordage se relève ensuite perpendiculairement pour former une espece de lisse ou plat-bord.

On peut donc concevoir cette pirogue divisée en trois plans par deux sections horizontales. Le premier est le fond ou la quille; le second est fait de planches droites, longues de cinq pieds environ, & qui ont quinze pouces sur deux d'épaisseur; le troisiéme est composé de troncs d'arbres creusés, comme on vient de le dire, pour former tout à la fois le fort & le plat-bord.

On sent déjà que ce n'est pas une chose aisée, de faire séparément chacune de ces parties, sans le secours de la scie, du rabot, du ciseau, ou de quel-

ques autres outils de fer ; mais la grande difficulté eſt de les aſſembler, de les joindre & d'en faire un tout.

QUAND chaque piece en particulier eſt convenablement préparée, celles qui doivent compoſer la quille ou le fond de la pirogue, ſont aſſemblées bout à bout en demi-cercle. Mais n'ayant point de clous pour aſſûrer les deux écarts, ils percent en pluſieurs endroits l'extrémité des trois pieces, & y paſſent de treſſes de fibres de cacaotier, dont ils font de très-fortes liûres ; ils ſe ſervent de ces mêmes treſſes pour coudre le premier bordage ſur le fond, & le ſecond bordage avec le premier. Ces coutures ſont faites avec un ſoin & une propreté qui rendent le calfatage inutile. Mais quelque fortes que ſoient les liûres, elles ſe pourriſſent dans l'eau, ce qui oblige à renouveller les coutures pour le moins, une fois dans l'année.

DANS ces pahies, les Indiens font

jusqu'à

jusqu'à quarante lieues par jour. Ils communiquent entr'eux, à des distances très-considérables. Dans ces voyages, quelquefois de trois cens lieues, ils perdent toute terre de vue. Leur boussole est alors le soleil pendant le jour, & la position des étoiles dans la nuit. Ils distinguent par des noms, les constellations les plus remarquables; ils en connoissent le mouvement diurne dans les mois où elles sont visibles sur leur horizon, & savent avec beaucoup plus de précision que ne pourroient le croire nos Astronômes, le tems de leur apparition & celui où elles cessent d'être visibles pour eux. Ils ont aussi une exacte connoissance des phases de la lune, & des divers prognostics qui annoncent en mer les différens changemens de tems.





CHAPITRE XVIII.

De quelques usages les plus intéressans; du Langage, de la Religion & du Gouvernement d'Otahiti.

LA méthode que suivent les Otahitiens dans la division du tems, n'a pas été exactement connue des Anglois. Ils ont seulement observé qu'en parlant d'un tems passé ou à venir, ils se servoient toujours du terme *Malama*, qui signifie *Lune*. Après avoir compté treize de ces lunes, ils recommencent. C'est-là une démonstration, dit M. Cook, qu'ils ont une notion de l'année solaire; mais il n'a pu découvrir comment ils concilient treize mois, qu'ils disent être chacun de vingt-neuf jours, avec la durée d'une révolution apparente du soleil autour de la terre. Ils désignent chaque mois par un nom qui lui est propre;

& les treize mois par un nom collectif; mais dont ils ne ſe ſervent qu'en parlant des myſtères de leur religion.

Le jour artificiel eſt ſous-diviſé en douze parties, chacune de deux heures: ſix appartiennent au jour naturel, & les ſix autres à la nuit. Ils calculent aſſez exactement ces diviſions, par la hauteur du ſoleil, tant qu'il eſt ſur l'horizon; mais lorſqu'il eſt au-deſſous, il n'y a guère que les plus inſtruits d'entr'eux qui puiſſent les deviner par la hauteur des étoiles.

Dans la numération, leur uſage eſt de compter ſur leurs doigts depuis un juſqu'à dix, quoiqu'ils ayent un nom différent pour chaque nombre.

Ils comptent depuis dix, en répétant le nom de ce nombre, & en ajoûtant un de plus: dix & un de plus, dix & deux de plus, &c. ſignifient onze, douze, &c. Ils ont une dénomination pour exprimer dix & dix de plus, une vingtaine. Ils continuent de compter par ces

vingtaines jusqu'à ce qu'ils en ayent dix, qu'ils expriment encore par un nom collectif. Mais ils ne vont pas au-delà.

L'ESTIME des distances est chez eux beaucoup plus défectueuse que la numération. Ils n'ont pour l'énoncer qu'un seul terme qui répond à celui de brasse. En parlant des distances d'un lieu à un autre, ils s'expriment comme les Asiatiques, par le tems nécessaire pour s'y rendre.

LA langue de ces Insulaires, dont les mots ne sont presque composés que de voyelles, est, comme celle de tous les peuples qui vivent entre les tropiques, douce, fléxible, chantante & facile à prononcer. Mais les noms ont rarement plus d'un cas, & les verbes plus d'un tems; ce qui annonce qu'elle est très-imparfaite.

LES connoissances qu'ils ont de la Médecine sont extrêmement bornées. Aussi est-il rare de rencontrer parmi eux des personnes infirmes. Ils attei-

gnent à la plus heureuse vieillesse, sans presque aucune incommodité. Les Prêtres sont les Médecins de l'Isle, & ils prétendent opérer la guérison des malades par des prières & des cérémonies.

La religion de ces peuples, comme celle des autres nations, a ses mystères & renferme des contradictions apparentes.

Comme l'idée de génération présente celle de deux personnes, ils imaginent que toutes les choses qui sont dans l'univers, tiennent leur existence de l'union de deux Êtres supérieurs.

Taroataihetoomoo, est le nom de la Divinité suprême, l'un des deux premiers Êtres; l'autre, qu'ils supposent être une roche, reçoit le nom de *Tepapa*. Une fille fut le fruit de leur première union. Cette fille est l'année qu'ils nomment *Tettowmatatayo*. Ayant eu commerce avec son père, elle engendra les mois; & ces mois, qui ne tardèrent pas à s'accoupler, donnèrent naissance aux

jours. Mais les étoiles leur ont paru des productions immédiates du premier couple ; ils penſent néanmoins que ces étoiles, ſur-tout celles de la première grandeur, ont eu entr'elles des liaiſons qui ont donné l'être à cette fourmillière de petites étoiles amoncelées & qu'on diſtingue à peine dans le firmament. Ils portent à peu près le même jugement des différentes eſpeces de plantes.

TAROATAIHETOOMOO & Tepapa, voyant la terre ſe couronner d'une riante verdure, & le ciel ſe peupler d'une légion de brillantes étoiles, admirèrent leur ouvrage ; & ne ſe reposèrent pas. Ils ſe mirent à faire des Dieux, & bientôt ils en eurent des pépinières. Les Indiens connoiſſent très-particulièrement une race de ces Dieux ſubalternes, à laquelle ils donnent le nom d'*Eatoua.*

DANS des tems très-reculés, deux Eatouas habitèrent la terre, & de leur union conjugale ſortit le premier hom-

me. Au moment de sa naissance, ce premier homme, qui est leur ancêtre commun, étoit rond comme une boule. Sa mere qui l'affectionnoit, ne put se résoudre à le laisser vivre sous cette forme; elle lui tira avec soin, tous les membres, & réussit à lui donner la taille & le port que depuis il a toujours conservés. Ils désignent sa forme actuelle, par le mot d'*Eothe*, qui veut dire, *fini*.

L'HOMME naturellement porté par cet instinct qu'ont tous les êtres, de propager leurs especes, ne trouvant point de femelle, jouit de sa mère, & en eut une fille. C'étoit-là un trésor qu'il ne négligea pas. Ses nouvelles amours ne produisirent que des filles pendant plusieurs générations. Il eut enfin un fils, qui s'unit avec ses sœurs pour peupler la terre.

LES deux premiers auteurs de la nature, outre leur fille Tettomatatayo, eurent encore un fils, appellé *Tane*. Ils donnent à Taroataihetoomoo, le nom

faſtueux d'Auteur des tremblemens de terre; mais leurs prières ſont généralement adreſſées à Tane, qui, dans leur opinion, ſe mêle beaucoup des affaires humaines.

LEURS Dieux ſubalternes, les Etoua, forment une race nombreuſe, compoſée de deux ſexes. Les mâles ſont vénérés par les hommes, & les femelles reçoivent les prières & les hommages des femmes. Chaque ſexe a des Morais auxquels l'autre ſexe n'eſt pas admis; mais il y a quelques Morais communs à l'un & à l'autre. Les hommes font les fonctions de Prêtres pour les deux ſexes. Mais chacun a ſes Prêtres particuliers; car les Prêtres d'un ſexe ne peuvent pas officier pour l'autre.

L'IMMORTALITÉ de l'ame eſt un de leurs dogmes, ou du moins ſon exiſtence dans un état ſéparé; & là, ſont deux ſituations de différens degrés de bonheur, qui ont quelque analogie avec un paradis & un enfer. Ils nomment l'état de la plus

grande félicité, *Tavirua l'erai*; l'autre *Tiahoboo*. Ils ne considèrent cependant point cette autre vie comme des lieux de récompenses & de punition; mais comme un nouveau séjour où les hommes doivent se retrouver dans deux différentes classes. La première, où l'on jouira du plus haut degré de bonheur, est réservée pour les Chefs, & pour tout ce qu'on appelle *gens du bon air*. La seconde est pour ces hommes qui ont arrosé la terre de leurs sueurs, & pour toute cette foule qu'on nomme *peuple*. Ils n'imaginent point que les actions commises pendant la vie, puissent influer en rien sur leur état futur, ni qu'elles parviennent à la connoissance de leurs Dieux, trop occupés de leur propre félicité pour se remplir l'esprit des sottises humaines.

Leur religion n'a, comme il est évident, aucune influence sur leurs mœurs: elle est désintéressée, & le culte qu'ils rendent aux Dieux, vient de

l'humble ſentiment de leur infériorité, & de la haute opinion qu'ils ont conçue de ces Êtres, que leur imagination décore d'une foule de perfections.

La Prêtriſe eſt héréditaire. La claſſe des Prêtres, déſignés ſous le nom général de *Tahowa*, eſt très-nombreuſe. Elle eſt compoſée de perſonnes de tous les rangs. Le Chef eſt pour l'ordinaire, un jeune homme d'une famille d'un rang ſupérieur. Il marche preſque à l'égal des Rois; il eſt du moins, après la Majeſté, le perſonnage qui obtient le plus d'égards & de reſpects.

Parmi ces Inſulaires, les Prêtres ſont ceux qui ont le plus de connoiſſances & de lumières. Leur étude principale eſt celle de la religion. Ils ſont très-verſés dans les choſes divines. Ils ont une connoiſſance exacte des noms & du rang de tous les Dieux, depuis la première paire qui a décoré & peuplé l'univers, juſqu'aux Déïtés les plus ſubalternes. Ils ſont ſur-tout inſtruits des opi-

nions touchant l'origine des Êtres. Ces opinions ont été ſoigneuſement conſervées par la tradition, dans un ordre de ſentences qu'ils apprennent, & dont ils répétent un nombre incroyable, quoique toutes compoſées de mots rarement uſités dans le langage vulgaire.

NÉANMOINS les Prêtres ſont ſupérieurs au reſte du peuple dans la connoiſſance de la navigation & de l'aſtronomie. Le nom de Tahowa ne ſignifie rien de plus qu'un homme éclairé. Comme les Prêtres ſont pris dans toutes les claſſes, chacun d'eux ne peut officier que pour la claſſe dont il a été tiré. Le Prêtre d'une claſſe inférieure n'eſt jamais appellé par les perſonnes d'un rang ſupérieur.

LE mariage, dans cette Iſle, n'eſt qu'un engagemenr civil, que la religion ne conſacre point. Cette union n'eſt fondée que ſur l'agrément de deux perſonnes de ſexe différent, où le Prêtre ne prend aucun intérêt. Les époux vi-

vent d'ordinaire en bonne intelligence; quelquefois ils se séparent d'un mutuel consentement; & dans ce cas, le divorce succède au mariage, sans causer aucun trouble.

Le Clergé, qui n'a imposé aucune taxe sur la bénédiction nuptiale, s'est réservé deux opérations qui sont d'un revenu considérable. L'une est le Tattowing; l'autre la circoncision; quoique ces deux choses ne soient point du tout liées à la religion. On connoît déjà le Tattowing; la circoncision n'a été adoptée que par des motifs de propreté. Elle ne se fait point par une amputation circulaire du prépuce, on le fend seulement sur la partie supérieure, pour empêcher sa contraction sur le gland.

Ces deux opérations ne peuvent être exécutées que par un Prêtre. La plus grande de toutes les disgraces seroit de n'être pas circoncis, & de n'avoir pas quelques raies d'un beau bleu foncé piquées sur la peau, particulièrement sur

les fesses. Elles deviennent donc un droit considérable pour les Prêtres, qu'on paye avec joie, non pas conformément à une taxe; mais suivant le rang & la fortune des personnes.

Le morai, comme on l'a observé, est à la fois, un tombeau & un lieu consacré au culte religieux. En cela, ils ont une grande ressemblance avec nos temples. L'Indien n'approche de son morai qu'avec un air de révérence qui feroit rougir les Chrétiens, qui, sans aucun respect pour la Divinité qu'ils font profession de révérer, paroissent dans les Eglises, où ils devroient s'humilier & s'anéantir en sa présence, comme s'ils étoient dans un marché: cependant le Chrétien croit qu'il tient tout de la Divinité, & que tout ce qu'il est & ce qu'il sera jamais dépend d'une soumission entière à ses volontés; & l'Indien, qui pense ne devoir en attendre ni punition ni récompense, lui rend les hommages les plus profonds, & la plus humble adoration.

Si l'Indien paroît devant les autels, ou s'il y apporte une offrande, il ſe découvre juſqu'à la ceinture: ſes regards, ſa démarche, ſon attitude, tout en lui annonce un cœur humilié, & une diſpoſition d'eſprit, qui correſpond à cette vénération extérieure.

Il feroit difficile, obſerve M. Cook, d'accuſer ces peuples d'idolâtrie. Ils n'adorent point les ouvrages de leurs mains, ni même aucune partie viſible de l'univers.

Tout ce qu'on pourroit regarder comme une eſpece d'idolâtrie dans ce peuple & dans ceux des Iſles voiſines, ſeroit le reſpect qu'ils ont pour certains oiſeaux, & ſur leſquels ils ont des notions ſuperſtitieuſes à l'égard de la bonne ou de la mauvaiſe fortune. Ils leur donnent le nom d'*Eatoua*, & ſe garderoient bien de leur faire le moindre mal. Mais ils ne leur demandent rien, & ne font en leur préſence aucun acte d'adoration.

IL n'eſt pas trop aiſé de dire quelle eſt la conſtitution d'un peuple qui, n'ayant point l'art d'écrire, ne peut pas avoir un corps de loix. On ne peut donc pas aſſurer, dit M. Cook, s'ils vivent ſous une forme de gouvernement régulier. Mais il y a parmi eux une ſubordination établie, qui reſſemble beaucoup à l'état où ſe trouvoient les nations de l'Europe, ſous le gouvernement féodal; gouvernement inique, où quelques brigands pouvoient commettre en liberté, les excès les plus licentieux, & où le reſte de la nation demeuroit courbé ſous un joug de fer.

LES différens ordres qui compoſent la ſociété, ſont l'*Erai-rahie*, terme qui répond à celui de Roi; l'*Earee*, Baron; *Manahouni*, Vaſſal; & *Toutou*, Vilain.

OTAHITI étant compoſé de deux péninſules, qui ont chacune leur gouvernement, & leurs Chefs, il s'y trouve deux Rois, ou deux Earee-rahie. Cha-

cun de ses Souverains est traité avec un grand respect par les personnes de tous les rangs; mais ils ne paroissent pas revêtus d'autant d'autorité que les Earees dans leurs propres districts. Il est bien singulier que les Anglois, pendant leur séjour dans cette Isle, n'ayent pas vu une seule fois le Souverain de la grande péninsule.

Les Earees sont Seigneurs d'un ou de plusieurs districts, dont chacune des péninsules est composée. Le nombre de ces districts est de cent environ, dans l'Isle entière; & chacun est divisé en plusieurs parties, que tiennent en fiefs les Manahounies, qui relèvent des Barons.

La dernière classe, qu'on nomme *Toutou*, n'est composée que de serfs, qui sont dans le même état de bassesse & d'abjection que les vilains, sous le gouvernement féodal. Ils sont chargés des travaux les plus pénibles, cultivent les terres sous les Manahounies, vont chercher

chercher l'eau & le bois, préparent les viandes pour la table, sous les ordres & l'inspection de la Maîtresse de la maison, & ce sont eux encore qui doivent faire la pêche.

LES Earees tiennent chacun une espece de Cour : ils ont toujours à leur suite un grand nombre de jeunes gens de famille, chargés de porter les ordres & d'expliquer les intentions de leurs Maîtres. La Cour la plus brillante & la plus nombreuse de tous ces Barons, étoit celle de Tootahah; mais cela devoit être, puisqu'il avoit la Régence du Royaume, & qu'il administroit le gouvernement au nom d'Outou son neveu Earee-Rahie d'Obereonoo.

LE fils du Baron ou Earee, succède comme celui du Souverain, aux titres & aux honneurs de son pere, au moment de sa naissance. Ainsi, il arrive qu'un Baron, qui, la veille étoit appellé Excellence, & qu'on n'approchoit qu'en se découvrant le corps jusqu'à la

ceinture, eſt réduit le jour ſuivant, ſi ſa femme accouche dans la nuit d'un garçon, à l'état de ſimple particulier; toutes les marques de reſpect ſont à l'inſtant transférées au fils; le pere n'eſt plus que ſon Adminiſtrateur, & ne continue de prendre connoiſſance des affaires que juſqu'à ce que le fils arrive à la majorité. Cette coutume ſingulière n'a ſans doute pas eu une influence moins directe ſur l'établiſſement de leur Arreoy, que l'attrait des plaiſirs d'une voluptueuſe ivreſſe.

Dans la guerre, lorſqu'on eſt menacé d'une deſcente, chaque diſtrict eſt obligé de fournir un certain nombre d'hommes, qui marchent à la défenſe commune ſous les ordres de l'Earee. Toutes ces troupes raſſemblées forment un corps de ſix mille ſix cens quatre-vingt combattans.

Dans ces occaſions, les forces réunies de chaque péninſule ſont commandées par l'Earee-Rahie. Les diffé-

rends qui surviennent entre deux Earees sont décidés par leurs vassaux, sans troubler la tranquillité générale.

LEURS armes sont la fronde, dont ils se servent avec adresse; la javeline, c'est une pique armée d'un éguillon de requin, & une massue ou un bâton d'un bois dur & pesant. Ainsi armés, ils combattent avec opiniâtreté & d'une manière cruelle; ils tuent les hommes, les enfans, & même les femmes qui tombent sous leurs coups durant le combat, & quelques heures après, jusqu'à ce que la fureur qui les anime soit calmée. Leurs passions sont d'une extrême violence, mais de peu de durée.

SOUS une forme de gouvernement, où le nom d'homme est en deshonneur, on ne doit pas s'attendre que la justice distributive, soit régulièrement administrée. Mais les crimes sont nécessairement rares dans une contrée où il y a peu d'opposition d'intérêts, en conséquence de la liberté qu'a chaque parti-

culier de se livrer à ses goûts, & de satisfaire ses passions.

L'USAGE de la monnoie leur étant absolument inconnu, leur cupidité n'est pas enflammée par le desir de posséder ce signe représentatif de toutes les richesses, qui chez les Nations policées, est la source commune d'une infinité de crimes.

L'ADULTÈRE & le vol pourroient troubler l'ordre public; mais leurs mœurs doivent rendre l'un & l'autre extrêmement rares.

L'ISLE ne paroît rien produire, à l'exception de quelques belles perles, dont on puisse faire un article de commerce. Comme elle n'offre autre chose que des rafraîchissemens, si l'on vouloit en faire un lieu de relâche pour les navires qui traversent la mer du Sud, il seroit à propos, pour répondre à cet objet, d'y transporter des brebis, des chèvres, des bêtes à cornes, & des semences des végétaux les plus utiles, qui, sur ce sol

fertile, ſitué ſous un des plus heureux climats de la terre, proſpéreroient admirablement. Les chaleurs n'y ſont pas importunes : les vents d'Eſt n'y régnent pas conſtamment; on y jouit quelquefois trois jours de ſuite des vents frais du Sud-Oueſt, & quelquefois même des vents du Nord-Oueſt.

Les marées ſont ici moins conſidérables qu'en aucune autre partie du monde. Dans les ſyzygies, les eaux ne montent pas au-deſſus de dix ou douze pouces. On a trouvé d'après le réſultat d'un grand nombre d'obſervations, que l'aiguille aimantée y déclinoit vers l'Eſt, de quatre degrés quarante-ſix minutes.





CHAPITRE XIX.

Description de quelques Isles situées dans le voisinage d'Otahiti; détails intéressans sur les mœurs des Insulaires.

LES Anglois se proposèrent de reconnoître différentes Isles qui n'en sont pas fort éloignées, & dont Tupia, qui s'étoit embarqué avec eux, leur avoit déjà fait la description. Dans ce dessein, ils firent d'abord voile à une petite Isle qu'ils avoient apperçue du sommet d'une montagne d'Otahiti.

LES naturels donnent à cette Isle le nom de *Tethuroa*. Ce n'est exactement qu'un groupe de sept petits rochers. Elle n'a point d'habitans à résidence. Elle est fréquentée de tems à autre, par les Indiens des Isles voisines, qui y viennent faire la pêche. Elle est située à huit lieues, au Nord, demi-rumb

à l'Oueſt de la pointe de Vénus.

CETTE Iſle valoit peu la peine de s'y arrêter, ils en partirent pour ſe rendre à Huaheine, qu'on ſavoit être auſſi grande & auſſi peuplée qu'Otahiti. En deux jours de navigation, ils arrivèrent ſur la côte occidentale, & mouillèrent dans une petite baie; mais excellente, que les habitans nomment Owharre.

LE vaiſſeau n'étoit pas encore à l'ancre, que quelques pirogues ſe détachèrent du rivage pour le reconnoître. Elles en reſtèrent d'abord à une certaine diſtance, mais ayant bientôt apperçu Tupia, elles s'approchèrent. Dans une de ces pirogues étoient le Roi & la Reine de l'Iſle. On les invita à monter à bord; & ſur les aſſûrances réitérées d'amitié, leurs Majeſtés s'y rendirent avec quelques Indiens.

LA ſtructure du vaiſſeau les frappa d'étonnement & d'admiration. Tout ce qu'on leur montroit étoit pour eux autant de nouveaux ſujets de ſurpriſe,

Mais satisfaits de considérer ce qui s'offroit à leur vue, ils ne firent aucune question. Le Roi s'étant un peu familiarisé, proposa à M. Cook de changer de nom, & prit le nom de M. Cook, à qui il donna celui d'Orée, qui étoit le sien.

Ces Insulaires ressembloient à ceux d'Otahiti, dans leurs personnes, leurs habits, leur langage, & à tout autre égard, sinon qu'au rapport de Tupia, ils n'avoient pas le même penchant pour le vol.

Le vaisseau ayant été mis à l'ancre, MM. Cook, Banks, Solander, Monkouse, Tupia, le Roi & les autres Indiens de sa suite, descendirent à terre. Ils y trouvèrent un grand nombre d'Indiens, assemblés sur le rivage, dans une de ces vastes maisons, dont on a donné la description en parlant de celles d'Otahiti.

Tupia se découvrant jusqu'à la ceinture, s'assit & fit en présence du Roi,

un discours qui dura près d'un quart-d'heure. Dans le cours de sa harangue, il distribua à différentes fois, deux mouchoirs, une cravatte de taffetas noir, des grains de rassade, & quelques fruits, comme des présens aux Eatouas de l'Isle qui n'y jouent pas un rôle moins important qu'à Otahiti.

Sa Majesté ne voulut pas se montrer moins généreuse à l'égard des Eatouas du vaisseau; sur le champ il y fit conduire un cochon, quelques fruits & deux petites touffes de plumes. Après ces formalités, qui annonçoient des dispositions de bienveillance, chacun se retira, & Tupia alla à un des morais, présenter une offrande & saluer les Dieux tutélaires du pays.

Dans une course que les Anglois firent le lendemain pour reconnoître la contrée, ils observèrent que les productions y sont exactement les mêmes qu'à Otahiti: le sol paroît y avoir le même degré de fertilité. Sur les montagnes le

roc y eſt calciné & l'argile y porte partout l'empreinte du feu. Les terreins moins élevés ſont entre-coupés de prairies & de boſquets, & tout le plat-pays eſt couvert de plantations d'arbres de pain, de cocotiers, & de quelques autres arbres utiles.

Les échanges ſe firent avec beaucoup de lenteur. Les Inſulaires n'acceptoient ce qui leur étoit offert qu'après avoir pris l'avis de quinze ou vingt autres. On eut d'eux beaucoup de fruits, neuf petits cochons & trois gros. Le Roi vint une ſeconde fois à bord, prendre congé des Anglois. On lui fit quelques préſens qu'il promis de conſerver avec ſoin.

L'Isle d'Huaheine eſt ſituée par les ſeize degrés quarante-trois minutes de latitude-Sud, & deux cens vingt-ſix degrés quarante-neuf minutes de longitude. Sa diſtance d'Otahiti eſt d'environ trente-une lieues dans la direction du Nord, cinquante-deux degrés vers

l'Oueſt. Elle n'a guère moins de ſept lieues de circuit. Sa ſurface eſt montueuſe & inégale; & elle a une rade commode, où l'ancrage eſt ſûr. Cette rade ſe trouve ſur le rivage occidental, en dedans de la pointe ſeptentrionale d'un récif qui borde ce côté de l'Iſle. Dans le récif ſont deux coupures, qui laiſſent aux vaiſſeaux un libre paſſage, à un mille environ l'une de l'autre. La plus large eſt celle qui eſt le plus au Sud; & ſur ſon côté méridional, il y a une très-petite Iſle ſablonneuſe.

HUAHEINE paroît être d'un mois plus tardive dans ſes productions qu'Otahiti. M. Banks y trouva une douzaine de nouvelles plantes; il y obſerva quelques inſectes & une eſpece de ſcorpion, qu'on ne voit point dans la première Iſle.

LES Inſulaires ſont encore d'une taille plus élevée que les Otahitiens; ils ont l'apparence d'être auſſi plus vigoureux, plus robuſtes; mais ils ſont

beaucoup plus lâches & plus indolens.
M. Banks ne put jamais engager aucun d'entr'eux à le ſuivre dans les montagnes. La moindre fatigue les excède ; ils en ſont comme accablés.

Ces hommes, les plus beaux & les mieux faits qu'on puiſſe voir, ont des femmes pleines de graces. Les belles Otahitiennes ſeroient forcées de leur céder le prix de la beauté. Les deux ſexes paroiſſent généralement moins timides & moins curieux. On a déjà dit qu'abord du vaiſſeau, ils avoient été dans une admiration muette de tout ce qui frappoit leurs regards, ſans marquer aucune curioſité de connoître les objets qui faiſoient ſur eux les plus vives impreſſions. Lorſqu'on tira un coup de canon, ils en furent ſaiſis de frayeur ; mais ils ne tombèrent pas à la renverſe comme les Otahitiens en pareilles occaſions. C'eſt que ces Inſulaires, dit M. Cook, n'avoient pas vu le Dauphin, & que les Otahitiens l'avoient

vu. Dans les uns, le bruit du canon reveilloit l'idée d'une destruction subite; & pour les autres, il n'avoit de terrible, que l'apparence & le son : ils n'en connoissoient pas les effets.

Un de ces Insulaires, qui employoit toute son adresse à voler dans les poches des Anglois, fut surpris sur le fait. Cette action démentoit la bonne opinion que Tupia avoit donné du caractère général de ce peuple : cependant, une chose qui leur fait honneur, c'est qu'étant informés de ce qui s'étoit passé, ils désapprouvèrent hautement la conduite du voleur : sa faute ne demeura pas impunie; à l'instant même, il reçut une correction sévère.

A sept ou huit lieues & au Sud-Ouest-quart-Ouest d'Huaheine, est une Isle considérable par son étendue, sa population, & dont le nom est *Ulietea*. Les Anglois arrivèrent le 20 Juillet sur la côte orientale de cette Isle. Une passe, dans le récif dont elle est bordée, les

conduisit dans une bonne rade, où ils laissèrent tomber l'ancre sur vingt-deux brasses d'eau d'un fond doux.

LES Insulaires leur envoyèrent à l'instant deux pirogues, chacune ayant à bord une femme & un petit cochon. Cette ambassade fut regardée comme un témoignage de paix & une marque de confiance des habitans. Les femmes & leur présent furent très-bien reçus; on leur donna à chacune un clou & quelques grains de rassade, qu'elles acceptèrent avec beaucoup de joie.

TUPIA avertit les Anglois que s'ils séjournoient dans cette baie, ils devoient s'attendre à être attaqués le lendemain par les habitans d'une Isle voisine, Bolabola, guerriers redoutables, & qui avoient fait la conquête d'Ulietea. « Cet avis, dit M. Cook, qu'on va entendre dans le reste de ce Chapitre, qui contient les détails les plus intéressans, nous détermina à descendre à terre sans différer, pour mettre à profit le reste

du jour en reconnoissant la contrée ».

« Je débarquai avec MM. Banks, Solander, quelques autres personnes & Tupia, qui nous introduisit auprès des habitans avec les mêmes formalités qu'il avoit faites à Huaheine. Je fis ensuite planter le pavillon Anglois sur le rivage, & je pris possession de cette Isle & de trois Isles voisines, Huaheine, Otaha & Bolabola, au nom du Roi d'Angleterre ».

« Nous nous avançâmes vers un grand Morai, qu'on nomme ici *Tapodeboatea*, nous le trouvâmes différent de ceux d'Otahiti : l'enceinte étoit un mur de corail; dans l'intérieur étoit un autel, Ewhatta, sur lequel on avoit offert en sacrifice un cochon rôti, du poids d'environ quatre-vingt livres. Nous y vîmes aussi quatre ou cinq coffres semblables à l'arche de l'alliance chez les Juifs, & que les Insulaires nomment *Ewharre no Eatua*, maisons de Dieu. M. Banks examina un de ces coffres, il y trouva une piece longue

de cinq pieds environ & épaiſſe de dix ou douze pouces : elle étoit enveloppée de nattes. Il rompit cette première enveloppe en pluſieurs endroits ; mais il y en avoit une autre au-deſſous faite de fibres de cacaotier, & ſi fortement tiſſue, qu'il ne put jamais la rompre avec ſes doigts. S'appercevant du ſcandale qu'il cauſoit aux Inſulaires, il l'abandonna ».

« De ce tombeau nous allâmes viſiter une grande maiſon qui en étoit à quelque diſtance. Entre des rouleaux d'étoffe & de pluſieurs autres choſes, nous apperçûmes un modele de pirogue de trois pieds de longueur, où étoient attachées huit mâchoires humaines ; nous ſavions déja que c'étoit-là des trophées de guerre. Tupia nous aſſura que ces mâchoires étoient celles des habitans même de l'Iſle, que les guerriers de Bolabola avoient ainſi expoſées, comme un monument de leur conquête ».

« La

« La nuit qui approchoit me ramena à bord. M. Banks & le Docteur Solander, qui continuèrent encore de se promener sur le rivage, virent un autre Ewharre-no-Eatua & un arbre dont le tronc, ou plutôt l'assemblage des tiges, avoit deux cens dix pieds de circonférence ».

« Le jour suivant, j'envoyai le Maître reconnoître la côte méridionale de l'Isle: je donnai ordre à un Contre-maître de sonder la baie où nous étions, & je m'embarquai dans la chaloupe pour prendre moi-même connoissance de toute la côte septentrionale. M. Banks alla à terre pour traiter avec les Insulaires & examiner les productions & les autres curiosités de la contrée ».

« Nous parvînmes à nous procurer dans cette partie de l'Isle une certaine quantité de fruits, tels que des cocos, des bananes, des iniams & quelques cochons avec un petit nombre de poules. Le pays ne parut ni si peuplé, ni

ſi riche en productions qu'Otahiti, ni même qu'Huaheine. On peut bien y faire de l'eau & du bois, mais non pas commodément ».

« NOUS nous remîmes en mer ſans avoir ſouffert aucune hoſtilité de la part des habitans de Bolabola, que, malgré les craintes de Tupia, nous réſolûmes de viſiter. A quatre heures dans l'après-midi du 25, nous n'étions qu'à une lieue d'Otaha, qui nous reſtoit au Nord ſoixante-dix-ſept degrés à l'Oueſt. Au Nord de la pointe méridionale de cette Iſle, & du côté de l'Eſt, à un peu plus d'un mille du rivage, ſont deux petites Iſles, qu'on nomme *Toahoutu* & *Whennaia*, entre leſquelles il y a un canal qui conduit en-dedans du récif, dans une très-bonne rade ».

« MAIS je préférai de paſſer par un large canal que j'apperçus entre Otaha & Bolabola. Le vent, qui étoit debout, m'obligea à tenir le large. Entre les cinq ou ſix heures du ſoir du 26,

je découvris une petite Isle basse située au Nord-quart-Nord-Ouest & à la distance de cinq lieues de Bolabola; son nom est *Tubai :* elle ne produit, au rapport de Tupia, que des cocos, & n'est habitée que par trois familles. Les habitans des Isles voisines viennent y faire la pêche sur ses côtes, qui sont très-poissonneuses ».

« Le vent continuoit de nous être contraire. Le 28 à six heures du matin, nous nous trouvâmes à l'entrée de la rade, qui est sur la côte occidentale d'Otaha. J'envoyai un bateau armé aux ordres du Maître pour la reconnoître & prendre les sondes, avec ordre, si le vent ne redevenoit pas favorable, de descendre à terre, & de traiter avec les naturels pour en obtenir des rafraîchissemens. M. Banks & le Docteur Solander se mirent dans ce bateau & débarquèrent dans l'Isle, où ils achetèrent trois cochons, vingt-une poules, & une quantité d'iniams & de bananes ».

« La contrée ne parut pas si fertile qu'à Ulietea ; mais ses productions étoient de la même espece. Les habitans ne différoient pas de ceux des autres Isles. Ils saluent les étrangers avec les mêmes marques de respect que leur Roi, en se découvrant jusqu'à la ceinture ».

« Le bateau étant de retour, le Maître m'informa qu'il avoit trouvé sur cette côte une rade commode, où le mouillage étoit excellent depuis vingt-six jusqu'à seize brasses d'eau, fond de sable pur ».

« Vers les huit heures du matin du 29, nous étions sous le pic de Bolabola, montagne haute, escarpée & qui s'avance dans la mer. L'Isle est absolument inaccessible dans cette partie. Il étoit minuit avant que nous pussions doubler sa pointe méridionale. A huit heures du matin, nous découvrîmes une Isle qui nous restoit au Nord soixante-trois degrés à l'Ouest, distante

d'environ huit lieues. Son nom eſt *Manrua :* elle eſt fort petite & environnée d'un récif ſans aucune coupure; mais elle eſt habitée, & elle a les mêmes productions que les Iſles voiſines: le milieu s'élève & forme une montagne ronde viſible à dix lieues de diſtance».

« En approchant de Bolabola, nous n'apperçûmes qu'un petit nombre d'Inſulaires ſur le rivage. Tupia nous dit que la plupart étoient allés à Ulietea. Nous nous trouvâmes près de la pointe méridionale de cette dernière Iſle dans l'après-midi, & au vent de quelques baies qui ſont ſur ſa côte occidentale. Continuant d'être contrarié par les vents, je réſolus de porter dans une de ces baies, quoique nous fuſſions déja deſcendus ſur l'autre côté de l'Iſle. Le 2 d'Août, nous y laiſsâmes tomber l'ancre par vingt-huit braſſes d'eau d'un fond ſablonneux. Nombre de pirogues arrivèrent auſſitôt chargées de fruits,

de cochons & de poules, qu'ils nous cédèrent à très-bon prix ».

« Dès que le vaiſſeau fut amarré, je deſcendis ſur le rivage pour reconnoître une place propre à l'aiguade, & prendre du leſt ; le vaiſſeau étant trop léger pour aller au plus près du vent ».

« MM. Banks & Solander paſsèrent la journée avec les Inſulaires ; ils en furent très-ſatisfaits. Ces Indiens paroiſſoient les craindre & les reſpecter ; ils leur marquoient une entière confiance, & les regardoient comme des hommes qui avoient bien le pouvoir de leur faire du mal ; mais trop bienfaiſans pour ſonger jamais à uſer de cette ſupériorité. Hommes, femmes, enfans s'empreſſoient autour d'eux & les ſuivoient par-tout. Si dans leur chemin il ſe trouvoit de l'eau ou d'autres mauvais pas, ils ſe diſputoient la gloire de porter ces étrangers dans leurs bras ».

« Ces Inſulaires les conduiſirent chez les principaux de l'Iſle, où ils furent

reçus d'une manière nouvelle : ceux qui les accompagnoient se pressoient d'entrer, & se formoient sur deux haies pour leur laisser un passage libre. Dans les maisons on étendoit une longue natte ; ceux qui les avoient précédés étoient rangés des deux côtés, & la famille étoit assise tout au haut ».

« DANS la première maison ils trouvèrent quelques jeunes filles vêtues avec la plus grande propreté. Ces belles nymphes, sans quitter leur place, attendoient qu'ils vinssent à elles pour leur faire quelques présents ; c'étoit-là un devoir dont ils s'acquittoient avec plaisir : les graces naïves de ces jeunes & jolies personnes étoient encore rendues plus piquantes par la noble simplicité de leur parure ».

« IL y avoit une de ces jeunes personnes qui n'avoit pas plus de six ans. Sa robe étoit de couleur écarlate. Une grande quantité de cheveux tressés lui garnissoit la tête. Cet ornement, qu'ils

nommment *Tamou*, eſt à leurs yeux la choſe du monde la plus précieuſe. Elle étoit aſſiſe au haut d'une natte de trente pieds de longueur, ſur laquelle aucun des ſpectateurs n'oſoit mettre le pied. La jeune fille étoit appuyée ſur le bras d'une femme d'environ trente ans, mais fraîche & d'une phyſionomie heureuſe; c'étoit ſans doute ſa nourrice. Dans cette attitude, elle tendit la main pour recevoir quelques grains de raſſade qu'on lui offrit; mais ce geſte fut fait avec une grace qui auroit fait honneur à une Archiducheſſe ».

« CES honnêtes Inſulaires étoient ſi enchantés des petits préſens qu'on avoit faits à leurs filles, que quand MM. Banks & Solander ſe retirèrent, ils ne ſçavoient comment leur marquer toute leur reconnoiſſance ».

« DANS une des maiſons qu'ils viſitèrent, un jeune homme, par l'ordre du maître, exécuta devant eux une danſe qu'ils n'avoient pas encore vue.

Le danſeur avoit ſur ſa tête un cylindre d'oſier de huit pouces de diamètre, haut de quatre pieds, orné de plumes placées perpendiculairement, la pointe courbée en avant, & bordé de dents de requin & de ces belles plumes de queue d'oiſeaux qu'on voit entre les tropiques : ainſi coëffé, il entroit en danſe; tous ſes mouvemens étoient lents & meſurés; ſouvent il tournoit la tête de manière à faire décrire un cercle à l'extrémité de ſon bonnet, & quelquefois il le jettoit en razant le nez des ſpectateurs de ſi près, qu'ils étoient forcés de faire un pas en arrière; ce qui leur paroiſſoit très-plaiſant, & cauſoit des éclats de rire ſur-tout en préſence d'étrangers ».

« Le lendemain je deſcendis à terre avec quelques perſonnes de l'équipage, & nous ſuivîmes le rivage vers le Nord: cette route étoit oppoſée à celle qu'avoient faite la veille MM. Banks & Solander. Notre deſſein étoit d'acheter des

provisions, que les Insulaires nous cédoient plus volontiers & à meilleur prix dans leurs maisons qu'au marché ».

« DANS le cours de la promenade, nous rencontrâmes une compagnie de danseurs : ils nous arrêtèrent près de deux heures; leurs jeux ne furent pas pour nous un médiocre amusement. La troupe étoit composée de huit danseurs hommes & femmes, & de trois tambours. Tupia nous assura qu'ils étoient tous d'un rang distingué dans l'Isle; & que, quoiqu'ils allassent continuellement d'un lieu à un autre, comme les bardes d'Otahiti, ils n'acceptoient des spectateurs aucune gratification ».

« LES femmes avoient sur la tête une quantité considérable de tamou ou tresses de cheveux, ornées de différentes fleurs placées avec goût; ce qui donnoit à leur coëffure un air d'élégance. Elles étoient nues jusqu'au-dessous de la gorge; un voile noir leur serroit le reste du corps; deux touffes de plumes

noires, placées de chaque côté du ſein, ſembloient n'en dérober une partie, que pour donner à l'autre un nouveau prix. Leur habit étoit une piece d'étoffe pliſſée en fraiſe autour des reins, & tombant en une longue jupe qui leur couvroit les pieds ».

« Les danſeurs, diſpoſés d'abord ſur deux lignes, les hommes vis-à-vis des femmes, s'ébranlent au ſon des inſtrumens, s'approchent les uns des autres & reculent en cadence; bientôt ils ſe rapprochent, ſe frappent du ventre, s'entrelaſſent les bras, font pluſieurs tours en ſe donnant des baiſers, & s'éloignent en pirouettant, mais ſans jamais perdre la meſure. Cette danſe, comme on peut le croire, eſt d'une lubricité qui bleſſeroit l'éducation Européenne ».

« L'une de ces femmes avoit à une oreille trois perles dont l'une étoit très-groſſe, mais ſi détériorée, qu'elle n'é-

toit d'aucune valeur; les deux autres étoient de la grosseur d'un pois médiocre; la couleur & la forme en étoient très-agréables, quoiqu'en les perçant on les eût un peu endommagées. M. Banks voulut les lui acheter, & lui offrit tout ce qu'elle demanderoit; mais il ne put lui persuader de s'en défaire à quelque prix que ce fut: toutes ses offres furent inutiles ».

« ENTRE les danses, les hommes exécutèrent une espece de farce dramatique mêlée de déclamation & de danse; mais nous étions trop peu versés dans leur langue pour comprendre le sujet de ces jeux comiques. Le lendemain, quelques-uns de l'équipage leur virent exécuter une espece de drame divisé en quatre actes ».

» ULIETEA étoit la patrie de Tupia; il en avoit été un des Chefs subordonnés, & il y avoit possédé des biens considérables, dont l'avoient dépouillé

les guerriers * de Bolabola, qui en firent la conquête. Les habitans nous

* Dans le Journal de ce voyage, qui fut d'abord publié à Londres, on trouve une notice touchant Tupia & ces guerriers qui mérite d'être rapportée. Bolabola, célèbre par les victoires & la résidence du grand Roi Opoony, étoit auparavant inhabitée, parce que cette Isle n'est pour ainsi dire qu'une chaîne de roches pelées & stériles. Les Souverains d'Otahiti & des Isles voisines firent un lieu d'exil de cette Isle déserte : ils y releguèrent les criminels & tous ceux qui troubloient l'ordre de la société.

Cet usage dura plusieurs années; mais le nombre des exilés s'accrut tellement par les transfuges qui vinrent s'y rendre volontairement pour se soustraire à la punition de leurs crimes, que les productions de l'Isle furent insuffisantes pour leur subsistance. La nécessité en fit des pirates, & ils se saisirent de toutes les pirogues qu'ils rencontrèrent.

Le gouvernement de ces brigands fut d'abord démocratique; mais Opoony, leur présent Souverain, eut l'adresse de priver de leur liberté ses compagnons guerriers; &, pour les empêcher de réfléchir sur son usurpation, autant que pour se venger du mépris avec lequel il avoit été traité par les Insulaires du voisinage, dont il se rendit maître en très-peu de tems.

Encouragé par ce succès, il vint débarquer sa petite armée victorieuse sur les côtes d'Ulietea; mais là il trouva de la résistance : les habitans, animés du desir de défendre leur patrie, leur liberté & celle de leur

confirmèrent tout ce qu'il nous avoit déja dit de ses aventures ».

Chef qu'ils aimoient, arrêtèrent le progrès de ses armes. La guerre continua l'espace de trois ans avec des succès divers. Opoony devenu plus heureux, remporta sur eux de grands avantages, & tua leur Chef dans un combat.

Les habitans d'Ulietea ne perdirent point courage : retirés sur les hauteurs, ils donnèrent l'investiture de la souveraineté au jeune Prince, dont le pere avoit été constamment l'objet de leur amour : mais il fallut bientôt subir le joug du vainqueur : une bataille décisive mit enfin Opoony en possession de l'Isle entière.

Le jeune Roi prit la fuite, & vint demander un asyle aux Otahitiens, qui le reçurent avec joie & le traitèrent avec la plus haute considération. Ils lui assignèrent un terrein considérable pour le mettre en état lui & sa suite de subsister honorablement. Là il mena à-peu-près la même vie que Jacques II à Saint-Germain.

L'ambitieux Opoony étendit ses conquêtes dans plusieurs Isles voisines. Ces Isles sont devenues des dépendances de Bolabola, dont il fit la Métropole de son Empire, & sa résidence ordinaire. Opoony, devenu Prince souverain de vagabond & de chef de brigands, jouit dans une heureuse vieillesse du fruit de ses victoires.

Ulietea étoit, comme on l'a observé, la patrie de Tupia, qui étoit un des principaux de l'Isle. Dans le

Le jour suivant, Opoony, le Roi formidable de Bolabola, m'envoya un

dernier combat, qui fit subir à ses compatriotes le joug d'Opoony, il fut dangereusement blessé. Il se cacha d'abord dans les montagnes; & dès qu'il fut guéri de ses blessures, il vint se rendre auprès du jeune Roi à Otahiti. Il s'insinua dans les bonnes graces d'Oberea, qui étoit alors Régente. Il parvint à captiver tellement son estime, que cette Princesse le nomma Grand-Prêtre, & ne se conduisoit plus que d'après ses conseils.

Un si haut degré de faveur, qui le rendoit en quelque manière le premier Ministre du Royaume, lui suscita des ennemis. Tootahah, jeune Seigneur plein de courage, & qui s'étoit gagné l'estime de ses compatriotes par sa valeur, vit avec chagrin les progrès de la passion de la Régente sa belle-sœur pour un étranger. Il entreprit de la dépouiller de son autorité & de se faire nommer lui-même Régent, en qualité d'oncle du Roi encore mineur. Pour mieux réussir dans ce projet, il sema adroitement des divisions entre les habitans des deux péninsules.

Tupia, qui ne manquoit ni de jugement, ni de pénétration, prévit les desseins de son ennemi; il en fit part à la Régente, & lui conseilla, si elle étoit jalouse de conserver son autorité, de faire mourir secrettement Tootahah. Obérea ne put sans frémir écouter cet avis sanguinaire; elle refusa de s'y prêter. Tupia sentit les conséquences de ce refus; il craignit pour sa propre vie; & pour se mettre en sûreté, il se retira

Ambassadeur, qui me présenta de la part du Roi son maître trois cochons, quelques poules, plusieurs pieces d'étoffe, chacune d'environ vingt-cinq aunes, & une prodigieuse quantité de bananes, de cocos & d'autres fruits. Il m'informa que Sa Majesté étoit à

dans les montagnes, prétextant que sa mauvaise santé l'obligeoit à faire cette retraite.

Cependant les haines que l'artificieux Tootahah avoit semées entre les Insulaires des deux Royaumes éclatèrent. Les habitans d'Otahiti-Eti commencèrent les hostilités; & les fréquentes incursions qu'ils firent dans la grande péninsule causèrent les plus grands désordres.

Dans cette horrible confusion, les Otahitiens sentirent la nécessité de mettre à la tête du gouvernement un homme capable de faire renaître la paix & l'union entre les Insulaires, & ils se réunirent pour offrir la Régence à l'adroit Tootahah, comme il s'y étoit attendu.

Tootahah se voyant en possession de la place qu'il avoit secrettement briguée, pardonna à Tupia, dont il estimoit les talens & respectoit le caractère sacerdotal : il le fit assurer qu'il pouvoit abandonner sa solitude, & reprendre ses fonctions sans aucune crainte : mais Tupia, à qui cette révolution causoit un vif chagrin, saisit l'occasion du départ des Anglois pour abandonner une contrée où il ne se plaisoit plus.

Ulietea

Ulietea, & qu'elle se proposoit le lendemain de me faire une visite à bord.

« Ce même jour, MM. Banks & Solander allèrent herboriser dans les montagnes; ils y furent accompagnés d'un grand nombre d'Insulaires qui les conduisirent par des sentiers faciles & fréquentés. Des hauteurs, ils découvrirent distinctement l'autre côté de l'Isle. A leur retour, ils virent des Indiens qui s'exerçoient à ce qu'ils appellent l'*Erowhaw*. Ce jeu consiste à percer d'une lance légère dont la pointe est d'un bois très-dur, un blanc posé à une certaine distance. Ils n'excelloient pas dans cet amusement, pour lequel ils paroissoient passionnés; car en douze coups, ils touchoient à peine une fois le but, qui étoit une jatte de bois de bananier, à environ soixante pieds de distance ».

« Le lendemain nous restâmes à bord, dans l'attente de la visite du

grand Roi Opoony, qui ne vint pas, mais il nous dédommagea de ſa préſence, en nous envoyant une compagnie beaucoup plus agréable : c'étoit trois jeunes filles d'une rare beauté, chargées de demander un préſent en retour de celui qu'avoit fait Sa Majeſté. Peut-être ſa défiance ne lui permettoit-elle pas de ſe riſquer à notre bord, ou peut-être crut-il cette ſéduiſante ambaſſade plus propre à piquer notre généroſité. Quoi qu'il en ſoit, nous regretâmes peu ſa perſonne, & l'accueil que nous fîmes aux belles ambaſſadrices paſſa leurs eſpérances ».

« ASSURÉS que le grand Roi ne viendroit pas à notre bord, nous réſolumes dans l'après-midi d'aller rendre nos hommages à Sa Majeſté. Comme il étoit le Roi des guerriers de Bolabola, le conquérant d'Ulietea & la terreur de toutes les Iſles voiſines, nous nous attendions à voir un Prince dont

l'air, la taille, le port annonceroient un héros; mais nous ne vîmes qu'un chétif vieillard, foible, débile, que l'âge avoit flétri & rendu presque aveugle : sa lenteur stupide sembloit faire croire que son esprit n'avoit pas souffert moins d'altération que son corps ».

« IL ne nous reçut pas avec cet appareil & les formalités qu'avoit affectés Tootahah : nous lui fîmes un présent qu'il accepta avec joie; & à l'instant il nous fit remettre un cochon ».

« INFORMÉS qu'il avoit fixé sa principale résidence à Otaha, nous lui dîmes que nous étions dans le dessein de visiter cette Isle le lendemain, & que nous serions flattés qu'il voulut nous y accompagner. Opoony nous assura qu'il se feroit un plaisir de ce que nous paroissions desirer ».

« LE jour suivant, de très-bonne heure, nous nous embarquâmes dans deux bateaux pour Otaha, & nous prîmes sur notre chemin Sa Majesté qui

étoit déja ſur le rivage à nous attendre dans ſa pirogue. En débarquant à Otaha, je lui fis préſent d'une hache, dans l'eſpérance qu'il diſpoſeroit ſes ſujets à nous vendre les proviſions qui nous étoient néceſſaires : mais en cela notre attente fut trompée ; nous le quittâmes ſans pouvoir nous procurer un ſeul article ».

« Je rangeai la côte en tirant vers le Nord de l'Iſle, & l'autre bateau prit la route oppoſée. En côtoyant le rivage, je fis l'acquiſition de ſix cochons, d'autant de poules & d'une certaine quantité de bananes & d'iniams. Ayant pris connoiſſance des différentes baies & anſes de cette partie de l'Iſle, & les relevemens de toute la côte, nous vînmes rejoindre l'autre bateau, & nous rentrâmes à bord vers les dix heures du ſoir ».

« M. Banks n'avoit pas été de cette partie : il étoit reſté à bord pour traiter avec les Inſulaires d'Ulietea, qui étoient

arrivés avec plusieurs pirogues chargées de diverses provisions. Dans l'après-midi, il descendit sur le rivage avec son Dessinateur pour prendre le dessin des habits des Danseurs que nous avions vus la veille.

« IL retrouva la même troupe augmentée d'une nouvelle Danseuse. Les danses furent exactement les mêmes que le jour précédent; mais les farces ou les parades des hommes furent un peu diversifiées. Il en vit exécuter cinq ou six, qui avoient beaucoup de ressemblance avec nos ballets pantomimes ».

« LE jour suivant, il retourna à terre avec le Docteur Solander : ils se rendirent au lieu où se trouvoit la troupe des Danseurs, qui étoit à deux lieues plus loin. Ils virent exécuter un plus grand nombre de danses & de farces. Les parades furent toutes différentes les unes des autres : dans l'une les Acteurs étoient divisés en deux bandes distinguées l'une de l'autre par la cou-

leur de leurs habits, bruns & blancs. La bande brune repréſentoit un maître & ſes domeſtiques; la troupe blanche une compagnie de voleurs».

« Le maître laiſſoit ſous la garde de ſes valets une corbeille remplie de différentes proviſions: la danſe du parti blanc conſiſtoit en pluſieurs expédiens pour voler la corbeille; & celle de la troupe brune dans les précautions pour faire manquer le ſuccès. Bientôt les gardiens de la corbeille ſe rangèrent tout autour, & s'appuyant deſſus, parurent s'endormir. L'occaſion étoit trop favorable pour n'être pas ſaiſie par les voleurs: ils s'approchèrent ſur la pointe des pieds, & ſoulevant doucement les dormeurs, ils enlevèrent leur proie. Les valets ne tardent pas à s'éveiller, & la diſparition de la corbeille les jette dans la plus grande ſurpriſe. Là finit la danſe, ſans autre recherche de la corbeille perdue».

« L'unité d'action, de tems & de lieu étoit aſſurément obſervée dans

cette petite piece dramatique, conforme en cela aux regles les plus sévères de la critique ; & nos amateurs de la simplicité auroient vu avec un vrai plaisir ce petit spectacle qui s'accorde si parfaitement avec leur goût ».

« Ayant été retenus dans la rade d'Ulietea jusqu'au 9, nous abandonnâmes la résolution que nous avions prise de visiter Bolabola, sçachant déja qu'elle étoit d'un très-difficile accès ».

« Ces six Isles, Ulietea, Otaha, Bolabola, Huaheine, Tubai & Maurua étant contigues l'une à l'autre, nous les nommâmes les *Isles de la Société* : mais nous ne crûmes pas devoir leur donner d'autres noms particuliers que ceux sous lesquels elles sont connues des naturels.

« La position de ces Isles est entre seize degrès dix minutes, & seize degrés cinquante-cinq minutes de latitude Sud ; & entre deux cens vingt-six degrés trente-trois minutes, & deux cens

vingt-cinq degrés trente minutes de longitude ».

« ULIETEA & Otaha sont à deux milles de distance l'une de l'autre, & se trouvent renfermées dans une même enceinte; c'est un récif de roche de corail. Ce récif forme plusieurs rades excellentes : ses passes sont très-étroites; mais le vaisseau une fois en-dedans est à l'abri de tous les dangers ».

« ON a déja parlé des havres qui sont sur sa côte de l'Est; il y en a trois autres sur sa côte occidentale, qui est d'une plus grande étendue. La plus septentrionale, qui est celle où nous étions à l'ancre, est appellée *Ohamaneno.* Le canal qui conduit dans cette rade a près d'un mille de large, & il est entre deux Isles basses & sablonneuses placées du côté le plus septentrional : entre les deux Isles, on a un très-bon ancrage sur vingt-huit brasses d'eau d'un fond doux. Cette rade, la plus petite des trois, est préférable aux deux autres;

elle eſt ſituée dans la partie la plus fertile de l'Iſle, & elle eſt très-commode pour y faire de l'eau & du bois. Les deux autres, au Sud de celle-ci, ne ſont pas fort diſtantes de la pointe méridionale de l'Iſle. On trouve dans l'une & dans l'autre un très-bon mouillage, depuis dix juſqu'à quinze braſſes d'eau : elles ſont auſſi reconnoiſſables par trois petites Iſles boiſées qu'on voit à leur entrée ».

« OTAHA préſente une baie très-commode ſur la côte de l'Eſt, & une autre ſur la côte de l'Oueſt. On nomme *Ohamene* celle qui eſt ſur la côte orientale, & l'autre reçoit le nom d'*Oherurua*. Cette dernière eſt vaſte ; l'ancrage y eſt bon entre vingt & vingt-cinq braſſes d'eau. La coupure dans le récif, qui en forme l'entrée, a près d'un quart de mille de largeur ; mais les bords en ſont très-eſcarpés, comme dans le reſte du récif ; il n'y a en cet endroit d'autres dangers que ceux qui ſont viſibles ».

« BOLABOLA eſt à dix lieues & au Nord-Oueſt-quart-Oueſt d'Otaha. Cette Iſle eſt par-tout bordée d'un récif & de pluſieurs Iſlots qui forment enſemble un circuit d'environ huit lieues. On prétend qu'il y a au Sud-Oueſt de l'Iſle une coupure dans le récif, dont le canal conduit dans un excellent havre. Ses terres ſont très-élevées & ſe terminent en un double mont d'inégale hauteur, dont les cîmes ſe perdent dans les nues ».

« LES terres d'Ulietea & d'Otaha ſont montueuſes, rompues & irrégulières, à l'exception des bords de la mer, où regne une liſière baſſe & unie; mais ce mélange de plaines, couvertes de belles plantations, & de montagnes couronnées d'arbres & de verdure, qui laiſſent quelquefois entrevoir l'aride nudité du roc, préſente ce beau déſordre de la nature dont le coup-d'œil eſt ſi agréable ».

« D'ULIETEA nous fîmes voile au

Sud, dans le dessein de reconnoître l'Isle d'*Oheteroa*, que connoissoit encore Tupia. Le 13 avant midi, nous eûmes la vue de cette terre dans le Sud-Est. A six heures du soir, nous en étions à la distance de trois lieues environ : je diminuai de voiles, & je courus plusieurs bords dans la nuit sans écarter la terre. Dès que l'horison fut éclairé par les rayons du jour naissant, je gouvernai sur la terre, en cherchant à gagner au vent de l'Isle. Nous apperçûmes bientôt un petit nombre d'Insulaires sur le rivage ».

« JE fis partir un bateau armé sous les ordres de M. Gore, pour descendre à terre & apprendre des naturels s'il y avoit un bon mouillage dans une rade que nous avions en vue, & quelles Isles étoient plus au Sud. MM. Banks & Solander voulurent être de la descente, & ils firent embarquer avec eux Tupia, pour prendre plus aisément langue ».

« En s'approchant, ils observèrent que les Indiens étoient armés de longues piques. Comme ils ne vouloient atterrir qu'après avoir doublé une pointe qui s'étendoit à une petite distance, ils côtoyèrent le rivage; ce qui fit croire aux Insulaires qu'ils leur avoient inspiré de la crainte. Ils étoient au nombre d'environ soixante, tous assis sur le bord de la mer, à l'exception de deux qui suivoient les mouvemens du vaisseau ».

« Ces deux Indiens, las de suivre le bateau à la course, sautèrent dans la mer & nagèrent pour y arriver; mais on les laissa loin derrière : deux autres parurent, firent des efforts pour l'atteindre, & ce fut encore sans succès. Un cinquième ayant pris de l'avance sur le bateau, se jetta à la nage & l'atteignit. M. Banks pressa l'Officier de le laisser entrer, s'imaginant que c'étoit une occasion favorable de gagner la confiance d'un peuple qui les regardoit comme ennemis, à en juger sur les

apparences; mais il refusa d'entrer, & on le laissa derrière, ainsi qu'un sixième qui l'avoit suivi ».

« QUAND le bateau eut doublé la pointe, tous ceux qui l'avoient suivi s'étoient désistés de leur poursuite; alors il entra dans une grande baie au fond de laquelle étoit un autre corps d'Indiens armés de lances comme les premiers. Nos gens se disposèrent à descendre, & vinrent attaquer la terre. Dès qu'ils furent à portée de se faire entendre des Indiens, ils leur crièrent qu'ils étoient amis, & que s'ils vouloient s'approcher, ils leur donneroient des clous qu'ils leurs montroient ».

« LES Insulaires, après avoir un peu hésité, vinrent au bateau, & prirent avec une satisfaction apparente les clous qu'on leur avoit offerts; mais en moins d'une minute, ils parurent avoir formé le dessein de se saisir du bateau. Trois d'entr'eux sautèrent dans la barque : en s'élançant ils avoient écarté la pirogue;

que les autres ramenèrent dans le dessein de soutenir leurs compagnons ».

« Le premier qui entra dans le bateau se trouva à côté de M. Banks, & lui prit à l'instant sa poudrière dans sa poche. M. Banks la lui ayant arrachée des mains avec peine, s'efforça vainement de le faire sauter par-dessus bord; le robuste Indien garda son poste. L'Officier voulut l'effrayer d'un coup de fusil; mais l'amorce ne prit point. Il donna ordre à deux Soldats de faire feu. A cette décharge, les Indiens s'élancèrent dans la mer. Un des Soldats, par poltronnerie ou par cruauté, tira un coup de fusil à l'un de ceux qui se sauvoient à la nage : la balle lui rasa le front : heureusement la blessure fut légère; car il rejoignit la pirogue, & y parut tout aussi actif que les autres. La pirogue regagna le rivage où s'étoient assemblés près de deux cens Indiens ».

« Le bateau voulut les suivre; mais le rivage étoit bordé d'une bature où

la lame s'élevoit à une hauteur prodigieuse. L'Officier jugea plus prudent de côtoyer, jusqu'à ce qu'on trouvât un endroit plus commode pour l'abordage ».

« Au moment où la pirogue débarqua, les Indiens se rassemblèrent autour d'elle pour s'informer des détails de l'évènement : bientôt un seul Insulaire suivit le bateau à la course, & lorsqu'il fut vis-à-vis, il commença à danser en branlant sa lance, & appellant les gens du bateau d'un ton glapissant ; ce qui, selon Tupia, étoit un défi d'accepter un combat singulier ».

« Le bateau prolongeoit toujours le rivage ; & le champion suivoit ; continuant de défier le plus hardi de venir le combattre. Ne découvrant point d'endroit plus commode pour l'abordage, que celui où s'étoit rendue la pirogue, M. Gore retourna pour y débarquer, espérant que si la descente étoit impraticable, on pourroit néan-

moins entrer en conférence avec les Indiens, & faire quelques échanges ».

« COMME le bateau ramoit lentement en retournant le long du rivage, un nouveau champion vint sur le bord de l'eau, & branlant sa pique d'un air menaçant, il proposa un cartel au premier qui seroit tenté de se mesurer avec lui. Il paroissoit plus formidable que l'autre : il portoit un grand bonnet fait de plumes nuancées des plus brillantes couleurs ; il avoit le corps couvert de diverses bandes d'étoffe, jaunes, rouges & brunes. Ce fier-à-bras, que nous nommâmes Arlequin, tout en poussant des cris terribles, entra en danse, & figura avec plus de légereté, de souplesse & d'agilité que le premier ».

« UN personnage plus grave s'avança ensuite sur la grève, & hélant les gens du bateau, il demanda qui ils étoient & d'où ils venoient. Tupia répondit dans le même langage, qu'ils venoient

d'Otahiti

d'Otahiti. Les trois Indiens marchèrent alors tranquillement le long du rivage jusqu'au lieu où quelques autres étoient assemblés. Là ils s'arrêtèrent ; & après un moment de conférence ; ils commencèrent à prier à haute voix. Tupia nous annonça comme des amis ; mais ils répondirent qu'ils n'étoient point les nôtres : leur prière faite, on leur dit que s'ils vouloient mettre bas leurs armes, nous irions à terre pour traiter avec eux : ils y consentirent ; à condition que nous quitterions nos mousquets pour descendre à terre. Cette condition ne pouvant pas être acceptée, la négociation parut d'abord se rompre ; mais l'instant d'après, ils s'approchèrent de la chaloupe, proposèrent de traiter de quelques pieces d'étoffe & de leurs armes. Comme ils ne donnoient aucune espérance de nous apporter des provisions, à moins que le bateau ne voulut s'exposer à travers les lames & un canal étroit pour atterrir,

M. Gore crut cette tentative trop périlleuse & revint à bord ».

« Le vaisseau & le canot avoient fait à eux deux le tour de l'Isle : n'ayant découvert ni ports, ni mouillage, & voyant par les dispositions des Insulaires, qu'il étoit impossible, sans en venir à des extrémités funestes, de tenter une descente, je crus devoir abandonner ce dessein ».

« La baie où le bateau étoit entré se trouve sur la côte occidentale de l'Isle. Quoique le fond soit de roche couverte de vase, l'eau est si lympide qu'on voit très-distinctement à vingt-cinq brasses de profondeur ».

« Cette Isle gît par les vingt-deux degrés vingt-sept minutes de latitude Sud, & les deux cens vingt-six degrés quarante-trois minutes de longitude. Sa circonférence est d'environ trente milles : ses terres sont plus élevées que basses : elle ne paroît être ni si peuplée ni si fertile qu'aucune de celles que

nous avions vues dans ces parages. Cette Isle n'est point, comme les autres Isles voisines, environnée d'un récif ».

« LES Insulaires sont de haute taille, bien proportionnés, robustes & pleins de vigueur ; leur couleur est bronzée. Ils sont dans l'usage de se faire piquer la peau : ces traits, d'un bleu foncé, forment sous les aisselles des taches larges comme la main, dont la bordure est en festons. Sur les bras & les jambes sont imprimés plusieurs traits en ligne circulaire ; mais ils ne se peignent aucune autre partie du corps ».

« LEUR vêtement differe de celui des Otahitiens & des habitans des Isles de la Société, tant par la forme que par la préparation de l'étoffe dont il est fait. La matière de leurs étoffes, est comme dans les Isles pécédentes, l'écorce d'arbre. La plupart des pieces que nous avons vues étoient teintes d'un jaune brillant. Le côté le plus beau étoit recouvert d'une espece de vernis

rouge ou brun, ſur lequel étoit une *rayeure* diverſifiée, mais régulière. Si le vernis étoit rouge, les raies étoient noires; & blanches ſur le vernis couleur de mine de plomb. Leurs habits ne deſcendent pas au-deſſous des genoux : la ſeule façon de ces habits eſt de les coudre à grands points tout autour, & d'y faire dans le milieu une ouverture pour y paſſer la tête. Cette draperie eſt ſerrée autour des reins par une bande de toile jaune qui, paſſant derrière le cou, ſe croiſe ſur la poitrine & s'attache autour des hanches ſur une ceinture rouge; ce qui leur donne un air belliqueux. Quelques-uns portent des bonnets faits de plumes d'oiſeaux, d'autres une eſpece de turban d'étoffe blanche, ou de couleur de mine de plomb ».

« Leurs armes ſont la lance & une eſpece de maſſue. La lance eſt faite d'un bois très-dur, parfaitement poli & pointu à un bout. Quelques-unes avoient

une longueur de vingt pieds, ſans avoir plus de trois doigts d'épaiſſeur. La maſſue, qui eſt auſſi une pique, eſt faite du même bois : ſa longueur eſt d'environ ſix pieds ; elle eſt polie comme la lance, & ſe termine en une lame pointue ».

« DES nattes en pluſieurs doubles, qui les couvrent du cou juſqu'à la ceinture, leur ſervent de défenſe contre ces armes, moins dangereuſes que celles de la même eſpece que nous avions vues en d'autres Iſles ; car les lances y étoient armées d'un aiguillon de requin, & les piques beaucoup plus peſantes ».

« LEURS pirogues, moins grandes que celles des autres Iſles, étoient mieux travaillées & plus ornées. Les figures ſculptées ſur le devant de ces pirogues étoient aſſez bien deſſinées : entr'autres décorations, nous avons vu une guirlande de petites plumes, qui bordoit les côtés de la pirogue de l'avant

à l'arrière, & dont la pointe flottoit sur la surface de l'eau ».

« TUPIA nous parla de plusieurs autres Isles, situées à différentes distances, entre le Sud & le Nord-Ouest. Il nous fit aussi la description d'une Isle plus plus considérable que toutes les autres, & qu'il appelloit *Manna*, l'Isle de l'Oiseau ; elle est au Nord-Est d'Oheteroa, & à trois jours de marche pour une pirogue. Il paroissoit fort desirer que nous fissions voile à l'Ouest ; & il nous décrivit plusieurs Isles dans cette direction, qu'il disoit avoir visitées : mais j'étois résolu de courir au Sud, & d'aller à la recherche d'un continent, sans perdre le tems davantage à reconnoître d'autres Isles que celles qui se rencontreroient sur notre route ».

Fin du Tome premier.



TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans ce premier Volume.

Fin de la Table des Chapitres.

P. 71, *lig.* 3, pourroit, *lis.* pouvoit.
P. 320, *lig.* 19, étoient, *lis.* avoient été.
P. 408, *lig.* 21, points, *lis.* poings.

Dans le second Volume.

P. 9, *lig.* 9, qu'on ait, *lis.* qu'on eût.
P. 249, *lig.* 21, je n'eusses, *lis.* je n'eusse.
P. 276, *lig.* 2, de nouvelle, *lis.* de la nouve
P. 292, *lig.* 12, formoient, *lis.* formoit.
P. 297, *lig.* 7, médiocrement; élevée, *lis.* n
ment élevée.
P. 300, *lig.* 13, fourniroit, *lis.* eût fourni.
P. 355, *lig.* 20, le leste, *lis.* le lest.
P. 362, *lig.* 7, bat, *lis.* bat, espece de chauv
P. 395, *lig.* 12, distille, *lis.* distile.
P. 433, *lig.* 5, filioles, *lis.* folioles.
P. 444, *lig.* 15, l'iniams, *lis.* l'iniam.



